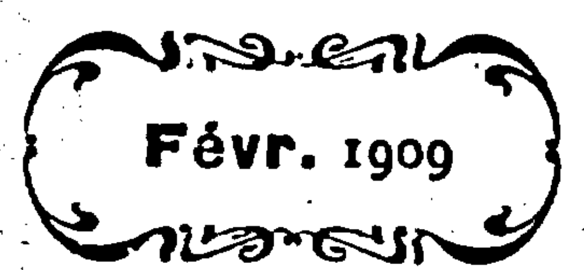
N° 38 — 4e ANNÉE

Prix du Numéro : 30 Centimes



Févr. 1909

Rédaction et Administration :

Passage du Caravansérail, 6

AGHA-ALGER



Abonnement :

France, Algérie, Tunisie. 5 fr.

Étranger . . . . . . 6 fr.

DÉPOT : chez M. RELIN

Agence de Journaux

4, Rue Dumont d'Urville

ALGER



LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

Société Algérienne d'Etudes Psychiques

Assemblée Générale du 24 Janvier 1909

L'an 1909, et le 24 janvier, à 2 heures de relevée, conformément aux statuts, les membres de la Société Algérienne d'Etudes psychiques se sont réunis en Assemblée générale, dans le local habituel, sous la présidence de M. Lovéra, président.

Le Président fait donner à l'assemblée, lecture de la situation financière au 31 décembre 1908, présentée par le Trésorier. Cette situation est ainsi établie par recettes et par dépenses :

RECETTES

En caisse au 1er janvier 1908	91 12
Cotisations mensuelles de l'année 1908	675 00
Cotisations de l'exercice 1907	25 00
Abonnements à la *Vie Future*	285 00
Vente de la *Vie Future*. 625 numéros à 0,24.	150 00
Dons de divers	159 50
Produit de 4 annonces à 12 fr. l'une	48 00
Produit du tronc des pauvres	32 95
Produits divers	15 64
Total des recettes	1.482 21

DÉPENSES

12 mois de loyer à 50 fr.	600 00
Impression de la *Vie Future*	652 00
Frais d'éclairage	15 50
Taxes locatives	42 00
Frais divers	121 84
Total des dépenses	1.431 44
Excédent des recettes sur les dépenses	50 77

L'assemblée, après examen de la situation financière dont il vient de lui être donné connaissance, satisfaite du résultat

acquis, approuve cette situation et passe à la suite à son ordre du jour.

Le Président expose ensuite que le mandat des membres du bureau étant expiré, il y a lieu de procéder au renouvellement de ces membres.

A la suite des votes successivement émis, le Conseil d'Administration est ainsi constitué pour les années 1909 et 1910. Savoir :

M. BATAILLE, Président d'honneur ;
Mme CUÉNIN, Vice-Présidente d'honneur ;
M. LOVERA, Président ;
Mme CHANIOT, Vice-Présidente ;
M. MENDE, Vice-Président ;
M. LACOUR, Secrétaire ;
Mme ARMAND LOUIS, Serétaire-Adjoint ;
M. EYSSERIC, Trésorier ;
M. VAILLS, Trésorier-Adjoint ;
M. VERDIER, Directeur des Expériences ;
Assesseurs : Mmes BRIVES, CHAUDRON et Mlle CHERPITEL, MM. BONNAFOUS et LANIRAY.

Le Président fait ensuite remarquer qu'en raison du peu de monde qui assiste aux réunions de l'Assemblée Générale lorsque le temps est beau, il prie l'assemblée, sur la proposition de M. Verdier, de vouloir bien décider que la réunion annuelle, qui a lieu le *4e Dimanche de Janvier* de chaque année, soit fixée au *3e Mercredi du même mois* avant la séance d'expériences qui a lieu ce jour-là.

Pour la même raison, il demande que le jour de réunion du Conseil d'administration ait lieu le *2e mercredi* de chaque mois au lieu du *2e jeudi* ainsi qu'il avait été décidé dans la séance du 26 janvier 1908 de l'Assemblée générale.

Ces deux propositions, mises aux voix, sont adoptées.

Le Président fait part à l'assemblée de la démission (pour raisons d'ordre intime) de Mme Cuénin en qualité de membre participant de notre Société. Tout en regrettant cette pénible détermination de la part de cette ancienne et dévouée spirite qui a rendu

tant de services à notre noble cause, le Président, sur la proposition de M. Verdier, demande à l'assemblée de la nommer Vice-Présidente honoraire en souvenir de ses bienfaits et pour ne pas nous séparer totalement d'elle.

Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 3 heures du soir.

Le Secrétaire,
Signé : LACOUR.

Le Président,
Signé : LOVERA.

LE MAGNÉTISME ET LE SPIRITISME
dans la Connexité de leurs Principes

La raison est la puissance du sage. Le progrès, qui en est le produit, commande, à ces deux branches des facultés humaines, de marcher hardiment en avant et de secouer les préjugés qui entravent les investigations de la pensée et la proclamation de la vérité.

Le magnétisme a été banni et pourchassé pendant plus de cent ans. Pendant cette période de temps on l'a vilipendé et les adeptes de cette sublime croyance ont passé pour des imposteurs. Mais aujourd'hui la routine et l'ignorance battent en retraite. S'il est vrai que les chercheurs des causes magnétiques ont été pendant longtemps taxés de charlatans, d'imposteurs et de saltimbanques, aujourd'hui le peuple intelligent comprend mieux la vérité, qu'il sait distinguer des erreurs des esprits vulgaires, car les expériences faites de toutes parts ont prouvé la réalité de cette belle faculté humaine, qui se développe rapidement par l'étude qui en est faite par des hommes éclairés et compétents.

Aujourd'hui le discrédit qui s'attachait au magnétisme a disparu dans le monde savant. Les chercheurs de la valeur des forces magnétiques ont remporté une brillante victoire.

Toutes les entraves suscitées au développement du magnétisme ont sombré devant l'évidence.

Les savants, tels que Puységur, Deleuse, du Potet, Gauthier, Lafontaine et d'autres célébrités, non moins importantes, sont arrivés à faire pénétrer la lumière aux réfractaires des vérités magnétiques, dont les connaissances s'étendent rapidement de toutes parts.

Il est certain que ceux qui ont consacré leur vie à la propagation du magnétisme ont rendu un immense service à la Société ; car ces chercheurs infatigables sont arrivés à faire prévaloir la vérité scientifique sur la valeur et les propriétés de cette belle et utile science.

Il est certain que la lutte a été longue énergique et persévérante, car le magnétisme, repoussé en 1784, a été remis sur le tapis en 1813, par M. Deleuse ; en 1831, il semblait presque triomphant, par suite des efforts de M. Husson ; mais en 1837, il subit encore un échec dans les travaux de M. Dubois, d'Amiens ; en 1842. M. Braid le fit triompher ; en 1855, il remporta de nouvelles victoires ; en 1859, M. Velpeau et M. Broca essayèrent de l'introduire à l'Académie ; en 1860, M. Azan lui fit faire un pas en avant ; enfin, en 1882, il entra triomphalement à l'Académie, grâce aux efforts du docteur Charcot.

Cette lutte du progrès contre la routine et les préjugés finit par avoir raison des entraves qui barraient le chemin au magnétisme

Mais la docte faculté de médecine, après avoir bafoué cette belle science, demanda le privilège et le monopole de son application à la médecine. Ces savants égoïstes trouvaient tout naturel d'arracher cette branche des connaissances humaines à ceux qui l'avaient fait éclore.

Quelles que soient les prétentions des exploiteurs de la santé humaine, ils n'ont pu obtenir le monopole du magnétisme qui, entre leurs mains, serait devenu illusoire ; car les facultés magnétiques ne s'improvisent pas ; elles émanent de causes encore mal définies, qui se généraliseront avec le temps et les savants compétents qui s'en occupent.

Bien des faits systématiquement et obstinément niés par les corps savants officiels et par les sceptiques de la presse et du

progrès, sont aujourd'hui reconnus exacts et préconisés par les savants de nos jours.

Quoi qu'il en soit, il serait puéril de s'étonner de l'opposition et des échecs qu'a subis la propagation du magnétisme ; la plupart des belles découvertes n'ont-elles pas été repoussées dès leur apparition par la routine et les préjugés ; par ceux surtout qui ont intérêt à barrer le chemin aux innovations et aux découvertes qui sont faites ? Toutes les découvertes importantes subissent le même sort ; toutes les idées nouvelles rencontrent des adversaires.

Le magnétisme n'a fait que subir l'opposition qui se révèle en face des innovations qui se produisent.

Le magnétisme, qui est le frère congénère du spiritisme, est sorti de sa période d'incubation. Aujourd'hui de nombreux savants, de tous les pays, en font l'objet d'une étude longue et scrupuleuse. Leurs affirmations apportent la lumière et les convictions aux réalités des faits spirites. Dans la généralité des cas, le doute n'est guère possible, en face des phénomènes spirites qui se produisent de toutes parts. Cette science est appelée à transformer une foule d'idées et de préventions rétrogrades et l'opposition que quelques retardataires font encore au spiritisme.

Cette belle croyance est le soleil levant de l'avenir ; c'est l'épanouissement des grandes vérités destinées à régénérer la société moderne.

Le spiritisme est aussi ancien que le monde, car il existait autrefois, sous diverses dénominations. Mais les enseignements de ces sublimes vérités étaient tenus cachés au peuple et confinés dans le secret des temples.

Les druides gaulois, les Egyptiens, les Grecs, les Romains en faisaient la base de leur enseignement ésotérique.

Aujourd'hui toutes ces vérités sont enseignées au grand jour par le spiritisme et les sociétés qui s'occupent des sciences occultes.

M. P. Barkas, savant anglais, déclare qu'après dix ans de recherches et de contrôle des phénomènes spirites que ces manifestations sont réelles, vraies et sincères. Il en tire la conclusion suivante : « Qui peut déterminer les limites du possible, limites que la

science et l'observation reculent chaque jour leur opinion ? Examinons, doutons, continue le savant anglais, mais ne soyons pas assez hardis pour nier la possibilité de pareilles occurences. »

Le docteur Dupouy s'écrie : « Pourquoi donc refuser plus longtemps à étudier une force reconnue vraie par les hommes les plus éminents des nations civilisées et par une foule de pionniers de France, qui tous constatent l'identité des principaux phénomènes spirites ? »

Le magnétisme et le spiritisme constituent des éléments émanant de la même cause, destinés à marcher ensemble. Il est donc irrationnel assurément d'accueillir l'un et de repousser l'autre.

Les congrès spirites et spiritualistes, qui ont été tenus à Paris et à l'étranger prouvent que les peuples se hâtent d'échanger leurs idées sur les grandes vérités psychiques, d'élucider les questions controversées et de sonder les profondeurs de l'inconnu dans la nature. C'est d'ailleurs par la réunion des savants de bonne foi de toutes les nations que s'épanouiront les grandes vérités spirites et magnétiques.

Aujourd'hui, les hommes comprenant mieux leur destinée générale et leur mission terrestre, ne se bornent pas à l'étude de la matière brûte. Les vérités psychologiques, jusqu'ici dénaturées ou restées inconnues, les connaissances des éléments fluidiques et de tous les corps pondérables qui échappent à nos sens, font l'objet des efforts des chercheurs de la vérité magnétique et spirite. On ne s'arrête plus à l'écorce des choses appréciables matériellement ; on sonde encore les causes inconnues des effets connus. C'est donc le règne de la pensée et de l'intelligence ; c'est un horizon nouveau qui apparaît aux regards de l'humanité terrestre.

Mais rien n'étonne le véritable chercheur de la vérité psychologique, parce que telle vérité repoussée *à priori* la veille par les douaniers du progrès, s'épanouit demain radieux par un autre *à priori*, qui la confirme et la proclame.

Que les missionnaires du progrès qui travaillent à la diffusion des enseignements magnétiques et spirites, se donnent la main et

redoublent d'efforts pour faire triompher ces deux branches congénères des connaissances humaines.

Le magnétisme est la science par excellence qui rallie le monde visible au monde invisible.

Il y a cinq espèces de magnétisme : le magnétisme minéral, le magnétisme végétal, le magnétisme animal et le magnétisme humain. Les deux derniers sont les plus efficaces.

Le magnétisme spirituel produit tous les effets humains spirituels ; car les fluides magnétiques forment le lien universel destiné à nous aider à monter de monde en monde, en parcourant toutes les phases ascensionnelles du progrès.

Le vrai et puissant magnétiseur peut faire éprouver à son sujet toutes les illusions qu'il lui plait. C'est sur cette question, que la science est encore déroutée et incertaine, car les effets sont connus, mais la plupart des causes restent à l'état de problème.

Mais si par le magnétisme on peut produire les effets les plus étranges, que ne peuvent donc faire les esprits supérieurs, qui ont à leur disposition les fluides les plus éthérés et les plus translucides ?

La science matérialiste qui n'argumente que sur des observations d'esprit, cherche la vie dans la mort et la mort dans la vie, puisqu'elle n'opère que sur la matière.

Cette erreur capitale ne supporte pas la discussion au point de vue de ce qu'on entend par matière.

Le spiritisme, son congénère, est le soleil radieux qui éclaire et réchauffe l'âme et la remplit d'une douce poésie qui la console et l'élève au-dessus de la terre de souffrance.

L'âme du vrai spirite est ouverte à toutes les belles aspirations, le cœur à tous les bons sentiments, l'esprit à tous les nobles dévouements et à toutes les bonnes œuvres, et la volonté à tout ce qui est bon et beau. Ah ! unissons-nous aux esprits supérieurs dans la voie de la charité et de la bienfaisance.

DÉCHAUD, *Publiciste à Oran.*



Les Phénomènes Psychiques

V

> Il y a aux confins des sciences classiques des domaines dont la valeur scientifique rencontre aussi bien d'acharnés et parfois maladroits partisans que de sceptiques entêtés qui, suivant une expression vulgaire, ne veulent rien savoir. Une attitude plus rationnelle doit comporter une expectative prudente, aussi bienveillante pour toutes les recherches de bonne foi que sévère dans la critique des résultats qui peuvent être apportés.
>
> Henri PIERON.

Durant l'arbitrage je lui demandai quelquefois : « Quel est le bénéfice que vous donne votre opération aux cours de ce soir ? » Il l'accusait aussitôt et sans omettre un centime, car il tenait compte des courtages et du prix des dépêches.

« Tes affaires, disait-il, ne doivent plus te préoccuper ; elles sont des miennes. Tu n'as qu'à *obéir* et à me satisfaire pour être récompensé. »

Pendant ce temps, la vierge continuait ses évolutions.

Une après-midi, elle vint se placer sur des sarments dans le jardin, des personnes qui se trouvaient là replacèrent la statuette sur son piédestal.

A peine y était-elle qu'un coup violent retentit et elle tomba brisée sur le plancher.

Grande fut ma désolation. Je demandai à notre protecteur s'il ne me serait pas possible de trouver une statuette semblable. Il me dit que le lendemain il me répondrait. En effet, le lendemain, il me dit :

« Il n'existe dans Bordeaux qu'une vierge semblable, tu la trouveras chez un mouleur, rue Bourquière. »

Je m'y rends avec un des fragments, le marchand me déclare qu'il a une vierge semblable mais *qu'il ne possède pas le moule*, et que je pourrai la prendre le soir même.

En effet, le soir même, je rentrai chez moi avec la statuette.

A mon arrivée je reçus la communication suivante : « Cette Vierge sera déplacée, je ne te dirai pas où je l'emporterai ; mais c'est elle qui révèlera la visite que tu as reçue de moi. Or, comme

elle ira très loin, tu vas mettre dans l'intérieur ton nom et ton adresse. »

Ce qui fut fait.

Placée sur le support, la nouvelle Vierge tourna trois fois, le lendemain de son arrivée ; depuis elle resta complètement immobile.

Je ne sais si elle effectuera un jour le voyage annoncé.

Ici se terminent tous les incidents ayant trait à la statuette.

Revenons à nos affaires de *Bourse.*

L'arbitrage marchait de mieux en mieux. L'inconnu liquida au plus haut cours l'*Italien*, tandis qu'il attendit quelques jours pour racheter plus favorablement son trois pour cent.

C'était d'une précision renversante et avec un pouvoir pareil à son service, la fortune était sans limites.

Le bénéfice résultant des deux opérations s'éleva à environ trois mille francs.

Sur les premiers fonds provenant de la liquidation du quinze, j'eus mission de réserver mille francs pour un père de famille. Le souvenir de cette bonne action dont je ne fus en quelque sorte que l'intermédiaire, me réjouit encore.

Vinrent ensuite les bénéfices de la liquidation de fin du mois. Le jour des paiements, l'Esprit me pria de revenir à Bordeaux pour acheter un piano qu'il offrait à ma fille... (C'est là le cadeau dont il a été question au début de l'opération).

A ce moment, les connaissances musicales de ma fillette se bornaient au *bon roi Dagobert*, et cependant lorsqu'elle se mit au piano, ses doigts subissant une influence mystérieuse se promenèrent involontairement sur le clavier et jouèrent des airs inconnus dont les accompagnements étaient dans toutes les règles de l'harmonie.

L'arbitrage liquidé, d'autres affaires conseillées par le protecteur réussirent aussi bien que la première.

Un jour il changea de tactique dans ses opérations, au lieu de prendre ses bénéfices à chaque liquidation, il s'opposa à toute réalisation.

En présence d'un système aussi dangereux, je risquai timidement ces réflexions :

« Vous me guidez on ne peut mieux et je serais déjà *trop riche* si, comme autrefois, vous profitiez de toutes les fluctuations au lieu de vous opposer à la réalisation des bénéfices — c'est vrai, la marge est grande sur vos achats, mais notre prospérité n'est que factice, puisqu'elle n'est que le résultat de reports et non d'opérations liquides. C'est-à-dire que par ce système nous prêtons constamment le flanc aux évènements. »

Il n'abandonna pas pour cela le système dangereux des non — réalisations.

Je m'en plaignis souvent.

C'est ainsi que le 1er janvier 1870, la coulisse ayant côté sur le boulevard 75 fr. 05, et ce nous assurant un bénéfice de 30,000 fr. sur une seule affaire, je le suppliai de consentir à réaliser. Il refusa, disant :

« Les tripotages, au jour le jour, ne me conviennent pas, je t'ai mis sur une position *qui sera ta dernière affaire*.

Ce fut au milieu de cette prospérité, en quelque sorte d'emprunt puisqu'elle ne résultait que d'opérations non réalisées que je pris possession de ma nouvelle habitation, rue d'Enghien n° 11.

Pendant plusieurs mois, quoique la rente fût impuissante à franchir le cours de 75 francs, fidèle à son système, l'inconnu refusait de liquider. Il fallait donc reporter.

Mais pouvais-je me plaindre si les fonds restaient stationnaires? Est-ce que les bénéfices, entrés en caisse par la plus-value, ne semblaient pas une garantie suffisante contre tout évènement.?

De plus, il me semblait indigne de faire des reproches à celui à qui je devais en quelque sorte une prospérité inespérée, de ne pas me donner davantage.

Ma quiétude était donc absolue lorsqu'éclatèrent les complications avec l'Allemagne. Cependant, dès le premier jour, je voulais tout liquider.

— « Voilà tes terreurs qui recommencent comme au moment de l'incident du Luxembourg. Eh bien, je t'affrme que la guerre

n'aura pas lieu. Crois donc celui qui est le Maître et qui depuis bientôt trois ans ne t'a jamais trompé. »

Malgré ces affirmations, la guerre fut décidée et en s'emparant des lignes télégraphiques, le ministre au cœur léger acheva ma ruine, car il me mettait dans l'impossibilité de communiquer avec Paris, et partant, de limiter ma perte.

Dans ce moment critique l'inconnu était absolument muet. Il ne répondait à aucune des questions que je lui adressais. Et pourtant, la situation était des plus graves, car vingt années de travail disparaissaient dans le gouffre.

Une dernière explication eut lieu : « voilà donc, dis je, où vous vouliez en venir ! J'ignore qui vous êtes ; je sais seulement que vous avez fait appel aux sentiments honnêtes pour me faire votre victime et que vous n'avez pas craint de mêler le nom de Dieu à vos embûches. »

J'étais trop irrité pour comprendre sa réponse ; aussi n'ai-je conservé d'autre souvenir que d'avoir entendu balbutier le mot *d'épreuves*.

Ainsi se termina cette longue et douloureuse histoire.

La leçon qu'elle comporte se dégage d'elle-même. La personnification est sujette à des erreurs qui peuvent être dangereuses si l'on s'abandonne aveuglément à sa direction.

Isidore Leblond.

PETITES TABLETTES

RÉMINISCENCES

« Connais-toi toi-même. »

Qu'ai-je été dans mes précédentes existences ?

Quantité de spirites, peut-être tous, s'adressent cette question. Moi-même, et pour mon propre compte, j'ai essayé de résoudre cet intéressant problème.

Je trouve rationnel, me disais-je, que mon esprit ait vécu dans les cavernes, plus avant même encore, puis dans les îles de l'Australie, puis en Afrique. Qui me dit que, esclave d'un Sésostris quelconque, je n'ai pas travaillé aux pyramides d'Egypte? J'étais peut-être à Syracuse à l'époque d'Archimède. Je pourrais être le soldat qui le tua, le prenant pour un fou, alors qu'il criait : Euréka ! Euréka !

Pourquoi plus tard, dans la Judée, n'aurais-je pas connu Jésus? Pourquoi ne serais-je pas le centurion qui l'arrêta aux oliviers ou le paralytique guéri par lui?

Rome a pu me compter au nombre des martyrs de la foi ou la Thébaïde voir mes mortifications, être témoin de mes prières? Pierre l'Hermite a peut-être fait vibrer mon âme française au point que j'ai pu faire la 1re croisade?

La Turquie n'a peut-être jamais connu empereur plus tyrannique que moi; en revanche j'ai dû connaître les misères de la froide Sibérie, les tortures des anciens bagnes? Pourquoi, femme hautaine et froide, n'aurais-je pas vécu dans quelque cloître sous le titre d'abbesse avec, dans mes armes, un tortil de baronne ou la couronne d'une duchesse? Aussi, par la suite, ai-je sans doute vécu sous la férule d'un seigneur barbare et despotique de la Pologne ou d'Allemagne.

J'étais certainement au Siècle de Louis XIV. J'ai dû connaître la Maintenon. J'en étais... qui sait?... la chambrière ou la lectrice, son intendant ou son coiffeur? A moins, ce que j'aimerais mieux, que 60 ans avant, j'ai vécu aux côtés du grand Vincent-de-Paul, sous la soutane du Lazariste ou la cornette d'une fille de la charité.

Le Grand Napoléon m'a peut-être pincé l'oreille pour me féliciter de ma bravoure? Qui sait même si, ma vie ayant fini sur quelque champ de bataille, à l'étranger, la France ne me doit pas un peu de sa gloire militaire d'alors? A moins que, déjà avide de liberté, je n'aie contribué aux mémorables journées de 1789. En ce cas j'ai vu rouler les têtes de Louis XVI et de la reine son épouse....

J'aurais pu, pour être fixé et m'éviter tant de suppositions, con-consulter les esprits. Je ne l'ai jamais fait. Pourquoi?

Parce que cette curiosité est imprudente. Elle fait courir, à ceux qui veulent les satisfaire de très grands dangers et offre aux esprits mystificateurs, toujours aux aguets et heureux de nous rendre ridicules, l'occasion de satisfaire leur passion. Ils ont tôt fait de se mettre à l'œuvre, de nous composer le roman le plus flatteur pour notre amour propre.

Généralement le mystificateur se borne à nous dévoiler une seule existence, ordinairement la dernière, dans laquelle on a presque toujours été, d'après eux, un personnage historique. On a joué un grand rôle sur la scène du monde ; occupé les postes les plus élevés, accompli les actions les plus merveilleuses. On a été doué des facultés les plus éminentes ; on a mené à bonne fin les entreprises les plus hardies, on a brillé, enfin, soit par la grandeur de l'intelligence, soit par celle de la naissance.

Rarement on nous parle d'existences humbles, ignorées et pénibles ou d'existences honteuses et criminelles.

Il nous serait pourtant facile de répondre aux esprits moqueurs et de nous mettre en garde contre leurs pièges.

Le nombre des existences brillantes étant infiniment plus petit que celui des existences obscures, il est certainement plus probable que nous avons fait partie de ces dernières plutôt que des premières.

Une bonne vieille femme qui avait été fort riche et qui, pour vivre, avait été réduite à faire danser des chiens dans la rue, disait à qui voulait l'entendre : « Ah ! mes bons amis, faut pas regarder à ce qu'on a été ; faut regarder à ce qu'on est. »

La bonne vieille avait raison.

N'imitons pas le papillon qui vole à la flamme parce qu'elle brille et s'y brûle les ailes. Sachons que les qualités morales sont supérieures aux qualités intellectuelles et beaucoup plus difficiles à acquérir. L'homme juste et honnête, perdu dans la foule, est plus grand que le poëte, l'orateur, le guerrier, le puissant, le titré, vicieux qu'on acclame.

Respectons les décrets de la Souveraine Sagesse qui a voulu cacher notre passé et ne perdons pas en vains efforts, pour soule-

ver le voile qui couvre ce passé, un temps précieux que nous regretterons un jour. Ne nous laissons jamais prendre aux paroles dorées. Voyons et sondons nos actes, nos paroles, nos pensées, l'ensemble de notre être, ses aptitudes, ses tendances, ses goûts les plus intimes et jugeons-nous alors sainement, sans trop de tolérance mais bien au contraire avec la même sévérité que nous avons pour autrui.

D'autre part, nous croyons qu'en la circonstance, et surtout à l'occasion des révélations concernant nos existences antérieures, la circonspection est indispensable et qu'il est bon de ne pas s'en rapporter à son opinion personnelle. Sachons faire abnégation de notre amour-propre. Croire à sa propre infaillibilité et à celle des esprits communiquants, refuser de se rendre à l'avis de la majorité ou d'admettre la saine et évidente logique, n'est pas le fait d'un vrai spirite, c'est faire, je le répète, preuve d'orgueil, c'est, hélas ! parfois, la preuve pure et simple d'une obsession.

Un exemple me fera mieux comprendre. Il est des plus intéressants et tout à l'honneud des personnages qui en sont les auteurs.

Cet exemple s'écrit comme un conte.

Il était une fois, dans El-Djezaïr, une famille de Français, les Fallot. Ils étaient quatre : le père, la mère, une fille, Jeannette, 18 ans ; un fils, Florent, 16 ans.

Les Fallot n'étaient pas riches, ceci n'est pas un défaut. Chacun se souvenait de leur modeste arrivée dans la blanche cité. Fallot, ceci est à son honneur avait fait instruire Jeannette.

A 12 ans, la fillette composait des bluettes et ébauchait un petit roman. A 13 ans, elle composa une pièce pour être jouée à une distribution de prix. A 18 ans, elle écrivit une tragédie en 2 actes.

El-Djezaïr, comme toutes les villes orientales, comptait beaucoup de nécromans ; les Fallot devinrent nécromans, Jeannette devint sybille, Elle avait alors 16 ans.

Elle écrivit, sous l'inspiration des esprits, un cours abrégé de nécromancie en 12 leçons qui eut quelques succès. Or, il advint qu'un jour, Jeannette curieuse, elle était fille d'Eve, voulut savoir ce qu'elle avait été dans son existence antérieure. Elle apprit, par

la voix des esprits, qu'en elle revivait une cantatrice du temps des rois Français. Elle était fille de noble. Elle chantait bien, déclamait bien. Les succès furent très grands. La cour l'honorait de son estime. Les ducs et les princes louaient son talent, sa beauté, sa vertu. Jeannette se souvint de ce qu'elle avait chanté au Théâtre Italien de Paris. Elle chanta à nouveau, fit mieux, elle donna des auditions.

Un vieux taleb, nécroman bourru et critique, mais pourtant éclairé, fut invité à l'une de ces auditions de réminiscences théâtrales. Il faut dire, pour la clarté de cette histoire, que le taleb *Yllioub* avait vécu en France. Fort épris des danseuses, chose naturelle chez un oriental, il avait pas mal vécu dans les coulisses des théâtres. Comme il avait beaucoup vu, il avait beaucoup retenu. Cela lui fut précieux pour écouter, apprécier, juger Jeannette dans ses ressouvenirs d'un passé de chanteuse et d'actrice. J'ai dit que *Yllioub* était lui-même nécroman et que ses connaissances dans cet art étaient très étendues. Au cours de l'audition, il observa beaucoup. Rentré chez lui, il médita longtemps, fit quelques recherches, relut ses parchemins, se rendit même, en esprit, au Grand Conseil des Loges qui se tient, de minuit à quatre heures, sur nuées argentées de la grande mer d'azur, cela fait, il parla :

« Je ne conteste pas, dit-il, que la jeune Fallot ait été fille noble. En elle je retrouve ce je ne sais quoi qui transpire et révèle des goûts, des habitudes, des manières, en contraste évident avec la vie humble, de travail manuel et le nom roturier de Fallot. »

« Désigner le nom de la famille qui posséda alors l'esprit qui est aujourd'hui Jeannette est, à mon avis, le commencement de l'erreur. Que nous importent les noms patronimiques? Ce sont des preuves, dira-t-on ; qui veut trop prouver ne prouve rien. »

« Jeannette a-t-elle vécu sur les planches, y fut-elle cantatrice ? y eut-elle du talent ?

Oui, pour la première question, avec cette restriction qu'il y a planches et planches. Non pour les deux autres tout en admettant cependant la possibilité que notre Jeannette savait alors quelque peu chanter, non sans grâce, mais sûrement sans cette puissance

d'organe, cette connaissance musicale, cette sûreté de jeu, ce feu sacré qui transforme une chanteuse en cantatrice et consacre son talent. Rien, dans tout ce que j'ai vu, entendu, observé, au cours de l'audition donnée par Jeannette, ne m'a révélé ces solides qualités que la mort ne pouvant altérer, que les siècles ne pouvant effacer, nous aurions dû voir revivre, avec toutes leur fraîcheur, leur puissance et leur charme. »

— Jeannette n'a plus le même corps, partant, plus les mêmes cordes vocales, objecta un auditeur du taleb.

— Soit pour la puissance ou les subtilités de l'organe, mais le jeu de scène, la mimique, la parfaite connaissance des choses, j'allais dire des trucs de théâtre, qui s'en souvient, le corps ou l'esprit? assurément ce dernier.

Pourquoi donc Jeannette ne s'est-elle pas souvenue, elle qui fut, dit-on, de haute naissance, d'éducation soignée, elle que la Cour aimait à entendre, non au théâtre mais dans le faste de l'étiquette des palais royaux, comment ne s'est-elle pas souvenue qu'une cantatrice qui chante dans un salon des fragments d'opéras ou des romances, ne fait aucun geste, reste près du clavecin accompagnateur ou, en l'absence de ce dernier, reste droite, sa musique à la main et chante sans autre souci que celui de développer sa voix. »

Et le taleb *Yllioub* d'ajouter en montrant le programme de l'audition : « Je pourrais, si je le voulais, entrer dans des détails discuter les titres des opéras chantés par la jeune Fallot, parler de la soi-disant réplique donnée à la chanteuse par d'invisibles partenaires, etc., etc. »

— Vous ête trop sévère, s'écria un brave batteur d'or, nécroman trop crédule, qui assista à la soirée : Jeannette fut tout simplement parfaite.

— *Yllioub* sourit, mit un doigt sur le programme de la représentation et dit : « N'insistez pas. Vous n'avez pas qualité pour apprécier ou critiquer justement, et la valeur du sujet, et la justesse de mes observations.

J'ai dit et je maintiens que rien, au cours de cette audition, ne

m'a révélé une cantatrice doublée d'une comédienne consommée. Sachez qu'une actrice de valeur, même réincarnée, ayant perdu son organe, sa beauté, son titre, sa fortune, tout ce qui est périssable, doit, si elle se mêle de se souvenir, se rappeler les noms d'opéras joués et chantés, les noms d'auteurs, que, pour quelques-uns, elle a dû personnellement connaître, doit, en un mot, se ressouvenir, sans qu'il en manque un iota, de tout ce qu'enregistra son mental qui, lui, ne périssant jamais, peut et doit fidèlement tout lui rappeler.

Enfin, au pis aller, puisqu'on a consulté les esprits et qu'ils ont parlé, pourquoi n'ont-ils pas complété les souvenirs de la célèbre cantatrice ? Pourquoi trouvons-nous des lacunes, des erreurs, des faiblesses, dans toute cette histoire de réminiscences ? »

Yllioub s'arrêta. Il jeta de l'encens dans le brûle-parfum placé près du sofa. Son œil fixa l'odorante fumée.

Le taleb releva enfin la tête, plissa son front. Sa main osseuse se leva, demi-fermée, l'index dirigé vers le ciel, il reprit :

« Au fond de tout cela, il y a cependant une histoire. Une histoire de laquelle nous devons tirer une morale, non pour le passé, mais bien pour le présent et surtout pour l'avenir.

Cette histoire la voici :

(A suivre) JOSEPH D'ALGÉRIE

Réponse à mon ami Piron

Je vous remercie, mon cher ami, de votre charmante pièce de vers,

Assurément le miracle que je vous demandais est bien difficile à trouver ; comme vous le dites laissons, les St Thomas douter à leur aise.

Votre changement en *Oison* ne ferait pas grand'chose en cette affaire et vous pourriez craindre d'être croqué par les Beaunois. Avouez pourtant que vous ne l'auriez pas volé ! Ces pauvres *Anes*

Beaunois, comme vous les appeliez, ne pouvaient vous pardonner les traits d'esprit que vous aviez lancés contre eux.

Laissez-moi vous en rappeler quelques-uns. Nous mettrons ainsi nos lecteurs au courant de la situation.

Dans un champ voisin de Dijon vous abattez les chardons ; on vous demande pourquoi vous faites cela ; vous répondez : « Je coupe les vivres aux Beaunois, avec qui je suis en guerre. »

Quelques temps après vous allez au théâtre à Beaune. A un moment donné quelqu'un crie : « Paix là, paix, messieurs, on n'entend pas. » Vous criez alors : « Ce n'est pas faute d'oreilles. »

Vous rappelez-vous que dans ces longues soirées d'hiver où j'avais le bonheur de causer avec vous, je vous ai demandé à quoi vous employiez votre temps. Eh bien, je n'ai jamais été satisfait de vos réponses.

Je vous le demande aujourd'hui. Car enfin, vous ne mangez pas, vous ne dormez pas. A quoi donc employez-vous les 24 heures de la journée ? Peut-être jouez-vous au besigue avec votre *vénérable* compagnon ; peut-être aussi, en fait de sport, jouez-vous au bouchon avec des pains à cacheter, sur la neige, quand il fait du vent,

Je compte sur votre aimable réponse pour éclaircir ce mystère.

Veuillez croire à mon amitié sincère et respectueuse.

Isidore Leblond

Conférences de M. Léon DENIS

DANS LE MIDI DE LA FRANCE

Monsieur Léon Denis vient d'effectuer, dans le Midi de la France, une tournée qui comprenait une dizaine de conférences. Voici les compte-rendus des journaux qui nous sont parvenus :

La France de Bordeaux et du Sud-Ouest, 27 Novembre :

Sous les auspices de la Fédération des spiritualistes du Sud-Ouest, notre distingué confrère, M. Léon Denis, de Paris, a fait, à l'Athénée, une magistrale causerie sur le troublant problème de l'Au-delà.

En termes d'une forte précision, il a posé les termes du problème, et faisant appel aux savants dont s'honore l'humanité, il a scientifiquement démontré les rapports étroits, les relations incessantes qui existent entre les disparus, c'est-à-dire entre le monde invisible et le monde vivant. C'est un solide faisceau de preuves qu'a donné le conférencier. Non, tout ne meurt pas avec notre corps. Quelque chose de notre être subsiste après nous, et à l'appui de son affirmation, M. Léon Denis cite de récentes expériences qui ne permettent pas de douter des réconfortantes manifestation de l'Au-delà.

A vrai dire le conférencier n'a voulu retenir que les faits scrupuleusement contrôlés et dont, par conséquent, toute idée de fraude doit être écartée.

A l'heure où on parle d'éducation sociale, M. Léon Denis s'efforce d'amener les esprits, non point à tout accepter sans contrôle, mais à ne pas toujours céder systématiquement à un scepticisme de mauvais aloi.

Vivement, il préconise la méthode scientifique qui donne chaque jour tant et de si beaux résultats. De l'expérimentation scrupuleuse et loyale il attend avec une joie profonde un avenir meilleur qui fécondera la raison émancipée.

C'est par une longue et chaleureuse ovation que M. Léon Denis a été salué à la fin de sa belle conférence.

La Petite Gironde, Bordeaux, 19 Novembre :

« Le conférencier spririte M. Léon Denis a donné, dimanche, dans le grand amphithéâtre de l'Athénée, sous les auspices de la Fédération des spiritualistes du Sud-Ouest, une conférence sur le problème de l'Au-delà. Pendant une heure et demie, il a essayé de soulever un peu le voile qui nous cache le troublant mystère de la mort. Pour M. Léon Denis, l'homme ne meurt pas tout entier quelque chose de son moi demeure et lui survit. L'orateur en voit là preuve dans les nombreuses manifestations psychiques dont il invoque tour à tour l'appui.

» Le somnambulisme, la clairvoyance, l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité sont pour lui autant de manifestations de la vie de l'âme s'accomplissant sans le concours des sens et indépendamment de notre corps matériel. On comprend dès lors que la destruction du corps n'amène pas nécessairement celle de l'âme. Il a terminé en évoquant, dans une belle envolée, son idéal de progrès et de lumière.

» Il est permis de ne pas partager les idées de M. Léon Denis, mais ce serait manquer à la vérité que de ne pas rendre hommage à la sincérité de ses convictions comme à la distinction de sa parole. »

Le Midi, de Toulouse :

La Société Toulousaine d'Etudes Psychiques et de Morale Spirite avait, dimanche dernier, organisé une conférence publique où le sympathique M. Léon Denis, dans une magistrale causerie, a développé le problème troublant de l'Au-delà.

La salle de l'ancienne Faculté a été beaucoup trop petite pour contenir l'affluence du public, qui s'y était rendu pour entendre la bonne parole, et afin d'éviter du désordre, les portes durent être fermées 10 minutes avant l'heure indiquée.

Nous n'étonnerons personne en disant que M. Léon Denis a parlé avec son habituel courage, avec toute sa foi ardente et ses convictions inébranlables. Il a posé les termes du problème, en faisant appel aux savants dont s'honore l'humanité, tels que les Crookes, le savant Lombroso, etc., etc. Il a scientifiquement démontré les rapports étroits, les relations incessantes qui existent entre les disparus, c'est-à-dire le monde invisible et le monde vivant. Non! dit-il, tout ne meurt pas avec notre corps, quelque chose de notre être subsiste après nous, et, à l'appui de son affirmation, M. Léon Denis, cite de récentes expériences qui ne nous permettent pas de douter des réconfortantes manifestations qui nous viennent de l'Au-delà.

Nous nous plaisons à faire remarquer, que le conférencier n'a voulu retenir que les faits scrupuleusememt contrôlés et dont toute idée de fraude doit être écartée.

Nous tenons également à signaler le passage suivant dans lequel, le conférencier dit : Les motifs qui font que nos grands savants veulent étouffer la vérité sont, qu'ils ont passé toute leur existence à soutenir une thèse, qui leur avait valu la gloire qu'ils possèdent. Il leur est dur aujourd'hui d'avouer qu'ils se sont trompés

Il termine dans une vigoureuse péroraison, en préconisant la méthode scientifique qui donne chaque jour de si beaux résultats.

Le Petit Méridional, Montpellier, 30 Décembre :

Hier, à trois heures, le célèbre conférencier, M. Léon Denis, a traité devant un nombreux auditoire réuni dans la Salle des Concerts du Grand-Théâtre, le fameux problème de l' « Au-delà ».

C'est sous les auspices de la « Société des Etudes Psychiques de Montpellier » que cette conférence avait été organisée.

Sur l'estrade, avait pris place : MM. Léon Combes, secrétaire général de

la « Société des Etudes Psychiques de Montpellier », le docteur Lemoine et plusieurs membres de la Société d'Etudes Psychiques.

Remarqué dans l'assistence : MM. Benoist, recteur de l'Université ; le colonel Frater, chef d'état-major du 16e corps ; Pierre Brun conseiller municipal ; Datis, directeur des Postes et Télégraphes avec son inspecteur M. Dubarry.

Le docteur Lemoine psésente immédiatement le conférencier dont il fait le plus vif éloge, en rappelant les ouvrages les plus remarquables de : Après la Mort » : « Christianisme et Spiritisme. » Le problème de l' « Etre et de l'Au-delà », dont M. Denis est l'auteur et à qui M. Lemoine cède la parole.

Dans une forme claire, nette et particulièrement suggestive, l'orateur traite des phénomènes Psychiques sous leurs différents aspects.

Suit un compte-rendu élogieux qui comprend une longue colonne.

M. Léon Denis a fait ensuite deux conférences à Marseille, les 6 et 9 Décembre. A la première, salle Boisselot, rue Montgrand, il était assisté par M. Arbori, inspecteur des finances, président, et par le docteur Calmette, médecin-inspecteur du XVe corps, qui a rang de général.

Le 13 Décembre, conférence à Aix, à l'Hôtel de Ville. Nombreux auditoire. Présents, le docteur Bertrand, Maire d'Aix et sa dame, plusieurs professeurs des facultés. Le 20, conférence à l'Hôtel de Ville de Carcassonne, organisée par la Société d'Enseignement Populaire. Le 25, à Bordeaux, 2me conférence à l'Athénée, sujet traité : Le spiritisme aux premiers temps chrétiens. Enfin le 27, conférence à Périgueux à la salle Combanaire organisée par le groupe des Etudes Psychiques de cette ville et présidée par le devoué professeur Viaud. On voit par le langage de la presse et par l'empressement du public combien les idées spirites ont gagné de terrain depuis quelques années.

UNION ET BIENVEILLANCE

L'union fait la force ; soyez unis pour être forts. Le spiritisme a germé, jeté des racines profondes ; il va étendre sur la terre, ses rameaux bienfaisants. Il faut vous rendre invulnérables contre les traits empoisonnés de la calomnie et de la noire phalange des ignorants, des égoïstes et des hypocrites. Pour y arriver, qu'une indulgence et une bienveillance réciproques président à vos rapports ; que vos défauts passent inaperçus, que vos qualités seules soient remarquées, que le flambeau de la sainte amitié réunisse, éclaire et réchauffe vos cœurs, et vous résisterez aux attaques impuissantes du mal comme le rocher inébranlable à la vague furieuse.

Medium R... V... VINCENT DE PAUL.

NOTRE FEUILLETON

PÉRÉGRINATIONS DE DEUX AMES SŒURS

(Suite)

Le ravisseur, rencontrant un cours d'eau peu profond, y fit entrer son cheval et, le remontant sur un assez long parcours, reprit ensuite pied sur la rive, rebroussa chemin, sûr, ainsi, de dépister les fanatiques qui, sans aucun doute, avaient dû se mettre à sa poursuite. De sorte que, pendant que la foule hurlante se précipitait au sud de la ville, le cavalier arrivait au nord, près du faubourg où se trouvait la maison du forgeron. Kilda, qui, dans cette course éperdue, s'était cramponnée instinctivement à son sauveur, ne put retenir un cri de joie en revoyant sa demeure. La rue était complètement déserte. Tous les habitants s'étaient portés en foule vers le lieu du sacrifice. Le jeune homme, sur l'indication de Kilda, fit entrer son cheval dans l'atelier du forgeron et referma la porte sur eux.

Dans un coin gisait Kido, les vêtements en lambeaux, la face tuméfiée, lamentable. Sa fille se jeta sur lui sanglottante. Le cavalier, ému, laissa un moment s'épancher cette grande douleur, puis, écartant douce-

ment Kilda, s'agenouilla auprès du forgeron et chercha son cœur. Soudain se relevant : « Ne pleure plus enfant, dit-il, ton père n'est pas mort.» Aussitôt, allant vers son cheval, il fouilla dans une sorte de sacoche pendue à la selle et en rapporta une petite fiole. La débouchant, il fit tomber deux gouttes du liquide qu'elle contenait entre les lèvres du blessé. Un tressaillement, à peine perceptible, agita ce dernier. Le jeune homme se fit donner de l'eau et, arrachant les derniers lambeaux du vêtement, lava minutieusement le corps de Kido. Ensuite, mettant un peu de la mystérieuse liqueur dans le creux de sa main, il commença à le masser énergiquement. Progressivement les ecchymoses disparurent le sang, figé sous la peau, se fondit peu à peu reprenant sa circulation ; les membres reprirent leur souplesse ; la poitrine se souleva bientôt sous la respiration. Devant cette résurrection miraculeuse Kilda, à genoux de l'autre côté du corps de son père, regardait son sauveur avec admiration. Elle n'avait jamais vu cet homme, d'une autre race que la sienne, et pourtant il lui semblait qu'il n'était pas un étranger pour elle. Chaque fois que leurs regards se rencontraient ce sentiment devenait plus vivace. De son côté, lui, sentait un trouble étrange s'emparer de tout son être quand les yeux de Kilda fixaient trop longuement les siens.

Après un soupir plus long, Kido ouvrit enfin les yeux. Le cavalier fit un signe impérieux à la jeune fille pour qu'elle se mit hors la vue de son père, afin de lui épargner une émotion trop violente qui aurait pu être funeste. Péniblement, le forgeron s'accouda et son regard interrogateur et étonné se promena sur le colosse agenouillé auprès de lui. Ce dernier, attentif, suivait anxieusement le réveil de la mémoire sur les traits du blessé. Tout à coup, Kido s'aperçut de sa nudité en même temps que le souvenir de la scène atroce lui revint. Son premier cri fut : « Ma fille ma pauvre Kilda ! Les misérables me l'ont tuée. » Et, aussitôt, dans un sanglot, ses larmes coulèrent abondantes. L'étranger eut un hochement de tête satisfait. Prenant les mains du pauvre père : « Ne pleure plus, lui dit-il, ton enfant t'est rendu » Et, ce disant, il fit signe à Kilda qui vint se jeter dans les bras de son père. A ce moment précis, une porte s'ouvrit et la femme du forgeron qui, entre temps, était revenue de son évanouissement, éperdue serrait sa fille et son mari dans ses bras. Il est inutile d'essayer de dépeindre le moment d'épanchement qui s'en suivit.

Le jeune voyageur qui s'était mis à l'écart contemplait, attendri, cette scène, heureux de pouvoir se dire qu'il en était l'auteur.

(A suivre). UN COLLABORATEUR DE L'AU-DELA.

Le Gérant : E. DURAND.

Imprimerie J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha — ALGER

N° 39 — 4e ANNÉE

Prix du Numéro : 30 Centimes



Rédaction et Administration :

Passage du Caravansérail, 6

AGHA-ALGER



Abonnement :

France, Algérie, Tunisie. 5 fr.

Étranger . . . . . . 6 fr.

DÉPOT : chez M. RELIN

Agence de Journaux

1, Rue Dumont d'Urville

ALGER

PROGRÈS

FOI — SCIENCE

Le véritable progrès ne viendra qu'après la Foi éclairée

LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

Communication entre les Deux Mondes

PRESCIENSE OSTENSIBLEMENT MANIFESTÉE

Il est bon de connaître les liens du monde universel, qui rattachent le monde visible au monde invisible. Il est essentiel d'ailleurs de dissiper le doute et le scepticisme qui jettent le trouble dans les esprits chancelants ou peu affermis sur les évènements qui se manifestent entre les deux mondes.

La charité et la bienfaisance telles que les pratiquait l'éminent et incomparable Vincent de Paul, ne peuvent régner qu'à la faveur de l'union, de la concorde, du dévouement et de la générosité pratiqués par cet esprit sublime qui a fait et qui fera l'honneur de sa génération et de celles qui la suivront.

Les manifestations et les communications avérées et concordantes du monde visible avec le monde invisible ont existé dans tous les temps et dans tous les lieux.

Les exemples de ces manifestations et communications sont innombrables. Elles sont destinées à rallier ceux qui vivent sur la terre avec ceux qui habitent l'espace infini.

L'antiquité fourmille d'évènements d'apparitions d'esprits et de communications entre les vivants et les morts.

Aujourd'hui, grâce au spiritisme, ces rapports des invisibles avec les visibles se pratiquent couramment. Autrefois ces rapports, entre les deux mondes, étaient plus rares ou plutôt ils étaient moins connus ; ils étaient surtout entravés par le cléricalisme, qui, dans tous les temps, n'a produit que l'ombre et engendré l'ignorance, les préjugés et le fanatisme.

Quant à ce qui concerne les communications et les apparitions du monde invisible, nous nous bornerons à citer celles qui sont prouvées, d'une manière évidente.

Pour commencer nous citerons le fait suivant, authentiquement prouvé.

Nous trouvons dans le journal intitulé : *The Annali dello Spiritisme de Turin* le fait suivant touchant la vie de Maria di Agréda, médium espagnol, né en 1602 de notre ère. »

Ce médium publia un livre intitulé : *La Cité mystique de Dieu*. Mais Rome plaça cet important ouvrage à *l'index expurgatorium*.

Maria di Agréda, à l'âge de 18 ans, entra dans un couvent, à Burgos, où les phénomènes de lévitation, visions, prophéties, apports et dédoublement furent constatés par un grand nombre de personnes. Les événements de cette médiumnité extraordinaire excitèrent tellement l'attention publique, que Philippe IV, d'Espagne, souleva une correspondance avec elle, qui continua sans interruption, pendant 22 ans.

Ce médium étrange avait l'habitude de tomber profondément en trance, et, dans ces occasions, son esprit voyageait à New-Mexico ; elle dépeignait les gens, leurs habitations, leurs costumes, leurs armes, etc., etc. ; elle tenait de longues conversations avec les personnes qui l'entouraient. Elle fit une foule de révélations aussi étranges que véridiques.

Elle mourut en 1665, au couvent d'Agréda dont elle était la supérieure.

Sa correspondance avec Philippe IV fut publiée seulement en 1855.

Voici un autre fait patent, dont l'évidence est absolue.

« Il mourut, en 1880, à Effingham, Etats-Unis, une jeune fille âgée de 14 ans, nommée Maria Forestier. Trois ans après, sa mère eut d'ailleurs une autre fille, qu'elle appela Hélène, qui, à peine put-elle parler, prétendit s'appeler Maria. Mais lorsqu'elle vint, pour la première fois, à Effingham, elle reconnut la maison où avait habité sa sœur Maria ; elle appela par leur nom les amies de sa sœur.

Un jour, on la conduisit à l'ancienne école de sa sœur ; mais à peine fut-elle entrée dans la salle d'étude, qu'elle se dirigea vers la place occupée autrefois par la morte en s'écriant : « Voilà ma place. »

Ce fait de ressouvenir ne peut faire l'ombre d'un doute, puis-

qu'il est avéré et confirmé par de nombreuses personnes.

Le fait suivant, qui s'est produit à Vouziers (Ardennes), le 4 mai 1897, mérite d'être relaté :

Le docteur Gueilliot, accompagné de nombreux témoins, assistait une pauvre femme agonisante, dont la fin était prochaine.

Tout à coup un étrange mouvement se produisit. Une agitation convulsive et fébrile agita la mourante, qui s'écria :

« Oh ! mon Dieu... voilà le feu... Les pauvres femmes... elles se bousculent vers la porte... Pas par là !... il n'y a pas de porte... les pauvres jeunes filles, toutes si bien habillées... Sauvez-les... les voilà qui prennent feu... mais sauvez-les donc ! Oh ! toutes les jupes qui flambent... Quels cris !... Les voilà tombées au travers de la porte... tout flambe... le plafond s'écroule... Oh ! celles qui sont dans le champ derrière... elles ne voient pas la porte de sortie, elles roulent, elles s'entassent. La pauvre femme, tirez-là donc... »

Cette mourante assistait à l'incendie du bazar de la charité, à Paris, que l'on connaissait, à Vouziers, avant que le télégraphe leur en apportât la nouvelle.

Ce phénomène étrange de télépathie constitue un fait vraiment extraordinaire et inexplicable ; car on ne conçoit pas qu'une personne à l'agonie et mourante puisse recouvrer instantanément une lucidité et une perception aussi claires et aussi réelles, à l'heure de l'extrême agonie, les facultés intellectuelles annihilées par l'état de prostration de l'agonisante. Une telle situation ne s'explique pas matériellement.

Mais voici un autre fait tout récent qui dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir de plus merveilleux.

Nous lisons dans le journal *La Nouvelle Presse*, sous la signature de Ch. Proth, le fait suivant très curieux, de prescience :

« Il est excessivement rare qu'une prophétie présente toutes les garanties de certitude et de précision qui éloignent toute discussion. Aussi devons-nous signaler un phénomène de prescience qui est actuellement soumis à l'Académie de médecine italienne et auquel le roi est mêlé indirectement, il est vrai.

« Un des grands médecins italiens, le docteur Sarti, soignait depuis quelque temps pour « neurasthénie et troubles nerveux graves », une dame appartenant à l'aristocratie romaine. Le docteur fut appelé, le 3 décembre dernier. Sa cliente avait passé une nuit épouvantable, agitée d'affreux cauchemars. Elle remit à son médecin une lettre qu'elle le priait de faire parvenir au roi et dans laquelle elle le suppliait de courir au secours de la ville de Messine qu'un effroyable cataclysme menaçait. Je vois, ajoutait-elle, la mer s'unissant à la terre pour engloutir la belle cité. Cet affreux malheur aura lieu le 18 ou le 28 décembre ». Le médecin lui promit d'envoyer cette lettre au roi et lui prescrivit des calmants.

« Dans la nuit du 7 au 8, nouvelle crise. La dame pleurait, demandant si le roi avait fait évacuer Messine. Le 17 et le 27, toujours la nuit, nouvelles crises ; à la dernière date, la malade vit ses troubles prendre fin. Elle tomba dans un profond sommeil, le 28, au lever du jour... La catastrophe avait eu lieu. Les indications données étaient exactes : la date, 28 ; le lieu, Messine ; la terre et la mer, tremblement de terre et raz de marée.

« Le docteur Sarti ne doute plus de la réalité de la prescience en présence de précisions aussi brutales. La faculté de médecine va tenter de nombreuses expériences avec la prophétesse et le roi qui n'avait vu, dans cette lettre, que les propos d'une hallucinée, a demandé qu'on le mette au courant de tout ce que les médecins vont remarquer d'intéressant au cours de leur examen.

« Tout commentaire est superflu. On voit que cette prophétie est réelle, et combien la discussion devient impossible. Ce ne sont pas des termes vagues qui ont été employés, mais le terrible événement prédit s'est accompli au lieu, à la date et dans les conditions portés à la connaissance, *avant la date* de personnes que leur haute situation met à l'abri de tout soupçon de parti-pris ou de bénévole crédulité. »

Ce fait, vraiment prodigieux, de prescience télépathique, prouve que les révélations, qui se produisent de toutes parts, constituent des événements patents, et d'une évidence absolue, qui ne peuvent être niés.

Dieu se révèle constamment à l'humanité par une foule de moyens ; car les inspirations pleines de lumière des esprits supérieurs, apôtres de Dieu sur la terre, constituent des fanions destinés à nous montrer le chemin que nous devons suivre fidèlement et la voie, qui nous est tracée par notre destinée, afin de remplir dignement notre mission terrestre.

Les communications continuelles qui se produisent entre les deux mondes et les faits merveilleux de prescience qui se manifestent, sont un indice de la solidarité humaine, dans les événements de la vie.

Par la suprême bonté de Dieu, des esprits supérieurs sont commis pour remplir la sublime mission, consistant à éclairer et à secourir l'humanité terrestre, dans tous ses besoins.

Ces missionnaires et apôtres de l'humanité souffrante remplissent un rôle sublime.

Parmi ces hommes admirables de charité et de dévouement, l'héroïque et illustre Vincent de Paul marche en tête de cette phalange d'esprits bienfaisants.

Ah ! dans les heures pénibles de la vie, élevons nos pensées et nos aspirations vers les mondes supérieurs ; adressons-nous surtout à l'éminent et incomparable Vincent de Paul, dont la charité inlassable ne reste jamais sourde aux supplications qui lui sont adressées. Ce grand esprit supérieur continue d'être l'âme de toutes les œuvres de bienfaisance et le soutien de l'humanité souffrante.

DÉCHAUD, *Publiciste à Oran.*

MYERS ET LA PERSONNALITÉ HUMAINE

I

> L'être humain continue à se transfigurer de vie en vie après la manifestation présente.
>
> HENRI CARLE.

Ceux de nos lecteurs qui se sont occupés des questions relatives

aux phénomènes psychiques connaissent l'ouvrage publié chez F. Alcan, sous le titre *Hallucinations Télépathiques*, dont l'auteur est F. W. H. Myers. Il est donc connu en partie en France. Cet écrivain a fait paraître récemment un livre fort intéressant sur *la Personnalité Humaine*. Cette œuvre publiée en anglais a été traduite en français par le Dr S. Jankelevitch. C'est de cette traduction que nous nous servons pour faire connaître les idées de l'auteur.

A l'appui de sa théorie, M. Myers cite un assez grand nombre de faits qui se trouvent consignés dans les seize volumes des « Proceedings of Society for Psychical Research », dans les neuf volumes du « Journal of Society for Psychical Research » et dans « Phantasms of the Living ». Les matériaux accumulés dans ces recueils étaient de nature à tenter un esprit généralisateur, qui, placé devant tous ces phénomènes dûment constatés d'altération, de la personnalité, d'apparitions, de hantises, de possession, d'extase, d'hallucinations, etc., devait se poser la question de savoir si tous ces phénomènes ne découlaient pas d'une loi générale ou d'un principe supérieur, sinon mystérieux et caché.

C'est ce qu'a fait F. W. H. Myers, et voici ses idées.

La personnalité humaine constitue un agrégat d'innombrables personnalités inférieures dont chacune conserve ses caractères propres, avec cette restriction toutefois qu'une personnalité plus vaste unifie l'ensemble de toutes ces personnalités et exerce sur elles un contrôle continu, quoique incomplet.

Le *moi conscient* de chacun de nous ou, comme Myers l'appelle, le moi *Supraliminal* est loin de comprendre la totalité de notre conscience plus vaste, des facultés plus profondes dont la plupart ne se font pas sentir pendant la vie terrestre et qui s'affirment dans leur plénitude après la mort.

Nos lecteurs ont souvent vu le mot *Subliminal* employé par ceux qui cherchent à donner des phénomènes spirites une autre explication que nous.

Limen, liminis, est un mot latin qui, en français, signifie *seuil*. Le mot latin *sub* veut dire *sous, au-dessous*. Le mot *subliminal* veut

donc dire *qui est au-dessous du seuil.* Myers propose d'employer ce mot pour désigner tout ce qui se trouve au-dessous du seuil ordinaire ou, si l'on préfère, en dehors de la limite ordinaire de la conscience.

Notre âme serait partagée en deux parties ; au-dessus le *supraliminal,* ce dont nous avons conscience ; au-dessous le *subliminal,* veut donc dire *qui est au-dessous du seuil.* Myers propose d'employer ce mot pour désigner tout ce qui se trouve au-dessous du seuil ordinaire ou, si l'on préfère, en dehors de la limite ordinaire de la conscience.

Notre âme serait partagée en deux parties ; au-dessus le *supraliminal,* ce dont nous avons conscience ; au-dessous le *subliminal,* ce dont nous n'avons pas conscience, c'est-à-dire des sensations des pensées, des émotions qui peuvent être fortes, définies et indépendantes, mais qui, en vertu de la constitution même de notre être, émergent rarement dans ce courant *supraliminal* de notre conscience que nous identifions avec nous mêmes.

Donc il y aurait deux *moi :* le moi *supraliminal* et le moi *subliminal.* Ce dernier reste ordinairement subliminal, c'est-à-dire que nous n'en avons pas conscience. Cependant il peut y avoir non seulement *coopération* entre ces deux *moi* quasi indépendants, mais aussi des changements de niveau et des alternances de la personnalité, de sorte que ce qui se trouvait au-dessous de la surface peut arriver à la surface et s'y maintenir d'une façon provisoire ou permanente. Tout *moi* dont nous pouvons avoir connaissance n'est en réalité autre chose qu'un fragment d'un *moi* plus vaste révélé d'une façon qui se trouve limitée par notre corps matériel qui n'en permet pas sa manifestation complète.

Tout un groupe de phénomènes montre que ces émergences subliminales, que les impulsions et les communications qui arrivent des couches profondes de la personnalité à ses couches superficielles diffèrent souvent de tout élément connu de notre vie supraliminale ordinaire. Elles en diffèrent en ce qu'elles impliquent une faculté dont nous n'avions eu aucune connaissance précédemment et qu'elles se produisent dans un milieu dont nous n'avions eu

jusqu'ici aucune idée. La télépathie, la perception de pensées et de scènes éloignées sans l'intermédiaire des organes des sens suggèrent soit une extension incalculable de nos facultés mentales, soit une influence exercée sur nous par des esprits plus libres et moins entravés que le nôtre.

L'hypothèse du moi subliminal n'implique pas chez Myers l'exclusion complète de l'hypothèse des esprits. Nous trouvons donc chez l'auteur une grande loyauté.

Tout homme est à la fois unitaire et complexe ; il hérite de ses ancêtres terrestres un organisme multiple et pour ainsi dire *colonial*, polyroïque et peut être aussi polypsychique, et de plus une âme ou un esprit inaccessible à nos moyens actuels d'analyse et qui dirige et unifie cet organisme ; cette âme a pris naissance dans un milieu spirituel ou métaéthéré, et, lors même qu'elle est incarnée elle reste en communication avec ce milieu et y retourne après la mort corporelle.

On peut considérer sa conscience comme un attribut général caractérisant, à un degré plus ou moins prononcé, tous les états de la vie animale et de la vie végétale, comme la contre-partie psychique de la vie. Tout acte ou tout état peut donc être considéré comme conscient, lorsque le sujet est capable de s'en souvenir dans des circonstances déterminées. On pourrait citer de nombreux exemples de souvenirs apparus d'une façon inattendue et se rapportant à des expériences et à des actes qu'on croyait disparus complètement de sa mémoire.

Essayons de nous représenter la façon dont se produit la *désintégration* de la somme totale de conscience. Si la façon dont une simple cellule est capable de conserver son unité, constitue pour nous un mystère, le fait de la réunion de plusieurs cellules en vue d'une vie commune et indépendante est un mystère plus grand encore. Dans l'unité collective de certaines *colonies animales* nous avons une sorte d'esquisse ou de parodie de notre propre existence complexe. Nous trouvons chez l'homme l'expression la plus parfaite à la fois de la complexité coloniale et du contrôle centralisé.

Dans le cas des hythériques les facultés sur lesquelles le moi

supraliminal a perdu tout pouvoir de contrôle continuent d'obéir aux ordres de la conscience *subliminale*. Ce sont des cas d'*isolement* de certains éléments de la personnalité, ces éléments assumant une existence quasi-indépendante et prenant la forme, soit d'idées fixes, soit de représentations physiques tels les hallucinations et les troubles persistants du goût et de l'odorat.

Dans tous ces cas, la scission entre les éléments de la personnalité, n'atteint pas les profondeurs de l'être psychique.

Mais il existe des cas où la scission est très profonde. Il n'est plus question ici de l'exagération morbide d'une émotion, mais toute une portion de la personnalité a subi un développement indépendant du reste de l'être psychique.

Tel est le cas de Félida X..., observé par le Dr Azam, celui de Mary Reynolds observé par le Dr Weir Mitchell. On assistait dans ce dernier cas à une transformation complète de caractère, l'insouciance infantile de l'état secondaire remplaçant les préoccupations tristes et sombres de l'état primitif.

Citons in-extenso le cas suivant publié par le Dr Osgood Mason (novembre 1895).

(*A suivre*) Isidore Leblond.

PETITES TABLETTES

RÉMINISCENCES

II

« La fille noble fut volée à ses parents par un saltimbanque d'alors, le Fallot d'aujourd'hui. Dans la roulotte du saltimbanque, il y avait un pitre, le Florent d'aujourd'hui. Il malmena beaucoup la fille volée ; il fut méchant pour elle. Il y avait aussi, dans cette roulotte, une femme revêche, une bohémienne souffrant, elle aussi des rudesses de l'homme, la Fallot d'aujourd'hui.

« Fallot gagnait mal sa vie, ses talents étaient sans importance, la femme était toujours malade, le pitre était piteux. Le rapt de la fillette fut le pactole coulant à nouveau chez Fallot.

« Elle était belle, intelligente, gracieuse, savait chanter, danser, réciter. Elle devint bientôt l'étoile de la troupe. Elle alla même plus loin, elle fut et l'actrice et l'auteur. Elle composa les scènes et les joua ensuite ; elle écrivit les poésies et les récita elle-même. Qu'eut-elle pour récompense ? les lazzis du pitre, les gémissements de la femme, les rudesses du barnum.

Au milieu de ces misères, la fille volée songeait. Elle songeait au château paternel. Elle se souvenait des caresses de sa mère, des douceurs de son père. Elle rêvait de s'enfuir, de courir à Paris, d'y chanter, non sur un tréteau, mais sur une vraie scène ; de réciter, non ses œuvres, mais du Racine et du Corneille ; de danser, non sur la corde ou sur des œufs, mais à la cour du Roi, devant les belles princesses et... qui sait, peut-être y retrouver sa mère et le comte son père...

« Hélas ! les saltimbanques meurent jeunes. La pauvre petite étoile s'éteignit de bonne heure emportant dans ses ailes dorées le souvenir de son beau rêve.

« Allah est grand et, dans son paradis, les rêves de la terre se réalisent toujours. Le paradis, pour la fillette, fut d'apprendre, de la bouche d'un bel ange, qu'elle serait un jour une grande cantatrice, que sa voix mélodieuse et puissante interpréterait les maîtres de la musique ; que les sultans, les pachas, accourraient pour l'entendre, que sa parfaite diction, le souvenir de sa vie tragique et de ses souffrances de ses douleurs, ferait d'elle une tragédienne au masque farouche, une de ces actrices que l'on entend une fois dans sa vie et dont on se souvient toujours.

« Puis, oh surprise ! Barnum, le pitre, la bohémienne, moururent aussi. Allah, qui est juste, les retint à la porte du Paradis. L'étoile eut pitié d'eux, elle implora leur grâce.

« Allah, qui est bon, dit à l'étoile : « Tout peut s'arranger. Tu dois devenir une grande étoile au firmament de l'art, ce sera pour l'époque ou les terriens, moins matériels, sauront aimer le beau,

le vrai, le juste. En attendant il faut aller t'instruire, stimuler ton esprit des nobles exemples laissés sur la terre par les maîtres du passé ; fortifier ton âme et t'élever jusqu'aux hauteurs du sublime. Il te faudra lire, observer, interroger, écouter, peu parler, penser beaucoup. ».

« Tout cela, petite étoile, exigera toute une existence d'humilité, d'obscurité, de travail préparatoire et incessant. Il te faudra une famille, prends ces trois esprits. Pour le rachat de leurs torts, ils devront t'aider dans tes travaux, prélude d'une existence de gloire, de talent, de vertu, d'art suprême. Ils devront être pour toi, désormais, bons, autant qu'ils furent mauvais; aimants, autant qu'ils furent secs et insensibles pour toi jadis ; dévoués, désintéressés, autant qu'ils furent exigeants et rapaces. Alors je pardonnerai et ils entreront dans le Paradis enchanteur où coule le nectar, où règne l'éternel printemps.

« Et voilà comment, Barnum devint Fallot ; la bohémienne souffreteuse, la mère Fallot ; le pitre au nez rubicond, Florent le fils ; la gentille étoile, Jeannette, la fille Fallot ».

La morale de ce conte est : qu'il importe peu de savoir qui nous avons été, ce qu'importe, c'est de savoir qui nous sommes.

Faisons un inventaire minutieux et sincère de nos défauts et de nos qualités. Efforçons-nous de diminuer les premiers et d'augmenter les seconds.

Cherchons à nous bien connaître pour que l'incarnation actuelle nous soit profitable et nous fournisse de solides matériaux pour l'existence future.

« Ce qu'il nous importe le plus de connaître, nous dit Fourier, c'est l'homme, ses passions, leur but, leur destinée sociale. Tant que nous voudrons imaginer cette destinée nous ne la connaîtrons jamais. La découvrir par observation, par analogie, et non par imagination, voilà le devoir. »

Notre idée se cabre à l'idée d'avoir eu bien des chutes pour arriver jusqu'à notre état actuel. Soyons plus humbles.

L'homme s'ignore lui-même. Il sait peu de choses des lois de l'univers ; il ne sait rien ou presque rien des forces qui sont en

lui. Le « *connais-toi toi-même* » du philosophe grec est resté, pour l'immense majorité des humains, un appel stérile.

Oui, mais voilà. Pour se corriger d'un défaut, d'un vice, il faut s'apercevoir qu'on le possède. On voit les moindres défauts d'autrui sans se douter que soi-même on est la proie des moindres défauts, peut-être cent fois plus grands que les siens.

Orgueil ! orgueil qui nous pousse à ne trouver rien de bien qu'en nous ! Soyons donc francs envers nous-mêmes. Faisons connaissance avec notre caractère et surtout ne le gâtons pas. Ceux que l'on gâte deviennent généralement très mauvais et ceux qui les ont gâtés sont les premiers à en ressentir les effets.

« Si chaque homme, a dit l'ex-ministre Baïhaut, descendait en lui-même, examinait les menus actes de son existence, les indélicatesses qu'il a commises, les mensonges qu'il a fait, les capitulations de conscience devant lesquelles il n'a point reculé ; s'il envisageait le détail de ses imaginations, de ses convoitises, de ses vilenies, comme en public, étalés devant la foule en pleine lumière, mettrait sur sa joue le rouge de la honte, dans son âme, le frisson de l'épouvante. »

Méditons ces paroles...

Je croyais que les Fallot, dont j'ai raconté l'histoire, n'étaient plus. Ils vivent encore. Peut-être cet article tombera-t-il sous leurs yeux. Qu'ils veuillent bien ne pas le prendre en mauvaise part. Il est tout à leur avantage puisqu'il démontre clairement qu'ils sont sur la voie du progrès.

Mademoiselle Fallot ne devra voir, dans tout ceci, que le but à atteindre. Pour elle, le but c'est, comme l'a si bien dit Yllioub le Taleb, l'avenir, la prochaine existence.

Je n'ai pas cherché à dévoiler un beau rêve, mais à faire jaillir la vérité. Je n'ai pas cherché à blesser, mais seulement à instruire.

Que Fallot sache bien que le passé, pour chacun de nous, a des tâches, des souillures, des fautes, des iniquités, et que voir en lui un ancien barnum brutal, un voleur d'enfant, un bateleur de foire, n'implique pas qu'il ne puisse être désormais, bon père, bon époux, bon citoyen, bon pour tous.

Il paraît que Madame Fallot est constamment souffrante. Il ne faudrait pas que cette digne personne suppose, ne fut-ce qu'une minute, que j'ai fait pièce de son état dans l'histoire d'Yllioub. Si elle souffre aujourd'hui, c'est au milieu de la plus parfaite affection des siens et c'est avec, pour la consoler, les soins délicats d'une fille dévouée et aimante, les tendresses d'un époux. Cette souffrance a une origine, la chercher dans le passé est le devoir, la logique.

Quant à Florent, c'est un jeune homme. Il se moque du qu'en dira-t-on. Si réellement il fut pitre, il doit encore aimer à faire des cabrioles, il en fera une, rira en se relevant, tout sera dit.

Puis, enfin, si l'histoire du taleb est vraie, les Fallot auraient gagné au change, seraient, je le répète, sur le chemin de la progression.

Si Jeannette est à l'école de la grande vie terrestre pour revenir ensuite, sur cette terre, y jouer un beau rôle, il doit y avoir, de par le monde, d'autres âmes semblables à elle, ayant besoin de beaucoup s'étudier pour découvrir l'avenir — je dis l'avenir, non le passé — et générer beau, grand, vrai, pour l'existence prochaine.

Comment ces âmes découvriront-elles cet avenir ?

En ne recherchant que les jouissances élevées de l'intelligence, en s'efforçant d'étouffer en soi la brute et de développer l'ange, je pourrais dire le Dieu.

Nous éprouverons alors la satisfaction indicible de nous trouver grandis de cette grandeur qui ne doit rien à la naissance, aux vanités terrestres. Notre œil fortifié verra, sans fatigue, les divins rayonnements de notre âme pouvant s'élever plus haut, vers les régions de la lumière et s'abreuvera plus largement aux sources des vérités éternelles.

Enfin, quand l'heure d'une nouvelle réincarnation sonnera, quand il faudra de nouveau descendre et prendre corps sur la planète, les vérités dont nous nous serons nourris jadis se réveilleront. L'être que nous formerons, homme ou femme, portera en lui ces vérités à l'état latent, elles feront partie de sa constitution morale et se révéleront par des aptitudes plus puissantes, des capacités supé-

rieures. Nous fournirons donc une meilleure carrière que dans nos existences précédentes dont nous n'avons nullement à nous occuper.

C'est le conseil que je donne à la famille Fallot puisqu'elle existe encore. C'est le conseil que je donne à tous les spirites sans exception.

JOSEPH D'ALGÉRIE

Comment je devins spirite

J'avais je crois dix-huit ans quand j'assistai à la première séance de spiritisme, chez un journaliste parisien qui s'occupait surtout de magnétisme. J'assistai aux phénomènes habituels: la table sur laquelle nos mains étaient placées à plat (nous étions six : quatre hommes et deux femmes) se déplaça en tous sens, frappa des coups, puis finalement se « cala » sur le plancher avec un bruit formidable, sans qu'il fut possible de la faire avancer ou reculer d'un millimètre sous l'effort de nos douze bras agissant simultanément et dans le même sens.

Je n'avais ni foi, ni croyance. Ce ne fut pas ce que j'entendis dire par la suite sur le spiritisme qui put me faire admettre la philosophie de sa doctrine et les manifestation de l'âme après la mort.

Quand on me parlait des résultats extraordinaires obtenus avec certains médiums, je répliquais par des arguments où les mots « électro-magnétique » arrivaient à tout propos — et hors de propos — je l'ai compris plus tard.

J'avais d'ailleurs l'extraordinaire prétention de croire et de dire que les spirites étaient d'inoffensifs imbéciles. Et, pénétré de cette idée, aucun raisonnement ne pouvait prévaloir contre mon parti pris.

Un jour cependant, un homme grave, à barbe blanche, qui avait été un des disciples d'Alan Kardec, me dit doucement : « Vous ignorez probablement, jeune homme, que les spirites du monde

entier se comptent par millions. Comment pouvez-vous taxer d'imbécilité une aussi forte majorité d'hommes qui étudient avec leur cœur, avec leur conscience, des choses que vous ignorez ? »

Cette réplique eut pour résultat de me faire haïr les spirites, et chaque fois que j'avais l'occasion de parler d'eux avec quelqu'un qui pensait comme moi, je les tournais en ridicule.

Les années passérent en affermissant mon incrédulité, et je continuais à considérer la mort comme étant la fin de tout. Par moments, à la suite de certaines lectures ou à la suite d'un deuil cruel, je trouvais bien que cette solution n'était pas satisfaisante et manquait d'idéal, mais les idées que me suggéraient alors mes réflexions étant contradictoires, j'essayai de noyer dans des jouissances matérielles le désenchantement de mon néant.

Un soir, dans un café, je surpris une conversation entre deux hommes que je ne connaissais pas.

L'un d'eux disait que chaque soir en se couchant il évoquait l'esprit de sa mère et que la nuit, il en recevait des conseils qui le guidaient dans la vie.

Je ne sais ce qui se passa en moi, mais je résolus dès ce jour, de ne plus m'endormir sans évoquer l'esprit de mon père, envers qui j'avais eu bien des torts.

Je m'endormis plusieurs soirs sans avoir obtenu aucun résultat et mes nuits s'écoulaient dans un sommeil que ne troublaient ni rêves, ni pressentiments, Le huitième soir, je décidai que je ferais les dernières évocations ; le résultat me fixerait définitivement. Il ne se fit pas attendre longtemps. Aux premiers appels j'entendis un coup formidable dans le plafond et j'eus la sensation qu'il s'écroulait. Une frayeur indicible m'envahit, qu'aucun raisonnement ne pouvait atténuer, pour la bonne raison que ce bruit était physiquement inexplicable ; j'habitais en effet *seul* le rez-de-chaussée d'une maison qui n'avait *pas d'étage*.

*
* *

Longtemps après, la fatalité bouleversa ma vie ; j'étais marié et j'avais un fils de 12 ans que j'avais élevé dans les idées d'incrédulité du siècle.

La vie était excessivement pénible et pendant un an surtout, ce fut au prix d'efforts surhumains et d'humiliations sans nombre que je parvins à subvenir aux besoins de ma famille. L'existence m'était à charge et je n'avais d'autre consolation que les bonnes paroles d'encouragement de ma femme, très religieuse sans bigoterie.

Souvent injuste et méchant, je lui répondais par des paroles blessantes.

C'est à cette époque que me tomba sous la main un livre populaire qui traitait du spiritisme théorique et expérimental.

Je le lus d'un bout à l'autre, d'une seule haleine, et quand j'eus terminé ma lecture, il me sembla que je n'étais plus le même homme.

— Si c'était vrai! pensai-je. Quelle belle conception de la vie et de notre destinée! La mort ne serait plus qu'une illusion, notre existence terrestre ne serait qu'une épreuve ayant pour but l'amélioration, l'avancement de notre âme, le développement de ses facultés supérieures. Et chaque existence bien employée la rapprocherait de Dieu.

Comme cette doctrine du spiritisme était belle et simple, conforme à la logique et à la raison, d'accord même avec la science, puisqu'elle était établie sur des faits! Elle démontrait l'existence de l'âme et son immortalité. Elle prouvait que les vivants peuvent continuer leurs rapports avec les morts qui leur furent chers et que des conditions absolument spéciales ne sont pas nécessaires pour arriver à ce résultat.

Mon incrédulité était en train de se muer en une foi intense.

La lecture de l'ouvrage spirite m'avait d'abord intéressé comme un roman plein de mystère, mais la conclusion de l'auteur donna à mes réflexions un tour auquel j'étais loin de m'attendre.

Il disait en substance : « Je ne dis à personne de croire à ce que j'ai écrit, mais à ceux qui souffrent cruellement de la vie, à ceux qui pleurent un être cher, à ceux que la fatalité a vaincus, à ceux enfin qui ont besoin d'un réconfort moral conforme avec la raison, je dis ceci : Avec quelques parents ou des amis sûrs,

placez-vous autour d'une table quelconque sur laquelle vous poserez vos mains à plat sans appuyer, puis évoquez l'esprit d'une personne qui vous a été chère de son vivant, et si vous n'obtenez pas de résultat la première fois, recommencez, persistez. Et si vous agissez ainsi avec un désir sincère de **savoir**, vous obtiendrez un résultat satisfaisant. Il n'y a ni jour, ni heure, ni formule déterminée; l'évocation se fait généralement sous cette forme :

L'assistant qui a le plus d'autorité morale, le père, par exemple, ou le plus âgé de l'assistance prononce la formule suivante :

« Au nom de Dieu tout-puissant, je prie l'Esprit de... de se manifester à nous pour... »

Moralement j'étais convaincu. Je résolus d'entreprendre des expériences et de ne les suspendre qu'après avoir obtenu une preuve matérielle, visible et palpable de l'immortalité de l'âme et de son pouvoir de se manifester aux vivants après la mort du corps.

Je fis part de mes idées à ma femme qui les partagea avec enthousiasme, et le même jour, aidés de notre fils, nous commençâmes les évocations :

Nous prîmes l'habitude de faire ces expériences deux fois par jour, après déjeuner et après dîner, avec une durée de 30 minutes au moins chaque fois.

Et cela dura 46 jours, soit 96 évocations, avant d'obtenir le premier résultat.

Voici ce que nous faisions : ma femme, mon fils et moi placions nos mains à plat sur le bord d'une grande table rectangulaire en bois blanc. Après m'être recueilli un instant, je disais :

— Au nom de Dieu tout puissant, je prie l'Esprit de mon père, Jean N'Hutter, de se manifester à nous pour nous prouver l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Si tu peux me donner cette preuve, chèr père, je m'engage à changer de vie du jour au lendemain et à conformer ma conduite aux enseignements spirites ».

La quatre-vingt-douzième fois il se produisit d'abord *dans* la table des bruits étranges qui augmentèrent d'intensité, puis la table se déplaça dans différentes directions.

Ma première surprise passée, je demandai d'une voix émue :

— Est-ce l'Esprit de mon père qui est ici?

La table se souleva lentement du côté de mon fils.

Je compris que ce mouvement signifiait oui, mais je demandai néanmoins :

— Cela veut-il dire oui?

La table se souleva de la même façon

— Et quand tu voudras dire non, comment feras-tu?

La table s'agita horizontalement de gauche à droite.

— Peux-tu me donner une preuve matérielle, indiscutable de ta présence au milieu de nous?

— Oui.

— Tu vois ce baquet renversé qui est là dans un coin de la pièce ?

— Oui.

— Je vais y placer une feuille de papier et un crayon, et je couvrirai le tout d'une planche; pourras-tu écrire ton nom ?

— Oui.

— Tout de suite?

— Oui.

Immédiatement j'installai les choses comme je venais de le dire, et presque aussitôt un coup violent retentit dans le baquet.

— Tu as déjà terminé? demandai-je.

La réponse fut un second coup pareil au premier.

Emu comme je ne l'ai jamais été de ma vie, j'ôtai la planche et *je vis le nom de mon père écrit de sa propre écriture sur le papier*.

Je me sentis pénétré par la vérité !

Que ne puis-je toujours rester sous l'empire de l'énergie spirituelle que me communiqua cette minute suprême, surtout lorsque les tentations m'assaillent! Mais ne demandons pas l'impossible. notre terre est un monde d'épreuves dont nous devons tirer profit pour vaincre nos vices et nos passions.

Le spiritisme, en nous donnant la preuve de l'immortalité de l'âme, peut nous aider à combattre notre égoïsme féroce et notre orgueil insensé. Les Esprits désincarnés nous enseignent la vanité des choses humaines qui n'ont pas pour but la Fraternité Univer-

selle, ils font même mieux que nous l'enseigner, ils nous le prouvent.

Mais il faut toujours agir dans un but sérieux et jamais par vaine curiosité ou par distraction. Avoir soin de ne pas fatiguer le médium par des expériences répétées.

En se conformant à ces principes, tous les hommes de bonne foi obtiendront des résultats *moraux* certains, qui seront pour eux une consolation de la peine de vivre. Et ils aideront à propager la doctrine spirite qui est destinée à régénérer le monde.

(La Vie Mystérieuse). RAPHAEL N'HUTTER.



Une Mort Tragique Prévue par la Victime

ÉTRANGE PRÉDICTION

Les journaux de la métropole ont raconté, dernièrement l'épouvantable accident arrivé à une jeune artiste, Mlle Irène Muza, qui fut atrocement brûlée par l'essence avec laquelle son coiffeur lui lavait la chevelure.

Mlle Irène Muza a succombé après les plus affreuses souffrances. Elle était âgée de vingt-huit ans et avait eu ces dernières années des succès sur diverses scènes parisiennes. Elle était allée à Buenos-Ayres avec une tournée artistique et venait de rentrer à Paris, depuis quelques jours seulement. Très aimée de ses camarades, la jeune artiste avait parfois des accès soudains de tristesse. Mlle Dudlay, l'éminente tragédienne, qui l'a beaucoup connue, apprenant cette fin tragique, rappelait, sur sa jeune amie, une assez étrange aventure, bien faite pour intriguer les esprits sceptiques.

« Il y a plusieurs mois déjà, dit Mlle Dudlay, alors que se tenait ici une séance de spiritisme, Irène, qui s'était endormie, fut interrogée par une amie qui la questionna sur ses succès futurs, sur sa carrière artistique. Mlle Muza avait alors un crayon à la main

et, sur le cahier de notes où elle transcrivait ses prédictions, elle traça ces mots : « Ma carrière sera courte et je n'ose écrire quelle sera ma fin qui sera terrible ! » Quand elle se réveilla, nous avions effacé l'affreuse prédiction dont nous lui cachâmes les termes. »

Hélas ! la sinistre prophétie n'était que trop vraie.

Une réponse de A. Piron à son ami Isidore Leblond[1]

Puisque, mon cher ami, vous désirez connaître
A quoi, dans l'infini, nous passons notre temps,
Je viens, sans plus tarder, répondre à votre lettre
Et vous donner, ici, l'emploi de nos instants.
J'ai le très grand regret, mon cher, de vous apprendre
Que les jeux du bouchon, chez nous, sont démodés.
A peine si, parfois encore, l'on peut surprendre
Quelques esprit arriérés faisant partie aux dés.
Finis, pour nous aussi, les plaisirs de la table,
Les bons morceaux, les vins, les gâteaux pralinés ;
Car, si tous ces bons mets sont chose délectable,
Ils ont leur épilogue en certains cabinets.
Or, comme le nuage est par trop perméable,
Il serait malséant qu'en bas, le pauvre humain
Qui, après tout enfin, pour nous est très aimable,
Quelquefois, sur le nez, reçut notre trop plein.
Pour bien comprendre, ami, ce que nous pouvons faire,
Un jour, il vous faudra laisser là votre corps,
Et, prenant votre vol, jusque dans notre sphère,
Venir vous renseigner sur nos genres de sports.

Médium : DURAND

Alger, le 12 mars 1909.
Alexis PIRON
1689-1773

(1) Voir La Vie Future de Février

DIALOGUE ENTRE UN MÉDECIN ET SON MALADE

Le docteur. — « Vous faites une propagande en faveur de l'existence de l'*âme*. Avez-vous jamais vu une âme ? — Non — En avez-vous jamais touché une ? — Non — En avez-vous jamais adoré une ? — Non — En avez-vous jamais goûté une ? — Oui — Alors, de votre propre aveu, il y contre vous *quatre* sens, pour *un* en votre faveur. Il en résulte logiquement qu'il n'existe pas d'âme. »

Le malade. — « Vous avez pour tâche de soulager la *douleur*. Avez-vous jamais vu une douleur ? — Non — En avez-vous touché une ? — Non — En avez-vous adoré une ? — Non — En avez-vous goûté une ? — Non — En avez-vous senti une ? — Oui. — Alors, de votre propre aveu, il y a contre vous *quatre* sens, pour *un*, qu'il n'existe pas de douleur. Or, vous concluez que la douleur existe ; à mon tour, je conclus aussi que j'ai une âme. »

(*Le Phare de l'Espérance*)

GROUPE JEANNE-D'ARC (ALGER) MÉDIUM Mlle J... F...

LES FLEURS DU TOMBEAU

Communication Médiuminique

Elle avait adoré les fleurs, ses jeunes sœurs ; elle avait soutenu leur fragile existence et, jusqu'en son cercueil, elles effleuraient, d'une suprême caresse, son visage immobile ; et sur le blanc tombeau, autour du marbre pur, des roses à foison, des pâles marguerites, des lilas, des jasmins, tout un autel fleuri qu'une main maternelle, dans un pieux amour, entretenait chaque jour.

La nuit obscure tombait sur le champ du silence ; et, dans le calme serein que nulle âme ne trouble, tout était endormi d'un paisible sommeil.

Une ombre s'est glissée, furtive, passagère ; elle passe et repasse entre tous les tombeaux ; une ombre?... non... un être humain... un homme... ; il a cueilli des herbes odorantes ; il a, sur chaque

mausolée, dérobé les pâles immortelles, les roses éclatantes. Oh ! l'infâme ! Oh ! l'impie !... enlever à ces morts leur suprême parure, profaner les jardins où les Ames se promènent, silencieuses, errantes et muettes. L'ombre vient s'arrêter devant le blanc tombeau ; quelle fraîche moisson ! son regard brille, il coupe et la sève s'épand, la vie s'écoule des pauvres mutilées. C'est fait... et l'ombre a disparu...

Alors sur le marbre pur se dresse une ombre blanche ; elle écarte les fleurs et les tiges saignantes ; la jeune âme s'assied et la désespérée pleure ses douces fleurs qu'un profane a ravies.

Le jour à reparu... et la nuit redescend..., l'ombre furtive encore, sacrilège, revient, mais l'ombre blanche veille et sur la main impie elle pose sa main. L'être, épouvanté, se redresse soudain ; des gouttes froides perlent à son front blême ; un rayon l'éblouit ; la jeune Ame apparaît à ses yeux égarés. « Ne tremble pas, dit-elle, arrête et réponds-moi. Que viens-tu faire ici, à l'heure du repos, où nul humain ne vient nous visiter ? Que fais-tu, lâche, impie ? ne sens-tu pas que ce que tu prends aux âmes ne t'appartient pas ? Pourquoi viens-tu, sur ma tombe si pure, arracher mes compagnes, mes petites et douces sœurs ? » — L'inconnu écoutait ; « Qui es-tu toi ? fantôme ou vérité ? » — La voix de cristal pur, harmonieuse et tendre, répondit : « Je suis Vérité ; mon nom est sur la pierre, et je fus Marguerite. Moi aussi, je fus fleur, mais, à peine éclose, la mort vint me cueillir au seizième printemps ; je n'eus pas de compagne ; seules, les fleurs m'aimaient. Pourquoi, jusqu'en mon tombeau, viens-tu me les ravir ? Oh ! n'y touche pas ; sais-tu qu'ici il est des âmes jalouses qui veillent leur tombeau ; n'arrache pas leurs fleurs qu'elles préfèrent, car, hélas ! elles te poursuivraient. »

L'inconnu sentit fléchir ses genoux, et sa gerbe tomba aux pieds de l'ombre blanche ; des sanglots emplirent sa gorge, il murmura : « Je crois en toi, âme de Marguerite ; pardonne-moi ma tâche criminelle. Hélas ! tu as des fleurs, et, là-bas, ma mère dort aussi ; et moi, infortuné, je n'eus jamais la douceur d'en recouvrir sa pierre. Ma mère dort ou veille et elle n'en a pas, c'est pour elle, qu'à toi je les ai prises. Oh ! pardonne moi, âme de Marguerite ». L'inconnu suppliait, la jeune âme sourit : « Pauvre cœur, garde-les, va, car pour une mère, je veux te les offrir, mais prends seules les miennes ; désormais sache-le bien ». Le rayon disparut, l'inconnu s'en alla.

Sur le blanc tombeau, autour du marbre pur, on vit, chaque matin, de fraîches fleurs nouvelles, des champs, des bois, mêlées aux herbes folles, celle que Dieu fait croître en sa vaste nature et qu'il donne à tous. L'inconnu avait rendu ce qu'en un jour de détresse, il avait dérobé.

Dix étés passèrent et dix printemps avaient reverdi les tombeaux. Un clair matin, l'inconnu revint à la blanche vision ; mais les rides sur son front avaient, d'un dur labeur; marqué le sillon. Chancelant, il marchait. Enfin voici la pierre où la jeune âme, un jour, vint le ravir. Les fraîches fleurs sont presque fanées; elles s'inclinent sur leur longues tiges, toutes pâles elles se meurent. L'inconnu les regarda longtemps; quelque chose de froid coulait dans ses veines.

Il s'en alla, se soutenant à peine ; les fleurs s'inclinèrent encore jusqu'à toucher terre.

Le lendemain, tout près du blanc tombeau, un homme noir creusait un trou profond ; puis, lorsqu'un lourd cercueil y eut été déposé, lorsque la froide terre eut recouvert le trou profond, alors les fleurs du blanc tombeau, jadis si fraiches, si parfumées, tombèrent jusqu'à terre, inanimées.

Deux âmes étaient là recueillant, à leur dernier souffle, les petites âmes-fleurs; le soir, tout paraissait désert, abandonné, flétri! Les deux âmes fidèles étaient parties, emportant vers les sphères heureuses les toutes petites Ames des jolies fleurs défuntes.

Il ne restait à la terre que leurs dépouilles mortelles qui gisaient; leurs deux jeunes corps étaient rétournés à l'ultime poussière.

Ne cueillez pas les pâles fleurs de la terre
Que vous voyez fleurir près des caveaux,
Laissez la paix à l'Ame solitaire.
Laissez les roses au tombeaux.

GEHANA



La place nous manque pour donner la suite de notre feuilleton et la Bibliographie.

Le Gérant : E. DURAND.

Imprimerie J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha — ALGER

N° 40 — 4e ANNÉE

Prix du Numéro : 30 Centimes



LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

IMMENSITÉ DE L'ŒUVRE DE DIEU BEAUTÉ ET GRANDEUR DU FIRMAMENT

L'œuvre de Dieu, c'est tout ce qui est pur, tout ce qui est noble, tout ce qui est grand. C'est le beau, le vrai, le bien sous toutes les formes possibles.

Pour être véritablement ouvrier de Dieu, il est nécessaire de développer, d'abord en nous, et en dehors de nous, la vérité, la charité, la justice et la bienfaisance réelles et actives. L'ouvrier de l'œuvre divine ne doit pas être simplement végétatif; mais il doit tendre à s'élever sans cesse vers les sphères supérieures de la pensée, du sentiment et du devoir, sous peine de déchoir et de ne pas mériter le titre d'enfant de Dieu ; nous devons nous attacher aux choses éternelles, d'une manière absolue. Ce monde n'est pas un chaos, car l'histoire du genre humain n'est pas soumise à des lois arbitrairement changeantes, contradictoires et irrationnelles. Nous avons tous, au contraire, à réaliser une œuvre spéciale, concordante à l'harmonie universelle.

Chacun de nous doit savoir qu'il a un rôle à remplir dans l'épopée de la famille humaine, venant du réel et marchant vers Dieu, centre de toutes les aspirations et de toutes les harmonies.

Nous devons bien nous persuader que nous ne sommes pas isolés dans ce monde, car nous faisons partie d'un ensemble de créatures semblables à nous, formant ce qu'on appelle l'humanité. Nous devons donc réagir contre tout ce qui tend à nous déprimer et à nous avilir. Tout ce qui met obstacle aux sentiments d'amour mutuel, tout ce qui est injuste, doit être combattu par toutes les âmes d'élite qui sont réellement animées de l'esprit d'amour fraternel.

N'oublions jamais que nous sommes les ouvriers de Dieu sur la terre et que nous ne devons jamais rester sourds à la souffrance,

car rien ne se perd dans le monde moral, pas plus que dans le monde physique, puisque le bien réalisé, même dans les conditions les plus infimes, a des effets qui se prolongent pendant toute l'éternité.

Nos actions de bienfaisance, de générosité, de bonté et de vertu doivent rester des héroïsmes inconnus, des tendresses pleines de sentiments et dévouements obscurs.

Unissons nos efforts à ceux des esprits supérieurs qui gouvernent et dirigent les peuples, et aux grands génies des mondes supérieurs qui président aux destinées de l'humanité, dans tous ses besoins.

C'est une profonde erreur de croire que les invisibles supérieurs sont impuissants pour le présent et que leur action est sans effet pour l'avenir.

La protection des invisibles supérieurs est toute puissante, car dans les cas de détresse ce sont eux qui raniment nos espérances et qui soutiennent notre courage dans les tribulations et les dangers de la vie.

Que nos cœurs soient partout où se trouvent le droit et le devoir et n'oublions pas ces mots du poëte latin : « Je suis homme et rien d'humain ne m'est étranger. »

Cette belle pensée doit nous rappeler sans cesse qu'étant les ouvriers de Dieu, tous nos efforts doivent tendre au soulagement de la souffrance, dans toutes les circonstances de notre vie où notre secours est utile.

Mais l'immensité de l'œuvre de Dieu échappe en partie à l'homme par suite de sa grandeur et de son élévation au-dessus de toutes les humanités.

Dans cette pensée, élevons nos regards vers le firmament et considérons le ciel étoilé où brillent les innombrables corps célestes. La formation et le gouvernement de cet univers infini sont uniquement l'œuvre de Dieu seul et l'humanité ne peut y participer, en quoi que ce soit.

Il n'y a point de repos dans la marche de l'Univers, car le drame de la vie universelle suit son cours, sans commencement et sans

fin, pendant toute l'éternité. Cette marche perpétuelle et éternelle est semblable à celle d'un cercle que l'on parcourt depuis un temps immémorial, sans arriver à la fin.

En considérant la voûte éthérée du firmament, on est ravi d'admiration par les beautés du ciel étoilé ; car la multitude infinie des astres qui s'y déploient avec la plus grande magnificence est incommensurable et sublime.

On aperçoit, en effet, le firmament parsemé de milliers de milliards de points lumineux d'une inégale grandeur, qui semblent avoir été jetés au hasard dans l'immensité des cieux. Ces inégalités de grandeurs et de rayonnements proviennent de la distance plus ou moins grande qui sépare ces corps célestes de nous ou plutôt de la terre.

Mais, d'autre part, ces innombrables corps célestes s'attirent en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance.

C'est ainsi que se sont formés tous les astres qui, comme membres d'une même famille, gravitent autour du soleil duquel ils dépendent.

D'après la véritable genèse de l'Univers, rien ne commence, rien ne finit, tout change, se modifie et se transforme éternellement, suivant des lois communes.

Nous ne nous occuperons pas de la quantité ni de la grandeur des étoiles qui brillent dans le firmament ; car on accumulerait les milliards sur les milliards, pendant des milliards d'années que nous n'aurions pas avancé la question, laquelle resterait insoluble comme le premier jour. Il est certain d'ailleurs qu'on ne peut dénombrer l'infini ; on ne peut assigner des bornes là où il n'y en a pas.

Malgré que la distance qui sépare de nos regard la généralité des corps célestes, on sait que le soleil du Centaure est situé à huit milliards de lieues de la terre ; on sait aussi que l'on emploierait trois millions d'années pour arriver jusqu'à cet astre et qu'une locomotive lancée à toute vitesse ne mettrait pas moins de soixante millions d'années pour atteindre l'astre le plus proche de nous.

Le Cygne, qui est ensuite le plus rapproché de nous, se trouve à

une distance de plus de deux cent mille milliards de lieues.

Nous ne nous appesentirons pas sur ces questions astronomiques. Nous nous bornerons à dire quelques mots sur les satellites les plus importants du soleil.

Jupiter, qui est la plus grosse planète de la constellation, est treize cents fois plus volumineux que celui de la terre.

Les saisons et les jours sont les mêmes sur chaque point de sa surface. Il n'y a donc dans Jupiter ni zone tropicale, ni zone tempérée, ni zone boréale. Il y régne un printemps perpétuel.

Saturne est la seconde planète de la constellation du soleil, comme volume. Celui-ci dépasse de près de sept fois celui de la terre et équivaut aux trois cinquièmes de celui de Jupiter.

Uranus a un volume soixante quatorze fois supérieur à celui de la terre.

Ce sont les trois plus grosses planètes de la constellation du soleil.

L'univers étant infini, reste inconnu dans ses parties aux investigations des astronomes.

On ne peut considérer le monde universel sans être ravi d'admiration.

L'humanité étant appelée à parcourir un certain nombre des planètes habitées, un sentiment d'impatience a donc justifié le désir d'aller voir les mondes que nous sommes appelés à habiter.

Dans ces conditions, loin de redouter la mort, nous devrions plutôt la désirer, puisque c'est elle qui nous donnera accès dans ces planètes plus belles et plus avancées que la nôtre.

D'après ces données, la mort c'est le triomphe de l'âme qui se dématérialise ; c'est le bonheur qui s'ouvre devant des horizons infinis, car la vie qui paraît éteinte dans la nuit du tombeau reparaît, plus belle d'avenir, d'espérance et d'immortalité.

Ah ! combien sont belles les ravissantes perspectives des beautés infinies des mondes supérieurs destinés à devenir notre future patrie. Ces visions éthérés, qui sont l'écho de l'idéal qui doit devenir une réalité, ont des charmes d'une beauté infinie.

Dans ce moment où l'âme est absorbée par l'empire de ses espé-

rances en la vie future, le cœur est inondé des délices qui subjuguent tous les plus suaves sentiments.

Il importe donc que ces riantes pensées de bonheur, entrevu sans l'idéal qui est destiné à devenir une réalité, attirent notre attention.

Nous devons voir dans la mort une simple phase de notre vie générale, sans nous arrêter aux superfluités de la terre.

Que les âmes d'élite qui comprennent leur destinée laissent au temps le soin de couvrir le passé de ses voiles et qu'elles s'élancent radieuses d'espérance en l'avenir divin, portées sur les ailes des messagers de l'Infini.

La mort nous ouvre les portes d'une nouvelle vie, et de notre ascension glorieuse vers l'idéal du vrai, du bien et du bonheur éternel.

Nous concluons par les vers suivants :

Pourquoi craindre la mort ! elle n'existe pas.
Pourquoi tant redouter le moment du trépas !
Car l'immortalité qui nous rend l'espérance
Nous montre l'avenir comme une récompense
Le beau rayonnement d'un monde plein d'amour
Nous montre aussi la fin de ce triste séjour,
Ah ! plaignons donc surtout, et protégeons sans cesse,
Les pauvres désolés qui plient sous la détresse
Tout passe, tout finit bien loin de nos regards,
Tout disparaît hélas ! par un prochain départ.
La pauvre vie
Que l'on envie ;
Ses courts instants
Sont des tourments !

DÉCHAUD, *Publiciste à Oran.*



MYERS ET LA PERSONNALITÉ HUMAINE

II

> L'âme est faite pour voyager dans les cieux.
>
> YOUNG.

Alma Z... était une jeune fille très saine et très intelligente, d'un caractère solide et attirant, d'un esprit d'initiative dans tout ce qu'elle entreprenait, étude, sport, relations sociales. A la suite de surmenage intellectuel et d'une indisposition négligée, sa santé se trouva fortement compromise et aprés deux années de grandes souffrances, une seconde personnalité fit brusquement son apparition. Dans un langage mi-enfantin, mi-indien, cette personnalité s'annonçait comme étant le n° 2, venue pour soulager les souffrances du n° 1. Ou, l'état du n° 1 était à ce moment là des plus déplorables : douleurs, débilité, syncopes, insomnie, stomatite mercurielle d'origine médicamenteuse qui rendait l'alimentation impossible.

Le n° 2 était gai et tendre, d'une conversation spirituelle gardant toute sa connaissance, se nourissait bien et abondamment, pour le plus grand profit, disait-elle du n° 1. La conversation, toute raffinée et tout intéressante qu'elle fût, ne faisait rien soupçonner de ces connaissances acquises par la première personnalité. Quatre ans après l'apparition de la seconde personnalité, il en apparut une troisième qui s'annonça sous le nom de *Gamin*. Elle était complètement distincte et différente des deux autres et avait pris la place du n° 2 qu'elle garda pendant quatre ans.

Toutes ces personnalités, quoique absolument distinctes et caractéristiques étaient délicieuses chacune dans son genre et le n° 2 en particulier a été, et est encore, la joie de ses amis, toutes les fois qu'elle apparait et elle apparait toujours aux moments de fatigue excessive, d'excitation mentale, de prostration ; elle survient alors et persiste parfois pendant quelques jours. Le *moi* original affirme toujours la supériorité, les autres n'étant là que dans son intérêt. Le n° 1 n'a aucune connaissance *personnelle* des deux autres per-

sonnalités, elle les connaît cependant bien, le n° 2 surtout, par les récits des autres et par les lettres qu'elle reçoit d'elle ; et le n° 1 admire les messages fins, spirituels et souvent instinctifs, que lui apportent ces lettres ou les récits de ses amis.

Pendant le fonctionnement de la seconde personnalité, le moi primitif ou original est effacé entièrement et, pour lui, il se produit une lacune dans le temps. Une chose se dégage de ce qui précède : l'existence au-dessus du niveau de notre conscience d'une réserve de facultés au-dessous du niveau de notre conscience d'une réserve de facultés latentes, insoupconnées. L'expérience montre en second lieu que toutes les fois qu'il a été possible de faire appel à l'aide de la suggestion hypnotique aux couches profondes de notre personnalité, cet appel est rarement resté sans réponse.

La personnalité humaine, en se développant depuis ses ancêtres inférieurs s'est différenciée en deux parties dont l'une est adaptée aux besoins matériels et planétaires, l'autre, à l'existence spirituelle et cosmique. Le moi subliminal, pour la simple direction qu'il donne à l'état de sommeil, est capable soit de rajeunir l'organisme en lui infusant de l'énergie empruntée au monde spirituel, soit d'affaiblir temporairement le lien qui l'attache à l'organisme et de s'épancher dans l'exercice de fonctions supranormales : télépathie, extase.

On voit les couches les plus profondes du moi intervenir de temps à autre dans un but thérapeutique ou mettre en œuvre des facultés échappant au contrôle du moi supraliminal. C'est à l'aide de l'hypnose qu'on provoque souvent l'action de ces facultés subliminales.

Nos lecteurs savent que par la suggestion on guérit certaines maladies. Mais pour que le résultat désiré se produise, il faut l'intervention d'un autre facteur dont il n'a pas été suffisamment tenu compte jusqu'ici : il faut que la suggestion du dehors se trouve transformée en une sugestion venue du dedans c'est-à-dire en auto-suggestion et la suggestion devient ainsi *un appel efficace au moi subliminal.*

Dans l'hypnotisme, de même que dans l'extase, la léthargie et le somnambulisme, le moi subliminal surnage à la surface et se

substitue au moi supraliminal dans la mesure nécessaire à l'accomplissement de son œuvre.

Tout le monde connait l'exactitude et la précision avec lesquelles sont éxécutées les suggestions post-hypnotiques, c'est-à-dire des ordres suggérés pendant le sommeil hypnotique, mais devant être exécutés plus tard à date est à heure fixés. Au moment d'exécuter cet ordre, le sujet retombe momentanément dans le sommeil hypnotique et ne se rappelle plus l'avoir exécuté. Ceci prouve bien que l'ordre suggéré faisait partie d'une chaine de souvenirs existant simultanément avec la chaine de souvenirs de l'état de veille mais dans les profondeurs, du subliminal, et sans rapports avec cette dernière.

Ces suggestions *à échéance*, c'est-à-dire ces ordres donnés pendant le sommeil et devant être exécutés dans des circonstances déterminées, après un laps de temps défini, montrent le dégré d'intelligence pouvant être mis en jeu, en dehors de toute intervention de la conscience supraliminale. C'est ainsi par exemple que M. Milne Bramwell ordonne à un sujet hypnotisé de tracer une croix lorsque 20.180 minutes se seront écoulées à partir du moment où l'ordre est donné. Le fait que cet ordre a été exécuté montre qu'il existe une mémoire subliminale qui se maintient pendant le cours de notre vie ordinaire et se réveille lorsque les circonstances au milieu des quelles tel ordre doit être exécuté se trouvent réalisées.

(A suivre) Isidore Leblond.

Crise d'une Ame allant vers l'Idéal

Dans un de nos numéros de *La Vie Future* de l'an passé, nous faisions appel à nos frères en croyance et les priions de vouloir bien nous adresser tout ce qui, au point de vue moral ou philosophique, pourrait intéresser nos lecteurs.

Cet appel a été entendu et un de nos abonnés nous envoie une série de trois articles dont le titre : « Crise d'une Ame allant vers l'Idéal » dépeint bien les vicissitudes par lesquelles toute âme humaine est obligée de passer pour aller des bas-fonds où l'enlise la matière, vers ces sommets sublimes où règnent le Beau, le Bien, le Vrai, c'est-à-dire Dieu ou Harmonie Universelle.

C'est donc avec plaisir que nous ouvrons les colonnes de notre Revue à notre collaborateur occasionnel et nous faisons des vœux pour qu'il ait de nombreux imitateurs.

H. V.

---

28 Mars 1909

Monsieur le Directeur de *La Vie Future*

Permettrez-vous à une âme de venir dire à ses frères en humanité, et par la voix de votre estimable Revue, par quelles angoisses, par quelles tribulations, elle a dû passer ; par quelles épines elle fut déchirée en parcourant la route qui conduit, des ténèbres à la lumière, de l'égoïsme à l'amour altruiste et pur, de l'erreur à la vérité, de la fange du cloaque, où l'on s'enlise, au roc immaculé ou l'on édifie sa foi inaltérable et indestructible ?

Permettrez-vous à cette même âme, de se donner comme exemple à ceux de ses frères qui souffrent comme elle a souffert, qui gémissent comme elle a gémi, qui cherche Dieu comme elle l'a cherché, et de leur dire : « J'ai marché sur la voie du calvaire derrière le frère aîné Jésus. J'ai suivi sa trace et je suis allé à la vérité. Je suis inondé de la lumière Divine. »

Je ne puis en douter car vous comprenez que j'obéis au cri de ma conscience, c'est-à-dire à la pensée de Dieu, et je vous en témoigne, à l'avance, toute ma reconnaissance.

Une Ame.

A mes Frères en Humanité

> « Réfléchie sur tes défauts. Réalise entièrement leur mal et les plaisirs transitoires que tu y trouves, et prends fermement la résolution de faire ton possible pour ne point y retomber une autre fois. Cette analyse de toi-même, et ta comparution devant le tribunal de ta conscience, avancera ton progrès spirituel d'un degré inappréciable. »

La profondeur du conseil ci-dessus m'a fait rentrer en moi-même et réfléchir très longuement. J'ai compris que le monde n'est, après tout, qu'une vaste école, une académie éducatrice, ou aucune expérience, quelque douloureuse ou ridicule qu'elle puisse être n'est sans objet ou sans valeur pour l'homme qui réfléchit et observe.

En effet, les maux que nous rencontrons ne nous rendent que plus sages. Ce sont les leviers avec l'aide desquels Dieu nous excite sans relâche à nous perfectionner. Les erreurs même que nous commettons nous seront utiles dans l'avenir, Les chagrins, les déceptions, les peines de cœur, etc, sont autant de moyens d'éducation, d'élévation. Grâce à la douleur, les caractères se trempent, l'expérience s'acquiert. La douleur, en un mot, est le feu purificateur qui nous conduit vers Dieu.

Il n'y a donc pas lieu de se plaindre d'aucune destinée, même la moins enviable en apparence.

En résumé, nous devons employer tous les évènements de l'existence comme des leçons dont on doit profiter. Il faut accueillir avec joie, dans notre existence quotidienne, tout ce qui vient écorner notre personnalité. Nous devons être reconnaissants envers tous les « gens désagréables » qui nous marchent sur les pieds, agacent notre sensibilité, froissent notre amour propre. Ce sont là nos meilleurs amis, nos auxiliaires les plus utiles.

J'ai aussi et surtout compris la beauté de la souffrance quand elle a pour effet de nous rendre plus aptes au travail. Les luttes et les épreuves, je l'ai déjà dit, sont nécessaires pour développer en nous l'intelligence et le caractère. Elles nous détachent des choses vaines et frivoles. Il est doux de souffrir quand on sait et qu'on a foi. Quelle bonté et qu'elle sensibilité pourrait avoir celui

qui n'a jamais souffert? Mais quelle différence avec la souffrance de l'ignorant, du sceptique ou de l'incrédule ! on est tenté de souhaiter pour soi-même toutes les souffrances et toutes les détresses du monde pour permettre au reste du genre humain d'être délivré et heureux. La crucifixion de Jésus est alors comprise et enviée. Ce sont les vies de sacrifice qui développent les qualités généreuses et c'est par la souffrance seule que nous pourrons arriver à la perfection et à la pureté. « On ne monte au Capitole que par un escalier sanglant. »

Ce n'est que par la souffrance que nous pouvons nous rendre dignes de servir l'orphelin qui, par ses cris, réclame sans cesse la nourriture spirituelle.

C'est enfin et surtout par la souffrance que l'homme arrive à se connaître c'est-à-dire à apprécier les forces latentes qui sont en lui, la dose d'énergie dont il est capable. C'est quand il a une pleine conscience de l'effort qu'il faut faire pour supporter la souffrance, de la vigueur qu'il faut déployer pour la vaincre, que l'homme arrive à une pleine maîtrise de lui-même, se dirige par sa propre volonté, se domine et se connaît.

La souffrance est donc bien réellement une nécessité comme l'a si bien dit Alfred de Musset :

« L'homme est un apprenti, la doulenr est son maître
« Et nul ne se connaît, tant qu'il n'a pas souffert. »

Et, pour terminer sur ce point, ces belles paroles prononcées par Bouddha 600 ans avant Jésus : « Si un homme me fait tort, je lui répondrai en l'enveloppant de mon amour ; plus il me viendra de mal de son côté, plus je lui enverrai de bien. — que l'homme réponde à la colère par l'amour, au mal par le bien, à l'avarice par la libéralité, au mensonge par la vérité. La haine disparait devant l'amour, c'est la Loi Eternelle. »

Ces sublimes paroles m'ont donc amené à reconnaître que « La pitié et la compassion sont les sentiments avec lesquels nous devons regarder toutes les erreurs humaines. Il ne faut laisser place à aucune autre émotion comme la rancune, l'ennui et la mauvaise humeur, car ces sentiments sont nuisibles, non seulement à nous

mêmes, mais encore aux personnes qui se trouvent les avoir fait naître en nous, mais que nous voudrions en même temps voir meilleures et définitivement à l'abri de toute erreur. »

Toutes ces pensées m'ont conduit à une conclusion qui me crée un ultime devoir : Connaître les hommes, leur égoïsme, leur légèreté, leurs ambitions malsaines ; avoir été cruellement brisé par eux, ne plus estimer leurs suffrages, ne plus désirer leurs sympathies et ne jamais les mépriser.

Je dois trouver en moi un profond sentiment d'amour et de pitié qui me porte à les plaindre et à me devouer pour les servir, Je dois trouver, dans leur conduite même, la preuve éclatante de leur ignorance et de leur égarement: « Qu'es-tu donc, me direz-vous, pour nous parler ainsi ? » Un croyant.

Le croyant, est l'Evangile fait chair. S'il rencontre un blessé, moralement ou physiquement, il verse sur ses blessures le baume qui soulage sans lui demander le nom de sa tribu. C'est un frère.

Le croyant à la main et le cœur ouverts. Il marche sur la terre en regardant le ciel. Il prie, aime et pardonne. L'esprit de jalousie ne le visite jamais. La concorde et l'union couchent sous sa tente. Il se repose sur la volonté et la justice de Dieu, c'est-à-dire sur la Loi. C'est là sa force.

Enfin, écoutez bien ceci — ô mes frères ! — Lorsqu'il passe dans la foule et qu'on lui crie : « Racca » ! — le croyant dit à son âme : « pardonnez-leur, mon Dieu, car ils ne savent ni ce qu'ils font ni ce qu'ils disent. » — Le croyant porte l'idéal dans son âme, l'humanité dans ses entrailles.

Mais que vois-je et qu'entends-je ?

Des mains armées de pierres se levant, menaçantes, comme pour me lapider ! Des cris, jaillissant de nombreuses poitrines, et me jetant à la face comme un soufflet, me reprochant, comme un crime, mes imperfections, ma sensualité — disons le mot — mon immoralité !

Que celui qui est sans pèché me jette la première pierre !

La sensualité, sachez-le donc, ô mes frères, est la condition mystérieuse, mais nécessaire et créatrice du développement intellec-

tuel. Ceux qui n'ont pas senti jusqu'à leurs limites, soit pour les aimer, soit pour les maudire, les exigences de la chair, sont par là même incapables de comprendre toute l'étendue des exigences de l'esprit. Et puis enfin, comment apprendre à une âme à dominer ses passions, sa nature inférieure, si elle n'a pas souffert de ses passions et des terribles résultats du joug de la nature inférieure?

J'ai connu ces exigences de la chair. Je suis allé jusqu'à cette limite extrême qui met sur les lèvres la parole de malédiction et, dans l'âme, l'unique désir de connaître enfin l'amour vrai.

J'ai fait de très mauvaises choses, des choses méritant et ayant du reste reçu la condamnation morale la plus sévère, mais j'ai aussi et surtout développé en moi le germe de ce qui importe le plus, c'est-à-dire le désir et l'effort pour aider.

Ai-je le monopole de la chose ? oh que non.

Il arrive très souvent qu'un savant est immoral, qu'un artiste se laisse entraîner par les écarts de son imagination à commettre des actes immoraux ; qu'un altruiste, malgré son dévouement pour le bien public, ait des tares qui le fassent paraître immoral aux yeux du monde ; et cependant, tels quels, ils ont beaucoup plus puissamment aidé à la réalisation du plan divin par leurs découvertes, leurs œuvres d'art ou le développement des sentiments de fraternité, que d'autres dont la vie serait plus morale.

Le jour où ce savant, cet artiste et cet altruiste réussissent à se débarrasser de la boue qui s'attache à leurs pieds et arrivent à allier leur précieux savoir à la vie spirituelle, ils s'élancent à des hauteurs inaccessibles à d'autres qui auront été plus moraux, mais dont l'œuvre aura été moins féconde. C'est à ceux-là que doit s'appliquer, pour être bien comprise, la formule de l'Evangile : « Il y a plus de joie dans le ciel pour un pêcheur qui s'amende que pour 99 justes qui n'ont point besoin de repentance. »

D'autre part, on a une tendance à rétrécir le sens du mot « moralité » au point qu'il ne sert plus à désigner autre chose que la vertu sexuelle. Dire qu'un homme est immoral signifie que ses mœurs sont dissolues. Est-ce bien exact ? Est-on bien certain que la

moralité n'a rien à faire avec la médisance, la calomnie, le faux-témoignage, la persécution, etc. etc. ?

Il paraît que oui, puisque tous ces crimes sont commis de gaité de cœur, et journellement, par beaucoup de personnes se considérant comme très morales. Et pourtant !.., Ne sont-ce pas là des actes contre la loi d'amour, des fautes plus graves, plus pernicieuses, entraînant des conséquences mentales plus lointaines que les fautes du corps ?

Les mêmes considérations peuvent s'appliquer à la critique. Ce mot a perdu sa signification primitive. Critiquer veut dire examiner, juger une chose, décider de son mérite, de sa valeur ou non. De nos jours critiquer c'est plus que blâmer, signaler les défauts, mettre en lumière les points faibles, etc. etc. Mais je n'insiste pas.

Si mes ennemis — qui n'en a pas? Et puis, sont-ce bien des ennemis? — Si mes ennemis, dis-je, s'occupent tant de moi c'est qu'ils me reconnaissent quelque valeur et qu'ils me craignent.

Laissons-les donc dire et faire ce qu'ils voudront. Plus ils parleront, plus ils me feront connaître et le temps n'est peut-être pas loin où ils seront bien forcés de se taire. Leur colère ne prouve qu'une chose : leur faiblesse. Seule, la véritable force sait se posséder ; elle a le calme de la confiance. La faiblesse cherche à s'étourdir en faisant beaucoup de bruit.

Ceci dit, rappelons-nous que le croyant doit accepter les maux de la destinée mais, par la pensée, il doit s'élever au-dessus d'eux et s'en faire un marchepied pour atteindre à la vertu.

On s'abaisse par l'envie, la haine, la jalousie et toutes les mesquines passions ; on s'élève par l'oubli des offenses.

Je suis privé de l'hommage des vivants ? Que m'importe.

Au-dessus des sombres désespoirs de l'âme, j'ai sû élever, comme un monument immortel de ma foi, l'affirmation de l'homme idéal et de l'humanité régénérée. Je jouis donc d'un privilège autrement enviable. J'habite, ô mes bien aimés, une région supérieure aux vicissitudes des siècles ; mon âme aimante s'élance hors du monde visible, vers les mondes supérieurs et réels. Là, ni

la gloire, ni les honneurs, ni les hautes facultés de l'intelligence n'y ont de prix. La bonté et l'amour même n'y ont de valeur que si le sacrifice et l'abnégation sont réels.

On n'arrive à la liberté que par la victoire sur soi-même et le dévouement au tout sublime, à l'Unique.

Désormais je me sens né pour les aurores flamboyantes et pour les vols d'aigle. Je demande un idéal parmi les soupirs et les blasphèmes cyniques. Je veux être une lyre dans le monde des âmes, une voix dans l'univers, voix répondant à la voix des malheureux, des opprimés du travail, des victimes de la cupidité et du luxe effréné, des martyrs de la pensée libre ou du progrès social, des écrasés de tout genre. Avec toutes ces âmes une force individuelle est entrée en moi, une force qui me grandit de plusieurs coudées, stimule mon courage, avive ma pitié.

Oui, frères en humanité, la communion des âmes est de beaucoup supérieure à celle des bouches passionnées. C'est un bonheur dont on ignore le charme. La matière, avec toutes ses apparences, n'est qu'une fantasmagorie.

Une seule chose est sûre, incontestable, c'est l'individu qui lutte et qui souffre, l'esprit qui aspire à la vérité et qui cherche à travers l'amour, la perfection, la beauté, le divin.

(*A suivre*). X....

Actes et Parole des Morts

Conseils d'un Père à son Fils

« Ouvre ton âme à l'invitation qui t'est faite d'être utile, à l'humanité souffrante de l'espace comme de la Terre.

« Ouvre ton cœur à la pitié et à la prière.

« Aime ton prochain comme toi même. Fais aux autres, ce que tu voudrais te voir faire à toi même. »

Voilà tous les conseils que ton père peut bien te donner. Ils sont dictés par l'unique désir de te voir un jour heureux ici bas et, plus tard, dans l'au-delà.

Au milieu de cette existence qu'il te reste encore à parcourir, vois toujours ton prochain avant toute chose.

« Vis en chrétien et spirite sincère.

« Fais toujours ton devoir sans t'occuper si les autres font le leur à ton égard.

« Vis heureux en songeant, quelle que soit ta position, qu'il y a plus malheureux que toi.

« Aie présentes à la pensée les misères humaines et dis-toi : « j'ai mission d'y apporter remède dans la mesure de mes moyens, je dois le faire.

« Surtout, sois honnête, probe et utile à tous et envers tous.

« Aie toujours l'amour de la vérité, de la saine justice, de la franchise et du devoir.

« Ouvre les yeux à ceux qui ont l'obscurité en partage.

« Fais ton devoir, quant à la propagation spirite, mais sois circonspect ; marche lentement et mesure toujours le chemin parcouru aux progrès obtenus.

« Aie constamment comme ligne de conduite, l'Evangile. Ceux qui se servent de lui comme guide, arrivent au bonheur que je te souhaite.

« Sois fort, résigné et courageux surtout aux moments de lutte.

« Ah ! enfant, laisse-moi te répéter que, quelle que soit ta position de fortune, dis-toi : « Heureux seront ceux qu'on m'aura permis de soulager. Oui, heureux ceux-là seulement. Moi, mon bonheur n'est pas de ce monde. C'est l'au delà seul que l'on m'a promis si durant une vie de labeurs, d'épreuves, de vissicitudes et d'angoisses, je me suis souvenu qu'il y avait un Dieu bon et miséricordieux. Si j'ai mis en pratique ces paroles sublimes, paroles divines : « aime ton prochain comme toi-même ». Si, enfin, ayant reçu de Dieu plus que le nécessaire, j'ai su, faisant abnégation du superflu et même quelque peu du nécessaire, m'oublier moi-même pour le plus grand soulagement de mes semblables.

« Si, évoquant le souvenir d'esprits malheureux, j'ai donné à ces âmes égarées, souffrantes, oh ! combien ! Si je leur ai donné, conseils, soutien par mes prières.

« Si, surtout, sachant que la terre n'est qu'un lieu d'exil, d'expiation, d'avancement par la souffrance dans les épreuves patiemment supportées, j'ai su ne m'y attacher que juste ce qu'il fallait et en repousser les vices et les mauvaises fréquentations... ah! les mauvaises fréquentations !

« C'est de tout ce que tu as fait, vu, entendu et appris que tu devras conclure pour diriger tes pas dans la vie qu'il te reste à passer sur cette terre.

« En quelque situation pénible que tu te trouves, n'oublie jamais que Dieu te voit, que ton protecteur t'entoure, que tes amis t'aiment et que ton père veille plus que jamais sur toi.

« Souviens-toi enfin que c'est au moment où les situations semblent les plus irrémédiablement perdues qu'elles se dénouent comme par enchantement.

« Enfant, souviens-toi aussi, qu'en un autre entretien je t'ai dit : « Ceux qui prennent l'Evangile pour guide arrivent au bonheur ».

« Tâche, pour ce qui est de ton devoir terrestre, à tous les points de vue, de l'accomplir sans arrêt. Cela te permettra de nous retrouver un jour au seuil de la vie éthérée où, tous, nous viendrons te recevoir comme un jour de fête solennelle.

Ton Père D... P. C. C.

Comte De Chatelus.

L'AME

Dans la pièce commune, assis auprès de l'âtre,
Les rudes travailleurs écoutent le vieux pâtre.
Leur visage pensif, marqué par les autans,
Sous les feux du foyer ont des reflets sanglants.
Etendus à leurs pieds, deux grands labrys sommeillent,
Qui, pour le moindre bruit, brusquement se réveillent,
Ecoutent un moment, puis, lentement, leurs yeux
Se ferment à demi sous les longs poils soyeux.
Un chat, pelotonné près de la cendre chaude
Ronronne doucement. La fermière Michaude

Fait tourner son fuseau d'un doigt preste et nerveux.
Sur un très vieux bahut, brûle un quinquet fumeux.
Sous la porte, parfois passe, en sifflant, la bise.
Le feu, sous la rafale, en pétillant s'attise ;
La flamme, s'avivant, éclaire tout d'un coup
Le coin sombre ou reluit le cadran d'un coucou.
Tous écoutent. Le vieux parle, parle sans trêve.
Son regard fixe, au loin semble poursuivre un rêve ;
Rêve ébauché là-bas, sur les flancs d'un côteau,
Pendant qu'autour de lui gambadent des agneaux.
Rigide, enveloppé dans son manteau de bure,
Il sait, depuis longtemps, lire dans la nature.
Son âme de poète a souffert bien souvent,
De ne point animer le cerveau d'un savant.
Il voudrait mieux parler, mais sa petite histoire,
A le don de charmer son naïf auditoire.
Pourtant, dans ce milieu de pauvres paysans,
Dont la plupart blanchis et courbés par les ans,
De quoi peut bien parler le berger ? Quel mystère
Peut émouvoir ainsi ces rudes prolétaires ?
Est-ce un conte effrayant de quelque revenant ?
Ou les exploits grossiers d'un renommé manant ?
Son troupeau, seul, fait-il l'objet de son verbiage ?
Donne-t-il des détails sur quelque long voyage ?
Non ! ce pauvre berger, aux membres tout tremblants
Ce simple qui, d'instinct, trouve des mots troublants.
Ce rustre aux cheveux blancs, explique à sa manière,
Que l'âme dans le corps, n'est qu'une prisonnière.

Médium : E. Durand. Pierre-Jean De Béranger.
1780-1857.

COMMUNICATION OBTENUE PAR Mme L. A..., MÉDIUM ÉCRIVAIN

Ame consolatrice, refuge des malheureux, abri des tristesses et des larmes, sois bénie ! O Vierge que l'on implore, protectrice des petits et des grands, des faibles et des forts, bénie, sois-tu !

Sous ton aile maternelle, la paix revient au foyer ; le calme renaît, succédant à la tempête effroyable, déchaînée avec fureur !

Ton nom, évoqué, dissipe les ennuis et les peines, ranime la foi, et donne, au pauvre, le soutien fidèle, dans sa médiocrité, et dans le chômage auquel il est soumis, bien souvent !

D'un regard doux, et cependant profond, tu sondes les esprits et pénètres jusqu'à l'âme !

Oui, tu lis en nos pensées, et nul travers n'est méconnu de ta science et de ta sagesse ! Les enfants sont tes aimés : tu chantes leurs grâces et leurs sourires ! Leurs gentillesses te ravissent et, sur leurs fronts, tu déverses le parfum de ton amour maternel ! O anges du Ciel ! qui assistez à ces transports d'allégresse, qui vivez des beautés infinies, auréolant la Vierge, et qui participez, par vos chants enthousiastes, au bonheur qui l'environne, soyez, à votre tour, les propagateurs de fluides plus nourris et plus abondants, vers cette terre éplorée !

Que d'amertume ici-bas ! Que de luttes quotidiennes ! Que de pleurs versés en secret !

Attirés vers vos frères, secondant leurs efforts pour le bien, plus facilement, ces derniers pourront parcourir les étapes, hérissées de difficultés, jetées sur leur route !

Les épines et les ronces déchireront moins cruellement leurs mains. Leur visage, à l'abri, de par votre généreuse intervention, ne subirait, dès lors, aucun contact avec ces rudes piquants, et il ne s'ensuivrait aucune gouttelette de sang.

Oui, venez à notre chaleureux appel, venez, venez ! Venez donner à notre esprit apeuré, l'équilibre dont il a tant besoin. Nous sentirons, par ces forces décuplées, qu'une régénération s'opère ; et, plus puissants, nous marcherons hardîment face au progrès.

O Vierge Sainte ! Mère d'amour et de bonté, soyez toute indulgence pour les petits et les grands, tous enfants, repentants et vaincus !

O Christ ! qui fûtes à votre tour soumis aux tribulations des martyrs ; pitié, pitié !

L'univers renferme des êtres suant le crime, perpétrant des infa-

mies immondes, mais coudoyant des esprits avancés, doués d'une âme d'élite.

Ces inepties les font souffrir atrocement ; et pieusement, ils implorent Dieu pour un revirement complet, dans ces fluides retardataires et abhorrés.

Ne pourrait-on inculquer plus de jugement et changer ces vils sentiments, en pesant fortement sur leur conscience ?

Non, dites-vous ? Le libre arbitre est un fait acquis ! Et chacun ici-bas, a la faculté de suivre son penchant, son instinct, encourant seul la responsabilité de ses actes !

Il est une loi d'harmonie régissant tout dans l'infini ; et, l'acheminement vers le beau, ne peut s'obtenir que graduellement, par des idées saines, s'ennoblissant et s'élevant, avec la purification de l'âme.

Aucune ombre ne saurait l'atteindre ni amoindrir sa pureté.

Avec mes frères je combattrai tout penchant au mal ; avec eux je souffrirai pour le rachat de pensées mauvaises et malsaines ; et, sûrement nous arriverons au faîte de l'illusion vraie, réelle, accomplie, nous montrant le Ciel dans toute sa pureté et nous incitant à vivre à notre tour heureux dans ce séjour harmonieux et béni !

O ! Vierge Sainte ! Mère consolatrice de tous les affligés qui recourent a vous, soyez notre ange tutélaire et priez pour nous !

Edmond VERDIER.
(Décédé en 1876)

NOTRE FEUILLETON

PÉRÉGRINATIONS DE DEUX AMES SŒURS

(Suite)

La nuit venue, une petite caravane quittait furtivement la ville. Elle était composée de la famille du forgeron et de Rana que nos lecteurs ont

sans doute reconnu. Sur le cheval du jeune homme, Kido a entassé ses objets les plus précieux et tous, sans regrets, quittent ce pays maudit.

Anita

Des siècles se sont écoulés depuis ces évènements. La Révolution française est à son apogée. C'est le soir. Sur une route du Languedoc un homme, à cheval, chemine lentement, au pas de sa monture. Il parait inquiet, indécis ; ses yeux cherchent à percer l'ombre naissante. Sa mise, quoique fort simple, laisse percer une élégance naturelle. Ses traits distingués, son teint mat, font deviner un aristocrate, quoiqu'il laisse pousser, sans soins apparents, ses cheveux et sa barbe qu'il a très noirs. Avisant devant lui un paysan, qui, ses outils sur l'épaule, sortait d'un sentier aboutissant à la route, il poussa son cheval vers lui.

« Citoyen, dit-il, pourrais-tu m'indiquer une auberge où je puisse « passer la nuit ?

L'interpelé s'arrêta net, dévisagea avec attention son interlocuteur et brusquement :

« Mais certainement, M. le Marquis, vous n'avez qu'à me suivre ».

Le cavalier eut un haut-le-corps de surprise. Instinctivement son regard scruta les alentours. Sautant de cheval, il prit le paysan par le bras et le regarda avidement. Ce dernier, un bon sourire éclairant sa face, se laissa complaisamment dévisager, jouissant de la surprise de son interlocuteur. « Mais qui es-tu, dit enfin ce dernier. Malheureux, tu veux « donc me perdre en me donnant mon titre. »

« Non, M. le Marquis, vous sauver au contraire. Ainsi la barbe me « change à ce point que vous ne me reconnaissiez pas ? Je vous ai pour- « tant bien reconnu moi, malgré vos cheveux embroussaillés. Et ceci, « monsieur, ne vous rappelle rien ? » Ce disant, il déboutonna le col de sa chemise et mit à jour une cicatrise qui allait du cou à l'épaule.

A cette vue le marquis n'hésita plus. Pressant le paysan contre sa poitrine : « Comment, c'est toi ? toi ! Juramy. Est-ce bien possible ? ne « suis-je pas le jouet d'un rêve. Oh ! oui, je comprends, va, maintenant « je suis sauvé, du moment que tu es là ! Mais, comment se fait-il que « je te rencontre ici ? Comment y es-tu venu ? Que fais-tu ici ? »

« Je vous expliquerai tout cela, dit Juramy en souriant de l'exubérante « impatience du jeune homme ; mais l'endroit n'est pas propice. Vous « allez me suivre, et, une fois en sûreté, chez moi, je satisferai votre légitime curiosité. »

« Votre cheval me parait assez fort, et, si vous voulez bien me pren-
« dre en croupe, nous serons plus vite rendus. »

Le marquis remonta à cheval, et, prenant son compagnon derrière lui, fit prendre le grand trot à sa monture dans la direction indiquée par le paysan.

Le marquis d'Av... descendait d'une très vieille famille du Dauphiné.

Le fondateur du nom, leude de Charlemagne, au retour de l'Espagne, fut laissé, par l'Empereur, sur les bords de l'Isère, avec un château fort et un comté, en récompense de ses loyaux services et pour lui permettre de soigner ses glorieuses blessures. Depuis, de père en fils, le comté, changé en marquisat sous le règne de Louis XIV, avait été maintenu dans toute son intégrité, jusqu'à la grande Révolution française, et c'est son dernier représentant, obligé de fuir après le sac et l'incendie de son château par les farouches montagnards, que nous trouvons au début de ce récit.

Gaëtan d'Av..., orphelin, de bonne heure, avait été élevé, par un oncle maternel, chanoine du diocése de Grenoble, dans la plus grande austérité et le respect du nom et des traditions les plus sacrées de sa famille. De nature douce et loyale, il avait su, tout en tenant son rang, se concilier un dévouement et une grande estime, de tous ceux qui l'approchaient, qui contrebalançaient l'antipathie que son tuteur, homme froid et dédaigneux pour les petits, inspirait à tout son entourage. Aussi l'assaut que les sans culottes livrèrent au château, avec des cris de haine, était plutôt dirigé contre le chanoine que contre le jeune marquis ; et, si ce dernier pût aisément s'échapper, les poches bourrées d'or et monté sur un de ses meilleurs chevaux, c'est que les assaillants fermèrent volontairement les yeux sur sa fuite, en souvenir de son aménité envers les humbles.

Juramy, un de ses anciens piqueurs, avait été chassé du château par l'oncle pour avoir refusé de châtier, à coups de cravache, une pauvre veuve qui avait commis la lourde faute d'avoir coupé un arbuste, en ramassant du bois mort dans l'immense parc du château, et, chose plus grave, d'avoir accompli ce forfait un dimanche.

Revenu dans son pays, il s'y était marié et faisait valoir une petite ferme appartenant à un riche marchand de Valence.

Après avoir parcouru une demi-lieue sur la route, les cavaliers prirent un chemin charretier sur leur droite, et, tout de suite, une clarté révéla la ferme toute proche. Des aboiements de chiens se firent entendre ; une

porte s'ouvrit et, dans la baie lumineuse, une silhouette de femme s'encadra.

Juramy, lâchant son compagnon, sauta à terre et, tenant la bride du cheval, invita le marquis à en faire autant, puis à voix basse :

« Maintenant, M. le marquis, pour votre sécurité, laissez-moi faire et « ne faites que répondre, sans vous en offusquer, à tout ce que je vous « dirai. Puis, élevant la voix :

— « Là ! Citoyen, nous voici arrivés. Femme, Joseph est-il rentré de « la luzerne ? »

— « Non, Juramy, répondit l'interpelée en s'avançant ; te voilà le « premier revenu. »

— « Et Rosette ? »

— « Rosette est entrain de traire la chèvre dans l'étable. »

— « Bien, fais entrer ce citoyen, pendant que je vais moi-même « panser son cheval. Puis, baissant la voix et prenant le jeune homme « par la main :

— « Françoise, c'est mon jeune maitre, Monsieur Gaëtan, que je « t'amène. »

La femme eut un, oh ! de surprise que son mari réprima d'un geste, imposant le silence, pendant qu'il promenait un regard soupçonneux autour de lui.

(*A suivre*).

OMISSION

Une erreur de composition a fait omettre toute une phrase dans l'article « Reminiscences » de notre collaborateur Joseph d'Algérie. N° 39 de la *Vie Future*, page 61, dix-septième ligne.

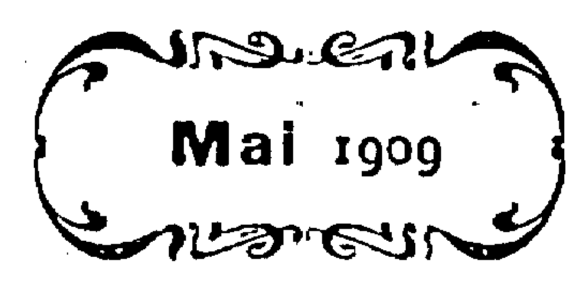
Lire : S'il se livrait à l'analyse exacte et complète de ses mœurs, de ses sentiments, de ses pensées, et si cet homme était sincère, il deviendrait indulgent pour autrui, même pour les pires coupables. L'hypothèse seule que tous les éléments de sa vie et de son être pourraient être révélés comme en public.

Le Gérant : E. DURAND.

Imprimerie J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha — ALGER

N° 41 — 4e ANNÉE

Prix du Numéro : 30 Centimes



Mai 1909

Rédaction et Administration :
Passage du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

Abonnement :
France, Algérie, Tunisie. 5 fr.
Etranger . . . . . . 6 fr.

DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
11, Rue d'Isly
ALGER

PROGRÈS

Le véritable progrès ne viendra qu'après la Foi éclairée

FOI — SCIENCE



LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

BEAUTÉS ET BIENFAITS DU SPIRITISME

DANS SA SUBLIME MORALE

Les beautés et les bienfaits du spiritisme sont aussi évidents que réels.

Le spiritisme, ayant pour base et pour fondement la morale la plus épurée, rapproche les hommes de la Divinité. Il est certain qu'il n'admet que les idées et le langage de la justice et de la bienfaisance. Le cœur humain, qui est animé des sentiments et des pensées émanant de cette belle et consolante croyance, marche triomphalement dans la voie qui lui est tracée par Dieu et les esprits supérieurs.

Mais malheureusement le spiritisme s'implante laborieusement, péniblement et lentement dans les masses routinières rivées à la terre par leurs basses passions. Cette belle et sublime croyance, envisagée dans son ensemble, est la source inépuisable de bienfaits pour tous ceux qui en sont bien pénétrés pour le présent et l'avenir.

Analysant ses bienfaits permanents, le spiritisme efface les horreurs de la mort et la fait apparaître comme une libératrice.

Mais chaque catégorie d'individus l'envisage selon sa manière de la comprendre et selon les suites qu'il lui attribue.

Le vrai spirite, qui considère la mort comme une délivrance, comme l'arrivée à la véritable vie et comme son retour dans le monde heureux, la voit arriver comme une charmante messagère, qui lui ouvre les portes d'un heureux séjour.

Le matérialiste ne voulant y voir que l'anéantissement, la voit venir avec consternation et horreur ; car la pensée du néant, qui se montre à ses regards comme un épouvantail, le laisse perplexe et livré au doute et à l'incertitude.

Le sectateur d'un culte quelconque, n'ayant pour perspective qu'un enfer éternel, est abimé d'épouvante, dans ces visions sombres d'un avenir effroyable et désespérant.

L'indécis, que rien ne fixe, se livre aux plus sombres pensées ; car il ne peut se faire une idée déterminée du sort qui l'attend ; dans cette situation hésitante, il ne sait à quel principe arrêter ses convictions. Pour sortir de cette perplexité, l'indécis a besoin pour affermir ses convictions dans la voie divine d'étudier le spiritisme, qui lui montrera le chemin qu'il doit suivre pour s'éclairer de la lumière divine.

Le matérialiste, le sectaire et l'indécis, ne pouvant se rendre compte de leur fâcheuse situation, s'abiment souvent dans les ténèbres de l'ignorance ; car, pour eux, les peines sont sans salaire et sans espoir à un meilleur avenir.

Le spiritisme peut seul orienter l'humanité vers les régions infinies où règne le bonheur. Cette belle et consolante croyance prépare les hommes à la vie future, leur montrant la certitude, dès cette vie, de joies et de félicités, qui suivront la vie terrestre de l'homme vertueux.

Mais le spiritisme, mis en pratique, est destiné à réaliser l'âge d'or qu'il fera éclore sur la terre où il deviendra le souverain régulateur des actes de la vie de l'humanité régénérée.

Ces pensées, si profondes qu'elles soient, germeront dans les âmes d'élite et se développeront de siècle en siècle parmi les masses, à flots d'or, et sous l'empire de la raison et de la conscience ; elles porteront des fruits au profit de l'humanité.

Le spiritisme dont les enseignements servent de base à la plus sublime morale révèle des faits et des lois qui contiennent l'existence de Dieu, de l'âme immortelle, la pluralité, la gradation des existences et la clef des secrets de l'infini dans le temps et dans l'espace.

C'est un grand bienfait pour l'âme humaine de se délecter dans les splendeurs des contemplations des beautés éternelles.

Cette belle croyance réunit, dans son essence, toutes les beautés qui peuvent charmer l'humanité terrestre. C'est une vision indéfinie.

Le spiritisme démontre la véritable vie spirituelle et toutes les beautés de l'âme bienfaisante et du cœur, qui répond à tous les échos du malheur et le soulage.

S'inspirant de ces beaux principes et de cette sublime morale, le vrai spirite doit s'efforcer de répandre les vérités consolantes, qui effacent les horreurs de la mort, prouvant qu'elle est l'aube étincelante d'une nouvelle vie, pleine de charmes dans son immortalité. Le vrai spirite, confondant ses joies, ses tendresses et ses douces émotions de l'âme dans l'éternel amour, ne cherche des satisfactions que dans le bonheur qu'il procure à ses semblables.

Le spiritisme, marchant avec le progrès, ne peut être doctrinaire ni dogmatique. Il ne peut donc être une église fermée, ni une foi conquérante absolue. Sa morale a pour but le progrès intellectuel et moral, pour guide, la raison, pour frein, la conscience, pour loi, la solidarité fraternelle et pour étendard, l'amour du prochain. Sans la pratique de cette sublime morale, les civilisations reculent, les peuples dégénèrent et la vertu et le vice sont sans sanction morale.

Cette belle croyance embrasse, dans son ensemble, le passé, le présent et l'avenir. Dans son immensité, elle réunit la solidarité de tous les mondes et elle embrasse, dans son action, l'infinité du temps et de l'espace. Appuyée sur l'intelligence et la conscience, elle pénètre tout et domine tous les éléments de la nature. Ses principes constituent une lutte continuelle du bien contre le mal. Sa morale éthérée montre aux hommes leur solidarité fraternelle et comme conséquence le printemps de la vie éternelle, résultant de l'âme immortelle.

Les principes sur lesquels repose la morale du spiritisme sont des jalons plantés sur la route de l'avenir, tendant à rendre l'homme meilleur et plus heureux ; car ces sublimes principes portent en eux-mêmes des préceptes de sagesse et des pensées d'union comme synthèse du véritable bonheur.

Mais, hélas ! l'humanité terrestre marche souvent à la dérive, s'écartant de la voie du progrès moral, qui devrait être son véritable giron.

Le spiritisme, calme et réfléchi, enseigne une philosophie positive et démontrée ; l'homme qui s'inspire des vérités qui en forment le fondement, sent quelquefois le besoin de s'élancer sur

les ailes de la pensée et de se transporter dans les mondes supérieurs où le bonheur existe sans mélange de peines et d'ennuis et à l'abri des vicissitudes terrestres. Sous l'empire de ces riantes perspectives, il se console des mauvais jours passés sur la terre, qui est comparée à un bagne de souffrance pour l'humanité. Mais le spirite, réellement convaincu et animé de l'amour fraternel, ce brillant soleil de l'âme, considère ces beaux rayonnements comme des avant-coureurs des beautés infinies, qui constituent une vision où Dieu s'y reflète sans ombre et sans nuage.

L'homme a quelquefois besoin d'échapper aux tristes réalités pour s'élever vers les régions sereines des mondes supérieurs et s'immerger au sein de l'idéal de son immortalité.

L'âme, dans son essence spirituelle, aime à se replier dans le ciel étoilé de ses rêves et de ses illusions, destinés à devenir des réalités dans les mondes de l'au-delà. Elle est heureuse, en effet, de pouvoir cueillir, en passant, les douces pensées d'encouragement et d'espérance, qui sont les fleurs nées de l'arbre humain, destinées à semer dans les âmes des perspectives de bonheur futur.

Certaines âmes, au cœur léger, sont généralement des déserteurs de la raison ; car elles marchent à l'aventure sur les sentiers épineux de la vie terrestre, sans calculer le but de leur voyage terrestre et les dangers semés sur leur chemin. Malheureusement, ces âmes, sans consistance, écoutent plutôt les apologistes des sens que les missionnaires de Dieu sur la terre.

Mais, à certaines heures sombres de la vie, l'homme est souvent heureux de pouvoir trouver des consolations dans les sublimes vérités du spiritisme, qui est au-dessus de toutes les croyances cultuelles et autres. Son rayonnement émane de l'infini.

DÉCHAUD, *Publiciste à Oran.*

MYERS ET LA PERSONNALITÉ HUMAINE

III

> C'est une question à se faire, si les talents, les bonnes et les mauvaises inclinations que l'homme apporte à la naissance ne seraient pas la suite des lumières acquises, des qualités et des vices recueillis dans une ou plusieurs existences précédentes.
>
> Alphonse Esquiros.

En ce qui concerne les crimes qu'on suppose avoir été commis par des personnes hypnotisées sous l'influence de la suggestion, leur réalité n'est nullement démontrée. En effet, les centres supérieurs subliminaux (pour les appeler ainsi) n'abdiquent jamais leur rôle ; ils peuvent rester passifs pendant que les centres moyens subliminaux obéissent au caprice de l'expérimenteur, mais ils sont prêts à exercer de nouveau leur pouvoir de contrôle aussitôt que telle expérience menace de devenir nuisible à l'individu.

Voici la conclusion métaphysique à tirer de ce qui précède ; lorsque nous disons qu'un organisme existe dans un certain milieu, nous entendons par là que son énergie ou une partie de son énergie entre, comme élément, dans un certain système de forces cosmiques qui représente quelque modification spéciale de l'*Energie première.* La vie de l'organisme consiste dans des échanges d'énergie entre lui et son milieu, dans l'appropriation qu'il opère à son profit d'un fragment de cette force préexistante et illimitée. Les êtres humains vivent avant tout dans un monde de matière d'où ils tirent la subsistance nécessaire à l'exercice des fonctions corporelles.

Mais nous existons aussi dans un monde éthéré. L'éther se trouve à la base de notre existence physique. En percevant la chaleur, la lumière, l'électricité nous reconnaissons l'influence permanente qu'exercent sur nous les vibrations de l'éther dont la

puissance et la variété dépassent de beaucoup notre puissance de réaction.

Au-delà du monde de l'éther se trouve le monde de la vie spirituelle continu jusqu'à un certain degré avec le monde de l'éther et formant le monde *méta-éthéré.*

Cela posé, tout homme est essentiellement un esprit chargé du contrôle d'un organisme, qui, lui-même, est composé de vies inférieures.

A l'état de veille, l'esprit ne contrôle que le centre des idées et des sentiments supraliminaux. Mais dans les états où les processus supraliminaux ne peuvent se produire, les centres organiques inférieurs sont soumis plus directement au contrôle de l'esprit. A mesure qu'on s'approche des parties les plus profondes de l'être humain, on s'approche également de plus en plus des sources de la vitalité humaine. On atteint ainsi une région dont l'obéissance aux appels spirituels est beaucoup plus grande que celle qui est manifestée par les couches superficielles, parce que les besoins matériels ont façonné celles-ci en vue d'une adaptation au milieu terrestre.

La leçon ultime de la suggestion hypnotique consiste à nous montrer que nous pouvons atteindre, par des artifices empiriques ces couches de plasticité plus grande où l'esprit exerce sur l'organisme un contrôle plus immédiat et agit sur lui avec plus de liberté.

L'âme maintient le corps en vie, grâce aux soins qu'elle lui prodigue ; elle surveille les activités qui se manifestent pendant le sommeil plus directement que celles qui caractérisent l'état de veille. Dans certains états elle peut en partie distraire son attention de l'organisme pour le porter ailleurs, tout en étant capable de reprendre instantanément son attitude ordinaire envers l'organisme. La mort corporelle se produit lorsque l'attention de l'âme est complètement et irrévocablement détournée de l'organisme, quand celui-ci, pour des causes physiques, est devenu incapable de se conformer à la direction de l'esprit.

Les hallucinations, l'écriture automatique, les manifestations du somnambulisme, les produits de la vision et de l'audition sans que les sens y participent, produits extériorisés de façon à revêtir le caractère de quasi-perceptions, les messages envoyés par l'intermédiaire des mouvements des jambes, des mains ou de la langue et dus à des impulsions motrices internes, indépendantes de la volonté consciente, sont ce qu'on appelle des phénomènes d'automatisme, soit sensoriel, soit moteur.

Eh bien, tous ces phénomènes peuvent être considérés comme des messages que le moi subliminal adresse au moi supraliminal, comme des efforts, conscients ou non, émanant des couches profondes de notre personnalité et destinés à présenter à la pensée ordinaire de l'état de veille des fragments de connaissances que la pensée éveillée est impuissante à atteindre.

Parmi les cas d'automatisme sensoriel, il faut ranger les apparitions de fantômes des vivants. D'après Myers ce qui s'échappe ou se dégage du corps vivant, ce n'est pas le principe total de la vie de l'organisme, mais un certain élément psychique, qui ne peut être défini que par sa propriété de produire des fantômes perceptibles pour une ou plusieurs personnes dans telle ou telle portion de l'espace. Ces effets peuvent se manifester soit dans l'esprit et par conséquent dans le cerveau d'une autre personne, auquel cas cette personne discerne le fantôme quelque part dans son voisinage ou bien cet effet se manifeste directement dans une portion de l'espace, auquel ces plusieurs personnes peuvent discerner simultanément le même fantôme au même endroit.

Etudions par exemple le cas suivant : Frances Reddell, une nuit, était entrain de veiller une de ses compagnes gravement malade, quand elle aperçut le fantôme d'une femme en costume de nuit et tenant un bougeoir à la main.

(A suivre) Isidore Leblond.



GROUPE BÉRANGER (ALGER)

Médium : E. DURAND — *Directeur :* H. VERDIER

Séance du 28 Avril 1909

INCORPORATION DE LÉON BERTHIER

ÉTUDIANT EN DROIT

Décédé à Lyon, en 1829, à l'âge de 21 ans

Le médium entre en trance et l'esprit s'incorpore.

Celui-ci est triste ; il passe sa main sur son front, puis cherche à prendre quelque chose placé devant lui. Il fait le simulacre de tremper une plume dans un encrier, pour écrire sans doute. En effet, après avoir tout bien préparé, il se met à écrire. M. Verdier, à ce moment, place une feuille de papier devant lui, sur une table, lui met un crayon à la main et aussitôt l'Esprit écrit fiévreusement. On peut voir à ses traits contractés, qu'il est en proie à un grand désespoir. Il trace d'abord quelques lignes, puis, brusquement, déchire la feuille de papier. M. Verdier la remplace et l'esprit se remet à écrire :

A Mademoiselle Anna Berlon,

Je voulais vous écrire longuement, mais à quoi bon ; vous n'auriez peut-être pas la patience de me lire. Si je dois vous faire rire encore une fois, ce sera la dernière. Je me tue pour vous ; que ma mort pèse toute votre vie sur votre cœur, si vous en avez un. Adieu.

L. BERTHIER.

Après avoir écrit, l'Esprit met sa tête entre ses mains et reste songeur ; puis, se dégageant lentement, il prend une boite d'allumettes, en allume une et met le feu à un réchaud qui se trouve placé près de lui. Ensuite il se renverse dans le fauteuil et attend ainsi la mort.

Un moment après on voit se produire chez le désespéré toutes les souffrances dues à l'asphyxie ; il agonise et meurt.

V. — (L'appelle à plusieurs reprises) Léon !... Léon !... Léon !...

B. — (Se soulevant à peine et d'une voix brisée.) « *Qui est là ?* (puis balbutiant des mots incohérents)... « *Qui est là ?*... (répète-t-il).

V. — C'est un ami...

B. — (Comme sortant d'un cauchemar.)... « *Où suis-je ?*...

V. — Où vous êtes?... Chez vous dans votre chambre... Voyons que ressentez-vous?... Qu'avez-vous?...

B. — (Troublé)... « Ah!... il me semble... (puis portant la main à son front et comme sortant d'un rêve, vivement)... « *Qui est là?*

V. — Un médecin.

B. — (Cherche à rappeler ses souvenirs)... « *Oui!... je me souviens!...*

V. — De quoi vous souvenez-vous?...

B. — On est donc allé vous chercher?...

V. — Oui... Qu'avez-vous fait tout à l'heure?

B. — (Avec un air de souffrance.) « Ah!... je suis faible!...

V. — Attendez, je vais vous donner un peu de force. (M. Verdier lui fait prendre nn cordial).

B. — (Se redressant)... Ah!... Merci!... (Après un instant de silence revenant à lui.) « *Que s'est-il donc passé?... Qui est allé vous chercher?*

V. — Je vous le dirai tout à l'heure

B. — (Regardant à droite et à gauche, devant lui, il semble chercher quelque chose.)

V. — Que cherchez vous donc?

B. — (Ne trouvant pas ce qu'il cherchait.) « Et la lettre que j'avais écrite, je l'avais laissée sur la table?...

V. — C'est le commissaire qui l'aura prise sans doute.

B. — (Inquiet.) « Mais, qu'en a-t-il fait?

V. — Il a dû l'envoyer à son destinataire.

B. — (D'un air de regret.) « *J'aurais mieux aimé qu'elle fût là...* (il garde le silence, puis regardant M. Verdier et d'un air décidé.) « Je me sens mieux et puis me passer de vos bons soins, je veux être seul! »

V. — Mais enfin je ne puis vous quitter, vu votre état de faiblesse...

B. — (Se ravisant.) « Vous avez lu ma lettre?

V. — Oui, c'est une personne désespérée qui l'a écrite... Voyons, Léon, je puis vous soulager. Tout en étant le médecin du corps, je

puis être aussi celui de l'âme ; confiez vous à moi et faites-moi votre confession.

B. — (Après un moment d'hésitation et avec une profonde tristesse : « *J'aime et je ne suis pas aimé !* »

V. — Ah !.. Chagrins d'amour, je vois ça, mais on en guérit, croyez-le. Si la rebelle ne vous aime pas, rendez-lui la pareille. Vous en chercherez une autre, que diable ! des femmes, il n'en manque pas !

B. — Ah ! Monsieur !... J'ai bien souffert, et je plains de tout mon cœur ceux qui sont dans mon cas ; ils doivent souffrir aussi !

V. — Je comprends votre douleur, mais ce n'est pas une raison pour se désespérer ainsi.

B. – (Vivement.) « Ah ! si vous la connaissiez, la cruelle !... ce n'est pas de l'amour qu'elle a pour moi, c'est de la haine !...

V. — Mais la haine, c'est encore de l'amour. Cette fille vous aime, mais ne veut pas vous le montrer. Dans quelles conditions est-elle ?... Est-elle inférieure à vous ?

B. — (Tristement.) « *Oui !*

V. — Vous êtes encore jeune, vous n'avez pas d'expérience... Qui sait !... vous n'avez peut-être pas compris cette fille... Voyons, Léon ! Racontez-moi un peu votre histoire.

B. — Elle est banale !

V. — Que fait-elle ?... Qui est-elle ?...

B. — « C'est une actrice... Je lui ai offert de l'argent.

V. — Peut-être pas assez ; peut-être en le lui offrant, l'avez-vous blessée dans son amour-propre ?

B. — « Non, je l'aime ! J'en suis fou ! Je la vois partout, le jour, la nuit. Je ne vis que par elle. Elle est l'objet constant de ma pensée, à un tel point que, quand je l'approche, je ne sais que dire, je balbutie. Alors elle se moque de moi, elle rit de ma gaucherie. Elle me rend fou, vous dis-je, et je veux me tuer ! Loin d'elle la vie m'est à charge !

V. — Votre amour-propre est mal placé.

B. — « Tant pis !

V. — A-t-elle eu d'autres adorateurs ?

B. — D'autres avant moi ont échoué !

V. — Alors faites fi d'elle. C'est ce qu'ont fait probablement les autres.

B. - « J'ai essayé... Je ne puis !

V. — Ne cherchez pas la mort ; croyez-moi, quittez le pays. L'éloignement vous fera tout oublier.

B. — « J'avais pris la résolution de m'en aller, je n'ai pu... je partais, et au lieu de me diriger vers les Messageries, je me suis dirigé vers sa demeure !

V. — A ce point !... Mais où vouliez-vous aller ?

B. — A Paris.

V. — Voyons, quel âge avez-vous ?

B. — Vingt-et-un ans !

V. — Etre désespéré à cet âge, c'est affreux !

B. — (Tristement.)... « Est-ce un sort qu'elle m'a jeté ?... Je ne crois pas, car tout sentiment en elle ne doit pas être éteint, elle sait et voit bien que je l'aime d'un amour sans égal, à la folie, mais elle se joue de moi !... (Sanglotant.)... Ah ! Monsieur ! il faut que cela finisse !

V. — Allons, voyons ! Vous croyez peut-être faire preuve de courage en lui échappant par le suicide ?... Vous croyez que la mort est la délivrance ?... Non ! la mort n'est pas la fin de l'être, non, ce n'est pas le néant. Se suicider n'est pas une solution puisque nos souffrances ne font que continuer dans l'Au-delà ; elles sont même plus grandes puisque nous avons à expier ce crime insensé que nous commettons en nous ôtant la vie... Où habite donc celle qui vous plonge dans le désespoir ?

B. — A Belcourt... C'est une danseuse du grand théâtre.

V. — Ah !... c'est une danseuse !

B. — (Avec tristesse.)... *Oui ! et dire que d'autres ont pu l'avoir !*

V. — Sans doute, pour qu'elle vous repousse ainsi, il faut qu'elle ait quelque affection.

B. — Je ne lui en connais pas !... Ces femmes vous font souffrir la misère !... J'ai bien vu, allez !... Tenez, Monsieur, à l'heure actuelle, j'ai devant moi son image et son rire moqueur, et je ne

puis chasser cette vision qui me poursuit sans cesse, cela me rend encore plus fou, et je veux en finir, j'ai bien tout pesé, je n'ai plus d'espoir et la mort seule peut mettre fin à mes tourments.

V. — Cette obsession a peut-être exercé une fâcheuse influence sur votre esprit, sur votre mémoire. Pour m'en assurer, permettez-moi de vous demander en quelle année nous sommes

B. — (La tête entre ses mains, sanglotant, ne répond pas.)

V. — Voyons, mon ami, dites-moi en quelle année nous sommes.

B. — (Se dégageant, vivement surpris de la question et regardant M. Verdier). Nous sommes en 1829 !

V. — (Etonnement général.)... « En 1829 !... vous le croyez, mon pauvre ami. Eh bien ! non, nous sommes en 1909.

B. — (Stupéfait.) « En 1909 ?... Ce n'est pas possible !...

V. — Oui, nous sommes bien en 1909... Cela vous étonne, je le comprends sans peine. Voici ce qui s'est passé... En 1829 vous vous êtes donné la mort par asphyxie. En agissant ainsi vous avez commis une faute très grave. Votre âme, dégagée de son corps est restée pendant ce long laps de temps dans une sorte de trouble, de cauchemar. Elle ne voyait, ni entendait ce qui se passait autour d'elle. C'est une punition qui est infligée à tous ceux qui se suicident. Donc, ami. vous êtes mort depuis 80 ans, et c'est à votre âme que je parle en ce moment, car votre corps matériel est en pourriture complète.

B. — (Etonné.) « Comment cela ?...

V. — (Lui présente un miroir.)... Tenez, regardez. Est-ce votre figure que vous voyez ?...

B. — (Il se mire et paraît fort surpris.) « Non, ce n'est pas ma figure.

V. — C'est en effet celle d'un jeune homme dont votre âme s'est emparée momentanément du corps. Pour me parler, il vous fallait un corps matériel, un instrument. C'est pour cela qu'il vous a été permis de prendre possession de celui-ci.

B. — (Fixant M. Verdier.) « Je vous avoue Monsieur, que je ne comprends pas du tout.

V. — Celà n'a rien de surprenant, car durant votre vie terrestre, vous n'avez pas été préparé aux choses étonnantes que nous enseigne aujourd'hui la science psychique. Cette science était inconnue, ou à peu près, de votre temps. Nous savons maintenant que l'homme n'est pas composé que de matière, mais qu'il a une âme et que cette âme, après la mort, peut se communiquer aux terriens. Depuis 1829, la science a fait de grands progrès. Les pataches de votre époque ont disparu ou, s'il en existe encore quelques unes, on ne s'en sert que pour desservir les petites localités rapprochées. A leur place, nous avons des chemins de fer. On ne voit plus sur la Saône, comme à votre époque, des barquettes ; elles sont remplacées par des bateaux à vapeur.

B. — (Fort étonné.)... La vapeur !...

V. — Oui, la vapeur, l'électricité, la télégraphie sans fil, tout cela nous permet de franchir rapidement l'espace et de communiquer à de grandes distances.

B. — Où étais-je donc ?... dans l'espace ?...

V. — Après vous être donné la mort, votre âme s'est séparée de votre corps comme je vous l'ai dit tout à l'heure. La faute que vous avez commise était grave, vous avez été plongé dans les ténèbres pendant 80 ans. Vous venez de terminer votre expiation ; votre guide vous a conduit ici pour vous faire reconnaître. Ce n'est pas à Lyon que vous êtes présentement, comme vous le pensez, mais à Alger. Vous êtes surpris de ce que je dis, je le conçois. Alger, en effet, n'était, de votre temps, qu'une cité barbaresque, qu'un refuge de pirates ; aujourd'hui, c'est une ville française et par conséquent un grand foyer de civilisation.

Ah ! cher ami, que d'évènements se sont produits, que de progrès ont été accomplis depuis 1829, c'est-à-dire depuis que par votre funeste détermination, vous avez mis un terme à votre vie terrestre ! Tenez, pour vous prouver ce que j'avance, je prie **Dieu** de me permettre de vous faire voir certaine partie de la ville d'Alger. D'abord, regardez, nous sommes dans une salle de réunion, et ces personnes qui nous entourent sont des êtres bien

vivants, comme vous pouvez le voir. Maintenant nous allons parcourir la ville. (Rue Michelet.)... « Que voyez-vous là ?...

B. — Un grand monument.

V. — Ce sont les écoles supérieures.

B. — (Regardant tout étonné). « Tiens !... Oh ! par exemple !...

V. — Qu'est-ce donc ?

B. — Des voitures sans chevaux !

V. — Ce sont des tramw électriques. (M. Verdier lui donne des explications.

B. — (Un instant après l'Esprit dit :) « Tiens !... une diligence comme celle des Messageries Gaillard, de Lyon !

V. — Ah !... et que lisez-vous sur cette voiture ?

B. - Service de l'Arba.

V. — Oui, l'Arba est une localité à 36 kilom. d'Alger où, tous les mercredis, se tient un important marché arabe. (Il le mène rue d'Isly.)

B. — (Regardant à droite et à gauche) « Il y a de belles maisons ici.. Oh ! une grille avec une statue !

V. — Oui, c'est celle du Maréchal Bugeaud. Ce soldat a fortement contribué à la conquête de l'Algérie... Descendons si vous le voulez bien... (Place du Gouvernement) « Que voyez-vous ?

B. — Encore une statue...

V. — Oui, celle du duc d'Orléans (biographie). (Il le mène sur le boulevard)... Tenez, admirez ce beau panorama... Que voyez-vous ?

B. — La mer !... des bâteaux !. . Mais comment suis-je venu à Alger ?

V. — Voici, mon ami. L'âme étant fluidique, lorsqu'elle se sépare du corps matériel qui la tient prisonnière et la rive au sol, elle reprend sa liberté d'action et plane dans l'espace. Elle peut aller, d'un point à un autre, avec la rapidité de la pensée. La vôtre était depuis longtemps dans les ténèbres et ne pouvait voir ce qui se passait autour d'elle. L'heure de la délivrance étant venue, votre guide ou protecteur vous a conduit ici afin que, incorporé dans le médium, je puisse vous faire connaître votre état et sortir du

trouble dans lequel vous étiez plongé. Lorsque vos yeux se seront ouverts à la vraie lumière, votre âme quittera le corps du médium où elle n'est venue que pour un moment, et s'élancera dans l'espace pour y vivre de la vie spirituelle. Votre guide, vos parents, vos amis que vous retrouverez, là haut, vous instruiront sur les choses de l'Au-delà.

Votre séjour dans cet Au-delà ne sera pas, je crois, bien long. Ayant abrégé votre vie terrestre par le suicide, vous serez obligé de vous réincarner et de venir recommencer une vie nouvelle dont la durée sera égale au temps que vous auriez dû passer encore sur la terre, si vous ne vous étiez pas donné la mort.

Et maintenant regardez je vous prie un moment devant vous ?

B. — (Regarde et tout-à-coup) Ah !...

V. — Que voyez-vous ?

B. — Mon grand père !

V. — Eh bien ! écoutez, il va vous parler.

B. — (Ecoute)...

V. — Que vous dit-il ?

B. — Que je suis mort !

V. — Oui, il ne fait que confirmer ce que je vous ai dit. Lui aussi est mort pour les terriens et cependant il vit puisque vous le voyez et qu'il vous parle. Ce corps qu'il a, à présent, et qui ressemble, en tous points, au corps matériel qu'il avait autrefois, est un corps fluidique que vous ne pourriez saisir.

Qui sait !... Votre grand père connaissait peut-être Anna ? Demandez-lui-en des nouvelles.

B. — (Ecoute)...

V. — Que vous dit-il ?

B. — Quelle est réincarnée.

V. — Ah !... elle est réincarnée ! Elle aussi avait à expier ses fautes. Pour cela elle est revenue sur la terre pour y souffrir.

Actuellement c'est peut-être une jeune fille que vous ne reconnaitrez pas. Votre grand-père vous la montrera, demandez-le lui ?

B — (Demande, et tout-à-coup avec un grand étonnement.) « Pas possible !...

V. — Que vous dit-il donc ?

B. – Mon grand-père me dit qu'elle est matelot.

V. — Matelot ! Cela vous étonne, mon ami. Sachez que l'âme n'a pas de sexe et que lorsqu'elle s'incarne, elle peut indifféremment prendre possession d'un corps masculin ou d'un corps féminin...

Demandez à votre grand-père où est ce matelot, à cette heure.

B. — A Toulon me dit-il.

V. — Peut-il vous dire son nom ?

B. — Non, la chose n'est pas possible. Mon grand-père me dit d'aller avec lui, qu'il m'instruira et m'apprendra de bien belles choses !

V. - Oh ! Oui ! il vous montrera les beautés Célestes, puis les progrès accomplis sur terre depuis que vous l'avez quittée. Mais avant de le rejoindre faites, sincèrement, cher ami, la prière que je vais vous apprendre.

B. — Oh ! il me tarde d'aller vers lui !

V. — Eh bien ! ami, dites avec moi : « Mon Dieu, je me repens du plus profond de mon âme ; pardonnez-moi mes fautes comme je pardonne à tous ceux qui m'ont offensé ou porté quelque préjudice. Permettez-moi, ô Tout-Puissant, d'ouvrir mes yeux à la vraie lumière et de pouvoir rejoindre mon grand-père afin qu'il m'instruise. »

L'Esprit fait la prière et quitte le corps du médium.

Crise d'une Ame allant vers l'Idéal[1]

(Suite)

II

Ceux dont le regard pénètre les profondeurs d'un avenir lointain, voilé à nos yeux, agissent pour le plus grand bien du monde.

---

(1) Voir le n° 40 de la *Vie Future*.

Ce sont des précurseurs, des révoltés, des chercheurs d'avenir. Ces esprits appartiennent beaucoup plus au siécle suivant qu'au leur et c'est ce qui leur donne cet air étrange, les isole et les grandit, mais les marque aussi d'un signe d'élection et de réprobation. Tous ces esprits, hommes ou femmes, ont le regard clair et le sourire douloureux.

Ils appartiennent au groupe des solitaires radieux et farouches qui possèdent le don de la seconde vue et qui expient, par une sorte de proscription, le dangereux privilège de voir dans le futur. Toutefois, si nous voulons — car je me range parmi ces chercheurs d'avenir — si nous voulons, dis-je, assurer les chances du succès final il est essentiel de sacrifier toutes les satisfactions momentanées, les résultats immédiats. A ce prix-là, seulement, nous atteindrons infailliblement le but, le noble idéal, celui que doit rechercher tout croyant sincère, c'est-à-dire être un homme équilibré, un homme dont le corps, les émotions, l'intelligence et la conscience se sont également et parfaitement développés comme une harmonieuse symphonie.

De cet idéal de l'individu on arrive tout naturellement au désir d'une société idéale, d'une société fraternelle où tous les hommes s'aiment et accomplissent leurs devoirs respectifs : devoir pour les plus âgés, les ainés, les plus grands, les meilleurs, de guider les plus jeunes avec un esprit de sagesse, de générosité et de sacrifice ; de les soutenir et de porter les fardeaux les plus lourds, les plus forts devant toujours supporter le poids des responsabilités. Devoir pour les plus jeunes d'écouter les aînés, de leur obéir, de s'instruire par leurs leçons et de progresser. Cet idéal est le mien.

Pour le réaliser, il était de toute nécessité que je sache. Je me suis donc mis à l'étude. N'est-il pas écrit quelque part : « Qui es-tu, d'où viens-tu, où vas-tu ? Si tu ne trouves pas la réponse à ces questions, il te faudra rouler à travers les cycles pendant l'éternité. » Et ailleurs ne nous dit-on pas : « Connais-toi toi-même ? » Se connaître, c'est connaître autrui : comprendre l'humanité, c'est concevoir les lois qui régissent l'Univers.

J'ai donc fouillé la mort pour y trouver la vie et par delà la vie

j'ai vu l'espace, les âmes, les sphères innombrables, l'éther, Dieu !

Qu'ai-je encore appris ?

Que l'homme est une conscience qui se développe. Cette conscience est une unité possédant trois aspects, trois faces : l'Intelligence, l'Amour, l'Existence réelle ou vie spirituelle ne devant jamais être confondue avec la vie physique ou existence illusoire des corps.

Pour éviter cette confusion, j'ai dû discipliner mon corps et ne plus me complaire à tous ses désirs. Le corps est un instrument et non un roi. Avec l'obéissance absolue du corps à la volonté, on obtient, santé, beauté, pureté physique, calme et sérénité.

L'amour s'est alors révélé à moi, divisé en trois catégories : amour pour les inférieurs, hommes ou bêtes, c'est-à-dire : bienveillance, charité, compassion ; amour entre égaux prenant alors la forme de l'amitié, de l'affection, de la tendresse ; amour envers les supérieurs devenant alors, dévouement, admiration, vénération.

Pour produire de bons fruits, l'amour doit être développé avec intelligence et être purifié de tout égoïsme.

Quant à l'intelligence, il m'a fallu la cultiver chaque jour afin qu'elle se développe de plus en plus. Lire chaque jour, méditer sur ce que j'avais lu. On ne devient sage, réellement sage, qu'en pensant, qu'en réfléchissant aux idées que l'on récolte dans les livres ou ailleurs.

Est-ce tout ? Oh ! que non.

J'ai dû vivre en comprenant la vie, chercher à étudier et à approfondir les lois de la nature et les lois qui président à notre évolution.

Il m'a fallu développer en moi le discernement, c'est-à-dire la distinction entre ce qui est illusoire et ce qui est réel, entre ce qui est transitoire et ce qui est éternel, entre la forme qui est passagère et la vie qui est réelle.

Le discernement m'a conduit à l'indifférence envers ce qui est passager et à reconnaître que nos souffrances dépendent toujours de ce fait que nous nous attachons à la forme qui se brise et non à la vie qui seule est éternelle.

Le développement de ces deux capacités de discernement et de l'indifférence m'a amené au contrôle des pensées qu'il faut absolument posséder et au contrôle des actions.

La conduite doit être parfaitement réglée et obéir à la volonté.

Dans le monde, frères en humanité, on attache seulement de l'importance à la conduite et on omet le contrôle de la pensée, de beaucoup le plus nécessaire. Si les pensées sont bonnes, la conduite le sera tout naturellement. Il se peut — cela arrive trop souvent, hélas ! que — la conduite extérieure soit bonne, alors que les pensées sont mauvaises ; dans ce cas, nous sommes en présence d'individus atteints d'un mal contagieux d'autant plus terrible que ces hommes, ces femmes, reçus partout, considérés de tous, répandent autour d'eux le poison de leurs pensées, un poison qui tue les âmes. On empoisonne beaucoup plus dangereusement son prochain avec des mauvaises pensées qu'avec des maladies physiques. Après le contrôle des pensées et des actions, j'ai dû développer la tolérance parfaite.

La tolérance !... Voilà une vertu bien rare et bien difficile à acquérir. Voir tout homme à son point actuel d'évolution et ne jamais lui demander les qualités que l'on ne peut trouver qu'arrivé à un degré supérieur et aussi parce que nul n'a droit d'exiger de ses frères une vertu qu'il ne pratique pas ou ne possède lui-même.

Etre tolérant, c'est regarder un criminel avec compassion et lui dire : « Pour toi, frère, je n'ai ni haine, ni répulsion. Tu es mon frère plus jeune, plus ignorant que moi. Les leçons que tu apprends, je les ai apprises, il y a des siècles ; je puis donc t'aider à hâter ton développement moral et je ne te demande pour cela, ni la vertu d'un saint, ni les qualités d'un héros. »

La tolérance ne demande à l'homme pas plus que Dieu même ne lui demande, c'est-à-dire une lente et graduelle évolution.

Enfin — et ici, ô ennemis, vous m'avez puissamment aidé — j'ai dû apprendre l'endurance, c'est-à-dire le pouvoir de tout supporter sans faiblesse. Tout... absolument tout. O vous qui levez une main menaçante, qui poussez un cri de reproche, sachez que j'avais une dette à payer, dette accumulée depuis des siècles au cours de mes

existences antérieures, en me méprisant, en vous acharnant après moi ; en déchaînant contre moi, haine, sarcasmes, affronts sanglants, insultes grossières, torts matériels et moraux, vous m'avez fourni l'occasion de vous regarder comme des bienfaiteurs, des agents de la loi m'aidant, me stimulant, me forçant à payer ma dette. Je vous dois donc de vifs remerciements, ô mes aimés, car je sais aujourd'hui que loin de me faire du mal vous m'avez procuré un grand bien, une grande joie, la joie de me voir équilibré et de me sentir confiant en moi, par conséquent en Dieu.

Quand je dis : confiant en moi, je ne veux pas dire confiant en l'animal que j'habite, non. J'entends confiant dans le moi Divin qui m'anime.

Un esprit toujours confiant, courageux, plein d'espoir, déterminé à atteindre un but fixé, fidèle à son dessein, attire à lui, du sein des éléments, tout ce qui est favorable à ce dessein. Rien ne peut plus détruire sa confiance, son équilibre. Il n'est ébranlé ni par le malheur, ni par le bonheur.

(*A suivre*). X....

NOTRE FEUILLETON

PÉRÉGRINATIONS DE DEUX AMES SŒURS

(*Suite*)

Après avoir conduit le cheval à l'écurie, les deux hommes pénétrèrent dans la salle commune de la ferme où Françoise les avait précédés. Cette pièce, comme dans toutes les fermes du Midi, était de grandes dimensions et servait à la fois de cuisine et de salle à manger.

Une longue et massive table en bois de hêtre, polie par l'usage et les lavages répétés, en occupait le milieu La cheminée, au foyer à peine surélevé par l'épaisseur d'une pierre de taille, pouvait brûler des troncs d'arbres entiers et contenir plusieurs personnes sous son manteau immense. Des bancs rustiques étaient rangés le long des murs ; quelques chaises

paillées, des enluminures naïves, représentant des scènes champêtres, un petit guéridon supportant un vase garni de fleurs, une cage renfermant un chardonneret, faisaient d'un des coins de la pièce, près de la fenêtre, comme un modeste petit salon ; endroit de prédilection de la fermière et de sa fille, C'est là que Juramy fit asseoir le jeune voyageur. Appendue au crochet du foyer, une énorme marmite en fonte laissait échapper, par petits jets de vapeur, une odeur de soupe appétissante ; et certes, tout habitué que le marquis fut à plus de raffinement, après sa course au grand air, ses deux nuits précédentes passées dans de mauvaises auberges, cette bonne et saine odeur ne laissait pas que de lui châtouiller agréablement les narines. D'ailleurs une propreté méticuleuse régnait tout autour de lui. Sur la longue tablette de la cheminée, il voyait, alignées les lampes à pompe en étain brillant comme de l'argent, d'autres, en verre en forme de boule, laissaient voir l'huile d'olive où la lueur dansante du feu, mettait des étincellements d'or en fusion. A côté de la cheminée, sur les étagères de l'évier, la vaisselle symétriquement rangée, surmontée par de grands chaudrons en cuivre rouge reluisant, faisait pendant aux casseroles en fer battu et aux cruches de grès verni contenant la provission d'eau. Juramy, qui était sorti de nouveau, rentra bientôt en compagnie de sa fille Rosette. Cette dernière, âgée de 18 ans, avait bien le type des belles filles du Midi. Grande, bien proportionnée, brune au teint mat, elle avait le profil grec des femmes d'Arles. Ses grands yeux, au regard profond, avaient parfois des reflets troublants qui en changeaient la couleur et procuraient une sensation bizarre à ceux sur qui ils se fixaient. Elle tenait un pot de lait écumant qu'elle alla poser sur la table, puis, rougissante, elle vint saluer le marquis. Comme troublée, elle se taisait, son père s'approcha disant :

— « Excusez la, Monsieur le Marquis, elle n'est pas habituée à voir « des gens de qualité dans notre maison et comme je lui ai dit qui vous « étiez, cela l'intimide. Le jeune homme eut un mouvement d'inquié- « tude. »

— « Oh ! ne craignez rien, ajouta Juramy, Rosette sait garder un « secret. Je réponds d'elle. »

Puis, prêtant l'oreille : « Mais chut ! j'entends les valets qui rentrent. « Monsieur Gaston, à partir de ce moment, vous êtes mon neveu, venu « d'Avignon pour nous voir. Et surtout tenez bien votre rôle, car par ce « temps qui court l'on n'est jamais sûr de rien et il faut se méfier de son « ombre. N'oubliez pas que vous vous nommez Jacques Juramy, fils de « mon frère Laurent. »

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

VIENT DE PARAITRE :

La Synthèse de l'Or, *l'Unité et la Transmutation de la Matière*, par F. Jollivet Castelot, Président de la Société Alchimique de France, Directeur *des Nouveaux horizons de la Science et de la Pensée*; Daragon, éditeur, 96-98 rue Blanche, Paris IXe. 1909. 1 fr.

M. Jollivet Castelot, fondateur en 1896, de la Société Alchimique de France et auteur de nombreux ouvrages très estimés du monde scientifique, est l'un des précurseurs en France, de la doctrine admise aujourd'hui, de l'Unité de la Matière. Ses importants travaux sur la transmutation des éléments chimiques le placent parmi les chercheurs les plus compétents.

La brochure qu'il vient de publier s'adresse au grand public, jusqu'ici tenu trop à l'écart de ces questions, en raison de la technicité des ouvrages.

Nous sommes certain qu'elle sera accueillie avec plaisir et, grâce à elle, on pourra s'initier aux travaux de Crookes, de Ramsay, de Le Bon. On verra ainsi que le problème de la fabrication de l'Or et des métaux n'est plus loin d'être résolu.

La Vie. — Un nouvel ouvrage, portant ce titre, vient de paraître. Il nous fait connaître d'où nous venons, ce que nous sommes, où nous allons !...

Par lui, nous apprenons que nous ne devons nos souffrances qu'à nous mêmes, car depuis toujours, toujours... nous avons en nous ce qu'il faut pour les atténuer, les guérir, èt évoluer dans les meilleures conditions.

Cette œuvre, dûe au spiritisme et obtenue par trois personnes de Douai (Nord), et qui signent : *Pillault, Jesupret, Béziat*, est appelée à apporter une évolution grande, immense, dans la pensée humaine, car tout ce que l'on traitait jadis de miraculeux, de mystérieux, y est mis au grand jour, et devient ausi simple que naturel pour tous les humains.

Aussi convions-nous tous ceux qui voudront s'en rendre un compte exact à se procurer ce superbe ouvrage de philosophie scientifique et de puissante morale : *La Vie*, 3 fr. 50 franco par la poste, chez M. Pillault, faubourg de Valenciennes, à Douai (Nord).

Librairie G. Ficker, 4, rue de Savoie, Paris. — J.-R. Poirson. — **Découverte de l'âme en soi-même par la Trinité.** — 1 vol. 3 fr. 50.

L'auteur de ce livre a un mérite. C'est que dans la Théologie et la Philosophie les plus hautes, il n'ait pas employé un terme ni une expression qui, prise en elle-même, ne soit du plus vulgaire langage.

Sa clarté ne vient que du choc d'expressions simples.

Raymond Maygrier. — **Rédemption**, roman satanique. — 1 vol. 3 fr. 50.

L'auteur dans son roman de *Rédemption*, nous initie au culte mystérieux et réel du satanisme.

Il nous démontre en des scènes émouvantes et très dramatiques, son héroïne, esclave d'abord du vice et de Satan, s'acheminant à la rédemption à la faveur d'un amour chaste et naïf.

Sous une forme saisissante, il évoque le pacte infernal, les pratiques de l'Envoûtement, l'intervention des démons succubes, et, enfin, la possession démoniaque.

Ce roman, vraiment nouveau, et sortant de la banalité courante, est appelé à un très grand succès.

*
* *

Docteur T.-J.-J. Gourdannec'h. – **Pensées et Maximes philosophiques, médicales et sociologiques.** — 1re série : *Le Pape de la Libre-Pensée*, prix : 2 fr. ; 2e série : *Religion Moniste*, prix : 2 fr. ; 3e série : *Profession de Foi*, prix : 2 fr. ; 4e série : *L'Accident d'Abélard*, prix : 2 fr. — Voilà une série de volumes qui vient à son heure.

Le Docteur T.-J.-J. Gourdannec'h médecin distingué, physiologiste et philosophe, envisage et étudie les bêtes d'une façon originale, très neuve, qui plaira certainement à tous les esprits curieux et cultivés.

Comme ces idées dénotent bien chez son auteur une indépendance d'esprit peu commune à notre époque de veulerie et comme l'interprétation des phénomènes de la nature a été poussée avec méthode pour arriver à la recherche de cette vérité indispensable aux progrès que chacun, comme le dit si justement le Dr T.-J.-J. Gourdannec'h doit connaître, sous peine de se laisser emporter par le torrent, ces progrès qui depuis 50 ans ont marché avec une rapidité vertigineuse et marquent le début d'une ère nouvelle qui doit assurer le bonheur de l'humanité.

*
* *

On nous signale l'apparition d'une nouvelle Revue littéraire qui a pour titre l'*Auréole*, rédaction et administration, 84, rue Saint-Louis-en-l'Ile, à Paris. Abonnement annuel : 9 francs.

Notre jeune confrère, de tendances très libérales, offre l'hospitalité de ses colonnes, sous la responsabilité de chacun, à tous ceux qui sont désireux de se faire connaître, quelles que soient leurs croyances et les idées qu'ils défendent. Nous avons constaté avec plaisir que l'*Auréole* publie, dans son premier numéro, les statuts de la *Société Spirite Expérimentale de France*.

Nous souhaitons à notre confrère tout le succès qu'il mérite.

Le Gérant : E. DURAND.

Imprimerie J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha — ALGER

N° 42 — 4e ANNÉE

Prix du Numéro : 30 Centimes

Juin 1909

Rédaction et Administration :
Passage du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

Abonnement :
France, Algérie, Tunisie. 5 fr.
Etranger . . . . . . 6 fr.

DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
11, Rue d'Isly
ALGER



LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

CONSÉQUENCES TERRIBLES DU SUICIDE

Dans ce siècle où l'amour des jouissances frivoles et des plaisirs factices, domine toutes les classes de la société et pervertit toutes les tendances sociales, l'homme, avide de bonheur, ne sait pas supporter les adversités de la vie. Ce ramollissement du courage de la plupart des individus constitue la marque évidente de la conséquence de la décadence morale de la société moderne.

Ne pouvant plus supporter les déboires et les tribulations de la vie, l'homme, souvent affaissé sous le poids des peines qui l'assaillent, faiblit et cherche dans le suicide, la fin de ses maux. A la suite de cette erreur, l'homme devient pusillanime ; il ne peut supporter les ennuis qui assombrissent ses jours et lui font abandonner la douce espérance, soutien des affligés.

Dans ces heures d'angoisse, il perd de vue la route du bonheur et de la félicité.

Alors, mu par des pensées matérialistes, néantistes, il déserte la vie en abrégeant ses jours.

Par suite de l'absence de la croyance en Dieu et en l'âme immortelle et sous l'empire de l'avidité des jouissances de la vie, de l'ambition non satisfaite, et quelquefois de la misère et des déceptions humaines, l'homme s'abandonne au découragement qui l'amène au suicide.

Dans ces sortes de cas, le suicide physique n'est généralement que la conséquence du suicide moral qui résulte de l'âme dévoyée qui a perdu le giron de sa conscience et le sentiment de la raison.

Dans la plupart de ces sombres heures de la vie humaine, il est important de relever le courage de ces âmes faibles et de leur montrer les véritables visions de la destinée humaine et de les raffermir dans la voie de la vérité divine, par une croyance plus pure et plus dématérialisée ; car les malentendus dans les pensées de l'Au-delà entraînent fatalement les mécomptes qui produisent les découragements et les dégoûts de la vie.

Il faut faire comprendre à ces âmes dévoyées que la véritable patrie n'est pas ici-bas, puisque la terre n'est qu'un lieu d'exil où nous sommes obligés d'accepter les peines et les ennuis que nous sommes appelés à y subir.

Nous pouvons toutefois jouir en ce monde d'une certaine dose de bonheur, en proportion de celui que nous procurons à ceux qui souffrent ; mais c'est à condition de ne pas le demander aux choses matérielles, grossières et changeantes de ce monde. Nous devons donc borner nos aspirations vers les choses belles, hautes et souverainement bienfaisantes, conformes à notre nature supérieure faite pour le bien, pour le beau et le vrai, en plein épanouissement de la bonté, de la charité, de la tendresse et de l'amour envers tous les hommes.

Il faut bien se persuader que le bonheur de l'âme déteint sur le bonheur du corps qui en éprouve les douces et vraies conséquences. Ces deux bonheurs se complètent.

Les âmes dévoyées, dont les tendances au suicide deviennent une monomanie dangereuse, ont besoin d'être éclairées et soutenues par des hommes animés de la véritable charité.

Mais cette impulsion instinctive et irréfléchie de se donner la mort, ayant généralement pour cause des ennuis incessants, des peines et des déboires insupportables, ces hommes finissent par perdre courage et s'abandonnent au dégoût de la vie.

Le suicide annonce presque toujours un esprit faux, une raison peu éclairée et une grande faiblesse de caractère.

Il arrive aussi que les hommes se trouvant malheureux et bornant leurs perspectives aux choses d'ici-bas, cherchent ailleurs le bonheur qui leur échappe sans cesse. Alors ils croient trouver cette déité dans la mort ; ils croient y trouver surtout la fin de leurs malheurs, de leurs chagrins et de leurs souffrances.

Hélas ! ces âmes déroutées cherchent le bonheur où il n'est pas.

Dans leurs pensées funestes, elles croient trouver le repos perpétuel dans la poussière du tombeau ; elles se figurent qu'à la mort, l'âme et le corps s'anéantissent !

Quelle erreur profonde dont elles subiront les terribles conséquences !

Généralement les âmes égarées ont étouffé dans leurs cœurs toute croyance en Dieu et en l'âme immortelle. Alors, elles calculent froidement le peu de valeur de la vie à laquelle elles préfèrent la mort.

Minées par ces pensées absorbantes et dénuées de tout beau sentiment, toute idée rationnelle s'efface en elles.

Mais l'homme qui quitte ainsi la vie, a-t-il étouffé un instant le cri de sa conscience et de sa raison ? Assurément non. Dans cette situation d'esprit, il n'a pas pensé au déshonneur qui sera la suite de cet acte de désespoir. Il n'a pensé à rien.

Le suicide, considéré dans les conditions physiques et morales qui le produisent est souvent un acte inconscient, opéré dans un moment d'exaltation et de monomanie outrée.

Si ceux qui sont obsédés par ces pensées de désespoir connaissaient les véritables conséquences du suicide et des horribles et terribles souffrances qui en sont la suite, il est peu d'hommes qui oseraient affronter de pareilles douleurs.

Nous extrayons du beau rapport sur la survivance de l'éminent docteur Encausse (Papus), fait à l'occasion du compte-rendu du congrès spirite et spiritualiste international de 1900, ce qui suit :

« Le suicide est tellement utile à empêcher que l'Ecole de Lyon a fait des miracles avec cela ; le nombre de personnes qu'elle a empêchées de se suicider est considérable, parce qu'il a suffi, dans une séance de voir un suicidé, pour ne jamais avoir envie de l'imiter. Pourquoi ? parce que toujours la nature est simple dans ses lois.

« Vous avez voulu vous en aller, elle ne vous connait pas. Il y a une époque déterminée, vous devez partir à tel moment. Vous êtes parti avant, cela ne la regarde pas, elle ne vous fait pas passer en astral. Vous avez tous les besoins terrestres ; manger, boire, dormir, vous reposer. Vous voulez rentrer dans ce corps et vous restez autour de lui tant que l'époque n'est pas venue où vous deviez vous en aller. La souffrance du suicidé est très grave. »

« Quand le moment est venu, il y a un être à côté de vous qui n'est là que pour cela, dit la Gnose, alors, il vous arrive des choses étranges : vous recevez une tuile sur la tête et cela ne vous tue pas ; mais vous tombez de votre hauteur sur un trottoir, vous vous brisez la tête. L'être fatidique a le choix de vous faire partir comme il veut, le tout est de vous y attendre, de vous mettre dans une situation où l'esprit ne regrettera pas la terre qu'il est obligé de quitter.

« Le seul moment difficile, c'est le moment de la libération de l'astral, au moment où il se désagrège en deux sections ; celle que l'esprit a illuminée, et que l'esprit emporte et celle qui reste sur terre. Si l'esprit a illuminé peu l'astral, il pourra s'élever très peu parce que l'enveloppe est très faible et ne résiste pas au rêve dans lequel il va tomber. »

Autant la mort naturelle est douce pour l'âme qui s'y est préparée, autant elle est terrible pour l'âme puérile et pusillanime qui n'a pas le courage d'attendre vaillamment l'heure du trépas, marquée par la destinée de chacun.

Ah ! si les conséquences du suicide étaient mieux connues, ces désespérances de la vie humaine se produiraient bien rarement ; car quel est celui qui oserait affronter les tortures auxquelles le suicide est condamné par la nature même de sa lâche désertion de la vie.

Ce n'est donc pas sans raison que les communications d'invisibles supérieurs, nous apprenant que le suicidé qui a cru fuir la souffrance, n'a trouvé, hélas ! dans l'Au-Delà, que la torture la plus cruelle et la plus horrible.

Malheureusement, la généralité des personnes subjuguées et hantées par des pensées et des désirs de suicide ne connaissent pas les terribles conséquences de cet acte insensé ; car si elles les connaissaient elles reculeraient d'épouvante.

Dans notre siècle de matérialisme à outrance et de veulerie, les hommes ne cherchant que les jouissances de la vie présente, ne peuvent souvent supporter les adversités des jours sombres de leur existence. Alors ils désertent le combat, dans l'espoir de

trouver dans le néant, qui n'existe pas, une quiétude imaginaire qui les trompe.

C'est pourquoi les suicides se multiplient de plus en plus.

Nous voyons dans une statistique de 1820 que le nombre des suicides connus était alors de 1.500 ; ce nombre s'est élevé à 8.000 à notre epoque dite de progrès.

Ce sont donc 8.000 malheureux qui désertent la vie et se réfugient dans la mort croyant trouver la fin de leurs souffrances.

Ah ! que les malheureux qui manquent de courage lisent le journal *La Vie Future* ; ils y verront les horreurs des peines des suicidés.

DÉCHAUD, *Publiciste à Oran*.

MYERS ET LA PERSONNALITÉ HUMAINE

IV

> S'il y a « plusieurs demeures dans la maison de notre père », ce ne sont point autant de lits de repos, mais bien des séjours où les facultés de l'âme s'exercent dans une énergie d'autant plus développée ; ce sont des régions où l'on apprend à mieux connaître la nature des choses à mieux comprendre Dieu, à mieux l'adorer dans sa splendeur.
>
> Camille FLAMMARION.

La malade mourut quelques jours après et sa mère arriva immédiatement. Quel ne fut pas l'étonnement de Frances Redell quand elle vit que le fantôme qu'elle avait aperçu était celui de la mère. Elle décrivit même le costume et le bougeoir et les parents de la malade déclarèrent que c'étaient bien ceux dont se servait cette femme.

Voici ce qui a dû se passer : la mère inquiète de l'état de sa fille, lui aurait fait, pour ainsi dire, une visite physique pendant qu'elles dormaient toutes deux ; et, ce faisant, elle aura modifié une portion de l'espace, non pas matériellement, ni optiquement, mais

de telle façon que des personnes susceptibles se trouvant dans cette portion d'espace auront été à même d'y distinguer en quelque sorte une image répondant approximativement à la conception qui existait dans l'esprit de la mère relativement à son propre aspect, alors que la mère elle-même ne se souvenait plus d'avoir pensé à sa fille cette nuit-là et que celle-ci étant morte, on ne pouvait savoir si elle avait, comme Frances Reddell perçu l'image de sa mère.

Cela prouve que le moi subliminal, loin de former un simple enchaînement de remous et de tourbillons, isolés en quelque sorte du courant principal de l'existence humaine en constitue, au contraire, le courant le plus important, celui que nous pouvons, avec le plus de raison, identifier avec l'homme lui-même.

Ces actions et ces perceptions d'esprits encore incarnés communiquant les uns avec les autres, passons à l'étude des actions d'esprits dépouillés de leur enveloppe charnelle ; étudions aussi : les formes de perceptions à l'aide desquelles des hommes encore en vie répondent à ces influences mystérieuses.

Cette transformation se fait en réalité sans solution de continuité. Le *moi subliminal* que nous avons suivi, à travers les différentes phases de sensibilité croissante, que nous avons vu acquérir une indépendance de plus en plus grande des liens organiques, va être étudié au point de vue de sa sensibilité à l'égard d'influences encore plus éloignées, car il est doué d'une existence indépendante même après la destruction de l'organisme.

Et d'abord la survivance existe-t-elle ? Et qu'elle signification devons-nous donner au mot *esprit ?*

D'après l'opinion populaire, un *esprit* est une personne décédée autorisée par la Providence à se tenir en communication avec les survivants.

Cette définition renferme au moins trois assertions qui ne reposent sur rien.

En premier lieu, des mots tels que *Providence* ou *autorisation* ne s'appliquent pas plus au phénomène en question qu'à un autre phénomène quelconque. Tous les phénomènes s'accomplissent

suivant les lois de l'univers et par conséquent avec l'autorisation de la *Puissance suprême* de l'univers. Et d'un autre côté, les phénomènes dont il est question ne renferment pas plus de justice poétique et ne sont pas plus adaptés aux prières et aux désirs humains que, les faits qui se déroulent dans le cours ordinaire de l'histoire terrestre.

En deuxième lieu, rien ne nous autorise à affirmer que le fantôme que nous voyons, lors même qu'il est *occasionné* par une personne décédée, *soit* cette personne elle-même, au sens ordinaire du mot. Il s'agit plutôt de ces figures hallucinatoires ou fantômes analogues à ceux que des personnes vivantes sont susceptibles de projeter à distance sans qu'on soit autorisé à affirmer que l'apparition qu'on voit soit la personne vivante *elle-même* ; de même, ce que nous appelons un spectre ou un revenant n'est nullement la personne décédée elle-même : il existe certainement une connexion entre le spectre et la personne décédée, mais cela est loin de signifier l'identité complète.

En troisième lieu, nous ne devons pas attribuer au fantôme les mobiles que nous croyons pouvoir attribuer à la personne décédée.

Essayons donc une définition plus exacte. Au lieu de voir dans l'*esprit* une personne décédée autorisée à entrer en communication avec les survivants, définissons-la comme une *manifestation de l'énergie personnelle persistante* ou comme une indication qu'une certaine puissance dont l'idée est attachée à celle d'une personne que nous avons connue continue de se manifester après sa mort Il est même possible que cette force ou influence qui, après la mort d'une personne, crée une impression fantasmagorique de cette personne, soit due non à une action actuelle de cette dernière, mais à quelque résidu de la force ou de l'énergie qu'elle a produite pendant qu'elle était encore vivante.

(*A suivre*) Isidore Leblond.



Crise d'une Ame allant vers l'Idéal[1]

(Suite)

Cette longue et pénible, mais fructueuse étude, a des exigences qui nécessitent un certain isolement et une discipline personnelle rigide. Je vis donc seul, mais je ne m'en effraie pas. Jean Reynaud dit quelque part : « Ne t'effraie pas de te trouver seul, ton isolement te fait grand », cette pensée fait ma consolation. Puis dans la solitude on pense, on rêve, on désire, on veut.

Cet état de mon âme solitaire, je le trouve résumé dans ces beaux vers du *Grand Victor Hugo :*

> Je rêve l'équité, la vérité profonde
> L'amour qui veut, l'espoir qui luit, la foi qui fonde
> Et le peuple éclairé plutôt que châtié.
> Je rêve la douceur, la bonté, la pitié
> Et le vaste pardon. De là ma solitude.

Ces sublimes paroles, je les fais miennes. Je les fais miennes, parcequ'il me faudra les répéter un jour, — dans l'avenir — parce que mon rêve deviendra un fait.

Les pensées sont des forces. « L'homme est une créature de réflexion, ce sur quoi il réfléchit dans cette vie, il le devient par la suite ». Ainsi le veut la loi.

Je transformerai donc en réalité toutes les nobles idées de grandeur et de gloire pour autrui qui s'éveillent chaque jour dans mon esprit.

Je sentirai tout un peuple au bout de mon bras et j'aurai le bras libre. Ce peuple, qui n'est pas occidental, avec lequel mon âme vit et pour lequel mon cœur bat déjà, ce peuple, dis-je, produira de la force physique et de la force morale. Il travaillera, il aura du caractère ; il sera une personnalité libre, vibrante d'énergie, de volonté, et dont tous les efforts seront en harmonie avec l'ensemble.

---

(1) Voir le n° 41 de la *Vie Future*.

Ce peuple deviendra alors l'égal de ses voisins heureux et puissants et le protecteur des plus faibles, des moins privilégiés. Il démontrera ainsi que la grandeur d'un peuple est toujours le résultat de l'activité et de la moralité de ces citoyens devenus, je le répète, des individualités vraiment libres, capables de trouver en elles-mêmes les forces nécessaires à leur vie physique et intellectuelle.

Pour cela, il me faudra lutter et ne point connaître d'obstacles à mes grandes pensées. Il me faudra sacrifier toute ma vie au bonheur des hommes pour lesquels je serai le Destin ou la Providence.

Qu'aurai-je à redouter? Rien, attendu que « celui qui renonce à tout sentiment personnel et fait de soi-même un instrument de travail pour les mains divines, n'a pas à redouter les épreuves et les difficultés de ce monde si dur. — Selon ta volonté, je travaille — Pourquoi donc se préoccuper? « — N'ayez point souci du lendemain, disait Jésus — » J'entrerai donc dans la lice et, soldat de l'armée du progrès, je ferai le coup de feu. Mais ce que je chercherai à atteindre, ce n'est pas mon frère; ce que je voudrais détruire, ce n'est pas la patrie voisine sachant que la Paix est la vertu de la civilisation et que la guerre en est le crime. Le triomphe que je désire, ce n'est pas le mien; la douleur que je veux apaiser, ce n'est pas celle qui naît du mal et qui ne peut s'en séparer. Ce que je veux voir disparaître, c'est l'ignorance, les mauvaises habitudes; c'est le vice, ce Protée habile et dissimulateur, c'est la guerre sourde ou déclarée des passions, c'est l'égoïsme, le mensonge et l'hypocrisie. C'est la misère physique et dégradante; c'est l'Etat social fondé sur la distinction des races, des classes et des fortunes. Ce que je veux vaincre, enfin, c'est le vieux code et le vieux dogme,

Je veux une Religion vraie, pensée et voulue par chacun. Une Religion éclairant les âmes sur leur origine, leurs devoirs, leur destinée. Religion Universelle ayant eu pour précurseurs tous les penseurs, les philosophes, les initiés, depuis Christna jusqu'à Allan-Kardec, sans oublier Jésus et Mohamed. Religion combattant

toutes les superstitions, tout fétichisme, toute instruction pour mendier le ciel, et tous les prêtres repus, intermédiaires de cette mendicité, exploiteurs du fétichisme et propagateurs de la superstition; tous les prêtres dont la trop grande puissance et la trop grande richesse sont un danger pour les États.

Ce que je veux c'est enseigner la grande Loi de progrès qui plane sur l'histoire, c'est le sentiment de la dignité humaine fortement imprimé dans toutes les âmes, c'est le respect des consciences, c'est la reconnaissance immédiate du mérite et de la vertu.

Ce que je veux aussi, et surtout, c'est qu'on instruise sainement les enfants, tant au point de vue physique qu'au point de vue moral. Que de bonne heure on leur apprenne à bâtir une barrière solide entre eux et les maladies, en les habituant à des pensées saines et élevées, à une vie pure. Je veux qu'on leur apprenne à chasser les images de mort, de maladie et les émotions discordantes comme la haine, la méchanceté, la vengeance, l'envie et la sensualité. Je veux qu'on leur dise que la nourriture malsaine, l'air malsain, font du sang malsain; que le sang malsain fait des tissus malsains et que la chair malsaine fait un mal pervers. « *Mens sana in corpore sano.* »

Je veux qu'on lui apprenne que les pensées saines sont aussi essentielles à des corps sains que les pensées pures à une vie droite. Je veux qu'on leur enseigne à cultiver une volonté ferme et à se fortifier contre les ennemis de la vie de toutes les manières possibles et honnêtes.

En un mot, ce que je veux, c'est glorifier sans cesse le travail et l'effort, qu'ils soient manuels ou intellectuels; c'est flétrir la paresse comme un vol et une tare; c'est veiller à l'éducation et surtout à l'instruction qui influe sur toute la vie et, en se répandant, apporte, en toutes choses, de la lumière et détruit les superstitions imbéciles. C'est s'assurer qu'éducation et instruction éveillent les énergies humaines dès l'enfance pour les faire servir à des œuvres de progrès, c'est-à-dire d'évolutions, de transformations sociales, qu'elles chassent, avec la misère des cerveaux, la

misère et l'ordure des logis pauvres et procurent à chacun un bien-être en rapport avec son milieu, j'entends par là, mettre à l'abri du besoin les hommes les moins riches et leur assurer, au moins pour minimum, ce que nous nommons médiocrité bourgeoise.

Ce que je veux enfin c'est agrémenter la vie publique de nombreux jours de beauté, de joie et d'exaltation. L'homme a besoin de se distraire. Aux grandes époques de sa vie terrestre, l'homme aime à s'entourer de solennité. Il lui faut des fêtes, de grandes réjouissances, des anniversaires à célébrer, des gloires à chanter.

Toute une révolution ! mais une révolution préparée, voulue, mûrie dans tous les cœurs d'abord. Quand les âmes sont conquises, le reste se fait tout seul. L'ordre physique procède de l'ordre moral.

(*A suivre*). X....

LETTRE OUVERTE
à Monsieur l'Archiprêtre de la Cathédrale d'Alger

Monsieur l'Archiprêtre,

En vous adressant cette lettre ouverte, je rends à César ce qui appparticnt à César et au mérite ce qui appartient au mérite. J'obéis à un besoin de mon âme. Besoin de crier, bien haut ce que je pense de vous. Besoin de vous dire en qu'elle estime je vous tiens, et ce, avec le franc-parler d'un homme qui se moque carrément du qu'en-dira-t-on, n'écoute que sa conscience, n'obéit qu'au devoir.

Je n'ai que faire de l'opinion des gens qui trouveront étrange que d'aimables paroles, de fraternels avis vous soient adressés dans une *Revue d'Etudes psychiques*. Qu'ai-je à me soucier de ceux qui trouveront plus étrange encore que ces louanges, ces amicales paroles, soient rédigées par la même main qui en, d'autres cir-

constance, en d'autres écrits et, à cette même place, fut si rigide pour l'Eglise Romaine, si brutale pour ses dogmes?

Si ma main est de fer, n'ai je pas le devoir pour la rendre plus douce, de la recouvrir d'un gant de velours?

Si ma main frappe sévèrement qui mérite d'être frappé, ne peut elle pas aussi se tendre franchement, dans un geste plein de cordialité, vers qui est digne de cette marque de réelle sympathie?

Ceci dit, laissez-moi vous complimenter très sincèrement pour la netteté de votre langage au cours de vos conférences désormais célèbres. Il est rare de voir un prêtre, un dignitaire de l'Eglise, tourner le dos au Syllabus et regarder en face la science et l'histoire. Plus rares encore sont ceux qui, du haut de la chaire, en présence d'un auditoire comme celui que votre talent a su grouper, osent citer des poètes comme Victor Hugo, des écrivains tels que Voltaire. Ne serait-ce que pour cette franchise, cette loyauté, on vous doit le respect, de la sympathie, j'ajouterai quelque peut d'admiration. Libres-penseurs et matérialistes sont bien souvent mis sur la sellette, vous ne leur laissez aucun atout; vos conférences sont autant de coups de tonnerre retentissant sur leurs têtes. Qui s'en plaindra?

Seulement ceux-là qui ont eux-mêmes peur du tonnerre de Vérité; ceux-là seulement qui, comme vous l'avez si justement dit, « Se disent libres penseurs pour avoir le droit de ne penser à rien » ceux enfin qui pour satisfaire leurs appetits malsains, s'empressent de faire la nuit pour pouvoir, sous le couvert de son ombre, se livrer aux pires orgies, accomplir les plus lâches infamies.

Démasquer tous ces Tartuffes est un beau geste.

Clouer au pilori de l'opinion publique ces mauvais ouvriers, ces semeurs d'ivraie, ces détrousseurs d'âmes, ces éteigneurs des lumières qui brillaient dans le ciel, est le devoir de quiconque a le sentiment du juste. qu'il soit prêtre ou laïque, chrétien ou musulman. Certains vous reprochent de ne pas toujours dire toute votre pensée; on devine, en effet lorsqu'on sait vous comprendre, que vous avez des idées de derrière la tête.

Je ne suis pas de l'avis de ceux qui vous font ce reproche. Toutes

les vérité ne sont pas bonnes à dire : « Ne donnez pas vos perles aux pourceaux, disait Jésus, ne jetez pas vos choses saintes aux chiens de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et que, se tournant, ils ne vous déchirent » (Math. chap. VII-6) Le Sage de Nazareth, lui-même, ne parlait qu'en paraboles.

En vous, monsieur l'archiprêtre, ce que j'admire, ce n'est point votre soutane, votre camail d'hermine, votre grade, vos éloquentes paroles, ce que j'estime, c'est ce que nul ne voit mais que je vois, moi, c'est-à-dire votre âme. Oui, je la vois, votre âme, dans l'énergie que vous déployez pour raviver la foi ; je la vois, dans vos paroles, cris de votre conscience ; je la vois encore et surtout dans les mystérieuses pensées que vous cachez au plus profond de votre cœur, que vos lèvres n'osent ou plutôt ne peuvent prononcer : pensées angoissantes parfois, souvent consolantes et pleines de promesses pour l'avenir.

L'avenir ! peut-elle ne pas y songer, votre âme trempée pour la lutte ? Peut-elle ne pas rêver réformes, progrès, vérité plus parfaite, amour plus intense, fraternité universelle ? Dire le contraire serait mentir et, de vos lèvres, un mensonge, sur ce point, ne peut et ne doit jamais tomber.

Quelqu'un m'a dit un jour, en me parlant de vous « Ce prêtre doit souffrir ! »

Oui ai-je répondu, il est certain que l'archiprêtre d'Alger souffre cruellement (moralement s'entend).

Il souffre, parce que toute âme éprise du beau, du vrai et du juste, souffre toutes les fois qu'elle est mise en présence du laid, du faux et de l'injuste. Il souffre parce que sa voix, quoique entendue par un auditoire allant toujours croissant, quoique vibrante et chaude, ne réveille qu'un très petit nombre d'âmes, ne réchauffe qu'un nombre très restreint de cœurs. Il souffre parce qu'il aime.

Il souffre, enfin, parce que qui cherche la Vérité, qui pense, qui sonde l'horizon, souffre.

Quiconque veut faire l'ascension de la montagne au sommet de laquelle on aperçoit le Temple de toute Vérité, de toute Justice, de tout amour, doit être prêt pour la souffrance, Le chemin est rabo-

teux, hérissé d'épines autour desquelles s'enroulent et sifflent de venimeux serpents. Malgré cela, il faut avancer, sans souci de la chair meurtrie, déchirée, mordue, souillée ; sans crainte des reptiles, de leur bave et de leur dard.

Pélerin éternel, il faut marcher sans cesse ayant pour unique guide l'étoile du berger, j'ai nommé la conscience autrement dit. la pensée de Dieu.

Le pontife de Rome songerait, dit on, à placer sur votre tête la mitre de l'évèque ; en votre main, la crosse du prélat.

Sans attendre votre réponse négative, je me permets de vous crier : Casse-cou !

Evèque, vous, allons donc ? Prêtre, je vous estime, prélat, je vous mépriserais.

Vous êtes un penseur, Monsieur l'archiprêtre, et vous n'avez que faire d'une coiffure dorée enserrant votre cerveau.

Si votre tête a besoin d'être ornée, il reste encore assez d'épines aux buissons pour vous en tresser une couronne dont les rubis seront les gouttes de sang versé pour le bonheur des âmes. Vous êtes pasteur d'un pauvre troupeau de brebis maigres et constam - ment tondues. Pour houlette, vous n'avez qu'un frêle roseau qu'un souffle ploie, qu'un moindre choc peut briser. Ce roseau est sublime ne le troquez pas pour un hochet de vanité.

Vous n'avez pour siège que la chaise à un sou de votre cathé-drale, soyez-en satisfait ; elle vous sera plus utile et elle est en tous cas plus solide que le trône doré d'un prélat. La chaise d'un sou peut devenir un piédestal, il suffit, pour cela, de monter dessus et de savoir haranguer un peuple .

Cette chaise-là a eu ses heures de gloire et de sublimité.

L'illustre vagabond de Nazareth n'avait pour siéger que les pierres du chemin. Il eut, plus tard, un trône lumineux, le Golgotha ; pour manteau royal, la croix sanglante ; pour cour, deux larrons et des soldats insolents ; pour diadème, des épines tressées. Comme suprême consolation : la trahison de Judas, le reniement de Pierre, les crachats de la foule.

Qui veut être Roi, du Royaume qui n'est pas de ce monde, doit

accepter ces suprêmes ornements, doit recevoir cette sublime investiture du mépris et du sang.

Enfin, quelques insensés trouvent que vous devriez changer votre soutane contre la toge de l'avocat.

Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils disent. Pareil échange serait une faute grave, une erreur ayant pour conséquence immédiate de compromettre votre marche ascensionnelle et les vues de la Providence à votre égard, vues qui ne se limitent pas à une mesquine vie terrestre, au cours de laquelle vous plaidez du reste et magnifiquement, la cause de la morale, de la Foi, et du *Soi réel*, mais à la *succession des vies et du temps*.

Pour expliquer mes paroles, il me faut attirer votre attention sur une loi dont Jésus s'est entrenu avec Nicodème, « Nul ne peut voir le Royaume de Dieu, s'il ne nait de nouveau — et plus loin – ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne vous étonnez pas de ce que je vous ai dit :

Il faut que vous naissiez de nouveau. L'esprit souffle où il veut et comme il veut. Vous entendez bien sa voix, mais vous ne savez d'où il vient, ni où il va. (S. Jean, chap. III, 3 à 9).

De cette loi de Réincarnation, vous ne pouvez en parler en chaire, l'heure n'étant pas encore venue pour l'Eglise, d'en causer utilement ; mais, à vous, Monsieur l'archiprêtre, il vous est permis, que dis-je, c'est pour vous un devoir de la chercher, de l'examiner, l'étudier et la comprendre. A cette recherche, vous n'avez rien à craindre, attendu que l'homme qui sonde le passé, qui apprécie le présent et s'efforce de préparer l'avenir, étend, sans cesse ses connaissances dans le domaine des sciences ésotériques, qui sont appelées à révéler à l'humanité les arcanes de sa nature et la voie de sa destinée.

J'affirme donc que, en vertu de la *Loi de Réincarnation*, vous revivrez (votre âme et son corps spirituel). Vous animerez un nouveau corps de chair. C'est alors seulement que vous aurez le droit de vous revêtir de la toge du défenseur de l'opprimé, du vaincu. Je dirai mieux, ce droit pourra être un devoir.

Pour l'instant, prêtre vous êtes, prêtre vous devez demeurer. Il

faut encore des prêtres. Tous les hommes ne sont pas prêts à recevoir l'enseignement religieux dépouillé des voiles de la parabole et du symbole. Vous l'avez dit vous-même : « Il faut se garder, lorsqu'on arrive les mains pleines de libertés et de vérités, il faut se garder d'ouvrir toutes grandes ses mains et de jeter libertés et vérités au milieu des foules. Les libertés risquent de devenir de la licence et les vérités des erreurs ». Je dirai même que peu d'hommes ont atteint ce degré de l'évolution qui permet de pénétrer et de comprendre l'ésotérisme des religions au point de les fusionner toutes en une unique maxime, celle de Jésus de Nazareth. « Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. Vous aimerez aussi votre prochain comme vous-mêmes. Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements » (Math. XXII, v. 37 à 40).

Grâce à votre sacerdoce, un merveilleux champ d'études est devant vous : Consciences s'offrant toutes nues à votre examen, misères physiques et morales s'étalant dans toutes leurs laideurs, tares humaines s'avouant avec tout leur cynisme, etc., etc. Votre soutane est un laissez-passer qui vous ouvre et les portes et les cœurs ; usez-en. Soyez un instrument de la Divine Providence pour toutes les âmes éplorées qu'elle placera sur votre route, mais que les pages douloureuses qu'elles écriront devant vous, avec leurs larmes et avec leur sang, forment le livre idéal à l'aide duquel vous réapprendrez la philosophie, la sublime philosophie qui ne s'apprend qu'à l'école du malheur.

Restez donc prêtre, mais ne craignez pas de vous mêler à ce vaste milieu vivace et robuste qu'on nomme la foule. Saturez-vous de l'aimantation des multitudes ; imprégnez-vous de l'immense âme humaine. Faites plus encore, descendez dans les bas-fonds de la Société ; coudoyez les lépreux, mangez avec les péagers, soignez les âmes gangrenées, soyez le Bon Samaritain

Il est évident que bien des boues éclabousseront votre belle douillette ; du sang souillera vos semelles, toutes les poussières terniront le vernis de vos chaussures ; vous perdrez peut-être la

considération de quelques timorés, votre stalle au chapitre métropolitain, votre fortune, votre santé ; votre corps d'athlète, lui-même, sera meurtri, brisé, qu'importe ! Vous n'aurez que des ruines autour de vous, mais vous vous serez amassé des trésors que ni les vers, ni la rouille ne rongent. Trésors dont vous ferez profiter l'humanité lors de votre retour dans un autre corps et dans d'autres fonctions.

En attendant ce retour, et lors de votre départ pour l'au-delà, votre âme rayonnante, comme le soleil se levant à l'orient, sortira radieuse de l'amoncellement de laideurs, d'infamies, de fumiers et de boues, et s'élèvera flamboyante laissant loin derrière elle ce que vous appelez, avec tant d'esprit, une façade.

« Le corps, avez-vous dit, n'est qu'une façade derrière laquelle se cache une énigme sublime ». Enigme est le mot car, hélas ! comme je le disais plus haut, combien rares sont ceux qui savent découvrir l'âme derrière sa façade.

Et pourtant, si nous nous donnions un tant soit peu la peine d'observer, nous verrions que bien souvent l'âme se met à la fenêtre de sa plus ou moins grâcieuse et élégante façade et que l'énigme — espiègle ô combien ! — ne demande qu'à livrer le secret du sphinx et tendre le fil d'ariane à l'aide duquel le labyrinthe cesse d'être un dédale.

Cette clef du mystère, j'oserai dire de tous les mystères, ce précieux fil conducteur, c'est, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, Monsieur l'archiprêtre, la pluralité des existences de l'âme. Tout est là (1).

Avec cette loi, tout se transforme. Ce qui était mystères et ténèbres devient compréhensible et lumineux. On se libère.

Comprenez-vous maintenant, Monsieur le chanoine, pourquoi je vous disais que la mitre siérait mal à votre front ?

Vous ne seriez plus libre et vous ne seriez plus dans la lumière : monter aux honneurs du trône épiscopal, serait, pour vous, descendre au gouffre ténébreux où règnent l'ambition et l'orgueil,

---

(1) Pluralité des existences de l'âme par Pezzani. — Leymarie, éditeur, Paris.

tandis que, descendre dans la nuit des âmes, dans la mare hideuse des passions, c'est s'élever, rayonnant, aux sommets éblouissants de la Divine Lumière, c'est développer l'amour au point d'en être tout embrasé. Ce sera, pour votre prochaine réincarnation, vous faire sortir tout mouillé de *l'eau du puits de la Vérité*. Vous aurez encore la fétidité de l'abîme, vous répugnerez aux grands, parfumés de mensonges, mais vous apporterez la raison, la sagesse, la justice !

Alors, vous aurez le droit d'entrer dans un lieu où l'on peut discuter l'oppression et la combattre. Droit de réaliser l'une de vos aspirations les plus profondes ; droit de prendre la parole pour expliquer le rôle du genre humain et devenir l'éminent avocat de la souffrance. Etre, en un mot, le porte-lumière et quelque peu le trouble-fête effrayant arrivant, redoutable, un flambeau à la main.

Faire cela, Monsieur l'archiprêtre, ce sera faire la volonté de notre Père Céleste, ce sera entrer en communication avec lui, ce sera réaliser la parole du Maître : « Mon Père et moi nous sommes une seule chose. » (St Jean, chap. X. V. 30).

C'est cette suprême communion que vous souhaite

JOSEPH D'ALGÉRIE.

NOTA. — En donnant l'hospitalité, dans les colonnes de *La Vie Future*, à la lettre ouverte de notre collaborateur, *Joseph d'Algérie*, nous croyons faire acte de *vrai spirite*, c'est-à-dire d'homme juste et tolérant. Nos lecteurs connaissent assez nos convictions philosophiques et religieuses pour ne pas se méprendre sur les sentiments qui nous ont guidé en cette circonstance. Tout bon spirite doit, en effet, admirer et respecter les caractères droits et sincères, surtout lorsque ces qualités se rencontrent chez un prêtre. Nous savons tous comment sont faussés les esprits et les cœurs dans les séminaires. C'est une raison pour que nous félicitions ceux qui, échappant à cette sorte de compression morale, proclament courageusement le Beau, le Vrai, le Juste ; ceux qui, par suite de l'élévation de l'âme, ont su se dégager de l'action déprimante des dogmes et ne se sont pas laissé égarer par des sophismes étroits. Tel est le cas de M. l'Abbé Bollon. Aussi sommes-nous heureux d'affirmer que nous partageons pleinement les belles pensées émises par notre collaborateur à l'égard de ce prêtre d'élite, de ce vrai disciple du Christ qui comprend si bien sa mission ici-bas. H. V.

NOTRE FEUILLETON

PÉRÉGRINATIONS DE DEUX AMES SŒURS

(*Suite*)

On entendit dans la cour un roulement de charrette, des pas des commandements ; le chien de garde jappa. Au bout d'un instant, les valets, après avoir remisé leurs outils, entrèrent dans la pièce commune. Ils étaient deux. Après un bonsoir retentissant à leurs maîtres, ils soulevèrent leur chapeau d'un geste gauche et timide, à l'adresse de Gaëtan qu'ils venaient d'apercevoir, puis, sans un mot, ils prirent place autour de la table. C'étaient deux rudes travailleurs de la terre, aux mains calleuses, aux membres puissants, aux gestes arrondis et lents, des hommes habitués à manier les pesants outils agricoles. Sur leur face, tanée par le vent et le soleil, brillaient les yeux noirs, intelligents et vifs, propres à cette race du Midi. Comme la fermière apportait la soupière fumante sur la table, un nouveau venu fit son entrée. C'était le charretier qui s'était un peu plus attardé que ses collègues pour soigner ses deux chevaux.

« Bonsoir à tous, dit-il. Maitre, c'est-y pour les labours que vous avez « acheté la gazelle qui est à l'écurie ? ou bien pour faire promener « M'amzelle Rosette ? Bougre de sort, il.... »

Juste à ce moment, apercevant le marquis, il rougit et, ébauchant un salut, il vint s'asseoir auprès de ses compagnons qui, le nez dans leur assiette, se tenaient à quatre pour ne pas rire tout haut de sa déconvenue.

Le charretier était un homme d'une trentaine d'années ; son front bas, ses cheveux d'un roux ardent et surtout son accent faisaient deviner qu'il n'était pas originaire du pays. Ses yeux petits, au regard sournois, procuraient à l'ensemble de sa physionomie un air de fausseté cruelle qui le rendait antipathique de prime abord. Il y avait deux mois que le fermier, dans un moment de presse, l'avait embauché, se promettant bien de le congédier ce moment passé, tellement ce garçon lui avait fait mauvaise impression. Puis il avait découvert en lui un si rude travailleur, toujours le premier levé, soignant si bien ses chevaux, qu'il reculait d'un jour à l'autre son renvoi. Pourtant il ne connaissait rien de lui, il ne savait d'où il venait, et il avait bien remarqué que ses compagnons de travail, de braves enfants du pays, le tenaient à l'écart. Ensuite, il avait surpris plusieurs fois, de sa part, un regard de convoitise, quand il

ne se croyait pas observé, se glisser sur sa fille. Après toutes ces constatations, il se promettait bien, dès le lendemain, de le régler. Mais quand, le matin, il descendait dans la cour, et qu'il y trouvait le charretier déjà en train de panser ses deux bêtes qui, depuis son arrivée à la ferme, avaient le poil plus luisant, respiraient un air de santé grâce aux soins du garçon, son égoïsme de paysan se réveillait et l'empêchait de se priver d'un si bon serviteur, se promettant seulement de bien veiller sur lui.

Le repas commença, Jugeant le moment venu, le fermier présenta son pseudo-neveu : « Mes amis, dit-il, voici mon neveu, Jacques, qui vient passer quelques jours avec nous. » S'adressant au charretier : « La gazelle « que tu as trouvée dans l'écurie lui appartient ; je compte bien que tu « la soigneras aussi bien que le *Gris* et la *Rousse*, c'est une fine bête, « comme tu as vu et je ne voudrais pas qu'elle manque de quelque « chose. »

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

VIENT DE PARAITRE :

Les Apparitions Matérialisées des Vivants et des Morts

TOME I

Les fantômes de vivants, *illustrés de nombreuses gravures et photographies*

par Gabriel DELANNE

Leymarie, Editeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris. **Prix : 6 francs**

Si le spiritisme a été aussi vigoureusement attaqué de tous côtés, c'est qu'il combat les idées fausses sur la vraie nature de l'homme qui ont cours à l'heure actuelle parmi les savants, les philosophes et les adeptes de toutes les religions. A tous, il démontre *scientifiquement*, c'est-à-dire par l'emploi de la méthode positive qui s'appuie sur l'observation et l'expérience, que l'âme n'est pas un produit de l'organisme comme le supposent les matérialistes, que ce n'est pas non plus un pur esprit sans réalité positive, tel que l'imaginent les spiritualistes de toutes les écoles.

La connaissance et l'étude du périsprit est un des points fondamentaux de cette nouvelle science. Grâce à son enveloppe physique, l'âme construit son corps matériel, l'entretient et le répare suivant un plan idéal, qui est celui du type auquel elle appartient. C'est dans cet organisme supra-matériel que se conservent les souvenirs, c'est lui qui aide à la production des phénomènes de somnambulisme, de clairvoyance, de télépathie, de même qu'il permet d'expliquer tous les actes subconscients, depuis ceux qui sont physiologiques, jusqu'à ceux qui

ressortissent à la vie mentale proprement dite. Lorsque l'esprit se sépare de son organisme matériel, pour retourner dans l'espace, il emporte ce corps impondérable qui constitue son individualité et qui a enregistré tous les acquis de ses vies passées ; dès lors, on conçoit quel immense intérêt s'attache à la démonstration de son existence, qui est en quelque sorte une des pierres angulaires du spiritisme.

Le nouvel ouvrage de M. Gabriel Delanne consacre ses deux gros volumes à cette étude. Le premier, celui qui paraît aujourd'hui, s'occupe d'abord de mettre hors de doute l'existence du périsprit pendant la vie. L'auteur ne fait pas de théorie *à priori* ; il s'attache, avant tout, à présenter le plus grand nombre possible de faits, et c'est de la discussion de ceux-ci que ressort, petit à petit, la grande vérité de l'existence du corps fluidique de l'âme. Elle finit par s'imposer à la raison non seulement comme une nécessité logique, mais encore comme un résultat évident de l'observation des fantômes de vivants, qu'ils soient naturels ou provoqués.

Dans ces 500 pages compactes, que des gravures et des photographies illustrent, l'auteur a rassemblé une énorme quantité de documents qui sont puisés parmi les 22 volumes de la *Société anglaise de recherches psychiques*, dans les livres qui ont été publiés sur ce sujet, et dans les revues psychiques et spirites françaises et étrangères. C'est un résumé substantiel qui synthétise toutes les recherches faites depuis vingt-cinq ans dans ce domaine. Nos lecteurs connaissent la méthode précise de cet écrivain et la clarté avec laquelle il conduit ses discussions, aussi est-ce avec plaisir qu'on le prend pour guide afin de s'orienter dans le dédale compliqué des phénomènes.

Une étude sur les apparitions doit commencer logiquement par une discussion sur l'hallucination, puisque celle ci est la seule explication admise par la science. Mais, et c'est ici la nouveauté, les travaux des psychologues anglais ont prouvé que l'hallucination *dite véridique* ou *télépathique* est compatible avec une parfaite santé et qu'elle a pour cause la pensée d'un parent ou d'un ami éloigné. Une discussion approfondie établit que cette hallucination n'est ni fortuite, ni morbide, mais résulte de l'action de la pensée de l'âme dont on voit l'image mentale. Les recherches sur la transmission expérimentale de la pensée donnent une base solide à cette théorie.

Alors on passe aux apparitions télépathiques proprement dites, qui ne sont plus des hallucinations construites par le sujet, mais la preuve que l'esprit de l'agent, c'est-à-dire de celui qui agit, est réellement présent. Chose curieuse, mais bien démontrée, l'apparition n'est visible que pour celui qui subit l'action du fantôme.

Comment faire la distinction entre cette vision et l'hallucination ordinaire ? M. Delanne énumère les caractères spéciaux qui ne permettent pas de se tromper. C'est d'abord quand l'apparition présente des particularités inconnues du voyant telle : qu'un costume spécial ou des blessures qui sont la représentation de la réalité, car l'imagination ou la transmission de pensée ne peuvent en rendre compte. Ensuite, c'est lorsque l'apparition est vue à un endroit où le vivant se sent et se voit réellement transporté. Des exemples nombreux font comprendre que cette double action ne peut s'expliquer par des hallucinations réciproques, mais nécessite la sortie, l'exode de l'âme, de l'agent, hors de son corps,

Enfin s'il arrive que le fantôme est décrit identiquement par plusieurs témoins, qui l'ont vu ensemble ou séparèment, alors on arrive à cette conclusion que l'âme est vue par les yeux du corps, comme toutes les autres personnes, ce qui prouve qu'elle est réellement *matérialisée*. Quelle nouveauté que la certitude de cette duplication de l'être humain ! chacun de ces ordres de phénomènes est appuyé par des exemples authentiques empruntés aux meilleures sources. La sûreté de la documentation fait valoir le prix de la démonstration, et cette lecture est positivement convaincante, surtout lorsque l'on songe que l'auteur a dû forcément se borner dans ses citations, mais qu'il donne toutes les indications nécessaires pour que l'on puisse compléter l'enquête, en se reportant aux innombrables récits originaux.

L'antiquité et la généralité du phénomène des apparitions est démontrée avec preuves à l'appui, et si, à cette constatation, on joint l'expérience, alors on comprend que ces fantômes n'ont rien de surnaturel ou de diabolique, puisqu'on les produit à l'heure voulue, à l'endroit fixé, et qu'ici encore, parfois l'opérateur se sent transporté au lieu même où d'autres le voient. L'induction si logique que le périsprit, s'il est visible pour plusieurs personnes, doit être matérialisé, devient une certitude si le fantôme du vivant agit sur la matière. Cette fois l'hallucination ne peut plus être invoquée, car une image mentale ne peut pas déplacer une chaise, ouvrir une porte, etc., etc. L'âme matérialisée, au contraire, se conduit comme le vivant dont elle est le sosie pourrait le faire. Elle marche, elle tient un livre à l'église, elle cause, elle écrit sur une ardoise, etc. Toutes ces actions si diverses ont été observées souvent, et c'est un des attraits de cet ouvrage de voir groupés ces faits si convaincants qui montrent le fantôme agissant à la façon d'une personne en chair et en os.

Chose bien remarquable, la photographie de ces êtres extériorisés a pu être obtenue fortuitement, au grand étonnement des opérateurs qui ne s'y attendaient guère. Voilà ce que l'observation a révélé ; mais c'est loin d'être tout.

La démonstration va devenir encore plus irréfutable si on se place dans des conditions qui permettent de comprendre : 1° D'où vient le fantôme ; 2° de quelle substance il est formé ; 3° comment il s'extériore hors du corps ; 4° quelles sont les relations qu'il conserve avec ce dernier ; 5° où il puise l'énergie qu'il dépense, enfin comment il perçoit la nature sans les habituels organes des sens.

C'est alors que l'auteur nous détaille toutes les recherches des magnétiseurs qui connaissaient le corps fluidique. Deleuze, Chardel, Charpignon, Lafontaine, Reichenbach apportent leur tribut. Puis ce sont les travaux modernes du Ct Darget, des docteurs Baraduc, Luys, et surtout de M. de Rochas. Ici les preuves positives s'accumulent et l'on assiste à la démonstration de l'existence du *fluide des magnétiseurs* dont sera formée cette effigie inerte du corps humain que l'auteur appelle le *fantôme odique*, et qui constitue la plupart des *hallucinations autoscopiques*. On le voit, aucune des modalités d'apparitions n'est oubliée.

Ensuite apparaissent les expériences de Varley et de Crookes sur les fantômes vivants ; les recherches si nombreuses et si précises des savants en compagnie d'Eusapia Paladino ou d'Eglinton, qui ont permis 'obtenir des empreintes et des moulages du corps fluidique extériorisé

et même de la figure. Puis ce sont les photographies à distance de MM. Istrati et Hasdeu, du capitaine Volpi, etc. Cette fois, aucun doute n'est plus possible : l'âme est sortie du corps, elle en a reconstitué temporairement une autre d'une réalité momentanée, mais aussi absolue pendant cette courte période que celle du corps charnel lui-même !

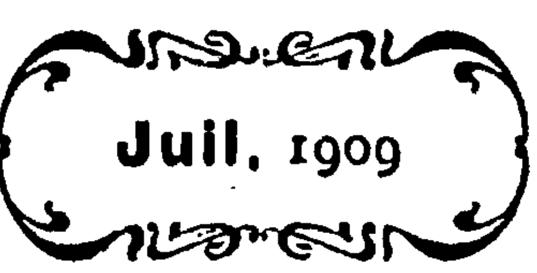
Que de documents, que de recherches, que de preuves sont renfermés dans ce livre. C'est une demonstration irréfutable du phénomène de la matérialisation de l'âme des vivants et elle nous fait comprendre que celle des prétendus morts n'en est que la suite logique. Il faut lire cet ouvrage pour apprécier avec quelle prudence l'auteur discute les faits. Il est si sûr de l'excellence de sa thèse, qu'il se contente de graduer savamment les faits, et que c'est de leur examen que la vérité se dégage d'elle-même, tellement l'enchainement en est décisif. C'est la nature qui parle, et quand l'expérimentation confirme les hypothèses que l'interprétation des faits nécessitait, alors la conviction s'impose d'une manière irrésistible.

Qu'elle magnifique confirmation, pour la science indépendante, des enseignements du spiritisme. Cette fois, il ne s'agit plus de croyances, c'est la preuve péremptoire de l'existence de l'âme obtenue en dehors de tout dogme et de toute confession. Des travaux de cette sorte contribueront à fonder la psychologie intégrale, celle qui, ne s'appuyant que sur l'observation et l'expérience, aboutit néanmoins à l'affirmation absolue de la spiritualité du principe pensant. Espérons donc pour l'auteur un grand succès, car ce sera en même temps celui du spiritisme, que des travaux semblables élèvent à la hauteur d'une science.

Le Gérant : E. DURAND.

Imprimerie J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha — Alger

N° 43 — 4e ANNÉE Prix du Numéro : 30 Centimes

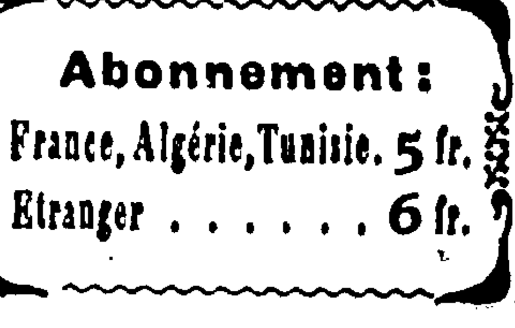


édaction et Administration :
sage du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

PROGRÈS

FOI SCIENCE

Le véritable progrès ne viendra qu'après la Foi éclairée



DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
11, Rue d'Isly
ALGER

LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

LES FLUCTUATIONS HUMAINES

Les fluctuations humaines, qui sont le résultat du doute paralysent toutes les belles aspirations de la pensée.

Mais les hommes qui voient sans ombre la vérité et la lumière éternelles et qui peuvent contempler la sagesse et la justice divines, dont les splendeurs sont ravissantes de beauté, jouissent d'un bonheur incomparable, qui dépasse toutes les conceptions humaines ; car lorsque le voile du doute, qui cache les belles splendeurs de la vérité divine sera tombé, alors la joie et le bonheur s'épanouiront dans le cœur de l'homme, comme de tendres fleurs, aux rayons d'un soleil levant, voient s'ouvrir les beautés, qui étaient cachées dans leur sein.

A la suite de ces clartés, le doute s'enfuira, comme les nuages aux rayons du soleil du matin, car l'âme troublée voit affermir sa foi devant le brillant rayonnement de la vérité éternelle.

Celui qui a vécu sous l'étreinte du doute, torturé par cette affreuse anxiété, est heureux de voir la vérité divine s'épanouir à ses regards.

On ne peut se faire une idée des angoisses de l'âme chancelante, et troublée par les pensées lancinantes qui l'obsèdent et que sa volonté est impuissante à dominer et à définitivement chasser de sa mémoire.

Ah ! comme parfois on ignore ou l'on méconnaît ces tortures qui se cachent sous notre robe de Nessus et qui trompent notre vigilance ! Ces luttes contre les ténèbres qui nous dérobent les beautés des mondes infinis, jettent le doute dans les cœurs chancelants, qui ne savent pas envisager la vérité dans toute son étendue et dans toute sa grandeur.

La soif de connaître, le désir de lever le coin du voile obscur, la petitesse, la mesquinerie humaine, la lutte contre l'igno

rance constituent de cruelles tortures, car, l'âme affaissée est souvent impuissante à vaincre.

Que les hommes dont la foi est chancelante s'efforcent de combattre dans la rude bataille de la vie, et qu'ils ne cessent de lutter contre l'esprit des ténèbres, le plus redoutable ennemi de l'humanité.

Mais que ces luttes, souvent terribles, ne nous découragent pas car les esprits perfides et malfaisants ne viennent torturer que les cœurs chancelants ouverts à toutes les perfidies.

Dans ces sortes de circonstances, il est indispensable que les hommes qui sont sous l'étreinte du doute s'efforcent de se cuirasser contre les traits de l'ennemi invisible. Que ces hommes, ainsi incités au doute, s'abritent derrière la sublime espérance, qui leur montrera la voie qu'ils doivent suivre.

O hommes tièdes, qui hésitez devant les splendeurs de la vérité divine, marchez sans crainte ni défaillance, même au milieu des sombres nuages qui voilent parfois le soleil de la Justice. Et s'il arrivait que le doute prenne de la consistance dans votre esprit, recourez à la prière, à la prière fervente qui rendra à votre âme toute la force qui lui est nécessaire.

Quoi qu'il en soit, n'oublions pas que le travail, pour vaincre définitivement le doute, est aussi vaste que digne de nos désirs il faut avant tout encourager toutes les bonnes volontés. Il ne faut pas craindre de soulever un coin du voile qui nous cache les merveilles de l'Infini.

Les bons esprits, chargés de nous protéger dans notre mission terrestre, nous crient : « Courage ! Nous vous aiderons de nos lumières et de notre expérience dans les difficultés que vous rencontrerez ; nous seconderons tous les efforts qui seront faits pour vaincre les excitations au doute et pour aider les hommes à conquérir la vérité ; car, tous, nous voulons le progrès moral et social et le bonheur des humains. »

Non seulement nous devons nous efforcer de dissiper le doute, mais encore nous devons être les apôtres de la vérité divine. Faisons le bien et travaillons à répandre la vérité reçue ; car nous

devons nous efforcer de nous tenir et de nous affermir sur la voie étroite et sûre de la vie réelle, sans nous écarter de la ligne de conduite qui doit nous amener à la certitude de la vérité éternelle, qui sert de base à la vraie morale divine.

Pénétrons-nous donc fermement de ce principe sublime et des grandes idées qui en découlent. Il est essentiel que les actes de la vie humaine améliorent le présent et préparent l'avenir, car la pratique de ces vérités éternelles peut seule rallier l'homme à Dieu, source de toute vérité morale. Soyons donc fidèles à notre mission terrestre et remplissons dignement notre destinée. Alors le vrai bonheur sera pour toujours notre partage.

Quel plus beau cantique l'homme peut chanter, si ce n'est celui qui l'élève vers son Créateur ? Cela constitue la plus belle glorification de la sagesse et de l'union à Dieu et aux esprits supérieurs qui habitent les mondes infinis !

Dieu a placé l'homme sur la terre, pour qu'il concoure à la vie universelle. Subordonné à la souffrance et soumis aux vicissitudes de la vie, il n'a qu'une chose de fixe devant lui, le devoir ; c'est l'aiguille aimantée qui doit orienter sa destinée.

L'homme qui cherche une autre route que celle de sa conscience ressemble à un pilote qui, dirigeant un navire sur une mer courroucée, s'aventure vers une orientation qui doit le conduire à un naufrage certain.

Que l'exemple des hommes de bien serve de guide à tous ceux qui veulent affermir leur foi, et entraver le doute, qui est généralement une marque de faiblesse de la part de ceux qui en sont dominés sans pouvoir le vaincre entièrement.

Le spiritisme est la base de toute véritable morale. Lui seul peut mettre fin aux fluctuations humaines qui retiennent l'homme dans le doute. Il importe donc que les principes de cette noble croyance se propagent et s'étendent de toutes parts.

Ayons confiance en la cause que nous soutenons et en la protection des esprits supérieurs qui nous guident et qui travaillent avec nous au triomphe de la vérité. Redoublons d'efforts et de

courage, dans les heures pénibles de la mission que nous remplissons parmi nos frères visibles et invisibles.

Les déceptions que nous subissons, sont des coups d'éperon pour nous exciter à la vaillance. Soyons donc forts et courageux, et la victoire sera notre récompense.

DÉCHAUD, *Publiciste à Oran.*

MYERS ET LA PERSONNALITÉ HUMAINE

(Suite)

V

L'inégalité des âmes qui arrivent dans notre globe, ne provient pas d'une inégalité d'essence, elle ne peut trouver sa raison que dans une série plus ou moins longue d'existences antérieures.

ANDRÉ PEZZANI.

Voici d'ailleurs les idées de Gurney sur cette question. Dans la plupart des cas où des personnes prétendent avoir vu des amis ou des parents morts ou avoir communiqué avec eux, il n'existe rien qui permette de différencier ce phénomène d'une simple hallucination subjective, ce que le sujet voit ou entend peut être une projection de son propre cerveau. L'on doit naturellement s'attendre à ce que, parmi les objets qui peuvent se présenter à nous dans ces conditions, un certain nombre affectent la forme d'une figure ou d'une voix humaine que le sujet reconnaît comme étant celle d'une personne morte ; car la mémoire de ces figures et de ces voix fait partie de son bagage mental, les images latentes étant prêtes à fournir les matériaux des hallucinations éveillées, de même qu'elles fournissent ceux des rêves.

Il existe pourtant trois conditions qui permettent d'établir une présomption en faveur du fait qu'une apparition d'une personne décédée est quelque chose de plus qu'une hallucination.

1° Plusieurs personnes peuvent, indépendamment les unes des autres, être affectées par le même phénomène ;

2° Le fantôme peut fournir des indications reconnues comme étant véridiques, au sujet de quelque chose dont la personne percevante n'avait auparavant aucune idée ;

3° Le sujet percevant peut donner une description exacte et précise d'une personne qu'il n'a jamais vue, dont l'aspect lui était totalement inconnu.

Le nombre exceptionnellement grand de cas survenus *peu de temps après* la mort de la personne représentée fournissent une nouvelle preuve en faveur de l'extériorité de la cause.

Il faut espérer d'ailleurs que l'étude des différentes formes de conscience subliminale, de facultés subliminales, de perceptions subliminales, permettra d'obtenir, en ce qui concerne notre être et notre mode de fonctionnement, une conception qui prouvera que la perception par des esprits incarnés de messages ayant leur origine dans des esprits désincarnés, loin de constituer une anomalie isolée, résulte plutôt de l'exercice des facultés ordinaires et innées.

Dans les recherches faites par Edmond Gurney, celui-ci a été frappé du très grand nombre de cas où le sujet interrogé l'informait qu'il s'était produit entre lui et la personne décédée un engagement en vertu duquel celui qui mourrait le premier apparaîtrait à l'autre. Il est difficile, dit Gurney, de résister à la conclusion que le fait d'avoir pris un engagement de ce genre possède une certaine efficacité.

L'existence d'une promesse ou d'un engagement peut agir efficacement aussi bien sur le moi subliminal avant la mort que sur l'esprit aprés la mort.

De tous les faits que l'on connaît on conclut que le caractère du fantôme varie selon son degré de netteté. Des fantômes de revenants incohérents peuvent paraître inquiétants et d'un mauvais augure. Mais à mesure qu'augmentent leur netteté, leur intelligence et leur individualité, ils deviennent des sources de joie et d'amour. Cette vieille conception d'esprits méchants, de puissances

malveillantes qui se trouve à la base du culte du diable, et de la plupart des terreurs surnaturelles disparaît insensiblement à mesure que nous étudions les faits.

La transformation de la terreur en curiosité scientifique constitue l'essence même de la civilisation. Tous les faits tendent à la hâter. Dans ce monde de l'esprit qui s'entrouvre pour nous, nous devons discerner, plutôt qu'une intensification, une désintégration de l'égoïsme, de la malveillance, de l'orgueil. Et n'est-ce pas le résultat naturel de l'évolution morale du monde?

Si l'homme égoïste est, selon l'expression de Marc Antonin *un abcès et un ulcère sur l'Univers*, ces impulsions égoïstes ne doivent-elles pas, dans ce monde plus vaste, subir une décadence, vu qu'elles ne trouvent aucun appui parmi les forces permanentes qui maintiennent le cours des choses?

Occupons-nous maintenant de l'automatisme moteur. Un caractère commun à un certain nombre de phénomènes qui rentrent dans cette catégorie, c'est qu'ils constituent des mouvements automatiques *porteurs ou transmetteurs de messages et avertisseurs*. Cela ne veut pas dire que les messages qu'ils apportent proviennent tous de sources extérieures à l'esprit du sujet; il en est probablement ainsi dans certains cas, mais dans d'autres cas, les messages ont leurs sources dans la personnalité même de l'automate; ce sont alors des messages qu'une couche quelconque d'une personnalité transmet à une autre couche de la même personnalité et qui créés dans la région profonde de l'être humain se manifestent à la surface sous forme d'actes de visions, de rêves, de mots tout prêts, sans qu'il existe la moindre perception du processus qui a présidé à leur élaboration.

En ce qui concerne le *contenu* des messages automatiques, il varie selon les sources apparentes de ces derniers. On peut distinguer les variétés suivantes :

1° Le message peut avoir sa source dans l'esprit du sujet et tirer son contenu soit des ressources de sa mémoire ordinaire, soit de celles de sa mémoire subliminale plus étendues;

2° Le contenu du message peut avoir sa source dans l'esprit

d'une autre personne encore vivante, cette personne étant consciente ou non de la suggestion qu'elle transmet.

3° Le message peut être inspiré par une intelligence désincarnée autre que celle de l'agent invoqué ;

4° Il est possible que le message provienne de l'esprit de l'agent (un ami décédé), qui a été invoqué.

(A suivre) Isidore Leblond.



Crise d'une Ame allant vers l'Idéal[1]

(Suite et Fin)

Mais un pareil rêve crée, pour qui le génère, une servitude, servitude volontaire, acceptée. Lourde sera la responsabilité d'un pareil homme se chargeant de la tâche formidable de proclamer, une fois de plus, l'antique message au monde.

Cet homme, le serai-je ? Où, et quand ?

Quand le Père le voudra et où il voudra : je suis prêt.

Je suis prêt parce que ce que je veux est l'expression, non de ma volonté, mais de la volonté Divine et que je mets, pour l'action, ma volonté en harmonie avec la volonté Divine, mon Père et moi ne ferons qu'un. Je serai Maître. Maître ayant un double caractère : souverain, législateur, d'une part ; instructeur de l'autre. Pontife-Roi. Souverain du pays et Instructeur suprême du peuple, donnant une forme à la civilisation de la nation et aussi une forme aux doctrines enseignées dans les temples. Dans l'une et l'autre de ces fonctions ne voir que le devoir, se souvenir toujours de cette parole du Maître Jésus : « Il sera beaucoup demandé à ceux qui auront beaucoup reçu. »

Pontife-Roi, puissant en connaissance et en pouvoir, portant un

---

(1) Voir le n° 42 de la *Vie Future*.

lourd fardeau sur les épales, assumant, je le répète, la plus grande part des responsabilités.

Pontife-Roi d'un peuple où, comme je l'ai dit plus haut, chaque homme sera tenu de porter une part du fardeau; fardeau très lourd pour le premier de la nation et se faisant toujours plus léger à mesure qu'il descendra vers les plus jeunes, les plus pauvres, les plus inférieurs. A ces derniers, la plus petite part des responsabilités ; pour eux, toute la protection, la sollicitude de la Patrie, du chef de la famille nationale, du Pontife-Roi.

Maître daus un pays où nulle distinction ne sera faite entre la science sacrée et la science séculaire, où toute histoire sera sacrée et toute science Divine.

Pontife-Roi d'un peuple considérant la littérature, la science et les arts comme science divine inférieure, et la Sagesse ou connaissance de Dieu comme science divine supérieure, suprême...

Enfin, Maître d'un peuple pour lequel la nature entière sera sacrée, qui verra Dieu partout et pour lequel il n'y aura que diversités dans les manifestations de la Divinité.

Rêve d'avenir allant chercher sa source dans les antiques civilisations. Rêve d'avenir mettant au front le triple diadème, non de Rome, mais des Pharaons d'Egypte ou des Rois de la puissante Chaldée...

Vous souriez, frères, et vous doutez.

Quoi ! vous dites-vous, oser rêver pareille maîtrise ? Oser rêver pareilles fonctions ? N'est-ce pas là de l'orgueil, de l'ambition, de la folie ?

Sachez, ô aimés, que les Maîtres que nous entrevoyons parfois, dont nous sentons la présence plus proche que celle d'aucun ami humain, sachez qu'ils ont été comme nous plongés dans les banalités de la terre et qu'ils ne se sont élevés au-dessus d'elles que par le développement du Dieu intérieur. Ils n'ont été, en réalité, que les premiers de l'humanité, la promesse de la moisson future, et nullement quelque chose d'étranger, de miraculeux, de lointain, d'inaccessible.

Ce qu'ils ont fait, vous, moi, nous pouvons le faire. Ils furent

hommes et ne sont Dieu que comme nous le sommes nous-mêmes; la seule différence est qu'ils ont eu Dieu plus manifesté en eux qu'il ne l'est en nous à cette heure. Les Maîtres eux aussi, dans leurs temps, ont été faibles et insensés. Eux aussi ont combattu et lutté, comme nous luttons et combattons à présent.

Eux aussi ont failli comme il nous arrive sans cesse de faillir; eux aussi ont commis des erreurs, comme nous en commettons.

Et pourtant ils se sont élevés audessus de tout celà, par la sagesse, la puissance et l'amour, ils sont devenus de plus en plus divins.

Notre conviction et nos rêves d'avenir sont donc faits de toutes ces promesses du passé. Tout cela est derrière nous pour faire de notre conviction, une conviction raisonnable.

Mais, pour qu'il en soit ainsi, un devoir s'impose. Nous devons ouvrir notre cœur à chaque souffle de vérité, ouvrir nos yeux à chaque rayon de l'éternel et unique soleil.

En attendant, je dois, pour tout le reste de cette existence, vivre humblement, rester obscur. Il le faut pour justifier cette pensée : « l'homme humble et obscur devient alors le flambeau dans le royaume de l'éternelle valeur morale ».....

Et maintenant — s'acharne après moi qui voudra! La jeunesse et la vie éternelle sont à moi. Dans la bataille fatale, vous ne me verrez pas, non, vous ne me verrez pas faillir. Sur les ruines éparses et sur les angoisses brille ma foi inaltérable. Vous ne m'enlèverez pas cette force divine qui arde dans mon cœur. Vous ne m'arrêterez pas dans le vol impétueux qui m'entraîne. Langues et ongles sont désormais impuissants.

Je suis ma vie. Je vais au travail qui divinise.

A bon entendeur salut! X...

P.-S. — L'humanité attend un rédempteur. Il fut promis par Jésus lui-même — « Je prierai mon Père et il vous enverra un autre Paraclet, afin qu'il demeure avec vous : — L'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir.

« Le Consolateur que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et nous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. » (Evang. selon St Jean, chap. XIV. P. 16 et suiv.)

Puissé-je être le précurseur de ce Grand Esprit attendu et dont je parlerai prochainement. X...

Les Esprits et le Progrès

Je tiens à élucider, ici, un point qui a déjà fait l'objet de pas mal de controverses : *de l'évolution des esprits dans le progrès terrestre.* Bien des gens s'imaginent que l'âme quittant le corps ne conserve le souvenir, la sensation, l'acquit que de l'époque, du milieu où ce corps a vécu. De sorte que, pour eux, un esprit ayant animé une personnalité du moyen-âge ne doit, dans une communication, s'exprimer qu'en langage de l'époque et ignorer ce qui existe aujourd'hui sur terre. Ceci est vrai tant que l'âme est dans le trouble, mais non quand elle a reconnu son état ; et le tort de ceux qui sont dans cette erreur, est de ne pas faire une distinction judicieuse de ces deux cas.

Pourtant le simple raisonnement l'indique suffisamment ; du moment que nous sommes supérieurs aux mortels, il n'y a rien d'étonnant à ce que nous puissions suivre les différentes phases du progrès humain, et d'une façon plus parfaite encore que les hommes, puisque nous ne sommes plus assujettis aux misères de la livrée charnelle.

D'aucuns croient, et non des moins nombreux, que l'âme occupée à progresser spirituellement ne songe qu'à s'élever, se désinterressant complètement de son plus ou moins court passage sur terre ; et que, si par aventure, elle se met en communication avec les hommes, elle ne peut, pour ce fait, qu'employer les termes appris lors de sa venue parmi eux.

Ainsi l'on criera à la supercherie si Voltaire vient parler du chemin de fer, ou si Rabelais vient disserter sur la réforme de l'orthographe. L'on trouve tout naturel qu'un enfant apprenne à lire, à s'inculquer progressivement toutes les sciences, et l'on sourit d'incrédulité si un esprit désincarné depuis des années fait preuve de connaissances modernes. Et pourtant, réfléchissez que l'avantage est pour ce dernier et non pour l'autre.

L'âme de l'enfant pour acquérir son bagage scientifique est

entravée dans son travail par les mille besoins du corps. Elle est comparable à un prisonnier qui voudrait étudier la nature et n'aurait pour ce faire que l'horizon restreint de l'étroite lucarne de son cachot. Il serait obligé, au lieu d'aller sur place, à travers les bois, les montagnes, de se contenter des senteurs agrestes que voudra bien lui apporter la brise, et prendre au vol la description des oiseaux et des papillons que le capricieux hasard fera passer dans le cadre étroit de sa fenêtre.

Tandis que, pour l'esprit, quelle différence ! Son état fluidique lui permet non seulement de connaître tout ce qui se fait, mais encore de le deviner avant son apparition. Les lois évolutives régissant les humains n'ont pas de secret pour lui, et, sachez, que la marche ascendante du progrès terrestre est réglée dans ses moindres détails. Tout ce qui se produit, tout ce qui s'invente sur terre est une résultante logique, inéluctable de l'harmonie sublime réglée par le Tout-Puissant.

Donc, n'en déplaise à ceux qui ont une idée préconçue à ce sujet, je puis, moi, Piron, désincarné en 1773, écrire en style moderne sur votre télégraphie sans fil, par exemple, sans archaïsmes, et traiter la question *presque aussi bien* que le plus vénérable de vos immortels.

Tout ceci, comme préambule à une série d'articles que je me propose d'écrire pour cette revue.

(*Médium* : DURAND) *Alger, le 1er juillet 1909.*

Alexis PIRON
1689-1773



AVIS

En raison des chaleurs et des vacances, les séances d'expérimentation du Groupe Spirite Béranger (Société Algérienne d'Etudes Psychiques, 6, passage du Caravansérail) sont suspendues.

Elles recommenceront le MERCREDI, 6 octobre prochain, à 5 h. du soir.

Le Directeur,
H. VERDIER.

JEANNE-D'ARC

DU BUCHER A L'AUTEL

Jeanne d'Arc !... toute une époque semble revivre dans l'évocation de ce nom qui auréole tout un siècle, et resplendit encore sur l'histoire dans un rayonnement de gloire et d'héroïsme. Tel un phare éblouissant, sa noble figure domine, imposante et sublime, tous les héros et tous les rois. Et si nous évoquons aujourd'hui sa glorieuse mémoire, c'est que, spirites convaincus, nous ne pouvons rester indifférents devant l'accaparement de Jeanne d'Arc par l'Eglise, qui l'a béatifiée après l'avoir condamnée au bûcher, il y a près de cinq siècles.

— Or donc, la Rome papale était dernièrement en fête ; un vent d'enthousiasme soufflait dans la ville éternelle ; d'interminables files de pélerins s'entassaient, s'écrasaient, dans l'immense vaisseau de la Basilique St-Pierre dont les riches parures ruisselaient sous les milliers de lumières, inondant de leurs rayons l'admirable sanctuaire.

Le cortège d'évêques, de cardinaux, vêtus de broderies et d'or, fit son apparition et le pape s'avança vers un trône dans la magnificence de ce décor somptueux, tandis que montaient vers lui les clameurs enthousiastes de la foule. « *On béatifie Jeanne d'Arc !* » Si théâtrale qu'elle soit, il n'y aurait qu'à applaudir à cette cérémonie si elle était l'expression sincère de l'aveu et du regret du crime monstrueux dont fut victime la bonne Lorraine et constituait ainsi une éclatante réhabilitation de l'innocente vierge ! Hélas !... L'Eglise, fière sicambre, obligée de se courber à son tour devant l'opinion unanime des esprits, ne le fait qu'avec restriction et à son profit.

Après avoir rejeté sur les Anglais toute l'odieuse responsabilité du supplice de Jeanne d'Arc, elle ne l'a sacrée bienheureuse qu'au

titre de guérisseuse, titre qui, à son avis, prime tous les autres et éclipse toute sa gloire *de Sauveur de la France*.

L'Eglise ne connait pas la *Vierge* qui délivra *la Patrie* du joug des *Anglais*; de sa valeur, de son courage il n'en est pas question : deux tumeurs, deux ulcérations malignes, tels sont les titres de gloire éternelle de la Pucelle.

Et le vrai miracle pourtant, n'était-il pas que Jeanne d'Arc, ignorante bergère, rallia autour de sa bannière tous les courages désaspérés, fit passer sur la France un souffle de patriotisme triomphant, et fit un roi de France du roi de Bourges, en chassant dehors les Anglais.

Mais cela importe peu à l'Eglise, elle n'est pas seulement française, son universalité ne lui permet pas de prendre parti dans les querelles des peuples.

Faisons pourtant, si vous le voulez, un petit retour dans l'histoire, et voyons jusqu'à quel point ceux que l'Eglise répudie aujourd'hui de si grand cœur et qu'elle appelle surtout des ennemis du St-Siège, pouvaient répondre en son nom de leur monstrueux forfait. Pour arriver à canoniser Jeanne d'Arc, l'Eglise prétend et atteste que la Pucelle avait été victime du bras séculier et non des 150 prêtres, docteurs, théologiens qui sous les ordres de l'évêque *Cauchon* et du grand inquisiteur *Jean Magistré* l'avaient condamnée à mort. Or, voici ce que dit de Jeanne d'Arc celui qui avait le plus qualité pour la défendre, Monseigneur *Regnault de Chartres*, grand chancelier de France, archevêque de Reims, légat du St-Siège, primat de la Gaule, premier pair éclésiastique de France. « *Jeanne ne voulait croire conseil, suivait tout son plaisir, Dieu à manifesté que la perte d'une telle orgueilleuse n'est pas très regrettable. C'est Dieu qui lui-même a voulu qu'on prit la Pucelle pour la châtier d'avoir fait sa propre volonté au lieu de la volonté de Dieu.* » Voilà ce qu'il pensait, ce que l'Eglise pensait de Jeanne d'Arc. Brûlée par les Anglais, écrit Anatole France dans sa « Vie de Jeanne d'Arc », c'est bientôt dit. Un procès, fait par un évêque et le vice-inquisiteur, n'est pas un procès anglais ; c'est un procès

à la fois *très gallican et très catholique*. La mémoire de Jeanne est notée d'infamie à la face de la chrétienté.

Est-il besoin de citer quelques-uns de ceux qui assistèrent l'évêque Cauchon dans ce crime de la juridiction éclésiastique. Voici quelques noms et non des moindres, *Jean Lemaître*, prieur d'un couvent de dominicains et vice-inquisiteur de la foi ; *Jean Beaupère*, ancien recteur de l'Université, chanoine de Paris et de Besançon ; *Thomas de Courcelles*, recteur émérite, chanoine de Laon et d'Amiens ; *Gérard Feuillet*, théologien ; *Nicolas Midi*, prédicateur renommé, l'insulteur de Jeanne, etc. Il s'agissait donc bien, en droit et en fait, d'un tribunal éclésiastique, jugeant en matière de foi, suivant la procédure régulière de l'inquisition.

Il est impossible d'exposer ici les phases de cet odieux procès. Pendant plus de trois mois on vit cette bande de prêtres s'acharner sur la douce Lorraine, la torturer d'âme et de corps, s'efforcer de la prendre au lacet de leurs questions captieuses.

On l'épiait jusque dans sa prison. Voici, à cet effet, ce que dit l'historien *Michelet* : « On avait tout exprès percé la muraille ; chaque pierre avait des yeux ». Ainsi, tandis qu'un *Loiseleur*, confessant Jeanne dans sa prison, essayait de lui arracher des paroles compromettantes, derrière le mur ses complices écoutaient pour venir témoigner ensuite.

Faut-il rappeler le texte de sa condamnation ? Liée à l'horrible poteau de torture, le cœur battant à rompre devant les apprêts du tourment qu'elle allait subir, sur la tête une mitre dérisoire portant les mots *hérétique* et *relapse*, voici l'hypocrite et terrible sentence qu'elle put entendre : « *Nous décidons que toi, Jeanne, membre pourri dont nous voulons empêcher que l'infection se communique aux autres membres, tu dois être rejetée de l'Eglise, tu dois être arrachée de son corps, tu dois être livrée à la puissance séculaire et nous te rejetons, nous t'arrachons, nous t'abandonnons, priant que cette puissance séculière en deçà de la mort et de la mutilation des membres, modère envers toi sa sentence.* »

On pouvait encore lire sur l'écriteau qui surmontait le bucher :

« *Jeanne qui s'est faict nommer la Pucelle, menteresse, devineresse, pernecieuse, abuseresse du peuple, supersticieuse présomptueuse malcréant de la foi de Jhésuscrit, venteresse, ydalâtre, cruelle, dissolue, invocaterresse de diables, apostaie, scismatique et hérétique.* » Telles sont les causes pour lesquelles l'Eglise a fait brûler Jeanne d'Arc. Ainsi le libérateur de la France périt sur le bûcher, réprouvée par l'Eglise qui en faisait sa victime et abandonnée du roi, oubliant qu'il lui était redevable de sa couronne et de son royaume.

Voyons maintenant la marche de sa réhabilitation.

L'effet produit sur la famille D'Arc par cette mort si cruelle de leur enfant fut désastreux. Le père, frappé au cœur, mourut subitement ; le frère ainé, Jacquemin, le suivit de près ; mais sa mère, Isabelle Romée, concentra toute sa souffrance dans la tâche sublime de poursuivre la révision du procès de l'Eglise dont le crime était une souillure pour la famille de *l'envoyée de Dieu.*

L'infortunée mère dût s'épuiser en démarches et envoyer, pendant 25 ans, requêtes sur requêtes aux rois et aux papes qui se succédaient et ne répondaient que par des fins de non recevoir.

D'ailleurs, leurs disputes continuelles entre eux pour le pouvoir temporel, — car ils étaient trois, trois qui se disent infaillibles comme l'écrit à Jeanne d'Arc le comte d'Armagnac pour lui demander quel était le vrai — ne leur permettaient pas de s'occuper de cette *bagatelle.* Ce n'est pas l'antipape Eugène IV, siégeant à Rome, bouleversant la chétienté pour imposer son usurpation, qui pouvait s'intéresser à la réparation d'une injustice.

Pourtant, lorsque Charles VII fit son entrée à Rouen, en 1449, la digne mère sentit son espoir renaître ; elle écrivit au roi et au pape Nicolas V, mais celui-ci ne fit que des réponses évasives. Isabelle harcelait en vain l'indifférent monarque qui poussa l'ingratitude jusqu'au crime.

Vint ensuite Caliste III, en 1455 ; l'héroïque mère, si cruellement éprouvée, recommença de nouvelles démarches auprès du nouveau pape. Après 24 ans de persévérance, appuyée par l'opinion publique, le peuple de France, comme les habitants de Rouen, réclamaient avec instance la révision du procès de l'Eglise. L'en-

tourage de Charles VII impressionné par la rumeur publique, lui fit comprendre que cette révision était indispensable à son honneur, entaché d'hérésie qui avait servi de prétexte à l'inique condamnation. Le triste sire fut donc contraint, dans son propre intérêt, de tenir compte du chagrin de cette mère de douleurs !... Et les démarches furent faites en conséquence. Mais combien tronquée, falsifiée, fut encore cette réhabilitation tardive que l'Eglise entreprit en dénaturant les faits, au risque d'amoindrir la mission de Jeanne d'Arc. Aujourd'hui encore se continue, dans une opothéose hypocrite, la marche tortueuse et lente d'une réhabilitation incomplète et mesquine, applaudie des crédules enthousiastes, éblouis et fascinés par la pompe des cérémonies fastueuses. Mais l'esprit averti ne peut se laisser prendre à ces mirages trompeurs qui ne servent qu'à voiler, — oh! combien peu, — *les desseins orgueilleux et cupides de l'Eglise prête à l'exploitation sacrilège et réprouvée de son ancienne victime.*

En terminant cet aperçu historique, nous ne saurions mieux compléter et résumer notre pensée qu'en citant comme conclusion les paroles de l'éminent historien *Henri Martin* qui dans le cas a parlé en véritable inspiré : « *En condamnant Jeanne d'Arc, l'école du moyen âge, la doctrine d'Innocent III et de l'inquisition a prononcé sa propre condamnation. Elle avait déjà brûlé des sectaires étrangers, puis des dissidents qui professaient la plus pure morale, maintenant elle vient de brûler un Prophète, un messie.... C'est désormais en dehors d'elle, malgré et contre elle, que doivent s'opérer les progrès de l'humanité et les manifestations du gouvernement de la Providence de la terre.* »

(*La Paix Universelle*). HERMANN.

Le Rôle des Parents

Lorsque l'enfant commence à comprendre ce qui se passe autour de lui, lorsque son esprit sort de l'engourdissement et reprend la responsabilité de ses actes, lorsque cet enfant devenu jeune homme ou jeune fille éprouve des besoins, des aspirations insoupçonnés jusque là, c'est le moment où l'esprit doit commencer à accomplir la tâche qu'il s'est imposée et qu'il aborde avec plus ou moins de facilité d'après l'éducation que lui ont donnée ses parents.

Certes, l'enfant laisse percevoir, dans les manifestations extérieures provoquées par son caractère, quels seront ses défauts et ses qualités. Mais l'esprit ayant perdu tout souvenir de ses actions passées, n'ayant pour agir que des organes insuffisamment développés n'a pas, à ce moment, de responsabilité. Il sent qu'il fait mal sans le comprendre ; il éprouve une satisfaction de faire bien sans savoir pourquoi, La responsabilité échoit tout entière aux parents qui, par leurs paroles, leurs leçons, leur énergie, leur exemple, peuvent et doivent corriger les défauts et en même temps développer les vertus de leurs enfants.

Ah ! parents, combien grande est votre responsabilité ! Combien est belle l'œuvre que vous avez entreprise de faciliter l'avancement des esprits qui sont venus se placer sous votre protection ! N'ayez pas de faiblesse, répétez-vous que vos enfants sont des frères bien aimés et que vous remplissez vis-à-vis d'eux le rôle d'ange gardien.

Ne vous attardez pas à rechercher et à trouver en eux des qualités qu'ils ne possèdent pas ; ne vous ingéniez pas à transformer en traits spirituels les fantaisies de leurs caprices ; ne vous illusionnez pas à les trouver plus beaux, plus intelligents que ceux du voisin. Appliquez à votre amour paternel ou maternel la charité chrétienne. Répétez-vous que les enfants, les autres comme les vôtres, ont vices et vertus ; que, comme vous, ils sont venus

sur terre pour expier leurs fautes ou mettre à l'épreuve leur foi, leur amour, leur résistance à la tentation et que c'est à vous qu'a été donné le pouvoir de façonner leur corps, d'orienter leurs désirs, de réduire leurs exigences, de lutter contre leurs défauts anciens et renaissants, afin que, lorsque le corps développé permettra à l'esprit de reprendre ses facultés d'action, lorsque l'esprit distinguera réellement le bien du mal, il soit fortifié dans sa lutte par l'éducation donnée par les parents.

L'éducation peut corriger les pires défauts, et tel esprit menteur cessera de mentir parce que ses parents auront su lui faire comprendre l'indignité d'un menteur ; tel esprit voleur résistera victorieusement à la tentation parce que ses parents auront su faire dominer en lui les principes d'honnêteté.

Voilà la loi générale, car il y a bien des exceptions, mais les exceptions sont indépendantes de toute volonté humaine et sont le plus souvent le résultat du passé. Exemple : un esprit qui dans une précédente incarnation a été une mère marâtre, peut revenir dans une suivante incarnation, aimer passionnément ses enfants ; mais ceux-ci seront choisis parmi les esprits peu avancées, méchants, qui ne tiendront pas compte de l'éducation que leur donnera leur mère et qui la feront souffrir par leur ingratitude et leur méchanceté. Eh ! bien, même dans ce cas, la bonne éducation qu'aura essayé de donner la mère portera ses fruits, car après leur désincarnation, les enfants reconnaîtront leur indignité, éprouveront le remords et toutes les leçons maternelles leur serviront dans l'Espace et à leur prochain retour sur terre. Rien ne se perd dans l'Espace, tout est noté ; toute parole, toute pensée bonne ou mauvaise a, tôt ou tard, sa répercussion sur son auteur.

Les enfants sont pour les parents la plus belle épreuve à supporter, car dans cette épreuve ils doivent développer en eux-mêmes et inculquer aux enfants la patience, l'énergie, la bonté, l'abnégation, l'amour. Le rôle des parents est béni de Dieu et ceux qui savent le remplir auront la récompense selon leur mérite.

(Revue de l'Avenir) S.



COMMUNICATION OBTENUE PAR Mme L. A..., MÉDIUM ÉCRIVAIN

Quelle aberration profonde, innée chez beaucoup de terriens, les incite à la déloyauté envers leurs semblables !

Leur conversation répétée, amplifiée, dénaturée, attire parfois des mouvements d'humeur, des cris, des vociférations, des duels même. Et la joie, cependant, est au fond de leur âme !

Arrivés au paroxysme du bonheur, par une délation inqualifiable, ils paraissent jouir d'une gaieté sans nom.

Leur vilaine œuvre a fait son chemin, portant le trouble et la tristesse dans certaines familles, jetant le désarroi au sein d'êtres habitués à une tranquillité relative.

Aurez-vous longtemps l'âme paisible, délateurs, qui faussez l'existence et semez autour de vous la discorde et la douleur ?

Votre action vile et blamable aura dépassé le but que vous vouliez atteindre. Repaissez-vous, désormais, des larmes de vos victimes !

Ql'il est doux, n'est-ce pas d'assister à un tel dénouement !

Nul être ne pourra se douter que vous en puissiez être l'auteur !

Avez-vous réfléchi aux funestes conséquences pouvant, dans un temps déterminé, agir, non seulement sur votre existence d'ici-bas, mais encore, sur l'arrêt de l'évolution de votre esprit ?

L'âme n'a qu'un but : le progrès, la marche ascensionnelle. Elle ne peut vibrer, grandir et progresser, que par le bien.

L'éclosion du mal est un retard ; non-seulement elle peut stationner, mais reculer de nombreuses années l'élan qui l'avait fait se mouvoir vers l'infini !

Qu'elle se hâte donc de comprendre qu'il n'est jamais trop tard de reconnaître ses défauts, ses vices et ses erreurs !

Dieu, ce Créateur de bonté et d'amoir, peut alléger, lors d'un repentir sincère, ces fautes avouées, regrettées.

O vous ! qui connaissez les beautés d'une religion toute de pardon, d'apaisement et de relèvement, vous qui attirez sur ceux que vous chérissez, — et par vos prières, — les fluides d'esprits

supérieurs, aidez ces malheureux repentants à sortir de cette déchéance dans laquelle ils se plongeaient!

Démontrez-leur, par un lien de solidarité, cembien il est plus facile de vivre dans de saines pensées.

Qu'ils comprennent, par votre intervention, que des actes louables sont l'égide d'une vie gaie, heureuse.

Point de remords! Alors, ce ver rongeur qui, insensiblement harcèle et fait souffrir, jusqu'à extinction complète, disparaîtra de ce corps empoisonné.

O! vivre au grand jour, la conscience indemne de toute souillure, de tout méchant contact!

Ne concevoir que de nobles aspirations, et rendre le bien pour le mal!

C'est là, la religion enseignée par le Christ!...

De nobles martyrs l'ont suivie; mais, plus légion sont ceux se retranchant vers le mal, se faisant un rempart d'actes hostiles, susceptibles de déterminer la confusion, la tristesse et le chagrin dans d'humbles foyers!

Revenez à l'harmonie, à la loi universelle, terriens qui m'écoutez, amis bien chers!

Que ma parole puisse, hautement, influencer vos cœurs!

Si vous connaissiez les splendeurs d'un avenir réservé aux *Elus*, avec quelle spontanéité ne voudriez-vous point effacer à jamais vos méfaits!

Mais, pour arriver à mériter ces joies infinies, l'âme a besoin d'un pureté d'actions et de pensées!

Il lui faut briser complètement avec un passé odieux, délaisser le moindre atome pouvant entacher l'éclat immaculé de cette blancheur divine.

Progressivement, la montée bienfaisante suivra son cours, et, l'échelle gravie, la couronne de gloire et d'immortalité auréolera l'esprit méritant et bienheureux, pour l'Eternité.

Rose VERDIER.
(1856-1905)



Incarnation de l'Esprit dans le Médium

Quand un esprit a l'intention de s'incarner, il a recours aux fluides des esprits et en même temps à ceux du médium et des assistants; la plupart du temps ce sont des esprits souffrants qui viennent, non seulement pour expier une faute, car l'incarnation est excessivement douloureuse pour le désincarné, mais aussi, pour donner un avant-goût des épreuves de l'au-delà.

Vous voyez le médium éprouvant des souffrances terribles, se tordant sous la torture et poussant des cris inhumains, bien propres à faire réfléchir les spectateurs sur les conséquences d'une ou plusieurs fautes. D'autres plus légers, ne viennent que pour amuser et distraire les assistants des belles pensées et du recueillement nécessaires à la réalisation du but qu'ils poursuivent. D'autres encore, les esprits élevés, ceux-là, se manifestent, tout au contraire, pour relever le courage par leurs bonnes paroles, ranimer la foi, entretenir l'espérance, petite lumière qui brille au fond de chaque cœur et si prête à s'éteindre malheureusement trop souvent. Pour les premiers, il faut avoir beaucoup de patience, de douceur, d'indulgence, surtout si vous reconnaissez dans l'un d'eux un de vos ennemis; pour l'amour de Dieu et pour votre propre salut, accordez-lui le pardon qu'il implore et donnez-lui l'assurance que vous avez banni de votre esprit toute mauvaise pensée à son égard; pensez au supplice qu'ils endurent et qu'ils croient éternel et versez sur leur cœur un peu de baume vivifiant qui donne la certitude que tout se rachète et que chaque effort pour se réhabiliter épargne de nouvelles douleurs. Quant aux seconds, il est nécessaire de leur parler d'une façon sérieuse et d'opposer à leurs railleries un flegme imposant; efforcez-vous de leur inspirer la crainte de Dieu et apprenez-leur à prier.

Gloire aux derniers qui, eux, n'hésitent pas un instant à vous aider, à vous soutenir et à vous inculquer cette grande loi de Charité qui, pratiquée dans toute sa grandeur, ferait de votre planète malheureuse un lieu de délices et de paix.

Courage et Espoir.

(*Revue de l'Avenir*). UN ESPRIT GUIDE.

NOTRE FEUILLETON

PÉRÉGRINATIONS DE DEUX AMES SŒURS

(*Suite*)

« Bien, patron, on y veillera, répondit le charretier. »

Le repas terminé, après avoir reçu des ordres pour le lendemain, les garçons se retirèrent.

Le marquis, guidé par le fermier, gagna la chambre qui lui était désignée. C'était une pièce assez grande à l'unique étage de la ferme, et donnant sur la cour ; elle était meublée avec une très grande simplicité.

Un immense lit en occupait un des angles ; une table au milieu, deux chaises ; dans un coin, une sorte de guéridon sur lequel se trouvait une cruche de grès, une petite cuvette et un morceau de savon. Aux murs, blanchis à la chaux' pendaient quelques naïves gravures.

Mais sur ce modeste mobilier régnait une telle propreté, les draps de lit étaient si blancs et fleuraient une telle odeur de lavande, que le jeune homme, habitué pourtant à plus de confort et de luxe, s'y trouva bien, et quand, après un bonsoir affectueux de son hôte, il se retrouva seul, il poussa un soupir de bien être et sentit ses nerfs surexcités se détendre délicieusement.

Ayant ouvert sa fenêtre, il s'y accouda un instant. La nuit était sereine; une paix immense régnait sur la campagne endormie. Le mistral qui soufflait depuis le matin, s'était tu subitement. Au loin un chien jappait; d'une marre voisine, arrivait le croassement monotone des crapauds. Et, dans ce calme champêtre, Gaëtan songeait à tous les terribles évènements qui s'étaient déroulés avec une rapidité déconcertante depuis que le peuple souverain avait brisé sa chaîne d'esclavage et commandait en maître.

Lui, le maître d'hier, était maintenant le fugitif traqué comme un malfaiteur, obligé de se cacher, de taire son nom. Ce nom glorieux légué par une longue lignée d'ancêtres ne devait plus paraître comme s'il était couvert d'opprobre.

Le jeune marquis en était là de ses réflexions, quand une sorte de gémissement le tira de sa rêverie. Il semblait partir d'une chambre voisine. Fermant sa fenêtre, il se placa au milieu de la pièce et chercha à

s'orienter. Soudain, un second, plus prolongé, suivi du bruit sourd d'une lutte, se fit entendre de nouveau. Cela venait de la pièce séparée de sa chambre par une simple cloison, Gaëtan n'hésita pas un instant ; se précipitant sur le palier, il se trouva devant la porte de la chambre d'où partaient les gémissements. De là, un piétinement sourd de pieds nus se percevait distinctement ainsi qu'une sorte de râle étouffé. Le jeune homme n'écoutant que son courage, tourna le loquet de la porte qui s'ouvrit aussitôt. Un spectacle terrible s'offrit à ses yeux. La pauvre Roset.e, baillonnée, se débattait désespérément sous l'étreinte du charretier. Ce dernier n'avait plus figure humaine. Les yeux lubriques et fous, la face congestionnée, une bave aux commissures des lèvres, il était effrayant. Vu ainsi, à la lueur falote d'une chandelle, il avait l'allure démoniaque.

Au bruit fait par Gaëtan en entrant, il se retourna et lâcha la jeune fille, qui se réfugia derrière son lit. Sans un mot, les deux hommes s'observèrent. La brute ramassant ses membres trapus, s'apprêtait à bondir, et on lisait clairement dans ses yeux qu'il comptait venir tout de suite à bout de son adversaire aux apparences chétives.

Ce dernier pâle, mais l'air résolu, les yeux braqués sur ceux du charretier, attendait résolument l'attaque. Chose bizarre, malgré l'air furieux de la brute, elle tardait à se produire. Un phénomène étrange était entrain de s'accomplir.

Le regard du marquis était si acéré, si puissant et volontaire qu'il agissait sur l'autre de la même façon que celui d'un dompteur sur un fauve. En eflet, progressivement la face du bandit changeait d'expression ; peu à peu la contraction de fureur qui lui tirait les traits faisait place à un sentiment de malaise suivi de crainte. On sentait que l'homme, sous le fluide puissant qui se dégageait de ses yeux noirs, cherchait plutôt une issue pour fuir qu'un point pour l'attaque. Gaëtan comprit admirablement ce qui se passait dans l'âme du misérable ; levant le bras, il lui désigna impérativement la porte. Alors vaincu, fasciné par cette volonté plus forte que la sienne, la nuque mordue par une peur surnaturelle, le satyre sortit lentement.

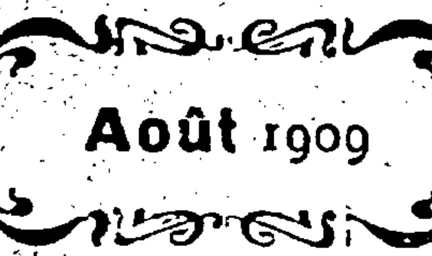
(A suivre). Un Collaborateur de l'Au-delà.

Le Gérant : E. DURAND.

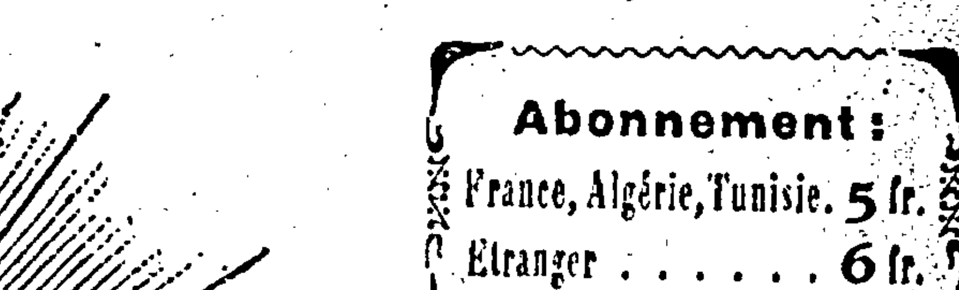
Imprimerie J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha — Alger

N° 44 — 4e ANNÉE

Prix du Numéro : 30 Centimes



Rédaction et Administration :
Passage du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER



DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
11, Rue d'Isly
ALGER

PROGRÈS

FOI — SCIENCE

« Le véritable progrès ne viendra qu'après la Foi éclairé »

LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

La Mutualité, la Coopération et la Bienfaisance

La solidarité humaine ne peut entrer dans la voie pratique que par la mutualité et la coopération unies à la bienfaisance, qui doit être l'égide et le fondement.

La plupart des misères humaines seraient conjurées, si cette vérité était bien comprise et sérieusement mise en pratique ; car l'isolement des intérêts et des aspirations est assurément la source de tous les maux.

Les procédés rationnels d'organisation unitaire, de fraternité intégrale, plieront encore longtemps devant l'égoïsme qui les paralyse et les étreint dans ses serres redoutables.

Les sentiments humanitaires reposant sur la morale pure, dégagée de tout dogmatisme et de toute tendance doctrinaire doit s'élever au-dessus de la cupidité des hommes et des castes religieuses, qui l'obstrue à leur profit matériel. La vérité morale ne pouvant s'infiltrer que goutte à goutte dans nos mœurs et nos institutions, il est indispensable de la fonder sur une base progressive, de manière à centraliser toutes les nobles aspirations et tous les sentiments de grandeur, de générosité et de solidarité, que peuvent seuls faire sortir l'homme du niveau étroit d'égoïsme dans lequel il se meurt. Mais les améliorations sociales ne peuvent ressortir que de la régénération morale, qui est l'œuvre du temps et de la force des choses. C'est donc en élevant le niveau intellectuel des nouvelles générations que l'humanité prendra son essor vers les hautes régions, que la bienfaisance, la mutualité et la coopération s'affermiront parmi les hommes qui n'ont pas atrophié et corrompu leurs aspirations au contact de l'égoïsme de notre civilisation, avancée sur la route du progrès.

Mais l'esprit de bienfaisance, qui est l'âme du progrès moral et social, peut seul activer et accélérer l'avènement de la solidarité fraternelle, résultant de la pratique de la mutualité, de la coopération et de la bienfaisance.

Les aphorismes suivants résument admirablement les principes de morale que nous soutenons.

Les voici dans leurs formes et teneurs :

« Soyons heureux quand quelque argent
« Tarit les pleurs de l'indigent
« Faisons le bien sans espérance,
« Sans attendre une récompense.
« Quand le malheur nous tend la main,
« Donnons sans attendre demain.
« Voyez le pauvre en sa détresse,
« Riches, donnez, donnez sans cesse.
« Il faut pour être heureux,
« Sécher les pleurs des malheureux.
« La charité est agissante,
« Son ardeur est vive et constante.
« Donnez toujours, faites le bien,
« Donnez, n'espérez jamais rien.
« La charité vous sollicite,
« Ah ! donnez, donnez le plus vite.
« Si vous voulez vous trouver bien,
« Pensez au pauvre qui n'a rien.
« Le bonheur et la jouissance
« Emanent de la bienfaisance.
« En vain chercherait-on ailleurs
« Les joies, les plaisirs, les douceurs.
« La charité est douce et tendre,
« Heureux qui sait bien le comprendre.
« Un bienfait, franchement rendu,
» Ne peut jamait être perdu. »

Ces aphorismes contiennent des pensées dont la mise en pratique accélérait rapidement la solidarité fraternelle et l'union qui devraient exister entre les individus. Il importe donc que de telles pensées soient propagées parmi les masses populaires qui perdent beaucoup trop de vue les principes de la morale sociale.

Il est certain que, quand l'esprit humain entrera et s'affirmera dans la route du bien, il s'élèvera alors rapidement vers les vérités

supérieures qui constituent le but de tous les efforts des hommes qui connaissent leur destinée.

L'esprit humain se débat dans sa marche chancelante vers l'Infini.

L'homme sage et bienfaisant est le fruit délicieux que le Ciel a permis à la terre de produire quelquefois, pour faire le charme de la vie humaine et pour donner aux hommes des modèles de vertu, les invitant au bien. Mais il ne faut pas perdre de vue que la bienfaisance et le bonheur, unis par la nature, ne peuvent se séparer sans se détruire.

La pure morale peut seule, dans son application, améliorer les peuples et unir les individus ; car l'homme souffre de ses défauts et jouit de ses qualités. Le plus heureux des incarnés est donc le plus parfait.

Le progrès moral produit, comme conséquence certaine, le progrès social. Ces deux progrès, marchant ensemble, peuvent seuls assurer le bonheur des hommes sur la terre. Ils constituent les éléments les plus parfaits de paix, de concorde et de fraternité. C'est encore par le progrès moral et social que les hommes se rapprocheront des croyances, convergeant vers les vérités éternelle et immuable, émanant de Dieu, source de tous les progrès.

La fraternité universelle, qui unit l'humanité terrestre dans ses éléments animiques, est malheureusement entravée par les religions prétendues révélées. Il importe donc de faire pénétrer parmi les hommes des idées de tolérance et d'union fraternelle.

Espérons que la génération qui disparaît emportera avec elle ses préjugés, ses erreurs, son intolérance et les idées cupides qui en sont la conséquence.

Mais il est nécessaire que les religions abusives, que le temps détruit, soient remplacées par les enseignements de principes plus parfaits et plus en harmonie au progrès des nouvelles civilisations et des mœurs modernes.

Ces principes civilisateurs, contenant la vraie morale, sont contenus dans les sciences ésotériques, dont le spiritisme constitue le principal élément. C'est une croyance à la portée de tout le

monde. Il importe donc de propager cette croyance essentiellement consolatrice des affligés.

Les belles perspectives qui rayonnent de ses enseignements réveillent les plus beaux principes d'amour de Dieu et du prochain. Ces vérités ne sont jamais assez vivement exprimées et propagées parmi les peuples.

Mais la solidarité de la souffrance et du bonheur constitue l'harmonie dans les mondes visibles et dans les mondes invisibles. C'est d'ailleurs par la loi d'amour que les hommes s'élèvent et s'épurent. La collectivité des joies et la solidarité des peines forment la base de l'amour de nos semblables.

Le spiritisme renferme dans sa morale les beaux principes, ainsi formulés : « Aimez-vous les uns les autres ; tous les hommes sont frères en Dieu leur père ; pardonnez les offenses, rendez le bien pour le mal ; faites à autrui ce que vous voudriez qu'il vous fût fait ; ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fût fait, etc.

Le spiritisme, repoussant l'exploitation de l'homme, par l'homme, imprime à l'humanité un caractère fraternel, une vie nouvelle, il enseigne une transformation dans la morale, enseignée par les religions révélées, qui ne visent que les intérêts matériels.

Le spirite ayant la certitude des communications des visibles avec les invisibles, aucune barrière ne le sépare de la vie universelle et réelle dans les divers mondes semés dans l'espace infini.

Ah ! combien est pleine d'une douce espérance la pensée enchanteresse qui nous montre la vie renaissante et perpétuelle, s'avançant de monde en monde, de sphère en sphère, parcourant tout le splendide azur que nous admirons dans le firmament.

La vie humaine étant mêlée de joies éphémères à de suivantes tribulations, l'homme a besoin de fortifier son courage dans les péripéties changeantes de la vie terrestre.

Le poëte de l'invisible a donc dit avec raison :

« Les joies et le plaisir, image du bonheur,
« Que nous entrevoyons dans un rêve enchanteur

« Sont un rapide éclair qui brille dans la vie,
« Cachant au fond du vase, et le fiel et la lie. »

Dans cette incertitude des événements de notre destinée il importe que chacun s'efforce d'utiliser tous les instants de sa vie pour son avancement spirituel, car le temps perdu ne revient pas ; il constitue, au contraire, une lacune dans l'existence générale des hommes. Il faut donc que toute notre vie soit fécondée par les bonnes œuvres, accélérant notre progrès moral et social.

La solidarité et la fraternité peuvent seules ranimer les sentiments de bienfaisance sur lesquels est fondé l'amour de Dieu, manifesté par l'amour du prochain.

Ces principes constituent le fondement de la morale du spiritisme. Ainsi, l'âme du véritable spirite est ouverte à toutes les belles aspirations du cœur vertueux, à tous les bons sentiments d'amour pour ses semblables et aux inspirations et à la pratique de tout ce qui est bon et généreux. C'est, en un mot, l'homme épris de la plus pure morale, qui est fondée sur l'harmonie universelle.

Mais le spiritisme renferme des harmonies tellement belles que peu d'hommes peuvent les comprendre dans toute leur réalité.

DÉCHAUD, *Publiciste à Oran.*

MYERS ET LA PERSONNALITÉ HUMAINE

(Suite)

VI

> La matière n'est qu'un *état*, qu'une *apparence* d'objectivités, qu'une *modification d'optique spirituelle* imposée à chaque être par celui qui *seul* sait ce qu'est la matière.
>
> L.-A. CAHAGNET.

Le moindre incident télépathique, la preuve la plus banale (pourvu que ce soit une preuve) de communications reçus, sans

l'intermédiaire des sens, d'un esprit incarné ou désincarné, dépassent en importance les ramifications et les productions les plus complexes de l'esprit de l'automate lui-même.

Nous possédons toute une série de cas où des expériences faites avec la planchette ont révélé d'une façon incontestable l'intervention d'un élément télépathique ; d'une influence à distance exercée inconsciemment par des personnes présenter sur l'esprit des opérateurs et provoquant de leur part des mouvements automatiques enregistrés par la table. Même dans les cas où la personne intéressée semblait ignorer le fait annoncé par la table et la concernant, il est facile de s'assurer que cette personne avait du fait en question une connaissance subliminale.

Le fait le plus frappant de ce genre est celui de M. et de Mlle Newnham ; ceux-ci se sont livrés à des expériences consistant pour cette dernière à écrire des réponses à des questions formulées par le premier, également par écrit, sans qu'elle ait jamais entendu ni vu une seule de ces questions.

Que se passe-t-il ici ? Le moi subliminal de Mme Newnham met en œuvre des facultés supranormales et faisant un certain effort de son côté acquiert la connaissance de certains faits provenant de l'esprit de M. Newnham et les écrit automatiquement. Le grand problème qui se pose à ce propos est celui de savoir comment Mme Newnham acquiert la connaissance des faits en question, plutôt que celui de la façon dont elle parvient à les écrire.

Dans ce cas et dans beaucoup d'autres l'action télépathique s'exerce entre des personnes réunies dans la même pièce. Mais dans le cas d'une dame Kerby qui habitait Santa-Cruz, en Californie, les mouvements automatiques de la table ont révélé des faits concernant des personnes habitant Plymouth, en Angleterre, notamment la sœur d'un domestique de Mme Kerby, qui prenait part aux expériences et qui, lui, était connu sous un nom d'emprunt, son vrai nom ayant été également révélé par la table.

Au cours d'une séance de spiritisme qui eut lieu chez le Dr Barallos, de Rio-de-Janeiro, la table annonça qu'un vase renfermant de l'acide phénique s'était brisé à 8 heures du soir dans l'apparte-

ment de la belle-sœur du docteur qui assistait également à la séance. Sa maison était située assez loin du domicile de son beau-frère. En rentrant chez elle, elle put constater que le fait était vrai ou à peu près. Elle apprit également que ses filles qui étaient restées à la maison, en entendant du bruit dans une chambre voisine où se trouvait le vase d'acide phénique, étaient entrées précipitamment dans cette chambre en s'écriant : « Le vase d'acide phénique est brisé ! ». Il est possible que l'impression émotionnelle qu'ont éprouvée les jeunes filles en poussant cette exclamation ait exercé une influence télépathique sur leur mère et consécutivement sur la table en amenant à la surface le message que la première avait reçu subconsciemment.

Enfin il existe toute une série de cas où l'on peut admettre l'influence exercée par des Esprits.

Le cas suivant est frappant. Le frère de Mme Finney se fit apporter quelques mois avant sa mort, une brique qu'il marqua à l'encre d'une certaine façon ; la cassant ensuite en deux, il en donna une moitié à sa sœur en lui disant qu'il lui communiquerait après sa mort, *à lui*, l'endroit où sera cachée l'autre moitié de la brique. ainsi que le contenu d'une lettre cachetée qui se trouverait cachée dans le même endroit.

Après le décès de son frère, Mme Finney reçut, par l'intermédiaire d'une table les communications qui lui avaient été promises concernant aussi bien le contenu de la lettre que l'endroit où elle était cachée avec la moitié de la brique. Ces communications étaient exactes.

En réfléchissant sur tout ce qui précède et en admettant ce genre d'*interaction* entre l'esprit de l'automate et un esprit extérieur incarné ou désincarné, nous obtenons une variété vraiment déconcertante de combinaisons possibles entre ces deux facteurs, variété d'influences de la part de l'esprit actif, variété d'effets se manifestant dans l'esprit et dans l'organisation du sujet passif.

Dans la *possession* la personnalité de l'automate disparait complètement pour quelque temps, il se produit une *substitution* plus ou moins complète de la personnalité ; la parole et l'écriture sont

des manifestations d'un Esprit étranger à l'organisme dont il a pris possession.

Dans certains cas (Mme Piper) deux ou plusieurs Esprits peuvent diriger simultanément différentes portions d'un seul et même organisme.

Les Esprits dirigeants prouvent leur identité en reproduisant, par la paroie ou par l'écriture, des faits qui appartiennent à *leurs* souvenirs à eux, non à ceux de l'automate.

Les phénomènes de possession semblent indiquer que l'Esprit étranger agit sur l'organisme du sujet exactement de la même façon que l'esprit propre du sujet. On peut donc considérer le corps comme un instrument sur lequel joue l'Esprit, ancienne métaphore qui constitue actuellement la plus grande approximation de la vérité.

Comment un Esprit peut-il se mettre en communication avec les vivants ?

Cherchant une issue, il commencera par discerner quelque chose qui correspond (selon l'expression de Podmoie) à une *lumière*, à une lueur qui perse l'obscurité confuse du monde matériel. Cette *lumière* n'est autre chose qu'un médium, c'est-à-dire un organisme humain constitué de telle façon que l'Esprit puisse pendant un certain temps lui fournir des informations et le diriger, sans interrompre le courant de sa conscience ordinaire, en se servant, soit de sa main seulement, soit (comme dans le cas de Mme Piper) de sa main et de sa voix à la fois et occupant sous les canaux par lesquels le médium se manifeste.

Nous assistons ici au mystère central de la vie humaine se déroulant dans de nouvelles conditions et plus que jamais accessible à notre observation. Nous voyons un Esprit se servir d'un cerveau. Un cerveau humain est, en dernière analyse, un arrangement de matière adapté de façon à être mis en action par un esprit ; tant qu'il reçoit des impulsions d'un esprit auquel il est accoutumé, l'action est trop faible pour nous permettre d'en saisir le mécanisme. Mais *maintenant* nous avons affaire à un Esprit étranger au cerveau, non habitué à l'instrument, s'installant et

tâtonnant. Nous sommes ainsi à même d'apprendre des choses plus importantes que celles que nous apprennent les interruptions morbides de l'œuvre de l'esprit ordinaire, normal.

Il est possible qu'avec les progrès que feront nos investigations, à mesure que nous-mêmes d'un côté et les Esprits désincarnés de l'autre serons de plus en plus initiés aux conditions nécessaires pour le contrôle parfait du cerveau et du système nerveux, il est possible, disons-nous, que les communications deviennent de plus en plus complètes et cohérentes et qu'elles atteignent un niveau de plus en plus élevé. Les difficultés sont grandes, mais peut-il en être autrement lorsqu'il s'agit de réconcilier l'esprit avec la matière, d'ouvrir à l'homme de la planète où il est emprisonné, une trouée sur le monde spirituel ?

(A suivre) Isidore Leblond.

Epître à ceux qui pleurent sur une Tombe

« MOURIR C'EST REVIVRE »

I

O mort, où est ton aiguillon ?

Chers désolés,

Ce n'est pas dans les cimetières que vous devez rechercher vos morts, mais parmi les vivants. Vos aïeux revivent dans vos enfants. La vie se continue au-delà du tombeau et la mort n'est qu'un chaînon de l'immortalité.

Ceci répond tout d'abord à l'universelle demande : « Tout est-il fini à la mort ? Reste-t-il quelque chose de ceux que nous avons aimés et [illegible] ? Est-il possible que la nature ait formé un être supérieur et charmant, qu'il ait grandi en vertus au milieu d'une honnête famille, et en savoir sur les bancs d'une illustre école ; qu'ayant recueilli par des années d'étude assidue, l'héritage de la pensée humaine, il ait conçu la légitime ambition de l'augmenter

à son tour ; qu'il ait atteint l'âge viril ; qu'il soit devenu un homme prêt pour le travail et la lutte ; et puis, brutalement, stupidement, que tant d'efforts soient perdus, que la mort vienne, qu'on jette un corps dans une fosse et que tout soit fini ?

Est-il possible que de l'être qui nous était si cher il ne reste rien, absolument rien que ce corps qui, avant peu, sera dissous, et que de son intelligence, de ses qualités morales, de l'instruction acquise, il ne reste rien, rien ; que tout cela tombe dans le néant, que tout soit perdu pour toujours ? »

De tout cela, chers désolés, rien n'est perdu. Tout existe. Il n'y a de moins que l'enveloppe périssable.

O mères, qui pleurez un mignon chérubin ; ô pères, qui avez perdu votre unique héritier ; ô fils, qui pleurez vos parents adorés ; ô épouses inconsolables, qui gémissez sur la tombe de l'époux bien-aimé ; qui que vous soyez, qui avez vu s'évanouir dans la tombe des êtres chers, ne vous croyez pas quittés par eux. Ils sont toujours là, plus que jamais à vos côtés. Ne pleurez plus. « Le prodige de ce grand départ céleste qu'on appelle la mort, c'est qui ceux que partent ne s'éloignent pas. Ils ne sont plus où ils étaient, mais ils se portent où nous sommes. L'être pleuré est disparu, non perdu. — Les morts sont les invisibles, mais ils ne sont pas les absents. — »

Mais avant de parler davantage des morts voyons ce que sont les vivants, car de notre résonnement jaillira, sans conteste, la preuve que les morts sont encore des vivants et que ce sont, au contraire, les vivants qui sont les morts, ce qui justifie et explique la parole de Jésus prononcée il y a 20 siècles : « Laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts (Evang. s. St-Luc. Chap. IX. V. 60).

Platon nous dit que l'homme est une intelligence servie par des organes, une âme qui se sert du corps comme un ouvrier de son instrument, or l'ouvrier est distinct de son outil.

L'âme est donc le principe de la vie, la cause de la sensation, c'est la force invisible et indissoluble qui régit notre organisme et maintient l'accord entre toutes les parties de notre être. Elle est la directrice du corps, en règle tous les mouvements et les soumet

au contrôle de la raison. Elle joue donc bien, en effet, le rôle d'un mécanicien habile qui fait fonctionner sa machine, veillant, jour et nuit, à la réparation de ses rouages dérangés.

L'âme n'a rien de commun avec la matière.

L'intelligence, la raison, la volonté, le jugement, ne peuvent être confondus avec le sang et la chair de nos muscles. Elle est donc indépendante du corps.

A chaque pas, chers désolés, cette indépendance est constatée. Ne voyons-nous pas des vieillards aux corps décrépis et à l'âme énergique en vitalité ? Des corps malingres, contrefaits, posséder une âme brillant du plus vif éclat ? Des personnes constamment souffrantes, paralysées et jouissant d'une vivacité d'esprit et d'une gaîté remarquables ?

Mais où l'indépendance de l'âme est surtout constatée, c'est dans le cas où les facultés intellectuelles sont affranchies de l'action des sens par le magnétisme ou le sommeil hypnotique, par le chloroforme, l'éther et tous les anesthésiques. Pendant que le corps est torturé, l'âme éprouve des sensations délicieuses. Les chairs peuvent être froissées, meurtries, divisées ; l'opéré, le patient ne sent rien, son esprit est plongé dans des extases où il franchit l'espace et plane dans des régions inconnues. L'âme peut même à ce moment là se rendre visible à de très grandes distances du lieu où sommeille son corps et ce montrer, identique à ce corps, grâce à un corps fluidique, canevas sur lequel se moule le corps physique. C'est ce corps fluidique qui conserve la structure et les traits de la physionomie pendant que la matière change incessamment au point que, ainsi que le constate la science, notre corps en quelques années, 7 ans je crois, est entièrement renouvelé.

C'est par le moyen de ce fluide vital, qui sert de véhicule à l'âme, qu'elle manifeste sa volonté, transmet ses ordres aux organes. Ce fluide, ce corps qui, comme l'âme, survit à la mort ou, pour être plus exact, à la destruction du corps physique, est inséparable de l'âme, de l'intelligence.

Il l'accompagne dans toutes ses pérégrinations, se transforme,

s'améliore, s'affine, s'élève, se divinise avec elle. C'est le corps spirituel dont parle St-Paul dans la 1[re] épitre aux corinthiens, chap. XV. C'est le périsprit décrit par Allan-Kardec dans son « Livre des Esprits ». Chap. I, Liv. II.

J'ai dit tout à l'heure que, grâce à son corps fluidique, spirituel, l'âme pouvait, pendant que son corps sommeillait, se manifester et se rendre visible à de très grandes distances. A l'appui de mes dires, je rappellerai les dédoublements (ce que l'Eglise appelle don d'ubiquité), d'Alphonse de Liguori, de François Xavier, d'Antoine de Padoue.

Les recherches et les expériences des docteurs Charcot, Burot et Bourru. Plus récemment encore, les expériences du Colonel Comte de Rochas, du docteur Luys, de Williams Crookes, le plus grand savant de l'Angleterre ; les photographies de doubles de vivants du docteur Baraduc, celles d'Aksakof, conseiller d'Etat Russe ; enfin les milliers de cas de télépathie dont les plus remarquables ont été recueillis tout récemment par Camille Flammarion dans son ouvrage : *L'inconnu et les problèmes psychiques.*

Remontons les cours des siècles et nous verrons que de tous temps il a été question du corps spirituel dans les écrits ou les paroles de Leibnitz, le Dante, St-Bernard, St-Hilaire, St-Augustin, Grégoire de Nazianze, Tertullien, Origène, tous les Pères Alexandrins et enfin St-Paul et Jésus lui-même.

Avant l'ère chrétienne, ce sont les philosophes grecs qui parlent du véhicule léger, du corps lumineux, du char subtil.

L'Egypte antique nous en parle en termes hiéroglyphiques et enfin, dans l'Inde, aux livres des Vedas datant de 5.000 ans avant Jésus, nous trouvons qu'il est question du corps spirituel et immortel.

Vous le voyez, chers désolés, les preuves abondent, de même que les témoignages, pour attester qu'il y a, dans l'être humain, quelque chose de meilleur que la matière périssable, qui n'a pas été créé avec le corps terrestre, qui a une existence indépendante de ce corps et ne peut, comme lui, s'anéantir au tombeau ; quel-

que chose qui est digne du Créateur, de Dieu, du Père, et immortel comme lui.

Non, ô âmes qui pleurez sur des tombes, non, la vie ne s'engouffre pas au sépulcre pas plus que ne s'éteignent, dans les ténèbres du crépuscule, les rayons du soleil qui, le lendemain, flamboient dans les lueurs d'une nouvelle aurore.

Les mêmes auteurs, philosophes, penseurs et savants antiques et modernes, qui ont décrit, attesté et prouvé l'existence du corps fluidique inhérent à l'âme, durant sa vie terrestre, ont prouvé et affirmé la survivance de ce véhicule de l'âme, au corps périssable. Ils ont prouvé par conséquent la conservation, au delà du tombeau de l'individualité, des sentiments d'affection ou de haine, des défauts et des qualités. La vie réelle, en un mot. Cela, du reste, découle du simple bon sens.

Si l'âme est le siège de l'intelligence et des sensations, si elle pense, veut, aime ou déteste; si, servie par son corps spirituel, elle dispose du corps charnel, fait le bien ou accomplit le mal. Si elle peut se dégager, comme nous l'avons vû, et se manifester, sans son concours, il est naturel qu'elle l'abandonne mais lui survive, lorsqu'il est devenu hors d'usage, comme l'ouvrier se sépare d'un outil défectueux ou émoussé.

Les plumes qui tracèrent les vers immortels de Victor-Hugo furent rejetées une fois usées et remplacées par de nouvelles sans que pour cela le penseur illustre cessât d'être lui-même, sans dommage pour sa prose ou ses sublimes poésies.

Voulez-vous des faits? Ils sont innombrables. En voici deux prix au hasard.

Mgr Pavy, mort évêque d'Alger, était occupé à lire dans son cabinet, lorsqu'il entendit la porte s'ouvrir derrière lui. Il se retourna et vit une ombre aux contours assez distincts dans laquelle il reconnut un de ses anciens paroissiens, mort depuis assez longtemps, qu'il avait particulièrement affectionné. Puis il perçut distinctement ces paroles : « Vous qui m'avez aimé, secourez-moi. J'ai laissé une dette impayée (le chiffre fut désigné ainsi

que le nom du créancier), acquittez cette dette afin que je cesse de souffrir ».

Le lendemain, l'abbé Pavy allait à l'adresse indiquée, les renseignements donnés par l'ombre étaient exacts et la dette fut soldée.

— M. et Mme Laroque habitaient place Ste-Opportune, à Paris. Le 28 octobre 1899, à 7 heures du soir, Mme Laroque dit à son mari : « Je vais chercher un paquet de bougies et du fil, rue Turbigo ». Le mari lui répondit : « Il y a assez de bougies et de fil pour aujourd'hui, ne te dérange pas ; je me propose d'y aller à ta place. » Mais Mme Laroque, n'écoutant que son idée, sort et ne revient pas. A 7 heures 1/2, elle était écrasée, la tête mutilée par un fiacre. Son mari attendait toujours ; les bras sur la table, il s'était assoupi. Plusieurs heures s'écoulent puis, à minit sonnant, M. Laroque se réveille en sursaut. Il aperçoit alors l'esprit de sa femme qui, bien entendu, n'était nullement défiguré. M. Laroque était bien éveillé ; il regarda sa femme sans effroi, car il la voyait telle qu'elle était au moment de sa sortie, en bonne santé. Voyant l'heure avancée, il lui demanda ce qui lui était arrivé, il la croyait en chair et en os. Elle lui dit : « Mon ami, couche-toi. Tu iras demain, voir mon corps a la Morgue. Il est défiguré. J'ai été écrasée par un fiacre, rue Turbigo. Pardonne-moi. Je t'embrasse, à bientôt ».

Le corps de Mme Laroque, qui, en effet, avait été transporté à la Morgue, fut enterrée le 1er novembre 1899.

— Il est donc bien entendu et prouvé que le corps charnel n'est qu'un instrument, un vêtement dont l'âme se revêt et se sert durant chaque incarnation pour s'en dépouiller et l'abandonner à la fin de chaque étape.

Ces dernières lignes demandent, pour être bien comprises, quelques explications et ceci m'amène à vous parler, chers désolés, de la grande et juste loi de *Réincarnation*.

(A Suivre) JOSEPH D'ALGÉRIE.



L'Invocation des Esprits

Poursuivant mon but de mise au point, je parlerai aujourd'hui des diverses façons dont on invoque les Esprits dans les séances spirites, ou autres, et des questions futiles, quelquefois dépourvues de bon sens, qu'on leur pose.

Il faut compter d'abord avec l'orgueil humain, qui a permis à l'homme de s'octroyer gratuitement le titre de *roi de la Création*, et qui lui fait difficilement admettre qu'il y ait quelque chose et même quelqu'un, pour certains, au-dessus de lui. Et tout cela basé sur les seules preuves que ses moyens de perceptions, de sensations, bien restreints et bien bornés pourtant, lui donnent. Pour ceux-là, tout vient pour l'homme et doit se soumettre à son bon vouloir, et, s'il arrive que, par une preuve convaincante, ils soient forcés d'admettre l'existence de l'âme après la mort, ils ne se feront jamais à l'idée juste, qu'elle leur devient supérieure après sa désincarnation.

Quand, par aventure, ces gens là organisent une séance, leur manière d'invoquer les Esprits est empreinte d'une autorité qui serait navrante, si elle n'était avant tout ridicule ; aussi les résultats obtenus, s'ils ne sont nuls, ne sont bien souvent que le produit d'Esprits espiègles qui s'amusent à leurs dépens, ou de vertes leçons qui les laissent quelquefois penauds, mais rarement corrigés, tellement leur orgueil est enraciné.

Pour d'autres, c'est l'égoïsme qui les guide dans la recherche du commerce avec les disparus. Ils ne voient dans les Esprits qu'un moyen de contrôle personnel et, Dieu me pardonne, qu'une espèce d'agence de renseignements sûre et à bon compte.

Qui dira jamais toutes les platitudes, toutes les questions oiseuses, saugrenues, qui sont débitées dans ces séances. On invoque les Esprits de la même façon qu'on interrogerait sa concierge, ou la fruitière du coin, sur un événement du jour.

Tantôt c'est une dame qui demandera à Charlemagne de lui

indiquer une teinture infaillible ; une autre qui demandera sérieusement à Bossuet de lui dire si son mari n'a pas remarqué une de ses amies. Celui-ci voudrait qu'un Esprit le fasse gagner à la loterie en lui indiquant le numéro gagnant ou en arrêtant la roue à propos. Celle là, ira jusqu'à demander à Victor-Hugo par exemple, une recette de confiture inédite.

Ne riez pas, la chose n'est malheureusement que trop vraie. Pour cette catégorie de personnes, la personnalité de l'Esprit n'existe pas ; elles ne voient en lui qu'une sorte de lutin familier prompt à se soumettre à leurs caprices les plus inattendus. Et puis l'on crie à la supercherie si, dans un groupe composé avec de pareils éléments, les résultats sont nuls !

Mais l'homme le plus néfaste à la doctrine, c'est le savant (ne pas lire le penseur) qui, ayant constaté un phénomène d'ordre psychique, veut l'expliquer scientifiquement.

Celui-là, en raison même de sa notoriété, lui porte les plus rudes coups, et parceque ses expériences aboutissent invriablement à la négative, et pour cause, il en conclut que l'âme ne survit pas au corps. Mais, pour éviter la faillite de la science, il invente des mots tels pue : Auto-suggestion, subliminal, subconscient, etc..., qui, dans son esprit, doivent contenter les profanes, mais qui, en réalité, n'expliquent rien.

Je me résume en quelques mots. Pour invoquer les invisibles, pénétrez-vous de l'idée primordiale qu'il vous sont supérieurs. *Demandez, n'ordonnez pas.* Surtout évitez les questions ridicules ou terre-à-terre. Si un Esprit vous dit que telle ou telle chose est au-dessus du concept humain, ne haussez pas les épaules d'un mouvement d'orgueil froissé, car la chose est. N'oubliez pas que si les humains pouvaient concevoir comme les désincarnés, la supériorité de ces derniers n'existerait plus. Suivez ces conseils si simples et si faciles et vous obtiendrez de bons résultats.

(*Médium :* DURAND) *Alger, le 1er juillet 1909.*

Alexis PIRON

1689-1773



Communication avec l'Au-Delà

W. T. Stead est un éminent journaliste anglais qui fut intimement lié avec Cecil Rohdes. Celui-ci même avait fait un testament dans lequel il le désignait comme son légataire universel de sa fortune évaluée à 500 millions. Or, malgré son amitié, Stead, considérant Cecil Rohdes comme le principal artisan de la guerre Sud-africaine, demanda publiquement le *hard labour* pour le « Napoléon du Cap ». Du coup, Rohdes annula son testament. Stead par contre, vit ses prévisions réalisées car cette lutte fraticide fut désastreuse en hommes et en argent pour l'Angleterre.

On voit que c'est un champion des justes causes. Il y consacre une énergie intrépide, une bonne foi absolue, auxquelles il sacrifie ses intérêts personnels. Il a publié un article sensationnel dans la *Revue* du 15 Janvier, sur la communication avec l'au-delà. Nous regrettons de ne pouvoir faute de place, reproduire en entier ce document, et de n'en donner qu'une analyse; en tous cas, nous nous efforcerons de démontrer comment Stead est arrivé à la conviction inébranlable de ses rapports avec l'au-delà, après un examen scientifique qu'il a mis au service d'une logique serrée.

Il démontre pour commencer que l'immense majorité des grands esprits de tous les siècles ont cru à la survivance de la personnalité humaine et qu'il semble difficile de ne pas admettre que l'homme continue à vivre après avoir restitué sa cendre aux éléments. Il émet l'hypothèse de voyageurs qui se rendraient dans un pays inconnu et qui ne pourraient plus en sortir. Ils jetteraient là les assises d'une civilisation, et chercheraient à rentrer en communication avec leur monde originaire. Ils utiliseraient par exemple la téléraphie sans fil. Leurs premiers messages seraient tronqués, seraient considérés comme le fait de correspondants farceurs, puis, les tentatives se renouvelant, le monde ancien finirait par comprendre qu'il y a réellement communication. On parviendrait à y répondre et le monde scientifique, enfin intéressé,

admettrait l'existance des voyageurs ou de leurs descendants, ainsi que celle du monde inconnu où ils seraient établis sans espoir de retour. On voit que ce n'est qu'une image pour mieux faire comprendre la possibilité de communication entre les êtres vivants et ceux de l'au-delà.

Stead a le don de l'écriture automatique, c'est-à-dire que, rendant son esprit passif, il pose sa plume sur le papier et sa main trace des messages qui lui sont adressés par des amis inconnus.

« Quand ces communications automatiques me viennent d'amis qui sont encore en vie, dit-il, elles ont un avantage. Je puis en vérifier l'authenticité en m'adressant aux personnes mêmes qui me les ont envoyées. J'ajouterai toutefois, pour éviter tout mécompte que la transmission de ces messages se fait le plus souvent sans que celui qui en est l'auteur en ait conscience. Il arrive même que ceux qui m'ont écrit ainsi, sans le savoir eux-mêmes, sont étonnés de cet acte inconscient accompli de leur part ».

En voici un exemple : Une dame devait venir déjeuner chez Stead. Elle se trouvait à ce moment à une grande distance de Londres. Le journaliste anglais désira se mettre en communication avec elle et, par l'écriture mécanique, apprit que cette dame se trouvant dans un train avait dû se défendre, entre les deux stations dont les noms furent donnés, contre les galanteries excessives d'un voyageur sur lequel elle brisa un parapluie. Stead lui envoya son secrétaire en lui demandant « *d'apporter le parapluie* ». La dame lui fit réponse qu'elle regrettait qu'il eût été mis au courant de cet incident, ayant décidé de n'en parler à personne. Au déjeuner du mercredi elle confirma le fait.

Depuis une quinzaine d'années, Stead reçut de nombreux messages de ce genre, dont la certitude, pour lui et ses amis qui y furent mêlés, est absolue.

Il montre ensuite que ce système de télégraphie entre vivants peut s'étendre à ceux qui sont morts. Il s'appuie pour cela à des expériences personnelles.

Deux amies s'étaient promis, en cas de mort, de se montrer à

la survivante. L'une d'elles, Julia mourut à Boston, et quelques jours après, à Chicago, réveilla son amie, se tint à son chevet, le regard rayonnant de bonheur. Après un silence de quelques minutes, elle se désagrégea lentement, en un léger brouillard qui demeura dans la chambre pendant une demi-heure. Par la main de Stead, après s'être manifestée encore à son amie en Angleterre, elle donna ensuite une preuve de son identité et rappela une chute que son amie avait faite en Amérique, dont elle n'avait pas gardé le souvenir et qui lui revint à la mémoire, les détails de cet accident lui ayant été rappelés par sa correspondance.

Après avoir passé sur différentes communications de Julia, à son amie, Stead rapporte que la disparue lui annonça qu'une de ses employées mourrait dans le courant de l'année. Ce message fut répété chaque mois. Or, en juillet, l'employée avala un petit clou qui se logea dans les intestins. Etat grave de la malade que deux médecins condamnent.

— Elle guérira de ceci, mais elle mourra à la date fixée, dit Julia.

La dame se rétablit au grand étonnement des docteurs. Quelques temps avant la date fixée, la dame est atteinte d'influenza, sa santé est gravement atteinte.

— Ce n'est pas cela qui la fera mourir, déclara encore Julia, elle ne succombera pas de façon naturelle, mais elle disparaîtra à l'époque prédite.

Peu après, Stead reçut une communication dans laquelle Julia recommandait à Stead d'aller faire ses adieux à son employée qu'il « ne devait plus revoir ensuite ». Stead alla voir la malade qu'on transporta ensuite à l'hôpital. Deux jours après, vers la date indiquée, pour le décès, le journaliste anglais recevait une dépêche lui annonçant que son employée s'était tuée en se jetant par une fenêtre. Procès-verbal contresigné par des témoins, a été dressé de ce fait.

Une autre dame E. M... qui avait promis de se manifester après sa mort, a donné plusieurs communications écrites, est apparue à plusieurs personnes, notamment dans une salle à manger remplie

de convives et une fois dans la rue. Elle a en outre été photographiée une douzaine de fois et aucun de ses portraits n'est la reproduction des photographies prises de son vivant. Enfin, en une circonstance ultérieure, elle traça suivant convention passée avant sa mort, et comme signature un cercle avec une croix au centre.

Au sujet de la photographie des esprits, Stead déclare qu'une preuve d'authenticité, c'est l'exécution d'un portrait parfaitement reconnaissable d'une personne défunte, par un photographe qui ignore tout de son existence. Stead, qui a obtenu plusieurs de ces photographies, en cite un exemple fort curieux.

C'était pendant la guerre des Boërs. Il opérait un vieux photographe, médium voyant et clairaudant. Celui-ci lui déclara qu'il avait vu une fois dans son atelier un vieux Boër farouche avec son fusil. Puis il déclara à Stead qu'à ce moment même le Boër était derriere lui. Stead lui demanda de le photographier (Il était invisible pour le journaliste). Il lui fit demander son nom et le photographe répondit qu'il tâcherait d'appeler Piet Botha. Stead eut un geste de doute car il ne connaissait pas de Piet Botha. Le développement de la plaque donna la photographie de Stead avec, à ses côtés, un grand gaillard hirsute.

Après la guerre, le général Botha vint à Londres et Stead par l'intermédiaire de M. Fisher, maintenant premier ministre d'Orange, lui fit parvenir la photographie en question. Le lendemain, M. Versel, délégué d'un autre état vint voir le journaliste et lui demanda comment il avait eu cette épreuve. Stead le lui dit, mais M. Versel fut incrédule, déclarant que cette homme n'était jamais venu en Angleterre et que c'était un de ses parents Petrus Botha (appelé Piet dans l'intimité), un des premiers commandants Boërs qui périt au siège de Kimberley. Cette photographie est restée en la possession de Stead après avoir été identifiée par les autres délégués de l'Etat Libre qui avaient, eux aussi, connu Piet ou Petrus Botha.

Comme conclusion à son intéressant article, Stead dit qu'il est nécessaire que ceux qui ne croient pas à la survivance tâchent

loyalement de déterminer qu'elles preuves ils admettent comme convaincantes. Il rapporte ce qui lui semble l'évidente attestation de la continuation de la personnalité après la mort. Stead est resté en relations constantes avec son fils disparu il y a deux ans et les témoignages qu'il en reçoit soit personnellement, soit par des amis, sont empreints « des témoignages de son propre caractère et de sa manière de penser » comme il s'exprimait de son vivant.

Et l'éminent journaliste termine par cette déclaration :

« Après cela, je n'ai plus aucun doute. Pour moi le problème est résolu, la vérité est établie. Et je suis heureux d'avoir cette occasion de déclarer publiquement devant tout le monde que je ne saurais pas admettre aucune objection ni aucune dénégation à ce sujet ».

Tout commentaire de notre part serait superflu. Les faits parlent d'eux-mêmes, éloquents par leur précision et leur concision.

(Nouvelle Presse) René Boismont.

Les Affres du Remords

Le soir, à l'heure du sommeil, quand l'esprit quitte le corps et que la pensée se reporte aux événements de la journée et les passe en revue, combien de luttes intimes se livrent, combien de cerveaux travaillent en proie aux affres du remords, bourreau intraitable, qui ne vous laisse une minute de répit. Combien d'actions malsaines sont réprouvées, parce qu'il y a de juste en nous et qui, à quelque classe que l'on appartienne, à quelque degré que l'on soit, se fait toujours entendre au plus intime de l'être.

Quel est l'homme qui peut se dire : « J'ai fait le mal et j'en suis heureux ». Il n'en est point, car à côté de la joie, bien éphémère se joint un malaise indéfinissable, un mécontentement de soi-même. Non, l'homme n'est pas créé pour le mal, et si parfois il se rencontre des natures perverses, plaignez-les, car elles sont victimes de leur esprit trop faible, en rapport aux vices du corps.

Leurs passions violentes les emportent et leur font commettre des actes parfois irréparables, les laissant après plus abattus et plus faibles que jamais.

Sachez maîtriser vos instincts, la chair est animale, et si vous n'opposez pas à ses désirs la force de votre intelligence et de votre raisonnement, c'est vous ravaler au niveau de la brute, vous abaisser aux yeux de la société et vous mépriser vous-mêmes.

(*Revue de l'Avenir.*) UN ESPRIT GUIDE.

NOTRE FEUILLETON

PÉRÉGRINATIONS DE DEUX AMES SŒURS

(*Suite*)

A ce moment, Rosette qui était parvenue à se débarrasser de son baillon, poussa un cri déchirant. Presque aussitôt une porte s'ouvrit au rez-de-chaussée, on entendit les chiens aboyer furieusement. Des appels se croisèrent dans la nuit. Le fermier et sa femme, réveillés en sursaut, se précipitèrent hors de leur lit; un autre cri les précipite tous tremblants vers la chambre de leur fille. Juramy en se trouvant en face de Gaëtan auprès de Rosette, et d'un coup d'œil constatant le désordre qui régnait partout, eut un soupçon terrible. Mais son enfant le dissipa vite car s'étant réfugiée dans ses bras lui dit, la voix haletante :

— « Père, M. Gaëtan vient de me sauver. »

— « Comment, et de quel danger ? »

— « Benoit est venu ici. »

— « Benoit ici ? oh ! le misérable ! que s'est-il passé, voyons, parle, « mon enfant. »

— « Je venais de me retirer dans ma chambre et, avant de me désha- « biller, je me mis, comme de coutume, à genoux au pied de mon lit « pour faire ma prière.

« A un moment, il me s'embla qu'un léger craquement se produisait « près de la porte, je tournai la tête de ce côté et j'aperçus devant moi « le charretier vêtu seulement de sa culotte et sa chemise et les pieds « nus. Avant que j'ai pu pousser un cri, faire un geste, le misérable « m'avait baillonnée avec une ceinture de laine, et cherchait, en évitant « de frôler les meubles, à me jeter sur le lit.

« Je me débattais désespérément, et mes cris, étouffés par le baillon

« se changeaient en gémissements. Je sentais mes forces m'abandonner « peu à peu, et je voyais avec horreur approcher l'instant où il me fau- « drait succomber. Quand, soudain, la porte s'ouvrit de nouveau et M. le « Marquis apparut. Benoît me laissa, je me réfugiais derrière mon lit, et « de là, pendant que j'essayais de me débarrasser de mon baillon, j'ai vu « une chose qui me parait bien extraordinaire. M. Gaëtan, rien qu'en le « regardant, a fait fuir ce misérable. »

— « Comment ? sans lutte, dit Juramy, en regardant le jeune homme.»

— « Oui, répondit ce dernier, pendant que nous nous observions pour « l'attaque, j'ai remarqué que mon regard avait un très grand ascendant « sur lui et j'en ai profité pour le chasser. »

— « Oh ! merci ! dit la fermière en prenant les mains du jeune homme; « à partir de ce moment, ma vie vous appartient. »

Juramy se leva et prenant à son tour la main du marquis :

« Mon jeune maître, dit-il, permettez que je rappelle un épisode de « votre vie.

« Vous aviez 16 ans à l'époque, votre père, malgré votre jeune âge, « vous avait permis de suivre une chasse au sanglier. Emporté par l'ar- « deur juvénile et par la joie d'être considéré comme un homme, vous « aviez dépassé tous les chasseurs, et, sur la trace des chiens, vous étiez « arrivé le premier auprès d'un vieux solitaire qui tenait tête à la meute. « Là, n'écoutant que votre courage, sans expérience, et votre ambition « de mériter l'admiration des autres chasseurs, vous vous êtes précipité « pour servir la bête.

« Un des chiens, éventré dans la lutte, en se sauvant affolé, vous a « fait trébucher. Le sanglier a foncé sur vous, et, sans l'arrivée oppor- « tune du piqueur Juramy qui fut assez heureux de plonger son couteau « dans le garrot de la bête au bon moment, non sans avoir reçu un coup « de boutoir, le marquis Gaëtan de d'Av... n'existerait probablement « plus. »

— « Oui, mon cher Juramy, je te dois la vie, je le sais, mais... ».

— « Laissez moi finir, maître, interrompit le brave homme.

« Vous étiez mon obligé jusqu'à ce jour. Vous ne l'avez jamais oublié « puisque c'est grâce à vous si je suis maintenant mon maître. Mais, à « partir d'aujourd'hui, en sauvant mon enfant du déshonneur, vous ve- « nez largement de payer votre dette et je m'associe à ma femme et à « ma fille pour vous dire que ma vie vous appartient. »

(A suivre). Un Collaborateur de l'Au-delà.



Le Gérant : E. DURAND.

Imprimerie J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha — Alger

N° 45 — 4e ANNÉE

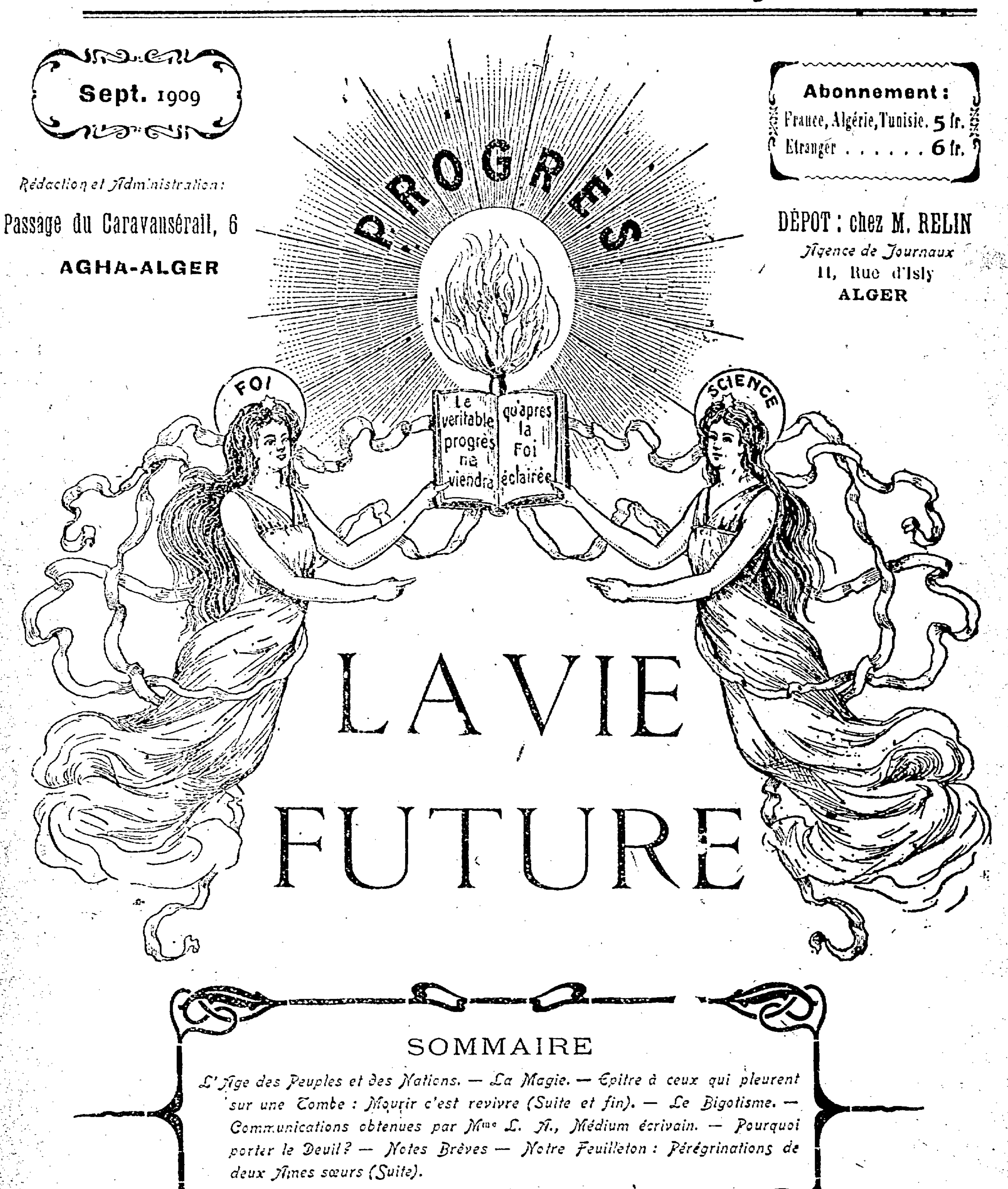
Prix du Numéro : 30 Centimes

Sept. 1909

Abonnement :
France, Algérie, Tunisie. 5 fr.
Etranger . . . . . . 6 fr.

Rédaction et Administration :
Passage du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
11, Rue d'Isly
ALGER



LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

L'AGE DES PEUPLES ET DES NATIONS

La puissance impulsive qui constitue la vie des civilisations fait passer chaque peuple et chaque nation par sept phases différentes et successives.

La première phase, comprenant l'enfance des peuples, est formée de l'homme sorti de l'animalité. Alors les hommes vivant d'une vie animale, se rapprochent de celle des bêtes. Leur intelligence, encore inculte, ne reçoit des impressions que de la force brutale, parce qu'elle est seule sensible. Cette classe d'êtres humains, encore au seuil de l'humanité, vit à l'état le plus sauvage. Elle dispute sa nourriture aux animaux, devenant simultanément la proie les uns des autres. C'est l'homme voisin de l'animal.

La seconde classe comprend les hommes qui commencent à user de l'intelligence et de la raison, encore dans l'enfance Tout apporte quelques améliorations à sa situation normale. Les hommes commencent à se réunir en peuplades, gouvernés par les usages les plus divers et les plus anormaux; n'étant basés que sur la force physique.

La troisième période comprend les hommes, encore sauvages, mais qui commencent à avoir certains rapports avec les peuples civilisés, avec lesquels ils échangent leurs produits naturels contre des produits manufacturés. Ces peuplades aiment les avantures, telles que la guerre, la chasse et tout ce qui est appuyé sur la force physique. Cette classe comprend les peuplades demi-sauvages qui ne vivent que de la vie matérielle.

Chacune de ces périodes de ces peuples primitifs a un culte ou religion en rapport avec sa civilisation et l'état des mœurs qui y domine.

La quatrième période comprend les hommes qui sont entrés dans la civilisation des peuples formés en nation, régulièrement

constitués. Les hommes appartenant à cette classe étant érigés en sociétés, travaillent à leur avancement moral et social. Sans subir encore le rafinement des civilisations qui ramollissent les hommes et leur font rechercher le luxe et les douceurs de la vie, et surtout les richesses et les plaisirs ; ces peuples travaillent à perfectionner leur situation sociale. C'est l'âge des idées généreuses, c'est la période héroïque des nations, c'est le temps des grands sentiments d'honneur des peuples et la vaillance des individus.

C'est dans cette période que la Grèce fit la guerre de Troie et la France les croisades.

La cinquième période comprend les hommes qui entrent en plein dans vie du progrès moral et social ; c'est la phase de la virilité intellectuelle et de l'épanouissement des sciences et des arts. Alors on cherche les beautés artistiques et les belles formes littéraires. C'est l'époque où les hommes cherchent l'unité dans l'harmonie et le développement de tous les progrès. Ce sont les beaux jours de la Grèce et le siècle de Louis XIV.

La sixième période comprend les hommes plus positifs, qui sont devenus spéculateurs, après avoir été spéculatifs. L'application des sciences et des arts aux industries devient l'objectif des savants. C'est la période des inventions et des découvertes ; c'est le règne des chercheurs, des investigateurs et de l'épanouissement de toutes les branches de l'activité humaine. Mais dans cette période transitoire, l'amour des plaisirs, des richesses et des honneurs paralyse les plus belles aspirations de la pensée et les bonnes inspirations morales et sociales. Cette période agitée constitue un intermédiaire flottant entre le doute et l'espérance. Le scepticisme et le persiflage ridiculisent les plus beaux sentiments et les plus nobles aspirations vers un avenir meilleur et des visions plus élevées. C'est une période de transformation où les croyances religieuses, arrivées à leur paroxisme d'abus et minées par les convoitises humaines et la cupidité de certaines classes d'individus, produisent la négation de *l'Etre Suprême* et de *l'âme immortelle*.

Quelles que soient les commotions sociales qui se produisent dans l'esprit des hommes, la solidarité, ce phare lumineux de la

civilisation des peuples et du progrès moral et social des individus, se montre chaque fois que des fléaux ou des malheurs frappent certains membres de l'humanité. Les tendances vers la fraternité universelle font espérer que le jour n'est pas éloigné où la bienfaisance effective s'étendra à tous les hommes, sans distinction de nationalité, de caste, de croyance et d'opinion, cette période de civilisation vacillant entre les anciens errements et les données nouvelles qui se manifestent de toutes parts, sera entraînée par le progrès invincible que rien ne peut arrêter.

Cette marche ascentionnelle vers l'épanouissement de la vérité éternelle est vivement actionnée par le spiritisme qui propage une morale qui est de nature à régénérer l'humanité. C'est la période dans laquelle se trouvent toutes les nations civilisées, qui cherchent à penétrer l'inconnu dans la nature universelle.

La septième période comprend la décrépitude des peuples et la vieillesse des nations. Dans cette phase néfaste, les hommes ramollis par la débauche et toutes les jouissances matérielles manquent de courage et d'énergie pour faire face à toutes les situations.

C'est l'âge caduc des peuples ; c'est la décadence des nations qui marchent d'un pas accéléré vers la vieillesse.

Heureusement que la terre est loin de cette période sinistre, qui a vu disparaître Babylone, Thèbes, aux cent portes, Ninive, Tyr, Memphis, Sidon, les splendeurs d'Athènes, de Carthage, de Rome et de Byzance. Il ne reste, hélas ! de ces célèbres cités et d'autres ayant aussi une grande renommée à peine quelques vestiges enfouis sous les sables du désert. Un linceul gris que le temps a jeté sur ces riches et opulentes métropoles, cachées sous la poussière des siècles, inspire une sombre tristesse. Tant de grandeurs disparues affirment que les peuples ont, comme les jours, leur soleil levant et leur soleil couchant. Toutes ces splendeurs disparues montrent que les nations accomplissent laborieusement leur évolution vers l'axe du progrès et dans la voie de la transformation des êtres et des mondes.

Toutes les grandes nations, après s'être élevées bien haut dans

l'atmosphère de la pure lumière et des beautés terrestres, après avoir gravité dans le mouvement des civilisations sont ramenées vers la force concentrique de la décadence.

L'humanité, après avoir parcouru les différentes phases du progrès des civilisations ; après avoir accompli les sept grandes évolutions de sa destinée, reprend le rang qui convient à chacun de ses membres, dans le monde universel.

Le temps et les défaillances sociales apporteront la caducité et la décrépitude aux voluptueux qui trouvent dans des coupes d'or leur avilissement et leur condamnation qui sera le résultat de la désharmonie qu'ils causent au monde terrestre.

Les hommes de cœur qui aident leurs frères à porter leur lourde croix, et qui compatissent à toutes les souffrances recueilleront l'auréole qui est l'apanage des âmes charitables, qui ont mérité de monter dans les mondes supérieurs.

O hommes, réveillons-nous à la vie de l'âme ; efforçons-nous de répandre les vérités qui servent de base au spiritisme, lequel réunit dans ses principes le summum de la pure morale, dont la pratique concilie tous les intérêts et unit tous les cœurs dans un sentiment commun de solidarité fraternelle.

Déchaud, *Publiciste à Oran.*

LA MAGIE

I

> Il ne faut pas rejeter entièrement les relations superstitieuses et même magiques, afin de voir si dans cette immensité de prétendus miracles on ne trouverait pas quelque opération vraiment naturelle : par exemple, dans ce qu'on dit sur l'action réciproque de certains sujets à des distances assez grandes, sur la transmission qui n'aurait pas moins lieu d'esprit à esprit que de corps à corps.
>
> Bacon.

La magie est presque aussi ancienne que l'humanité. L'homme s'imaginait pouvoir, à l'aide de pratiques particulières et de for-

mules sacramentelles, contraindre les agent physiques d'obéir à ses désirs. Tel est le caractère fondamental de la magie. Cette science avait pour but d'enchaîner les forces de la nature et de mettre en notre pouvoir l'œuvre de Dieu. L'antiquité ne se représentait pas les phénomènes de l'univers comme la conséquence de lois immuables ; elle les faisait dépendre de la volonté arbitraire et mobile d'Esprits ou de divinités. Dès lors, pour soumettre la nature, il fallait arriver à contraindre ces divinités ou ces esprits à l'accomplissement de ses vœux. Ce que la religion croyait pouvoir obtenir par des prières, la magie tentait de le faire par des charmes, des formules et des conjurations.

Alfred Maury a fait un ouvrage remarquable sur la magie et l'astrologie dans l'antiquité et au moyen-âge ; c'est une étude sur les superstitions païennes qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours. C'est à ce livre que nous empruntons les faits dont nous parlons dans notre article.

La magie règne en souveraine maîtresse chez les peuples sauvages ; nous ne nous y arrêterons pas.

Commençons par l'antiquité.

Les empires de Ninive et de Babylone étaient déjà arrivés à un degré de prospérité que plus des trois quarts de l'univers étaient encore plongés dans la barbarie. Dans ce pays, la sérénité du firmament et la majesté des phénomènes célestes attirèrent de bonne heure l'attention. Aussi les Chaldéens et les Assyriens s'astreignirent-ils à une contemplation journalière du ciel et découvrirent-ils quelques-unes des lois qui régissent le cours des astres. De la sorte, les temples devinrent de véritables observatoires. Telle était la célèbre tour de Babylone (Babel), monument consacré aux sept planètes et dont le souvenir a été perpétué par une des plus anciennes traditions que nous ait conservées la Genèse.

Une longue suite d'observations mirent les Chaldéens en possession d'une astronomie théologique reposant sur une théorie plus ou moins chimérique de l'influence des corps célestes sur les évènements et les individus.

Babylone renfermait des magiciens et des sorciers, aussi bien

que des devins et des astrologues. L'interprétation des songes y jouait un rôle important.

Lorsque les conquêtes de Cyrus, roi des Perses, eurent mis fin à l'empire de Babylone, la religion des Perses pénétra jusqu'aux bords de l'Euphrate. Les prêtres du *mazdéisme* (religion perse) héritèrent de l'influence qu'avaient exercée les chaldéens. Ces prêtres, désignés par les Grecs sous le nom de *mages* du mot zend *mog* qui signifiait *prêtre*, étaient aussi en possession d'une science sacrée. Ils passaient pour d'habiles thaumaturges.

Le miracle qui avait valu le plus de renom aux mages était l'art qu'on leur attribuait de faire allumer le sacrifice par le feu céleste. Ce miracle est mentionné par St-Clément, par Grégoire de Tours et par Dion Chrysostome. C'était à l'aide d'une baguette que les mages opéraient leurs prodiges ; c'est pour cela que cet instrument est devenu depuis l'emblème des enchanteurs ; c'est la baguette magique.

Les prêtres égyptiens possédaient aussi des secrets pour opérer des prodiges. La lutte entre Moïse et les magiciens de la cour de Pharaon, mentionnée dans l'*Exode* nous en est une preuve frappante. Ces prêtres réussirent à reproduire les prodiges opérés par le législateur hébreu, nous lisons, en effet, dan l'*Exode*, chapitre VII, verset 11 : « Mais pharaon fit venir aussi les sages et les enchanteurs et ces magiciens d'Egypte firent la même chose par leurs enchantements. »

Cela ne doit pas nous étonner. Le grand monarque d'Égypte, Rhamsès II avait une sœur dont le fils se nommait Hosarsiph (c'est le premier nom égyptien de Moïse). Celui-ci était donc le neveu de Rhamsès II. Il avait reçu son instruction des prêtres égyptiens dans le temple d'Ammon-Râ à Memphis. Il était avant tout le *fils du temple*, car il avait grandi entre les colonnes. Il avait été voué à Isis et à Osiris par sa mère. Ce que Moïse savait, les prêtres Egyptiens le savaient ; il n'est donc pas étonnant qu'ils aient pu opérer les mêmes prodiges.

L'astrologie était cultivée en Egypte avec autant d'éclat que dans la Babylonie. Il semble même que dans la doctrine égyptienne

une étoile particulière indiquait la venue au monde de chaque homme ; cette opinion était aussi celle des mages ; il est fait allusion dans l'Evangile de St-Mathieu, chapitre II, verset 2 : « Et disent : Où est le roi des Juifs qui est né ? car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. »

Chez les Grecs la religion fut de tout temps associée à l'exercice des pratiques superstitieuses qui découlaient de la magie des premiers âges. La divination était exercée soit dans des établissements spéciaux, sanctuaires appelés *mantéions*, soit par des devins de profession. La confiance en certaines formules magiques, en certains charmes, en la vertu de certains gestes était excessive. Ses devins charmaient les serpents, conjuraient les vents et pouvaient même métamorphoser les hommes en animaux.

Il y avait de plus en Grèce un culte qui était à lui seul une véritable magie, c'était celui d'*Hécate*. Cette divinité, personnification de la lune, était la patronne des sorcières.

Il est bien entendu que dans les apparitions par lesquelles Hécate manifestait sa présence, la fourberie s'exerçait sur une grande échelle.

La magie et l'astrologie égyptienne s'introduisirent aussi chez les Grecs, à l'époque où la foi aux anciens Dieux périclitait. Sous le pseudonyme d'Orphée, des idées empruntées à l'Egypte et à l'Asie se greffaient sur les vieilles légendes homériques.

L'*orphisme* mit en vogue les purifications, les exorcismes, les évocations, les expiations. Les prêtres d'Orphée furent de véritables magiciens, des sorciers, des diseurs de bonne aventure qui vendaient leurs secrets, leurs remèdes et leurs prières.

La magie ne s'introduisit à Rome qu'à la suite des doctrines grecques ou orientales. Celles-ci commencèrent à y pénétrer, deux siècles environ avant notre ère.

La divination jouait un rôle considérable dans la religion des Romains. Au temps de Catilina, on rencontrait à Rome une foule de diseurs de bonne aventure, de faux devins ; il y avait aussi des sorciers qui jetaient des sorts et opéraient des maléfices. Des lois sévères existaient contre eux.

Les astrologues abondaient. S'agissait-il de marier une fille, un enfant était-il né, on faisait venir un astrologue pour tirer son horoscope.

Quand Octave vint au monde, un sénateur versé dans l'astrologie prédit la glorieuse destinée du futur empereur. Livie, étant enceinte de Tibère, interrogea un astrologue, Scribonius, sur le sort de cet enfant ; sa réponse fut, dit-on, aussi perspicace.

(*A suivre*) Isidore LEBLOND.

Epître à ceux qui Pleurent sur une Tombe[1]

(*Suite et Fin*)

MOURIR, C'EST REVIVRE !

II

Au mot de réincarnation, chacun sourit, et pourtant !

Pour elle aussi, chers désolés, les preuves abondent.

Preuves antiques et modernes.

On lit au livre des védas de l'Inde : « Si vous vous livrez à nos désirs vous ne faites que vous astreindre à contracter, en mourant, de nouveaux liens avec d'autres corps et avec d'autres mondes. »

Socrate écrit : « Il est certain qu'il y a un retour à la vie ; que les vivants naissent des morts, que les âmes des morts existent. » Platon, son disciple, dit après lui : Notre âme existait quelque part avant d'être dans cette forme d'homme, c'est pourquoi je ne doute pas qu'elle soit immortelle. »

Pythagore nous parle longuement de la transmigration des âmes.

Le Talmud dit que l'âme d'Abel passa dans le corps de Seth et ensuite dans celui de Moïse. Les Hébreux croyaient tellement aux vies successives que lorsque Jésus de Nazareth paraît, la préoccupation du peuple n'est pas de savoir quels sont ses parents, ses

(1) Voir le n° 44 de *La Vie Future*.

antécédents, sa ville natale. Il s'agit de savoir qui il est, quel est le personnage des temps passés qui revit en lui. Est-ce Elie ? Est-ce Jérémie ?

Jésus fait plus, il affirme la réincarnation d'Elie lorsqu'il répond à ses disciples, en leur parlant de Jean-Baptiste. « Et si vous voulez le comprendre il est lui-même Elie qui doit venir. » (Mathieu chap. XI, vers 14). Ailleurs il dit : « avant qu'Abraham fut, j'étais. » (St-Jean chap. VIII, vers 58).

Enfin il répond à Nicodème : « Je vous le dis, en vérité, personne ne peut voir le royaume de Dieu s'il ne naît de nouveau. Ne vous étonnez pas de ce que je vous ai dit : il faut que vous naissiez de nouveau. » (Ev. St-Jean, chap. II, vers 3 et 7).

St-Jérôme affirme que la doctrine des vies successives et progressives était enseignée dans les temps les plus anciens comme une vérité ésotérique et traditionnelle.

Le Coran lui-même nous parle de réincarnation : « Lorsque l'âme a perdu sa coquille, elle s'en forme une nouvelle. — Les âmes des hommes et des animaux reviennent à la terre par le ruisseau de l'enfance. »

« L'homme qui meurt, dit encore le Coran, va à Dieu et renaît plus tard dans un corps nouveau. Le corps reste à la tombe, l'esprit revient. — Le corps n'est qu'un masque que l'âme prend et quitte pour en revêtir d'autres plus tard. — Ceux qui s'aiment se retrouvent dans une incarnation future. »

Charles Fourier était tellement convaincu que nous renaissons qu'il dit dans ses ouvrages : « tel mauvais riche pourra venir mendier à la porte du château dont il aura été le propriétaire. »

Enfin, Maxime Du Camp, Eugène Pelletan, Alex. Dumas père, Balzac, Georges Sand, Michelet, Louis Figuier, Flammarion et, toujours heureux de le nommer, l'immortel Victor Hugo, parlent en termes éloquents de la loi de réincarnation.

Mais tous ces témoignages ne me suffisent pas. J'irai en chercher au sein même de l'Eglise catholique dans les écrits de l'un de ses docteurs, l'abbé Berault-Bercastel, auteur d'une histoire de l'Eglise. Ce docteur dit : « l'inégalité des créatures humaines n'est que

l'effet de leur propre mérite parce que toutes les âmes ont été créées simples, libres, naïves et innocentes par leur ignorance même, et, toutes, par là aussi, absolument égales.

« Le plus grand nombre tombe dans le péché et, à proportion de leurs fautes, elles furent renfermées dans des corps plus ou moins grossiers, créés exprès pour leur servir de prison. De là les traitements divers de la famille humaine. Mais quelque grave que soit la chute, elle n'entraîne jamais le retour de l'esprit coupable à l'état de la brute, elle l'oblige seulement à recommencer de nouvelles existences, soit ici-bas, soit dans d'autres mondes, jusqu'à ce que, fatigué de souffrir, il se soumette à la loi du progrès et s'améliore. Tous les esprits sont sujets à passer du bien au mal et du mal au bien. Les peines décernées par le Dieu bon ne sont que médicinales. »

Ainsi donc, chers désolés, les vies se suivent et ne se ressemblent pas, mais elles s'enchaînent avec une logique impitoyable.

D'après cette loi, les actions d'une vie ont leur répercussion fatale dans la vie suivante. Non seulement l'homme renaît avec les instincts et les facultés qu'il a développés dans la précédente incarnation, mais le genre même de son existence sera déterminé en grande partie par le mauvais emploi qu'il aura fait de sa liberté dans la vie précédente.

Pour se guider, pour assurer le libre arbitre, Dieu a placé, au fond de notre être, un éclair de sa pensée, notre conscience.

Entre chaque incarnation, le vêtement de chair une fois tombé, l'esprit voit le tableau de ses actes, ses pensées, ses volontés, ses désirs. Ses souvenirs s'éveillent.

C'est l'instant solennel, car c'est dans sa propre conscience que l'esprit trouve sa récompense ou son châtiment. Il est son propre juge. Toute sa vie entière se déploie : fautes, faiblesses, misères, pensées, paroles, actions, tout sort de l'ombre. Il revoit ses existences passées, compte les étapes, mesure le chemin parcouru, voit le bien et le mal réalisé. Tout le passé s'explique, l'avenir s'entrevoit.

Vous le voyez, chers désolés, il n'y a ni tribunal, ni jugement,

rien que la loi immuable s'exécutant d'elle-même par le jeu naturel des forces spirituelles et selon l'emploi qu'en fait l'âme libre et responsable.

Tous nous avons déjà subi plusieurs incarnations et nous sommes loin d'en avoir épuisé la série.

Chaque vie mortelle, chaque incarnation temporaire, est un creuset où l'esprit s'épure, une lutte où les facultés se développent, un échelon qu'il doit franchir sur la grande échelle qui mène à la perfection.

Cette doctrine seule est rationnelle, consolante.

Seule elle explique l'homme et justifie Dieu.

Et maintenant — ô âmes attristées ! — ai-je le droit de demander à la mort où est son aiguillon ?

O mort ! quoi que tu sois, sous quelque forme qu'on te présente, tu n'es qu'un mot vide de sens et nous sommes dans un siècle où chaque chose est jugée à sa juste mesure.

Disparais donc à jamais de notre langage, de notre code et de nos usages — ô mort — car tu nais de l'ignorance, de l'obscurité et nous sommes la vie, parce que nous apportons le savoir et la lumière ; oui, la lumière, lumière inéluctable dont la nécessité s'impose.

La raison ne peut admettre, le cœur ne peut accepter, que tout ce que l'homme respecte, croit, aime et désire, n'ait d'autre terme qu'un amoncellement de débris et de ruines ; que la vérité ne soit qu'un leurre, que la justice ne soit qu'un mot. Que l'innocence n'ait aucun recours contre le crime et la violence. Que les lâches, les fourbes et les oppresseurs aient toujours raison contre les opprimés ; que les larmes n'aient aucun droit, l'espérance aucune réalisation possible, que la tombe, enfin, où tout doit s'engouffrer à jamais, emporte avec elle la dernière de nos illusions et sauvegarde, dans ses inviolables ténèbres, toutes les iniquités impunies...

Allons donc ! « Les marbres des tombeaux qui vous effraient sont les portes du temple de l'immortalité, de la justice et de la vérité.

O vous, femmes qui pleurez dans vos longs voiles de deuil !

O vous, hommes qui vous croyez abandonnés par ceux qui vous ont précédés dans l'au-delà ! relevez vos fronts, séchez vos larmes et regardez en face cet espace aujourd'hui sans secrets, sans mystères. Trépassés et vivants sont rattachés les uns aux autres par les liens de leurs existences solidaires.

Plus de déchirements, plus de séparations, le ciel et la terre restent confondus.

O orphelins qui me lisez ! sachez que l'amour maternel, le sentiment le plus saint et le moins égoïse, est aussi le plus persistant dans l'au-delà. La mère continue à s'intéresser, à veiller, sur ses enfants et devient ainsi comme un véritable ange gardien.

Mères ! sachez que les enfants perdus et tant pleurés sont auprès de vous. Le soir, quand la nuit tombe, à l'heure du crépuscule si pleine de poésie et de mystères, ne sentez-vous pas leurs âmes passer près de vous ? N'entendez-vous pas le doux bruissement de leurs ombres ?

O amis et frères ! aimez et croyez à l'amour de vos chers morts et faites, de grâce, une grande place en vos cœurs à l'amour fraternel. Cultivez précieusement sa fleur, elle est un beaume qui vous consolera de toutes les misères de la vie.

Si quelquefois le désespoir tentait de s'emparer de votre cœur, levez les yeux au ciel et ne craignez pas de regarder les étoiles car c'est près d'elles que les âmes que vous avez connues et aimées vous attendent. Cessez surtout de regretter exagérément les morts. C'est là une erreur ayant pour conséquence immédiate de retenir longtemps dans l'astral inférieur ceux qui sont partis. Nos lamentations déréglées et purement égoïstes, les empêchent de s'élever, réveillent en eux les souvenirs terrestres et ramènent l'attention de leur âme vers les choses matérielles.

Si nos morts vont goûter le repos, pourquoi les ramener dans ce séjour de douleurs ?

Point d'air sombre et de vêtements de deuil. Le vrai croyant se réjouit de voir son ami, son frère délivré des entraves de la vie terrestre. Il évite scrupuleusement tout ce qui pourrait être

source de souffrance ou cause de retard dans l'ascension et la progression des âmes.

Mais, me direz-vous, comment obtenir les renseignements, les lumières et les consolations que vous nous promettez par l'intermédiaire de nos chers disparus ?

Simplement en étudiant la sublime doctrine du Spiritisme.—

Spiritisme est un mot désormais bien connu et fréquemment employé. Cependant la plupart des personnes qui se servent de ce mot en sont encore à se demander ce qu'il signifie exactement.

Quelquefois, pourtant, la curiosité intrigue jusqu'à amener l'interrogation sur les lèvres. Le spiritisme est, avant tout, et par-dessus-tout, la science du bon sens. Le spiritisme apporte un évangile autrement élevé et prêche une loi plus sainte et surtout plus rationnelle que nulle autre doctrine. Il se divise en deux parties.

La première, toute religieuse, morale et philosophique, basée sur la logique, le raisonnement et l'esprit des Ecritures.

La deuxième, toute expérimentale, scientifique, venant à l'appui et pour confirmer la première, ce qui nous donne le droit de dire que la science est une Religion et la Religion une Science.

Je ne m'étendrai pas sur le phénomène spirite, il est à la portée de tous. Je me contenterai de vous dire qu'il s'est affirmé, non une fois, dix fois, cent fois, mais un nombre incalculable de fois ; qu'il s'affirme encore chaque jour et de façons diverses ; que de toutes parts s'élèvent les témoignages et les preuves ; qu'il a des observateurs, des expérimentateurs, des défenseurs, dans tous les pays et dans toutes les classes de la Société humaine ; depuis le trône, jusqu'à l'humble mansarde.

Ne croyez pas — chers désolés — que les spirites ne s'occupent que de farfadets, d'apparitions fantastiques, de tables tournantes et d'esprits frappeurs. Ils étudient, raisonnent discutent ; faites comme eux.

Etudiez le Spiritisme et vous verrez qu'il touche à toutes les questions morales, sociales et religieuses. Expérimentez, l'expé-

rience n'est le privilège de personne, elle est, je l'ai dit plus haut, à la portée de tous.

Instruisez-vous, oui, instruisez-vous. C'est par l'étude sérieuse et approfondie du Spiritisme que les ombres qui vous entourent disparaîtront et que, après avoir, à votre tour, vaillamment rempli votre mission et subi victorieusement les rudes épreuves de la vie, vous retrouverez vos chers disparus dans le sein de Dieu notre Père à tous, pour jouir en paix, avec elles, des bienfaits de son amour.

C'est ce que vous souhaite votre dévoué serviteur.

JOSEPH D'ALGÉRIE.

LE BIGOTISME

Mon titre va faire sourire bon nombre de mes lecteurs, qui vont y voir sans doute une attaque contre le catholicisme ou toute autre religion. Eh bien, détrompez-vous; c'est du bigotisme spirite dont je veux parler, le pire de tous.

Le pire de tous j'ai bien dit, et j'irai même plus loin en affirmant que cet état est le plus mortel ennemi, la pierre d'achoppement du spiritualisme. Pour vitupérer de la sorte contre lui j'ai mes raisons, et dussai-je m'aliéner tous les bigots et, à raison même de cela, je dévoilerai son danger pour mettre en garde tous les vrais spirites contre ses agissements.

Je m'explique : tout d'abord ouvrons un dictionnaire et nous trouvons à ce mot « bigotisme » : dévotion outrée et superstitieuse.

Que de choses contient cette explication laconique! Outrée et superstitieuse! C'est-à-dire sentiment borné, étroit, férocement égoïste (le mot n'est pas exagéré) supprimant tous les autres, absence complète du libre arbitre pour les uns et manteaux d'hermine devant couvrir toutes les vilenies pour les autres.

En effet, pour le bigot que lui importe la charité, la fraternité, la solidarité, l'amour de son semblable ; tout ce qui n'est pas sa religion est quantité négligeable et, s'il lui arrive de parfaire à un de ces sentiments, il s'imagine de bonne foi en être facilement lavé par l'intervention de son idole. Et encore de quelle façon s'adresse-t-il à son Dieu ! sa fréquentation outrée du temple, son commerce trop fréquent de sa divinité, finissent par lui donner une sorte de familiarité avec elle qui va parfois jusqu'à l'insolence et toujours jusqu'à la bêtise. A force de la mêler à sa vie, il arrive insensiblement à s'adresser à elle comme à une égale, et j'ai connu une dame qui n'aurait pas fait une crême sans demander conseil à son guide. Ce serait à mourir de rire, si ce n'était triste à pleurer.

Comment voulez-vous après que l'homme à l'esprit sain, raisonnable résiste à cela quand pour s'instruire dans notre belle doctrine il tombe sur un pareil initiateur.

Mais si les spirites passent pour des illuminés, pour des fous, c'est la faute aux bigots ; c'est eux qui forgent de toutes pièces l'arme la plus terrible qui soit : le ridicule.

Donc sus à eux ; démasquez-les, criez bien haut que vous les reniez, préférez leur un athée, un matérialiste, qui eux, au moins, combattent ouvertement, à armes franches faisant des blessures, cuisantes peut-être, mais ouvertes, facilement cicatrisables et qui, par leurs virulences même, provoquent la curiosité des indifférents ; et n'oubliez pas que l'homme qui veut savoir est bien près de la conviction. Tandis que les bigots, par leurs pratiques néfastes, font naître la lèpre du dartre qui s'étend..... s'étend, faisant tâche d'huile et sape sûrement la doctrine par sa base.

Je serais désolé pourtant que l'on confondit le bigot avec le dévot, car le fossé qui les sépare est immense et profond.

Autant l'un est méprisable, autant l'autre est respectable.

Voyez-les tous les deux dans une église ou un temple, le premier va, vient, comme chez lui, parle souvent avec la même désinvolture que s'il se trouvait dans son alcôve, tandis que le second, justement pénétré du respect qu'il doit à ce qu'il adore, s'abstiendra de tout acte répréhensible, sachant très bien qu'une

prière ne saurait laver un manquement conscient à ses devoirs. Il sera bon, charitable ; il comprend qu'un seul de ces actes fera plus auprès du Tout Puissant que la plus longue des litanies.

Maintenant je souhaite qu'aucun de mes lecteurs ne soit visé par cet article. Si le cas se présente, je prie Dieu de lui ouvrir les yeux et de le ramener dans la bonne voie.

(*Médium* : DURAND) Alexis PIRON
1689-1773

COMMUNICATIONS OBTENUES PAR Mme L. A., MÉDIUM ÉCRIVAIN

O amour maternel ! source de vie, de lumière et de dévouement sans bornes !

Dès le berceau, l'enfant confié à ses soins, par Dieu, est entouré d'une sollicitude sans limites. Couvé par une tendresse ineffable, il grandit, s'évertue, et son cœur est ouvert grandement, loyalement à l'horizon qu'il aperçoit et ne comprend point encore.

Ses faibles pas, soutenus d'une main ferme, ne deviennent, désormais, plus chancelants, et son âme imprégnée du tendre reflet de l'amour maternel, sourit au bonheur !...

Il comprend, maintenant, ce jeune chérubin, qu'une ère nouvelle pousse ses facultés intellectuelles, au désir de savoir, de connaître et, un souffle de science l'enveloppe.

Ouvrez vos ailes, jeune oiseau, l'instant est prospice aux confidences et aux souvenirs !

Un peu de ce passé va revivre et vibrer en votre petite cervelle.

L'existence d'antan vous ingéniera à trouver quelque découverte et l'obscurité fera place au jour limpide, pour la réussite de vos projets futurs.

C'est alors, que le cœur d'une mère pèsera d'un poids énorme, profond même, dans cette balance, donnant cours à une carrière convoitée !

Est-il meilleur juge, meilleur soutien, plus discret confident que le sein d'une mère ?

N'avez-vous point grandi, pleuré et ri, dans cette bienfaisante tendresse ?

Oh ! oui, enfant, sache toujours te souvenir du tendre regard qui te guidait et te soutenait, dans les luttes de la vie !

Bien puissante est l'attraction reliant solidement les attaches du fils, envers cette maman si chère, de cette fille que l'on se plaît à toujours voir fillette ?

Toutes les mères possèdent les mêmes fibres étroitement serrées et les enchaînant à leur progéniture adorée !

Aime ardemment, chéri, l'être que le Créateur te donna pour éveiller ton intelligence et développer ton âme !

Garde-lui un souvenir touchant, comme compensation de ce dévouement auquel elle fut astreinte, sa vie durant !

Qu'une pensée, reconnaissante, monte chaque jour vers elle, pour la dédommager de ses peines et de ses tribulations supportées autrefois sans murmure.

L'élan affectueux de son enfant, la ramènera plus facilement vers ce passé qu'elle ne veut point oublier ; la terre renfermant encore, comme en une forteresse imprenable, le cœur de l'aimé, toujours petit, toujours jeunet, pour une maman, aimante et dévouée !

Oh ! oui, puissent vos cœurs toujours, demeurer jeunes, pour nous, qui vous adorons !

Soyez petits par la taille, soyez petits par votre gentillesse, mais soyez grands par l'amour filial.

Charmez-nous par vos paroles enfantines, vos doux sourires, votre franche gaieté, et louez Dieu pour son immuable bonté !

Sans l'Etre Suprême, rien ne pourrait être parfait !

FRANÇOISE LOVÉRA, (1820-1889).

*
* *

O vous ! lumière bienfaisante qui participez à l'éclosion de nos bonnes pensées, qui inculquez à nos penchants retardataires, la

vraie distinction du bien, puisse le Créateur, vous rendre plus éclatante encore !

Vous brillez de feux incandescents, et ravivez, sans cesse, vos couleurs, les rendant plus vivaces, plus brillantes.

— Telles nos bonnes actions, tels aussi nos bienfaits !

Auréolant vos actes, lumière bénie, vous embellissez également nos esprits et nos âmes !

De quelle ardeur, de quels scintillements n'illuminez-vous point nos cœurs, rendus purs, par le courage en la souffrance, par le dévouement sans murmure !

Tout est bonté, dans l'univers, pour tout être animé de sentiments élevés !

Tout est progrès, pour l'esprit, enveloppé de fluides régénérateurs. — Et cependant, il existe des réfractaires, s'opposant entièrement à suivre la vraie vie, la seule ligne pouvant avantager, dans d'immenses proportions, tous les actes découlant de la pluralité de leurs existences.

Ils nient, s'acharnent dans leur entêtement et rendent nulles, ces vies, où la science aurait pu faire d'eux-mêmes, des esprits sages, disciplinés et avides de connaître davantage encore.

Nous ne pouvons que déplorer ce retard opposé à leur bonheur.

Pourquoi différer un avancement spirituel ?

Matériellement et pécuniairement, n'est-il point, pour tous, ici bas, un objet de désir, un sujet de convoitise ?

Oui, mais le métal, les honneurs et les grandeurs représentent, malheureusement le seul point captivant sur terre !

La conscience ?..... Nul ne l'aperçoit !

Pourquoi viendrait-elle troubler les idées concentrées sur un même point : la fortune !.....

Oh ! briller à sa facon ; par le luxe, l'étalage de splendeurs ; n'est-ce point là, le seul but enviable ?

Le reste importe peu... L'âme ? .... essence inconnue, flamme imaginaire ?... Pourquoi s'attacher à de semblables billevesées !

Malheureux, qui essayez de rayer de vos cœurs, alourdis par l'égoïsme, l'existence d'un Dieu bon et miséricordieux, re-

pentez-vous de vos actes blâmables et sortez victorieux, après un sévère retour sur vous-mêmes.

La Toute-Puissance d'un Créateur existe, et tout, dans l'Infini, le prouve surabondamment.

Admirez autour de vous; ces paysages en beauté, ces panoramas sans bornes, et, dans un silence sans trouble, laissez parler votre conscience.

Un hymne d'amour et de reconnaissance chantera au plus profond de votre être, vous persuadant que seul, un rayon lumineux, émanant de Dieu, a pu créer de semblables bienfaits, dont les hommes jouissent, sans se rendre compte, et se délectent chaque jour.

Heurte donc à la porte du bien, frère aimé, frappe un peu plus fort, accentue davantage encore, journellement; et, sans t'en apercevoir, tu auras acquis le droit de franchir le seuil du bonheur le plus pur, et le plus enviable qu'il soit possible de rêver!

Mais, des anges en gardent sévèrement l'entrée, et, pour y avoir accès, il faut pouvoir le mériter.

Je désire votre venue et bénirai votre arrivée dans le séjour des *Elus*.

Louis Armand.

Pourquoi porter le Deuil ?

Ci-dessous, un article paru dans *The Chicago Journal*, par Madeline Deane, au sujet de la mode consistant à porter le deuil comme signe de douleur.

Le vêtement de deuil est contraire, tant à la religion qu'au bon sens. Dans les églises on enseigne la doctrine de la résurrection, on enseigne que mourir c'est entrer dans une nouvelle existence. On excite l'imagination par une description magnifique du Paradis, séjour délicieux où l'on goûte la musique céleste, le bonheur éternel, etc. Mais aussitôt que l'âme a trépassé et que le pauvre corps

est à jamais au repos, on se fait un chagrin immense, alors qu'il y a plutôt lieu de s'en féliciter. On porte l'insigne du désespoir, alors que si notre foi était sincère, on devrait songer au bonheur éprouvé par l'être qui a triomphalement passé des ténèbres à la clarté radieuse du soleil, de l'agitation et des espérances déçues à la quiétude de la paix universelle.

Ceux qui restent ici-bas, devraient également être pris en considération : la vie n'est déjà pas trop souriante et c'est le devoir de tout homme, d'aider à rendre le séjour sur notre planète aussi agréable que l'égoïsme humain peut le permettre. De quel droit, après tout, demandons-nous au monde de prendre sa part de nos peines et parfois d'empoisonner par nos insignes de douleur la joie que certains éprouvent de vivre et de jouir ?

Je connais une femme, bien partagée par la nature, d'un esprit brillant, inaccessible à la tristesse, possédant un rire si franc et si spontané, que le misanthrope le plus lugubre ne saurait résister à la nécessité de se dérider en sa présence.

Il y a un an, à la mort d'un parent et afin de se conformer à la mode strictement observée d'ailleurs par tant de familles, elle fut obligée d'échanger ses vêtements clairs et pimpants, portés depuis son enfance contre le traditionnel noir deuil ; avec ses joyeux rubans disparaissait son bon rire et son heureux optimisme. Au fond, il s'agissait d'une perte nominale : le parent en question lui était peu attaché, mais étant très sensitive, la couleur sombre de ses effets agissait sur son imagination et l'impressionnait au point de la rendre triste et pessimiste.

Je connais une autre femme qui perdit son mari il y a plus d'un an, un gaillard ne valant pas lourd, paresseux et passant son temps à rêver dans le coin du salon pendant qu'elle donnait ses leçons de piano pour subvenir aux besoins matériels de ses enfants. Elle n'eût aucune peine par ce décès, les enfants eux-mêmes avaient peu regretté ce père qui ne remplissait pas son devoir envers eux ; mais la mode exigea que la veuve s'affubla de vêtements de deuil, elle s'y soumit et le porte encore, emplissant la maisonnée d'une atmosphère de mélancolie et de tristesse, alors

que cet intérieur pouvait être plus heureux que du vivant de ce mari et père ivrogne.

Quelle face, que ce ridicule sentiment attristant l'existence des vivants sans aider le décédé en quoi que ce soit... Pourquoi tenir la clarté du soleil par l'ombre de la tombe. Pourquoi ce fétichisme pour la douleur et pourquoi chercher à nourrir le chagrin !

Il est temps que cette coutume moyenageuse prenne fin. Ayant en considération les vivants on ne diminue en rien l'amour sacré et durable dû au mort. Fixons leur souvenir dans notre cœur au lieu de le porter sottement sur le dos.

Quand j'arriverai au terme de mon calvaire je désire ne laisser aucun chagrin comme héritage à ceux que j'aime; pour eux les fleurs continueront à s'épanouir, les oiseaux égaieront toujours les bois de leur joyeux ramage et la nature entière, ardente et belle poursuivra son cours.

Les spirites devraient plus que tout autre protester contre la mode tyrannique relative au deuil. Il est temps qu'on ait une conception plus rationnelle et surtout plus spirituelle de la mort.

A présent on se lamente comme si tout finissait avec la mort alors qu'on reconnait que dans la majorité des cas la mort est une heureuse délivrance, une entrée dans un monde plus beau, plus heureux, plus paisible.

(Traduit du *Light*).



NOTES BRÈVES

« *L'heure viendra où la sagesse des sages et la science des savants seront confondues.* » Ce paroles bibliques vont être confirmées.

Voilà pourquoi des simples, de braves femmes, des concierges ont précédé les savants contemporains dans la croyance aux faits psychiques.

Entre l'ignorant, qui affirme l'existence des fantômes, et le savant qui la nie, c'est le savant qui a la *science*.

Je connais les livres où sont écrits — et écrits par des simples — tout ce que les savants de demain... vont découvrir.

« L'immortalité de l'âme, disait Ernest Renan à M, Hyacinthe Loyson. N'Y COMPTEZ PAS ! »

Malgré l'affirmation de Renan, on va pouvoir y compter.

Sur tous les points du monde, des savants établissent, par la méthode expérimentale, l'existence de l'âme, indépendante du corps — agissant hors du corps.

C'est la débâcle prochaine et, cette fois, définitive du matérialisme.

J'ai entendu le professeur Flournoy dire à son cours de psychologie de l'Université de Genève :

« J'ai constaté des faits en opposition ABSOLUE avec les affirma-
« tions de la science *actuelle*. Le spiritisme ne m'est pas encore
« suffisamment démontré, mais je souhaite que la démonstration
« éclatante soit faite bientôt, ne serait-ce que pour confondre les
« matérialistes. » Ainsi soit-il !

(*Revue Spirite*). ALBIN VALABRÈGUE.



NOTRE FEUILLETON

PÉRÉGRINATIONS DE DEUX AMES SŒURS

(*Suite*)

Cependant les aboiements furieux des chiens de garde avaient réveillé les deux autres garçons de ferme ; on entendit le claquement des volets de la grange où ils couchaient. Alors seulement Juramy songea à se mettre à la poursuite du misérable. Se précipitant dans l'escalier, suivi de Gaëtan, ils arrivèrent dans la cour en même temps que les deux valets de charrue, qui, les yeux bouffis de sommeil, se demandaient ce qui arrivait. Voyant leur maître accompagné de son pseudo-neveu, ils se précipitèrent vers eux :

— « Que se passe-t-il, maître ? dirent-ils presque en même temps. »

— « Mes amis, répondit le fermier, Benoît vient de commettre une
« infamie, il faut que nous le retrouvions pour le punir.
« Mimile, prends Perdreau avec toi, tu iras fouiller les garigues, pen-
« dant que Barthélemy, avec Diamant, battra le bois de pins.

« Moi, et mon neveu, nous parcourons les prairies. Le misérable ne « peut être bien loin, et, avec l'aide de Dieu, nous finirons bien par y « mettre la main dessus. Que chacun s'arme et, à la moindre résistance, « n'hésitez pas à vous défendre. »

Les deux braves garçons avaient une telle confiance en leur maître, que, sans demander la moindre explication sur le genre d'acte qu'avait pu commettre le charretier et aussi, il faut le dire, obéissant à leur sentiment d'antipathie vis à vis de Benoit, ils prirent chacun une fourche en fer, arme terrible dans leurs mains et, suivis des chiens, s'elencèrent dans les directions indiquées.

De leur côté, Juramy et le marquis armés des pistolets des fontes de ce dernier, se dirigèrent vers la prairie, et la chasse à l'homme commença.

Les deux femmes, restées seules, s'étaient mises à la fenêtre de la chambre après avoir pris la précaution de fermer soigneusement la porte et, à la clarté de la lune, elles suivaient du regard les silhouettes des chasseurs qui, à mesure de leur éloignement, s'imprécisaient, et finirent par se perdre dans le lointain.

— « Mon Dieu ! pourvu que ce misérable, se voyant pris, ne leur donne pas un mauvais coup, dit Françoise. »

— « Non mère, ayons confiance, répondit Rosette ; M. Gaëtan et « mon père ont deux bons pistolets et quant à Mimile et Barthélemy, « ils seront prévenus par les chiens et avec leurs fourches ils sauront le « tenir en respect. »

La mère et la fille restèrent encore un moment à la fenêtre puis, n'entendant plus rien, elles rentrèrent dans la chambre et fermèrent les volets.

Alors, du mur même au-dessous de la croisée, une ombre se détacha, qui, rasant la barrière entourant la cour, atteignit le portail et se perdit dans la campagne. Avant de disparaître, Benoit, car c'était lui, montra le poing dans la direction de la ferme en ricanant ; « Ah ! ah ! le neveu « s'appelle Gaëtan et non Jacques, tout ceci cache un mystère. Ah ! « belle Rosette, vous faites fi de moi, patience, mon tour viendra. »

A ce moment, un aboiement de chien en quête se fit entendre dans le lointain. Le charretier haussa les épautes : « Les imbéciles, ils me cher- « chent bien loin quand ils auraient dû commencer par ici. »

En effet quand il s'était enfui, vaincu par le regard étrangement puissant du jeune marquis, après avoir fait claquer bruyamment la porte d'entrée, ce qui avait provoqué l'aboiement furieux des chiens, il s'était glissé tout simplement dans l'écurie, et là, caché derrière la porte, il avait tout entendu, tremblant que les recherches ne commençassent par là. Quand il vit la direction prise par les chasseurs, il respira plus à l'aise, et sitôt leur départ, il se glissa doucement dehors et allait traverser la cour, quand il fut arrêté par la conversation des deux femmes qu'il entendit toute. Après un dernier geste de menace, Benoit se perdit dans la nuit.

(A suivre). UN COLLABORATEUR DE L'AU-DELA.

Le Gérant : E. DURAND.

Imprimerie J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha — ALGER

N° 46 — 4e ANNÉE

Prix du Numéro : 30 Centimes

Octob. 1909

Rédaction et Administration :
Passage du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

Abonnement :
France, Algérie, Tunisie. 5 fr.
Etranger . . . . . . 6 fr.

DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
11, Rue d'Isly
ALGER



LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

Utilité et Importance de la Prière

SES EFFETS

La prière forme l'union de la pensée qui aide et console ; car les aspirations de l'âme vers Dieu et ses missionnaires sur la terre élèvent vers l'Infini l'esprit qui se dématérialise graduellement en se rapprochant des régions éthérées. Il sort, en effet, de chaque invocation des vibrations qui traversent l'espace comme une onde sonore, se répercutant vers l'Infini et les esprits invoqués.

Ces fluides subtils et translucides nous apportent la sérénité, le calme, la paix et le bonheur, échos des régions esthétiques des mondes supérieurs. Ces rayons lumineux éclairent notre intelligence et fortifient nos bons désirs.

C'est de cette flamme pure et féconde que nous arrivent la foi, la charité et la douce espérance. Nos bonnes pensées et nos actions charitables forment une chaîne d'or qui nous rallie à l'Infini. Elles resteront attachées à nous comme un vêtement éblouissant et impérissable, jusqu'à ce que ce vêtement de boue et de misère, qui nous enveloppe sur la terre, tombe à la mort et devienne de la poussière.

L'homme qui tient à marcher vaillamment dans la voie de l'harmonie, qui unit l'humanité à la Divinité et aux mondes supérieurs, doit souvent élever son âme, par la prière, vers le principe souverain de toutes choses.

La prière constituant la vision lointaine des rayonnements infinis des mondes supérieurs, contient l'expression la plus sublime des pensées d'amour universel et de reconnaissance envers Dieu et ses missionnaires de l'humanité terrestre ; elle est surtout la source d'où s'échappent les plus purs parfums de l'âme et le baume le plus suave des cœurs affligés. Elle est la synthèse de l'amour

divin ; elle rallie toutes les humanités et fait jaillir sur les âmes épurées un torrent de faveurs ineffables, car elle est le soleil levant de la fraternité universelle et l'aurore entrevue et pressentie du véritable bonheur. Dans ses élans d'amour, elle forme le langage de la pensée qui unit nos aspirations à celles des régions translucides d'où émane la lumière éternelle, qui est destinée à nous éclairer sur la voie de la vie et de la vérité. Dans son éloquent plaidoyer, et sous l'impression de nos cœurs attendris par les visions célestes qui nous captivent, nous goûtons un bonheur qui nous fait pressentir celui qui sera notre partage dans les mondes supérieurs.

La prière stimule, en outre, la ferveur et les sympathies de nos sentiments et de nos cœurs envers nos frères malheureux ; car elle affermit notre courage, allège nos maux et apaise les soupirs qui s'exhalent de nos cœurs, dans les heures sombres de la vie. Dans sa puissance, elle domine toutes les préoccupations de la pensée et toutes les entraves aux bonnes inspirations divines ; elle constitue un moyen certain de mêler nos voix aux concerts célestes, et nous donne des forces pour nous joindre, par nos aspirations, aux mondes supérieurs. C'est le rêve enchanteur réalisé et la certitude de l'accession de l'âme vers les mondes éthérés.

Il est certain que les plus belles inspirations de l'âme se traduisent par la prière, parce qu'elle est le langage unique qui puisse nous unir à Dieu et aux mondes supérieurs : elle est le parfum de l'âme et l'encens du cœur ; elle est, en un mot, la voix sainte qui obtient des esprits supérieurs la protection qui nous est nécessaire.

Quel est celui d'ailleurs qui, dans ses jours d'amertume de la vie, n'a pas senti le besoin de s'adresser à l'Etre Suprême et aux messagers supérieurs de l'Infini ? Ah ! alors, dans un élan de sa pensée vers Dieu, il a trouvé l'espérance consolatrice et les suaves visions du bonheur à venir.

L'utilité de la prière forme un baume du cœur qui ne peut être rationnellement contestée. L'utilité et la puissance de la prière constituent des vérités indéniables, qui s'affirment par leurs effets.

Comprenant la puissance de la pensée, on ne peut méconnaître celle de la prière qui en est un écho et une émanation.

La prière ne doit pas être considérée comme une vulgaire sollicitation de faveurs terrestres, mais comme un acte d'adoration, d'humilité et de soumission à la volonté de Dieu.

Ceux qui refusent de croire à l'efficacité et à la puissance de la prière se méprennent sur son essence éthérée et sur la grandeur et la sublimité qui lui servent de base et de fondement.

Les sceptiques qui nient ou doutent de l'utilité, de l'efficacité et des beautés de la prière sont des aveugles qui méconnaissent la vision lointaine de son rayonnement vers les mondes supérieurs ; car elle est l'expression la plus élevée de la pensée, qui nous rattache à Dieu et à l'harmonie universelle.

La prière étant le point de ralliement de l'humanité à Dieu et aux esprits supérieurs, forme le soleil levant de la fraternité universelle.

Dans cette pensée, écho du monde infini, on voit qu'elle est la messagère qui porte sur ses ailes diaphanes nos aspirations et nos espérances vers le Tout-Puissant, centre de tout ce qui existe dans le monde universel, elle est d'ailleurs le seul langage qui puisse traduire les élans du cœur et les aspirations de la pensée vers les régions éthérées ; car, non seul ment la prière élève l'âme vers l'Infini, mais encore elle l'unit au monde des esprits supérieurs, missionnaires de Dieu, près de l'humanité terrestre.

La prière, reposant sur la transmission fluidique de la pensée, ne peut être interceptée.

Et puis, le besoin de prier est tellement réel, que l'homme ressent instinctivement le besoin de se rallier aux mondes supérieurs par la prière.

L'utilité et la puissance de la prière est si grande que ceux des invisibles qui souffrent réclament avec instance des prières pour l'allégement de leurs peines.

L'efficacité de la prière est tellement affirmée qu'il résulte de nombreuses expériences qu'elle peut être employée utilement pour la guérison des maladies.

Aussi, la plupart des peuples admettent la prière dans une foule de cas. Elle constitue donc un besoin universel, indépendant des sectes, des religions et des croyances. L'âme affligée se sent plus forte après la prière ; elle se sent consolée, après ces élans du cœur vers son Créateur.

La prière est à l'égard de nos frères qui nous ont devancés dans le monde invisible une identification de pensées et un témoignage de sympathie, qui ne peuvent être oubliés. Repousser la prière, ce serait donc méconnaître la solidarité fraternelle entre les deux mondes.

Le spiritisme affirme l'utilité et la puissance de la prière.

Cette belle et noble croyance donne à la prière toute l'importance qu'elle mérite ; car dans toutes les réunions spirites, la prière est reconnue comme prédisposant au recueillement.

On doit toutefois éviter de se borner à réciter des prières formulées des religions. Mais comme principe général, il importe que chacun prie en particulier comme bon lui semble et selon les inspirations de sa pensée.

Dieu voulant être adoré en esprit et en vérité aucune forme d'adoration n'est donc imposée à ceux qui prient.

Quelles que soient les diverses manières de prier, ces divergences ne peuvent amoindrir l'efficacité de la prière.

La forme de la prière est donc subordonnée au degré d'avancement intellectuel de chacun.

Un élan du cœur d'un esprit élevé, une simple invocation mentale partant du cœur, peuvent résumer de longues prières.

Il appartient donc à chacun de prier mentalement ou verbalement selon ses facultés. Il importe toutefois de ne pas négliger la prière.

Déchaud, *Publiciste à Oran.*



LA MAGIE

II

> Il est certain qu'au fond de toutes ces croyances populaires que les prétendus savants taxent de chimères il y a des vérités cachées qu'il est bon d'exhumer en les débarrassant des extravagances dont on les enveloppe.
>
> J.-J.-A. Ricard.

L'emploi des procédés magiques, aux yeux de l'opinion, faisait, des devins, des hommes dangereux, leurs opérations ayant pour objet plutôt de nuire à un ennemi et de satisfaire une convoitise que d'opérer quelque bienfaisant miracle. De là les peines fréquemment édictées contre les magiciens. Auguste avait proscrit les poètes comme les astrologues; Tibère bannit de l'Italie tous ceux qui se livraient aux pratiques magiques; quatre mille personnes de race affranchie furent, pour ce fait, transportées dans l'île de Sardaigne. Vitellius assigna aux astrologues une époque pour sortir de l'Italie. Ceux-ci répondirent par une affiche qui ordonnait insolemment au prince d'avoir à quitter la terre auparavant et, à la fin de l'année, Vitellius était mis à mort.

Faustine, épouse de l'empereur Marc-Aurèle, avait vu passer un gladiateur dont la beauté l'avait enflammée d'un amour criminel. Vainement elle combattit la passion dont elle était consumée. Elle finit par en faire l'aveu à son époux. On se décida à consulter les chaldéens. Ceux-ci étaient habiles dans l'art de composer des philtres propres à [illegible] naître comme à faire passer les désirs amoureux. Ils répondirent qu'il fallait tuer le gladiateur et que Faustine devait ensuite se frotter avec le sang de sa victime.

Les premiers Israélites avaient, comme les autres peuples, leurs pratiques magiques et leurs opérations divinatoires; ils consultaient les sorts, expliquaient les songes et croyaient aux talismans.

Donnons-en quelques preuves :

Nous lisons dans la Genèse, chapitre XXX, verset 37 : « Mais Jacob prit des verges vertes de peuplier, de coudrier et de châtaignier et il en ôta les écorces. »

Verset 38 : « Et il mit les verges qu'il avait pelées au-devant des troupeaux, dans les auges et les abreuvoirs où les brebis venaient boire, et elles entraient en chaleur quand elles venaient boire. »

Genèse, ch. XX, verset 3 : « Mais Dieu, pendant la nuit, apparut en songe à Abimélec et lui dit : Voici, tu es mort à cause de la femme que tu as prise ; car elle a un mari. »

Dans Jérémie nous lisons, ch. XXIII, verset 25 : « J'ai ouï ce que les prophètes ont dit, en prophétisant le mensonge en mon nom et en disant : J'ai eu un songe, j'ai eu un songe. »

La législation mosaïque proscrivit ces superstitions.

Nous lisons en effet : « Ne vous détournez point après ceux qui ont l'esprit de Python, ici après les devins. »

Néanmoins, au retour de la captivité, les Hébreux rapportèrent dans leur patrie l'usage d'une foule de pratiques du même genre qu'ils avaient puisées à Babylone. Ils croyaient, comme les Egyptiens, que les démons appelés par leur nom étaient obligés d'obéir à l'ordre qui leur était donné ; ils supposaient que ces méchants génies peuvent revêtir des formes bestiales et effrayer l'homme par de hideuses apparitions ; enfin, ils peuplaient, ainsi que les Perses, l'univers d'anges et d'Esprits malfaisants.

Les Juifs désignèrent les principaux démons par les noms des dieux étrangers. Ainsi Béelzébuth était le dieu philistin ; Astaroth était la déesse lunaire de la Phénicie ; Lucifer (Vénus), était adoré comme une divinité par les assyriens.

Malgré leur foi en Jésus-Christ, les premiers chrétiens continuèrent de croire à la vertu des enchantements et des amulettes.

Saint Augustin dit que les démons sont attirés par certains signes, par l'emploi de diverses sortes de pierres, de bois, de charmes et de cérémonies.

Les chrétiens des premiers siècles supposaient qu'on peut évoquer les morts et que les démons ont la faculté de revêtir mille formes décevantes, de prendre la figure d'animaux, de spectres

ou de monstres. Sans doute ils repoussaient comme impie l'usage de la magie, mais ils n'en étaient pas moins convaincus de la réalité de ses effets.

Si nous pouvions, écrit Origène, expliquer la nature des noms efficaces dont se servent les sages de l'Egypte, les mages de la Perse, les brach'manes et les samanéens de l'Inde et ceux qu'emploient les autres nations, nous serions en état de prouver que la magie n'est pas une chose vaine comme Aristote et Epicure l'ont avancé, mais qu'elle est fondée sur des raisons connues, à la vérité, de peu de personnes.

On comprend avec quelle ardeur les empereurs qui avaient embrassé la foi nouvelle devaient poursuivre ceux qui persistaient à s'adonner à la magie.

Deux lois de Constantin de l'an 319 ont pour objet de défendre, sous les peines les plus sévères, l'art divinatoire et l'aruspicine privée.

Les *aruspices* étaient les ministres de la religion chez les Romains; ils étaient chargés de tirer des présages en observant les entrailles des victimes.

Ses successeurs en firent autant ; c'est ainsi que petit à petit se détruisit le paganisme pour faire place au christianisme.

Il y avait encore chez quelques-uns de l'attachement aux anciennes pratiques, mais les formes se rapprochaient de plus en plus du nouveau culte.

En 692 les fêtes d'origine païenne furent complètement interdites par un concile, mais cette défense fut éludée.

Ce paganisme dont on proscrivait les derniers vestiges n'avait plus conscience de lui-même ; ceux qui le pratiquaient ne se croyaient pas pour cela païens ; ils mêlaient seulement, sans le savoir, de vieux rites à ceux qui les avaient remplacés.

Les temples étant abattus, les idoles renversées, la philosophie hellènique proscrite, le polythéisme officiel était détruit ; mais la foi dans les dieux, réduits désormais à la condition de démons et dans la vertu des rites qui avaient jadis constitué leur culte, n'était pas en réalité déracinée. En Grèce, en Asie-Mineure, en

Italie elle perçait encore dans une foule de superstitions populaires et d'usages qui, pour échapper à la proscription, se couvraient d'une apparence de christianisme. Les fêtes par lesquelles on avait auparavant adoré les antiques divinités étaient transportées dans le culte des saints.

L'Italie, surtout l'Italie méridionale garde encore aujourd'hui, dans ses solennités religieuses, la trace du paganisme. Des processions ont au même lieu remplacé les théories qui se déroulaient en l'honneur des dieux dont les saints ont recueilli l'héritage. Le culte populaire de la madone à Naples procède de celui de Vesta et de Cérès.

La fameuse procession de la *Madonna dell' arco* dans laquelle les pélerins reviennent en dansant la tarentelle, au son retentissant des instruments, où chacun orne son front de lierre, de fleurs et agite de véritables thyrses décorés de noisettes et de chapelets, où les dévots, livrés à une folle hilarité, sont montés sur des chariots garnis de feuillage est un reste des pompes champêtres par lesquelles on fêtait Cérès Libera et Bacchus ou Liber, son époux. Ces fêtes ne sont autre chose que les *bacchanales* des anciens Romains où les dendrophores ou thyrsophores portaient de jeunes arbres chargés de fruits et auxquels étaient suspendus des animaux.

(*A suivre*). ISIDORE LEBLOND.



A. S. M. la Reine d'Italie

A PROPOS D'UNE BAGUE

Madame,

La municipalité Romaine a eu l'honneur d'offrir, à votre gracieuse majesté, à l'occasion de son anniversaire et en souvenir de sa noble et inoubliable conduite lors des désastres de Messine, une bague dénuée de beauté comme de valeur.

Cette bague, offrande anonyme de quelque humble femme, fut trouvée mêlée à 32,000 francs, dans un tronc placé sur une promenade par les étudiants de Stockholm au profit des sinistrés de Sicile et de Calabre.

Ce cadeau, ayant une si touchante origine, a certainement ému votre cœur, Madame, au point de faire jaillir de vos royales paupières des larmes de reconnaissance, de pitié et d'amour pour l'inconnue dont l'offrande fut tout un poëme.

Ce poëme, qu'avec votre permission, je crois avoir l'honneur de narrer à votre majesté j'aurais voulu l'écrire avec une plume dérobée à l'aile endiamantée d'un ange du Seigneur et trempée dans le sang d'un martyr. J'aurais voulu sécher ma ligne, tracée sur le plus pur velin, avec de la poussière d'étoiles et renfermer le tout dans une gaîne tissée avec de l'or et des fils de la Vierge.

Hélas ! Madame, celui qui, confus, est à vos pieds est un humble. Un humble n'ayant pour tout bien que le contenu de son cœur. Ce modeste trésor d'amour pour l'humanité, il en fait respectueusement hommage à votre majesté comme celle qui, en tremblant, déposa dans le tronc son unique bijou, l'infime et anonyme anneau qui orne aujourd'hui votre royale main.

Cette femme, je la vois parcourant, affairée, la luxueuse promenade ou un tronc vient d'être déposé. La foule entoure cette urne où chacun va verser « *un peu du superflu et peut être aussi quelque peu du nécessaire.* »

Un bruit métallique se fait entendre. Ce sont les pièces d'or qui s'entrechoquent.

La femme vient d'arriver. Elle ne sait rien, car bien certainement, elle ne sait pas lire ; elle ne comprend rien à cette pancarte qui sollicite, au nom de la souffrance, des désespoirs et des larmes de la Sicile. Elle interroge timidement. Pour qui cet argent ? Et l'enfant auquel elle s'est adressée lui répond :

« Pour les petits orphelins de là bas, vous savez, là-bas à Messine !... »

A ces mots, si simplement prononcés, la questionneuse a pâli, une larme a jailli. Tout le cataclysme s'est déroulé. Elle a vu, les

maisons écroulées, les chaussées défoncées, les gouffres soudainement creusés ; elle a entendu les cris et les appels désespérés. Elle a vu, les corps raidis, les fronts ensanglantés, les membres arrachés. Elle a vu — oh ! ce spectacle ! — des mères affolées, courant au travers des décombres et serrant, contre leur sein sanglant, les têtes blondes et roses de leurs mignons bébés désormais sans pères et sans abris. Elle a vu le ciel noir, la mer démontée, et son cœur s'est glacé...

..... Et le bruit métallique se fait toujours entendre..... D'une main toute tremblante, la femme relève la pauvre robe de coton. Elle cherche dans la poche du jupon, le sou qu'elle veut offrir (car elle ne peut donner qu'un sou). Hélas ! un malheur est toujours suivi d'un autre malheur. Le sou n'est plus là...

Le vieux jupon rapiécé n'a qu'un trou, non encore découvert, et — ô calamité — ce trou est à la poche. C'est par ce trou que le sou s'est enfui privant, ainsi, la femme du plaisir d'être charitable. Désespérée, la pauvre ruinée s'enfuit honteuse, et de ses larmes, et de sa noire misère.

Deux cents mètres sont déjà entre le tronc et la femme quand, tout à coup, cette dernière s'arrête. Son cerveau bouillonne, mille pensées l'obsèdent. Elle sent comme une force qui l'oblige à se retourner. Elle regarde, là-bas, ces gens qui passent, s'arrêtent, fouillent leur gousset et donnent... et donnent encore.

N'y tenant plus, elle revient, le front bas, cherchant comment elle pourra satisfaire l'impérieux devoir d'aider, jusqu'au sublime sacrifice, ceux qui pleurent et qui souffrent.

C'est le printemps, les oiseaux chantent et la brise est très douce. Le châle d'hiver devient momentanément inutile, si on le vendait ?

Le vendre ! ce seul mot remet en mémoire une autre phase de misère et le refus, déjà formulé par la brocanteuse, d'acheter pareille loque... Oh ! cette impuissance d'une âme qui veut, en face de l'inexorable destinée qui refuse obstinément ! cette impuissance, Madame, vous ne la connaissez pas. Votre majesté n'a qu'a vouloir et, sous ses pas, les roses s'épanouissent.

Les roses ! c'est-à-dire, le bonheur. Mais, les épines de ces roses

à qui échoient-elles ? Aux humbles, aux déshérités de la vie, au peuple, qui ne sait que peiner, pleurer, souffrir, et puis mourir !... Pleurer, c'est ce que fit notre sublime pauvresse. Elle le regarde encore, ce tronc qui sonne toujours, ce bruit de pièces d'or lui glace le sang.

Mais la nuit vient. Elle a froid, elle grelotte. Sa pauvre tête s'égare, ses oreilles tintent, ses tempes battent, elle se sent chanceler..... Non, pas là, on pourrait deviner. Les pauvres, Madame, comme les riches, plus encore qu'eux parfois, ont leurs susceptibilités, leur dignité, leur pudeur. Elle part, titubant presque. Elle va, marchant en automate, l'esprit à Messine et le cœur près du tronc qui retourne.....

La pauvre tête lui fait bien mal, elle y porte la main. Soudain un éclair a jailli. Sous la lumière d'un lampadaire elle a vu, à son doigt, briller un anneau minuscule dernier souvenir d'une mère qui n'est plus.

Ciel ! je suis sauvée. Je puis donner, moi aussi, pour les petits sans famille ; on la vendra cette bague, ce sera encore.... quelques sous pour les pauvres affamés. Et la femme, subitement soulagée, rayonnante et légère, revient d'un pas rapide vers l'urne que la nuit couvre de son ombre mystérieuse. La voilà, à nouveau, face à face avec ce tronc qui a cessé de résonner. On passe sans le voir, sans voir non plus la femme, retirer lentement son anneau, le porter à ses lèvres et, solennellement, le glisser dans l'ouverture béante. Un léger bruit a retenti presque aussitôt couvert par le brouhaha de la foule riante et heureuse..... Et ce fut tout.

J'ai dit : personne ne vit la femme glisser son pauvre anneau dans le tronc, déjà riche, sollicitant sur l'opulente promenade. Je me suis trompé, majesté, quelqu'un était là.

Il s'appelait Jésus. Son vêtement était aussi rayonnant que la couronne d'épines qui auréolait son front plein de sérénité. Il souriait.

L'irradiante lumière qui l'enveloppait alla jusqu'à l'infime pauvresse qui, sans comprendre, entendit résonner à son oreille ces prophétiques paroles : « En vérité, je te le dis ; tu as plus donné

que tous ceux qui ont mis dans le trésor car tous ont donné de leur abondance mais toi, tu as donné de ton indigence, tout ce que tu avais, tout ce qui te restait. »

Que puis-je ajouter aux paroles divines de cet admirable et sublime témoin?

Rien autre chose que deux prières, humblement adressées à votre Royale Majesté.

Que cet anneau, d'un prix inestimable, demeure à votre doigt, Madame, jusqu'au jour ou le Très Haut vous rappellera, pour vous accorder la récompense justement due à votre dévouement et votre abnégation en face de la souffrance, et déposer sur votre front toujours royal, une couronne scintillante de l'éclat incomparable des larmes de reconnaissance et d'admiration que votre charité fit verser aux femmes de Calabre et de Sicile.

Qu'après votre départ pour le céleste séjour, cette bague soit déposée, comme une relique, dans un musée et mise en place d honneur pour rappeler aux foules, et la terrifiante catastrophe, et votre sublime conduite, Madame, mais aussi, et surtout, l'acte touchant d'une inconnue.....

En m'excusant de la pauvreté de mes expressions et des incorrections de mon style, je prie, votre Majesté, d'agréer, mes très humbles salutations et l'hommage de mon profond respect.

JOSEPH D'ALGÉRIE.



Une Agence de Communication avec l'Invisible

A Londres, à quelques pas de la grande Cité toute emplie du bruit des affaires, un nouveau bureau s'est ouvert au mois d'avril dernier.

Il n'y a là rien en soi, à première vue, qui puisse vivement frapper l'attention ; c'en est un de plus parmi les dizaines de milliers d'autres. Et cependant le bureau de Norfolk street, le *bureau de*

Julia, représente par son fonctionnement et par le but qu'il se propose d'atteindre, la limite extrême de l'audace de l'esprit humain, car il ne vise à rien de moins qu'à établir des relations entre les morts et les vivants, et sa directrice est une morte.

Pour que le lecteur puisse se rendre compte du rôle extraordinaire et de la place que le bureau de Julia cherche à prendre dans la civilisation du vingtième siècle, il importe de remonter à quelque quinze ans en arrière. Peu de temps après que l'esprit de Mlle Julia A. Ames fut entré en relation médiumnique avec le célèbre écrivain anglais William T. Stead, l'esprit de Julia, qui semble animé dans toutes ses manifestations d'un grand amour des vivants, demanda à M. Stead, dès cette époque, de fonder une sorte d'agence où pourraient entrer en communication les uns avec les autres les vivants et les morts, à la condition que des liens de l'affection la plus pure fussent les seules raisons qui les déterminassent à chercher une satisfaction du cœur si complètement hors nature dans l'état actuel de nos connaissances.

Julia déclarait en effet que le monde est plein d'esprits qui cherchent sans cesse à entrer en communication avec les aimés qu'ils ont laissés derrière eux, lorsqu'ils ont quitté leur enveloppe mortelle. Cependant, ils ne peuvent presque jamais y parvenir. Aussi, d'après Julia, la fondation d'un lieu où viendraient converger les désirs réciproques des vivants et des morts s'imposait.

C'est là l'origine du bureau de Norfolk street, ouvert par W. T. Stead après de longues hésitations qui durèrent quatorze ans. Cédant enfin aux sollicitations sans cesse renouvelées de Julia, il prit sur lui d'obtempérer aux désirs de cet esprit et n'hésita pas à braver l'étonnement et même le ridicule qu'une telle tentative devait soulever dans le monde.

Il ne faudrait pas croire cependant que tous et toutes soient admis à demander un entretien avec les disparus, Julia a fixé elle-même, en qualité de directrice, les conditions d'âme et d'esprit dans lesquelles doivent se trouver ceux qui se présentent à son bureau : le seul motif qu'elle admette comme valable, est celui d'un amour sincère et licite entre le vivant et le mort, ainsi qu'une

certaine étude préalable des principaux ouvrages parus sur la survivance des esprits et la possibilité de leurs communications avec les humains.

Déjà, depuis sa fondation, le bureau de Julia a réussi à établir de nombreuses communications, dont il conserve précieusement les témoignages et, selon la forte expression de W. T. Stead, il a jeté un pont d'un bord à l'autre de la tombe.

Beaucoup se pressent dans les petites pièces de Norfolk street, aux murs recouverts de photographies d'apparitions et de matériations d'esprit. Tous et toutes viennent chercher là quelque consolation au chagrin profond des séparations cruelles, qu'ils espèrent maintenant n'être pas absolues ni complètes.

(*Le Matin*).

POURQUOI A ÉTÉ CRÉÉ LE BUREAU JULIA

Un entretien de W. T. Stead avec l'aviateur Lefebvre tué en aéroplane

---

Le fait de parler d'ouvrir un bureau de communication entre ce monde et le suivant, ce qui paraît à certains une proposition étonnante et fantastique, est cependant logique et pratique. Toutes les grandes religions ont été fondées d'après la conviction qu'il existe un autre monde. De nombreux documents religieux parlent du retour des âmes de l'au-delà de la tombe.

Des philosophes ont argué en faveur de la probabilité de la persistance de la personnalité après la mort. D'une façon presque générale, l'instinct de la race humaine affirme la vérité d'une existence après la mort. Mais jusqu'ici l'existence même du lieu occupé par cette vie future n'a pas été soumis à l'examen scientifique. Qu'y a-t-il alors de plus manifestement naturel que de soumettre cette grande hypothèse à une série d'expériences faites sous la garantie des plus grandes précautions?

Les savants sont avides de rechercher s'il y a des habitants dans

Mars. Ils discutent sérieusement la possibilité d'envoyer de notre planète des signaux aux êtres qui peuvent se trouver sur cette étoile lointaine. Mais lorsque je propose que l'on s'adonne à une petite étude patiente et à des expériences destinées à s'assurer si ceux que nous avons aimés et perdus peuvent communiquer avec ceux qu'ils ont laissés derrière eux, quel *tolle !*

Quels cris d'indignation et d'horreur ! Quel ridicule et quelle aberration ! C'est absurde, c'est monstrueux, c'est présomptueux et je ne sais quoi encore.

A tous ces cris, ces rires et ces insultes, je réponds qu'il est raisonnable tout au moins d'essayer. Les méthodes employées sont simples et pratiques et les résultats ont déjà plus que justifié cette tentative. C'est aussi simple que la solution de l'œuf de Colomb. L'hypothèse que toutes les religions, la plupart des philosophies et l'instinct général de l'humanité suggèrent à notre entendement est qu'après le changement que l'on appelle la mort, la personnalité survit. S'il en est ainsi, ce que nous devons faire pour démontrer la véracité de cette hypothèse est d'entrer en communication avec quelques-uns des disparus. Si cela est impossible, l'hypothèse restera quand même une hypothèse, car la personnalité peut exister malgré le manque de preuves entre eux et nous. Si, d'autre part, la communication peut être établie, ceux qui se trouvent de l'autre côté peuvent régler la question de la continuation de leur existence une fois pour toutes. L'hypothèse deviendra un fait.

Je créai donc le « bureau de Julia » pour soumettre cette question à une épreuve sévère. Le résultat a dépassé mes espérances. Au commencement, je me disais que si seulement dans un cas sur dix, j'aurais pu dire un cas sur un million, l'existence de la vie après la mort pouvait être péremptoirement démontrée, c'en serait assez pour démontrer mon initiative. Mais la moyenne des résultats heureux est de beaucoup supérieure à un cas sur dix ; elle approche davantage de cinq sur dix. C'est-à-dire que, sur dix cas dans lesquels des personnes éprouvées ont demandé au bureau de les mettre en communication avec leurs morts, au moins cinq ont déclaré qu'elles sont absolument convaincues qu'elles ont reçu des

preuves concluentes que leurs soi-disant morts sont toujours en communication consciente avec ceux qu'ils ont été forcés de quitter. En d'autres termes, le bureau a élargi la tombe pour eux, à leur grande satisfaction. Chaque personne qui désire entrer en relation avec les morts est priée de fixer elle-même, avant que le bureau accepte la tentative, les faits qu'elle considérerait comme prouvant de façon irréfutable qu'elle a été en communication directe avec le disparu. Il est surprenant de voir la confusion des pensées qui assaillent le sujet.

Nous ne faisons encore que commencer. Nous avons jeté une ligne par dessus la rivière de la mort, ligne par laquelle nous pouvons communiquer avec ceux qui sont de l'autre côté. C'est un commencement. Plus tard, d'autres lignes seront jetées, un pont suspendu sera graduellement construit, et le temps viendra où un pont de construction solide unira les deux rives, pont à l'aide duquel les vivants et les morts pourront établir des communications constantes et régulières. Il est impossible, vu le peu de temps dont je dispose, de décrire en détail ou même d'indiquer les preuves qui ont été données aux personnes qui se sont adressées à notre bureau. J'aurai peut-être l'occasion d'en parler une prochaine fois.

Mais il est beaucoup plus intéressant de relater un incident remarquable qui s'est produit la semaine dernière au « bureau de Julia ». Il sort du cadre des affaires régulières du bureau, mais comme il éclaire un côté de ses opérations, il mérite d'être cité avec quelques détails. Les membres du « bureau de Julia », à Mowbray House, se réunissent chaque matin, à dix heures, pour conférer avec leur directrice qui, visible aux clairvoyants, occupe le fauteuil présidentiel du cercle. Après des prières et une brève lecture, on lit les messages reçus par les secrétaires automatiques de Julia. Le clairvoyant, couvrant alors sa face avec ses mains, décrit les formes qu'il voit, mais qui sont invisibles pour les autres, et répète les messages qu'il entend. Généralement, ces derniers se rapportent à des affaires du bureau ; mais quelquefois les esprits, attirés par les vibrations sympathiques créées par la

petite réunion, font leur apparition et délivrent des messages à ceux qui sont présents. C'est une intervention inattendue de ce genre que je vais vous raconter.

C'était dans la matinée du jeudi 16 septembre. Le jour précédent j'avais promis à la princesse Wiassemsky de l'accompagner à Mourmelon-le-Grand, près de Châlons, pour assister à des essais d'aéroplane auxquels son fils devait procéder le lundi suivant. Après avoir reçu deux brefs messages de Julia, le clairvoyant dit : « J'entends une autre voix qui parle. » Je cite maintenant les notes suivantes prises sur le carnet du secrétaire :

— Si vous allez à Châlons, je vais avec vous.

M. W. T. Stead. — Qui est-ce qui parle ?

Le clairvoyant. — Je suis mort depuis quelque temps ; mon nom est « Lefebvre ».

(Aussi étrange que cela paraisse, ce nom n'évoquait en moi aucun souvenir. J'étais à l'étranger lorsque Lefebvre se tua et je pensais que ce pouvait être quelqu'un mort depuis longtemps).

Aucun membre du cercle ne reconnut le nom.

M. W. T. Stead. — Connaissez-vous l'aéroplane de Bolotoff ?

— Oui. Dites à ce jeune homme de ne pas être trop téméraire, car il est très probable que son moteur ne va pas marcher normalement. Je ne pense pas qu'il y aura ce que vous appelez un accident, mais qu'il vérifie soigneusement son moteur ; modérez son impétuosité. Vous-même ne montez pas. Il me faut aller là-bas avec vous, car je désire écrire ensuite sur ce sujet par votre intermédiaire.

M. W. T. Stead. — Bolotoff vous connaissait-il ?

— Non ; je l'ai rencontré.

M. W. T. Stead. — Que faisiez-vous de votre vivant ?

— J'étais mécanicien.

Un autre esprit se mit alors à parler et l'incident en resta là.

Le jour suivant, Julia fit au cours de ses communications cette remarque : « Cet homme nommé Lefebvre dit qu'il va avec vous à Châlons. Il espère que vous irez. »

M. W. T. Stead. — Demandez à Lefebvre si c'est lui qui a été tué dans un accident d'aéroplane.

— Oui ; je pensais que vous le saviez.

M. W. T. Stead. — Vous pouvez communiquer directement avec moi. Parlez-vous anglais?

— Non, pas beaucoup; mais je transmets mes pensées au médium et il les traduit en anglais.

M. W. T. Stead. — Connaissiez-vous Bolotoff?

— Je me suis trouvé avec lui. Je pense que son triplan est très bon, mais il fera bien de surveiller son moteur et de voir si tout va bien.

M. W. T. Stead. — Qu'est-ce qui a causé votre chute si rapide?

— Je n'ai pas eu le temps de penser; vous n'avez guère le temps de réfléchir lorsque vous tombez.

M. W. T. Stead. — Dans votre chute si inattendue, avez-vous conservé votre sang-froid?

— Voici ce que j'ai ressenti. J'eus conscience que je tombais, mais avant de toucher la terre j'avais perdu connaissance. Je ne ressentis aucune douleur ni aucune sensation dans mon corps physique. Il me sembla que mon esprit était projeté au dehors. J'eus une sensation de rotation rapide, puis quelque chose céda soudainement et je me trouvai dans l'air, voyant au-dessous de moi mes restes mortels et l'appareil. Ce n'était pas désagréable. Je me rendis compte aussi qu'un être très puissant et qui me calmait était auprès de moi et demain ce même être essaiera d'écrire par votre main lorsque vous serez à Châlons.

Le samedi soir 18 septembre, je téléphonai à M. Bolotoff l'avertissement que j'avais eu à propos de son moteur et qui me venait d'un esprit disant s'appeler Lefebvre. Il me répondit qu'il se tiendrait sur ses gardes.

Le lundi, nous arrivâmes à Mourmelon. Le moteur soigneusement vérifié paraissait très bien fonctionner. Aucune personne au courant des aéroplanes ne pensait que ce moteur pût donner des ennuis. C'était un Panhard à quatre cylindres. Il avait subi

tant d'épreuves et avait été essayé si souvent qu'il semblait impossible qu'il vint à manquer.

Mais à six heures, lorsque M. Bolotoff monta sur son siège, il fut impossible de faire partir la machine. Quelque chose ne fonctionnait pas, la manivelle de mise en marche se brisa et à notre grand regret les essais durent être abandonnés.

Je laisse à d'autres le soin d'expliquer le phénomène. Quant à moi, je me contente de me porter garant de l'exactitude absolue du récit que l'on vient de lire, exactitude que confirment d'ailleurs le compte rendu sténographique ainsi que les déclarations de quatre ou cinq personnes qui entendirent cet avertissement.

W. T. STEAD.

M. W.-T. Stead, qui nous communique l'article qu'on vient de lire, est, non seulement en Angleterre mais encore dans tous les pays de langue anglaise, un publiciste de haute notoriété, et pour son grand talent, pour sa culture intellectuelle, et encore et surtout pour la noble élévation de son idéal moral.

Il ne craignit pas, il y a vingt ans, d'encourir, comme rédacteur en chef de la Pall Mall Gazette, *les sévérités de la justice anglaise pour sa campagne contre la traite des blanches.*

M. W.-T. Stead a aussi combattu souvent par la plume pour une idée qui lui est chère et dont il est un des principaux protagonistes en Europe : le pacifisme.

C'est enfin un croyant sincère en l'immortalité de l'âme ; il va même jusqu'à croire que des communications sont possibles entre le monde des vivants et l'au-delà. C'est pourquoi il vient de fonder le « bureau Julia » sur lequel il nous communique les renseignements ci-dessus.

(Le Matin).



Lettre Ouverte à A. Piron

à propos de son article sur le « BIGOTISME »

Cher Esprit,

Permettez à un croyant qui ne se dit, ni chrétien, ni musulman, ni spirite, ni théosophe, de vous complimenter très sincèrement à l'occasion de votre communication, disons votre article (le mot est plus juste), sur le bigotisme spirite.

Oui, cher Esprit, je vous félicite d'avoir eu le courage de dire : « Si les spirites passent pour des illuminés, pour des fous, c'est la faute aux bigots. C'est eux qui forgent, de toutes pièces, l'arme la plus terrible qui soit : le ridicule. »

Puisse, votre cri : « Sus à eux », être entendu et susciter des énergies, non atteintes de la lèpre de notre temps — la lâcheté — et capables de démasquer enfin tous les spirites-bigots.

Comme vous l'avez dit, le bigotisme est bien le pire de tous les maux, le mortel ennemi du spiritisme après avoir été la pierre d'achoppement de toutes les croyances religieuses qui ont dominé et dominent encore, plus ou moins, les sociétés.

Pour le bigot, le sentiment religieux n'existe que dans la mise en pratique méticuleuse du rituel des religions. Je dis, des religions, parce que, pour le spirite-bigot, le spiritisme est une religion et non *la Religion*.

Cet être néfaste est à la religion, ce que le brouillard du matin est au soleil qui se lève. Quand il parle de la religion, il vous fait penser au néant ; quand il vous parle de Dieu, c'est le Diable qu'il vous montre.

Généralement avare, très sévère pour les autres et rempli d'indulgence pour lui-même, le bigot jalouse tout ce qui est jeune, tout ce qui est beau, tout ce qui vibre, tout ce qui aime. Il reste froid et insensible devant les catastrophes et les malheurs sociaux.

Il explique tout en disant que les victimes ont expié les fautes commises dans une existence antérieure.

Formule très pratique permettant de ne rien trouver, dans son gousset et dans son cœur, pour soulager tes malheureux.

Discuter avec lui, chercher à lui faire entendre raison, l'éclairer sur les agissements peu scrupuleux de certains médiums arrivant facilement à lui faire délier le cordon de sa bourse quand ils ne sont pas jusqu'à lui faire faire à peu près tout ce qu'ils veulent, c'est immédiatement s'aliéner sa confiance, son amitié.

Ce type de spirite est bien une plaie, et pour le spiritisme qu'il compromet, et pour l'humanité dont il paralyse les efforts dans sa course vers le bonheur. Plaie sur laquelle les dévots. à l'esprit sain, ont pour devoir d'appliquer le fer rouge s'ils ne veulent pas être contaminés par leur contact.

Je n'insiste pas quoique, sur cette question, il y ait des volumes à écrire.

J'aime à croire, cher Esprit, que vous nous ferez fréquemment l'honneur de revenir nous donner des pages aussi justement et aussi spirituellement écrites que celles qui m'ont fait vous adresser, de sincères remerciements au nom du Spiritisme, et des compliments pour votre franchise et votre hardiesse.

Croyez, que ces satires seront appréciées comme il convient par quiconque veut rendre à Dieu un culte pur, par qui veut admirer la vérité dans sa splendide nudité, par qui, enfin, veut aimer dans toute la force et toute la sublimité du mot — amour —

Boileau disait, dans son discours au Roi ;

« Le mal est qu'en rimant, ma muse un peu légère
» Nomme tout par son nom et ne saurait rien taire ;
» C'est là ce qui fait peur aux esprits de ce temps,
» Qui, tout blancs au dehors, sont tout noirs au dedans.
» Ils tremblent qu'un censeur, que sa verve encourage,
» Ne vienne en ses écrits démasquer leur visage,
» Et, fouillant dans leurs mœurs en toute liberté,
» N'aille, du fond du puits, tirer la Vérité. »

Soyez, cher Esprit, ce censeur que sa verve encourage. Fouillez, démasquez, dénoncez. Les spirites-bigots vous maudiront, mais

vous aurez aussi, ce qui vaut beaucoup mieux, l'estime des honnêtes gens, des croyants sincères au dernier rang desquels se place votre serviteur.

Cte DE CHATELUS.



COMMUNICATION OBTENUE PAR Mme L. A..., MÉDIUM ÉCRIVAIN

Quelles angoissantes pensées étreignent mon âme, à la vue d'un spectacle aussi poignant !

Que de clameurs désespérantes, cris de souffrances et de larmes !

Et la foule bruyante, pressée, s'écoule en houle joyeuse et affairée !

Que lui importent ces discordances, lorsque brillent à ses yeux les lumières scintillantes d'une fête joyeuse, passée en bonne compagnie !

Bah les pleurs d'affamés ne parviennent point jusqu'à elle !

« Un petit sou !

« J'ai faim !!

« La charité, mon bon monsieur, ma bonne dame !!!... »

De nombreux heurts et l'on a raison, n'est-ce pas, de cette engeance désagréable, mettant à contribution la patience du piéton ! A quoi bon s'inquiéter de cette misère dégoûtante ; le contact même n'est-il pas répugnant ?

Le souci de bien recevoir ses convives, de dresser un succulent menu, n'absorbe-t-il point, suffisamment, l'esprit de ce passant arrêté l'espace d'une seconde ?

Quand donc débarrassera-t-on la terre de ces insupportables mendiants ?

Et comment concevoir une pareille audace !

Le malheureux repoussé, implore quelquefois Dieu, du fond de ce cœur meurtri, et cette prière adressée avec amour et foi porte ses fruits !

Non, âme sensible et croyante, tu ne seras point abandonnée du Créateur bon et miséricordieux. Vers toi, un rayon d'espérance et

de réconfort descendra réchauffer tes membres glacés, transis, par cette atmosphère pénétrante.

Une douce image, sur toi penchée, égaiera ton âme attristée, pendant qu'un charitable terrien, amené là, exprès, fortifiera ton corps par un don qui te permettra de dissiper cette faim tenaillante, laquelle te faisait tant suffrir !

O prière ! monte, monte toujours vers ces cieux sans fin, vers ces mondes où tout n'est que douceur et joie !

Elève ma pensée ; harmonise-la en de touchantes expressions que je voudrais si éthérées !

O vous ! Etre infiniment grand, tout en moi tressaille, lorsque mon esprit se dégage de ces sphères de souffrances, pour planer au-dessus de ces misères humaines !

Attirée, cependant, par les pleurs de mes frères, je combats avec eux et leurs vices et leurs passions.

Je défends ces âmes de tous périls. Je conjure ces fléaux suspendus sur leurs têtes, en attirant, vers l'Infini, ces cœurs, les couvrant d'une aile maternelle, seule préservatrice, pour guider ses enfants dans la voie du bien, et dans le vrai sentier de la vertu.

Qu'un sentiment unanime se répande dans l'univers tout entier. Puissent les bons esprits suggérer aux malheureux déshérités, que la vraie vie, la vraie lumière s'acquièrent par une conscience pure, le désir de bien faire, la charité, et l'abnégation de soi-même, dans les petites et grandes circonstances. Par une existence de dévouement, et enfin, par l'amour en Dieu, amour immuable, grandissant avec les siècles, et par la compréhension de cette harmonie sans nom, harmonie symbolique et puissante, où se résument beautés et grandeur !

O Ciel ! ô amour infini !

MARIE BELLANGER.

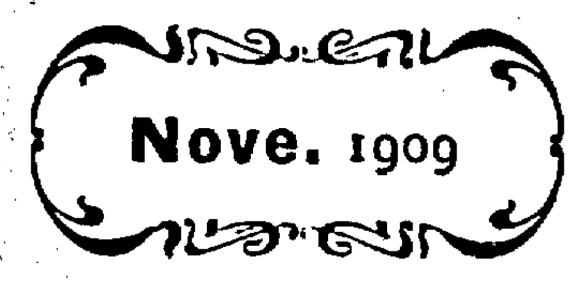


Le Gérant : E. DURAND.

Imprimerie J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha — ALGER

N° 47 — 4e ANNÉE

Prix du Numéro : 30 Centimes



Rédaction et Administration :

Passage du Caravansérail, 6

AGHA-ALGER

Abonnement :

France, Algérie, Tunisie. 5 fr.

Etranger . . . . . . 6 fr.

DÉPOT : chez M. RELIN

Agence de Journaux

11, Rue d'Isly

ALGER

PROGRÈS



FOI

SCIENCE

LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

LA TOUSSAINT

« A ma mère ! »

« Ils disent que le jour de la Toussaint est le jour des morts... je réponds moi que c'est le jour des vivants ».

« Un Esprit. »

Pourquoi ces voiles sombres et ces noires toilettes ?
Errant près des tombeaux, tout parsemés de fleurs ?
Parmi tous ces bouquets de buis et de violettes,
Et que vont arroser de grands torrents de pleurs !
La Toussaint cependant est un brillant symbole.,.
C'est la fête des cieux... et des grands séraphins...
Où l'on doit, cher ami, verser sa pauvre obole
Dans le plat du mendiant qui meurt souvent de faim,
C'est l'esprit tout joyeux, s'élançant dans l'espace,
Pour revoir ses amis, sa femme et ses enfants...
Pour leur toucher la main, quand le vent doux qui passe,
Vient montrer, au matin, les beaux traits de l'errant.
De l'errant, d'ici-bas, qui vague solitaire,
Quand le soir est tombé dans les fleurs du chemin,
Tableau du genre humain, s'endeuillant sur la terre,
Et passant, tout pensif, sans leur serrer la main.
Que je voudrais te voir, ô ma très douce mère !
Quitter ces habits noirs, ces atours de la mort,...
Et célébrer gaiement ce beau jour éphémère,
Sans arrière-pensée et sans aucun remords !

Médium : Victor Joseph Diaz.



LE JOUR DES MORTS

Le *Jour des Morts* ramène parmi nous des souvenirs tristes, car, en ce jour, que nous qualifions jour de deuil, chacun de nous, même parmi les plus indifférents, est obligé de penser à un être chéri, disparu dans la tombe. Ici, telle personne évoque le souvenir de sa mère ; l'imagination, c'est-à-dire la pensée libre de l'esprit, se représente les scènes d'autrefois et voit la chère disparue depuis le jour où, jeune et souriante, elle se penchait sur notre berceau pour nous endormir, jusqu'au jour où, vieille et infirme, sa désincarnation fut pour elle délivrance. La mère évoque le souvenir de son enfant, bébé tant chéri, qu'une mort précoce ravit à son affection. Là, une autre douleur encore assombrit le visage d'autres êtres qui, quelle que soit leur position sociale, quelles que soient leurs occupations, ont tous un point faible, une fibre sensible qui vibre à la souffrance ; les plus indifférents, les plus rebelles à l'attendrissement subissent l'influence de l'air ambiant, se sentent moroses et se joignent à la foule pour venir déposer sur la tombe des aimés disparus une fleur, pensée de regret et d'amour.

Oh ! si nous savions combien, en agissant ainsi, nous faisons d'heureux ! si nous pouvions nous rendre compte de tout le bonheur que procure notre humble présent et, plus encore, la larme qui, de nos cils vient arroser la terre renfermant les dépouilles ; mais, hélas ! nous ne pouvons comprendre tout cela, parce que nous ne pouvons *aimer en toute liberté*, parce que nous sommes pris dans cette fièvre qu'on appelle *la lutte pour la vie*, parce que nos instants sont occupés par les mille travaux qu'exige notre civilisation et les rapports quotidiens avec nos semblables, parce que, malgré notre désir d'aimer, nous ne pouvons le faire, gênés comme nous le sommes par les besoins incessants de notre avenir matériel ; tandis que ceux que nous venons évoquer, à qui nous apportons une larme et une fleur, *ceux-là* sont libres, ceux-là *aiment sans*

entrave, ceux-là sont les compagnons de notre route, ceux-là, enfin, ont souffert *par nous ou avec nous*, et dès qu'il leur est permis de reprendre conscience de leurs actes, ils reviennent nous entourer de leur protection et de leur affection.

Combien, pour eux, est doux cet élan d'amour qui nous rapproche, combien aussi de soulagement et de bonheur nous apportons par nos prières ! Ce jour-là, nombre parmi nous qui ne prient pas d'ordinaire se laissent aller à adresser au Tout-Puissant une prière, une supplication à l'intention de ceux qu'ils ont aimés. Or, cette prière a eu un effet puissant, car le Créateur a voulu que ce jour soit un jour de bonheur et de lumière pour tous ses enfants qui ont racheté, par une *souffrance voulue*, l'orgueil ou la faiblesse de leur nature. Il a voulu qu'en ce jour béni sa gloire pénètre au cœur des plus endurcis en y apportant la chaleur de son amour. Il a voulu que, dans une heure de grâce, disparaissent, pour un grand nombre, les affres du doute et des ténèbres ; il a enfin permis que le prix de nos prières soit doublé afin que chacun de nos aimés puisse profiter, dans une large mesure, de nos bons sentiments, de notre charité, car l'amour n'est que charité et tout acte de charité est un acte d'amour envers le prochain ; toute prière pour un frère est une charité et un acte méritoire pour nous.

Prions donc avec ferveur, avec amour, pour nos chers disparus que nous rendons heureux, qui nous aiment et nous répètent : « Amis, aimez, priez et attendez patiemment le jour où, à votre tour, rentrés dans la grande Patrie, vous reconnaîtrez la puissance divine et la raison de votre existence ! »

H. V.



Le Progrès des diverses Civilisations

Le progrès, qui paraît si lent sur notre petit globe, marche cependant à l'unisson dans le monde universel. Les intermittences qui semblent se produire sur certains points sidéraux, sont plus

apparentes que réelles. Nos existences sur la terre étant essentiellement courtes et éphémères, nous mesurons tout à notre vision terrestre. Tous les mondes étant solidaires, chacun parcourt ses évolutions dans l'espace infini, dans des conditions différentes de durée et de difficultés inhérentes à chaque étape individuelle ou incarnation.

Mais habitués aux choses qui frappent leurs regards, la plupart des hommes bornent leurs aspirations aux faveurs terrestres. Leur horizon ainsi limité les prive des rayonnements pleins d'esrauce et de consolation et du bonheur d'entrevoir les beautés du monde universel. Les hommes qui connaissent les lois du progrès, la marche ascensionnelle des mondes et le progrès des êtres, regardent la vie présente comme une simple station dans le monde sidéral.

Pour étudier utilement la vie réelle et les évolutions de l'âme humaine, il est indispensable de consulter la raison et de s'initier aux vérités cachées de l'antique Orient, berceau des religions et des diverses croyances connues, qui se sont succédées depuis un temps immémorial.

Le cerveau qui pense et le cœur qui désire ont toujours besoin d'une philosophie symbolisant dans sa forme, la croyance de chaque peuple et de chaque civilisation.

C'est cet idéal divin, qui montre à l'humauité les beautés infinies du monde universel. Toutes ces visions, resplendissantes des vérités éternelles, nous font voir le bonheur comme terme à nos douleurs terrestres.

En examinant les beautés de la nature, aux clartés brillantes de la raison, le rideau épais qui nous cachait la réalité des phases de notre existence, tombe et les lueurs divines nous laissent entrevoir les perspectives de notre avenir sous des apparences pleines de charmes et d'immortalité. Alors' la vérité rayonnante de bonheur et de consolations se montre à nos regards étonnés, dans toute sa beauté et sa splendeur. La vertu régénératrice qui nous rapproche de l'Infini devient alors le but de nos efforts et l'illumination la

plu vive et la plus pure, qui brille à nos yeux comme les astres au firmament.

L'homme qui envisage sérieusement la vie universelle ne peut se méprendre sur les opérations de l'âme humaine et les évolutions du monde infini La connaissance de ces vérités nous montre la base de la philosophie ésotérique des peuples anciens. Mais malheureusement la plupart des conquêttes de l'intélligence de ces peuples ne nous sont parvenues qu'après de multiples recherches dans les sciences occultes. Il est certain que les chercheurs des vérités inconnues ne s'arrêtent pas devant les difficultés qu'ils rencontrent dans leurs persévérantes investigations.

Les sublimes enseignements, restés enfouis dans les temples disparus, se révèlent petit à petit, sous les efforfs des apôtres des sciences occultes, qui font des merveilles par leurs découvertes, dans le domaine de l'inconnu, dans la nature universelle.

Quoi qu'il en soit, la destruction de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, qui contenait assurément les documents les plus précieux et des ouvrages d'une grande importance, pour la généralité des connaissances des peuples anciens, a retardé de plusieurs siècles, parmi les nouvelles générations, la diffusion de ces connaissances qui ne pourront être reconstituées qu'après de nombreuses recherches et des investigations multipliées.

Il est certain, toutefois, qu'un travail ardent et persévérant se poursuit pour arriver à la déconverte des anciennes sciences psychologiques, qui ont disparu dans la ruine des temples qui les contenaient ; car ces enseignements cachés, n'étaient donnés qu'aux initiés seulement, qui les recevaient verbalement, et avec l'obligation stricte de ne les communiquer à personne.

Quels que soient les résultats obtenus par les chercheurs, il est certain que bien des merveilles restent cachées dans la poussière des siècles et sous les sables des villes disparues. On ne peut, en effet, se reporter aux beaux jours d'autrefois sans être saisi de regret en face de ces civilisations anéanties.

La civilisation présente plus égalitaire, ne cache pas la vérité au peuple ; car, aujourd'hui, on n'a plus besoin d'intermédiaires pour

apprendre les évolutions des êtres et des mondes et pour connaître les rapports entre les visibles et les invisibles. Tous ces phénomènes et ces manifestations entre les vivants et les morts s'étalent au grand jour devant ceux qui s'appliquent à les connaître. La science universelle s'agrandit et se développe sans cesse aux yeux des hommes qui cherchent la vérité sans prévention et sans arrière-pensée. La voix harmonique, qui chante l'éternel cantique de joie et d'allégresse, montrant à l'humanité terrestre l'espérance consolatrice du bonheur de la vie future, incite tous les hommes de bonne foi à travailler à sonder l'inconnu pour en faire ressortir le connu, dans la mesure du possible de l'état d'avancement de notre globe.

Quoi qu'il en soit, quand on compare les civilisations des anciens avec celles des peuples modernes, on constate le progrès évident des nouvelles générations ; car les tendances unitaires actuelles montrent que la civilisation moderne marche vers la fraternité humaine et la solidarité universelle.

Les guerres meurtrières d'autrefois, sans trève ni merci, qui anéantissaient des villes célèbres et de superbes monuments, qui semblaient défier les siècles, prouvent que ces peuples étaient dominés par une barbarie qui n'existe pas de nos jours. Dans notre siècle de lumières, les vainqueurs ne massacrent pas les femmes, les enfants, ni les hommes inoffensifs ; ils ne détruisent pas sciemment les villes vaincues par rage de destruction. Il y a donc un progrès énorme de notre civilisation sur celle des anciens peuples.

Mais la plaie de notre époque, c'est que le progrés matériel a devancé de beaucoup le progrès moral. Cette marche discordante de ces deux progrès entretient un certain antagonisme social qui menace la société dans ses fondements.

Il résulte de cet état de choses un égoïsme étroit qui paralyse les plus belles aspirations vers l'union fraternelle.

La fortune, mal équilibrée, s'accumule chez les uns au détriment des autres; les riches perdent généralement beaucoup trop de vue qu'ils ne sont que les intendants de Dieu sur la terre et que le superflu ne leur appartient pas ; ils oublient surtout que la bien-

faisance constitue l'acte essentiel de la vie humaine et que les hommes bienfaisants se rapprochent de Dieu par leur générosité.

Il est certain que les commotions sociales qui se produisent de toutes parts prouvent que le capital et le travail, la richesse et la pauvreté, restant ennemis irréconciliables, ne cessent de s'exclure et de se maudire.

Tous les hommes de cœur qui comprennent les grandes vérités psychologiques, doivent s'efforcer de préparer le règne de la paix dans la solidarité fraternelle ; ils doivent surtout poursuivre avec ardeur et persévérance l'œuvre du progrès moral et social.

Malheureusement l'esprit, qui est le centre de toutes les lumières et de la force mobilisante et génératrice de tout progrès est encore confondu avec la matière, par les hommes matériels qui méconnaissent l'immortalité de l'âme et sa marche vers les beautés infinies. Mais ces éclipses partielles disparaîtront à mesure que le progrès moral pénétrera de plus en plus le monde terrestre. Alors l'équilibre social s'établira sur la terre, et le droit et le devoir se compléteront l'un par l'autre.

Alors le spiritisme, qui repose sur la base de tous les progrès de l'âme, servira de trait d'union à tous les rapports confraternels entre tous les hommes, dans la sublime harmonie divine.

Déchaud, *Publiciste à Oran.*

LA MAGIE

III

> Si j'oyais parler des Esprits qui reviennent ou des prognostiques des choses futures, des enchantements, des sorcelleries, il me venait compassion du pauvre peuple abusé de ces folies. Et à présent je trouve que j'estoy pour le moins autant à plaindre moi-même.
>
> Michel de Montaigne.

Des lampes brûlent dans chaque chaumière napolitaine devant l'image ee la Vierge qui a succédé à celle des dieux Lares ; ces

images vénérées se transmettent de père en fils et sont regardées comme le *palladium* de la famille ; on les implore en toute occurrence, on compte sur leur protection plus que sur celle de Dieu et on les voile toutes les fois qu'on médite quelque action déshonnête ou coupable. Dans notre France, les *pardons*, les *ducasses*, les *kermesses* conservent un caractère tout païen. Il y subsista longtemps des usages qui datent de temps antérieurs à l'établissement de l'Evangile ; des processions en faisaient toujours le fond comme pour les fêtes païennes et l'on portait d'ordinaire quelque image qui avait remplacé l'ancienne idole.

L'habitude italienne d'honorer d'un culte particulier les vierges et les saints de certaines églises, (ce que montrent les noms de Notre-Dame de Lorette, de Santa Maria *in Ara cœli*, de Santa Maria Maggiore) est empruntée au polythéisme romain, qui célébrait à certaines époques la fête des divinités de tel ou tel temple.

En Sicile, la Vierge prit possession de tous les sanctuaires de Cérès et de Vénus et les rites païens pratiqués en l'honneur de ces déesses furent en partie transportés à la mère du Christ.

En Grèce, dit Pouqueville, la Vierge qui a remplacé Aphrodite, ouvre les portes de l'aurore, les quarante saints ramènent le rossignol et le printemps ; Saint Nicolas calme les tempêtes ; à Corfou, c'est *Saint Spiridion* ; Saint Georges protège le laboureur et les moissons ; les bergers recommandent leurs troupeaux à *Saint Démétrius.*

Saint Elie vénéré sur les montagnes a été substitué au Soleil (*Hélios*) que l'on adorait sur les cimes qu'il dore de ses feux.

En Italie, Saint Antoine a de son côté pris la place de *Consus* ou de *Neptunus Equestev,* le dieu des courses du cirque ; il est devenu le patron des chevaux. Dans sa *Corinne,* Madame de Staël parle du culte de Saint Antoine.

Non seulement les saints du paradis se sont partagé les attributs des antiques divinités, mais les Dieux ont été parfois changés en saints. L'Aïdoneus de l'Epire est devenu Saint Donat, la déesse Pelina est devenue Saint Pelino, la *Félicité publique* est devenue Sainte Félicité.

La dévotion pour Saint Roch est née de la légende et du culte d'Esculape ; le fils de Thésée, Hippolyte est devenu un saint ; l'étoile *Margarita coronae* est devenue Sainte Marguerite. Saint Michel a remplacé Mercure dont il rappelait les attributs.

Les processions et les prières que faisaient jadis les prêtres romains et les augures pour les vignobles, les plantations et le salut du peuple, furent consacrées sous une forme nouvelle dans les Rogations. Le signe de croix, l'eau bénite, les *Agnus Dei* remplacèrent comme talismans, les charmes et les incantations.

Au lieu de conjurer les tempêtes par des sortilèges, les chrétiens le faisaient en présentant la croix aux quatre points cardinaux et en jetant de l'eau bénite.

On ne prenait plus les sorts comme à Préneste, mais on consultait les Ecritures au hasard ; on tirait à la plus belle lettre avec la Bible. De là l'usage des sorts des Saints qui s'est continué pendant bien des siècles. Les oracles s'étaient tus, mais les tombeaux des confesseurs et des martyrs les avaient remplacés.

Jadis, au puits de Sainte-Tègle, au pays de Galles, les malades qui venaient consulter la sainte offraient, les hommes un coq et les femmes une poule ; cette volaille était placée dans un panier, promenée autour du puits, et portée dans le cimetière. Le malade entrait alors dans l'église et se mettait sous la table de communion, une Bible sur la tête ; il reposait là jusqu'au jour ; puis, ayant fait une offrande de six pences, il retournait chez lui, laissant l'oiseau dans l'église. Celui-ci venait-il à mourir, il était censé avoir pris la maladie du consultant et la cure était regardée comme opérée.

L'Eglise elle-même avait engagé ses apôtres à accepter un certain compromis avec la superstition populaire. Le denier de Caron se dépose en certains lieux dans la bouche du mort.

Ainsi dans plusieurs communes du Jura, il n'y a pas bien longtemps, les gens de la campagne plaçaient sous la tête des morts une croix de bois à laquelle était attachée une petite pièce de monnaie. Dans le Morvan, les paysans, il y a quelques années, plaçaient une pièce de monnaie dans la main du défunt avant de l'enterrer.

Dans certains lieux, la statue d'un saint était plongée comme

celle de Cybèle dans un bain sacré; dans d'autres, une fontaine continuait à recevoir au nom d'un saint les offrandes qu'on lui offrait jadis comme à une divinité.

Il existe un certain nombre de ces fontaines sacrées en Bretagne. A la fontaine de Saint-Elian se tenait jadis une sorte de sybille; celui qui voulait ensorceler autrui lui donnait une rétribution; la sybille enregistrait dans un livre gardé à cet effet le nom de l'individu sur lequel on voulait jeter le sort; on lançait une épingle dans la fontaine et l'opération était tenue pour assurée

(*A suivre*). ISIDORE LEBLOND.



RÉDEMPTION !

Dédié aux Grands, aux Puissants de la Terre

I

Le penseur qui, pareil aux pauvres, va pieds nus
Par respect pour celui qu'on ne voit pas; le Mage
Fouille la profondeur et l'origine et l'âge.
Creuse et cherche au delà des colosses, plus loin
Que les faits dont le ciel d'à present est témoin.
Arrive en pâlissant aux choses soupçonnées,
Et trouve, en soulevant des ténèbres d'années
Et des couches de jours, de mondes, de néants,
Les siècles, monstres morts, sous les siècles géants,
Et c'est ainsi que songe, au fond des nuits, le Sage
Dont un reflet d'abîme éclaire le visage.

VICTOR HUGO.
(*La fin de Satan*).

Prométhée est encore enchaîné sur le rocher terrestre. L'esprit est actuellement l'esclave du corps et le doute subtil, torturant, qui s'infiltre dans l'âme, est bien le vautour sans pitié qui dissèque et dévore le cœur de Prométhée — J'ai nommé l'homme.

Jetons un regard sur le monde et considérons-le avec ce regard froid qui est le regard définitif.

La société humaine est actuellement faite de telle façon que toutes les perditions, toutes les indigences, toutes les catastrophes, toutes les fièvres, tous les ulcères, toutes les agonies, se résolvent

au-dessus du gouffre en une épouvantable grimace de joie. C'est le fait normal, ordinaire, universel, tellement amalgamé à la routine de vivre qu'on ne s'en aperçoit plus.

Partout la vie passive devant l'autocrate illusion ; chacun, à des degrés divers, en est le servile adorateur.

Dans sa grande généralité, l'humanité en est encore aux principes inférieurs, c'est presque l'inconscience pour elle ; c'est l'absence du libre arbitre, elle ne s'appartient pas, elle est à l'ambiance. On vit côte à côte ne connaissant, les uns des autres, que l'aspect et non la réalité.

Tel peuple qui s'enthousiasme d'un bonhomme ne connaît de lui que l'habit galonné ou la couleur du cheval. Tel potentat arrive à prendre, lui et ses galons, ses titres, ses richesses, au sérieux et se verrait bien vide s'il était tout à coup jeté dans la foule avec une casquette, un pantalon troué et crevant la misère.

Tel savant, à air grave, parlera solennellement de la vérité sienne et la déclarera supérieure à toutes.

Telle mère qui pleure un fils ne connaît de lui que l'aspect corporel. Telle fiancée, fleur virginale inconsciente, se passionne pour celui dont elle ne connaît que l'aspect, beau cavalier ou artiste en renom et qu'elle dédaignerait s'il avait l'habit troué du pauvre ou l'emploi du palfrenier. Corps, beauté du corps, vêtement, intelligence plus ou moins grande ; être roi, ministre ou balayeur de rues, être savant, artiste, prêtre ou être idiot ; la famille, la patrie, la société, les honneurs ; être en bas ou en haut de l'échelle sociale, le désir et la satisfaction des désirs, tout ce que nous pouvons percevoir et concevoir, tout est l'aspect du réel qui cependant n'est pas une entité en dehors de l'aspect. Je dirai mieux : aimer, désirer, construire, vivre, dans ce qui passe, dans ce qui a commencé et doit finir avec la grande illusion, c'est être fatalement condamné à souffrir, c'est vouloir allumer sa chandelle là où il fait du vent, emplir le tonneau des Danaïdes ; c'est déclarer éternel ce qui commence et finit ; c'est goûter la joie d'un moment qui mène à la tristesse profonde de la désillusion, au suicide. C'est cueillir la fleur autour de laquelle est enroulé le serpent dont la

morsure donne la mort...... La mort, seul lieu ou celui qui a perdu son âme peut la retrouver. D'autre part, on est absorbé par le palais, on a l'idée fixe dans la jouissance du manger et on ne vibre qu'à cette idée. Ailleurs on est esclave du désir de paraître et on n'obéit qu'à tout ce qui concourt à la satisfaction de ce désir ; c'est l'insatiable soif de l'or conduisant aux pires infamies, aux crimes les plus affreux.

D'autres — c'est hélas, à cette heure, le plus grand nombre — sous l'impulsion du rut, se ruent en de prostituantes conjonctions. Partout enfin, on voit accomplir, avec le cynisme de l'inconscience, les plus infâmes et ignobles bassesses pour obéir servilement aux sens. Tous ceux-là encore, absorbés comme ils le sont en la jouissance sensuelle, adorateurs du moi-personnel, ne sentent pas la réalité qui est en eux. Ils ignorent que ce n'est pas la chair qui est le réel, c'est l'âme.

La chair est cendre, l'âme est flamme. Ils vont même, ce qui est plus désastreux encore, jusqu'à acclamer ceux qui déclarent que l'homme n'est rien autre chose qu'un phénomène moléculaire sorti du néant et qui doit y rentrer. Théorie donnant une soif de bien-être égoïste qui, à l'instar des dogmes religieux, fait tout oser, tout violer Plus de respect de soi-même, plus de respect des autres, plus d'idéal ! C'est la pente fatale conduisant à des crimes tel que le fraticide, l'inceste et le parricide.

Partout le mariage, mais pas d'amour ; partout la famille, mais pas de fraternité ; la richesse, mais pas de conscience ; la beauté, mais pas de pudeur ; la justice, mais pas d'équité ; l'ordre, mais pas d'équilibre ; la puissance, mais pas d'intelligence ; l'autorité, mais pas de droit ; la splendeur, mais pas de lumière. La destinée ? un piège. La situation ? un désespoir. La société ? une haine. Le peuple ? un vaincu !...

« La France, a dit un grand poëte, est toujours à la mode en Europe. L'esprit humain, pour voir clair, se tourne de son côté et aujourd'hui le monde civilisé sent, plus que jamais, le besoin qu'il a de la France. Le peuple Français est encore, maintenant comme

jadis, le soldat de Dieu, son premier apôtre auprès des autres peuples encore endormis à la vie morale libératrice, son mandataire spécial chargé de les émanciper de l'autorité des parâtres et des marâtres sans cœur ! »

Voyons un peu ce qui se passe dans ce grand Etat.

« La France est un sac dans lequel chacun met la main. L'un veut de l'argent, l'autre des places, l'autre un cordon au cou, l'autre une plume au chapeau, l'autre une broderie à la manche, l'autre des femmes, l'autre des nouvelles pour la bourse, l'autre un chemin de fer, l'autre du vin. » Que l'on appelle cela comme on voudra ce n'est, à mon avis, que de la gloutonnerie. Pour tous les grands, pour tous les puissants, gouverner, c'est jouir !.....

Actuellement, l'orage gronde sur le front de la jeune et éblouissante République Française. Le vent de discorde secoue et cherche à ébranler et salir son noble drapeau tricolore. On n'aspire rien moins qu'à violer le droit, déshonorer l'armée. On ruine, on assassine ; les clergés et les magistratures se prostituent, on veut régner enfin avec des complicités telles que la loi finit par ressembler au lit d'une courtisane.....

Chaque jour il faut s'attendre à voir surgir de prétendus sauveurs qui grouperont tous les mécontents autour de leurs étiquettes fallacieuses. Sous prétexte de sauver à nouveau la France, et grâce à la souillure faite, par la canonisation, à la mémoire de la plus pure de nos gloires nationales, on brandira à nouveau l'oriflamme de Jeanne la Pucelle. A nouveau, on voudra voir cet étendard à la joie d'un sacre royal en cathédrale de Reims. Trône et autel travailleront derrière cette bannière ; à l'ombre de ses plis on agira traitreusement et les jeunes gens qui n'auront pas connu les désastres et les hontes du passé, ceux qui, les ayant connus, n'en auront point été corrigés, tous ceux enfin qui auront plus d'appétit que d'honnêteté, se mettront à la remorque de ces ambitieux sans souci du sang qui sera répandu pour défendre d'une part, contre une monarchie éphémère, les libertés si péniblement conquises naguère ; et de l'autre, pour repousser une papauté caduque s'obstinant a opposer une religion de dogmes, de mensonges et de mystères, à

de saines doctrines expliquant la vie et la mort et donnant les plus grandes consolations et les plus suprêmes espérances ; à une philosophie où tout est grand, car tout y est simple ; où rien n'est obscur, car tout y est prouvé ; où tout est sympathique, parce que chaque question y intéresse intimement chacun de nous.

A cette heure, en France, on n'est sûr de rien, ni des regards, ni des sourires, ni des hommes, ni des femmes, ni du valet, ni du prince, ni des paroles d'honneur, ni des actes de naissances. La conscience est côtée au bazar. Chacun se sent frauduleux et se sait suspect. Chacun a ses intentions secrètes.

Ce n'est pas tout. Une phalange de littérateurs, de poëtes, d'artistes, ceux dont les œuvres sont le plus lues ou le plus admirées, au lieu de planer dans les hauteurs sereines des pensées pures et nobles, se complaisent aux descriptions crapuleuses. Ils préconisent la fange et conduisent leurs lecteurs ou leurs admirateurs, dans des milieux infestés où, la contagion aidant, le mal prend des proportions chaque jour plus inquiétantes. Ils font de l'or avec de la honte. L'or est leur idéal !......

L'ignominie monte, s'étend, énorme tâche d'huile, dans tous les domaines ; rien n'échappe à son empire. La situation est tendue, compromise. Le vieux monde s'effondre, l'édifice social craque de toutes parts et on se demande avec angoisse ce qu'il adviendra si la désorganisation et la perte du sens moral, dont nous constatons déjà les effroyables ravages, ne sont pas enrayés par des principes d'ordre supérieur. Hélas ! que pourront les hommes de cœur, que pourront les nobles et généreuses indignations contre le flot d'injures et d'accusations infâmes que les partis se jettent réciproquement ?

Vendu, menteur, voleur, faussaire, etc., etc., sont leurs aménités. Le mal déborde tellement de toutes parts pour opprimer la pensée saine, pour persécuter les faibles, pour favoriser les riches, les puissants, dans n'importe quel domaine — pourvu qu'ils possèdent de quoi acheter les consciences — qu'il n'y a plus de place, vous l'entendez bien — ô grands de la terre — pour les personnes honnêtes. Que ces personnes honnêtes n'ont plus aucun moyen de

faire entendre leur voix attendu que tous les intérêts matériels se liguent pour la bâillonner. Cynisme d'un côté, cynisme de l'autre, tel est le navrant spectacle qui sera offert aux nobles et généreuses indignations qui seront submergées par le flot toujours grossissant des hontes qui s'accumulent, des erreurs qui se propagent, du mal qui monte ainsi qu'une marée hideuse......

Comment l'humanité sortira-t-elle de l'état de crise au milieu duquel elle se débat ?

En montrant à tous la vraie lumière ! Il faut qu'un nouvel enseignement populaire éclaire les âmes car, quoique vous en disiez — ô matérialistes, ô puissants de la terre — l'âme est une réalité. Grands et petits, riches et pauvres, hommes et femmes, enfants, tous doivent savoir, attendu que l'idée que l'homme se fait de l'univers, de ses lois, du rôle qui lui échoit sur ce vaste théâtre, rejaillit sur toute sa vie et influe sur ses déterminations. C'est d'après elle qu'il se trace un plan de conduite, se fixe un but et marche vers lui.

Cet enseignement, aussi scientifique que religieux, expliquera le vrai sens de la Religion sans dogmes, sans culte, sans prêtres, sans mystères. Il établira enfin la justice par la connaissance de la vie, des fins dernières de l'homme, sa place dans l'univers, d'où il vient, où il est, où il va. Il ramènera la foi, transformera les vices en vertus, l'égoïsme en charité, le désespoir en tranquilité. Cette science religieuse fusionnera enfin toutes les écoles, toutes les religions, tous les grands principes de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, du progrès infini et de la réincarnation. Culte conscient de la vérité et de la vertu obtenu par l'étude comparée des diverses grandes religions et philosophies, poursuivie avec l'impartialité d'un esprit sans préjugés et ouvrant enfin à l'humanité une voie sûre au progrès moral.

(à suivre) JOSEPH D'ALGÉRIE.

ALEXIS PIRON ET LES DIJONNAIS

Notre ami et dévoué collaborateur de l'Au-delà, Alexis Piron, le poëte bourguignon par excellence, « qui ne fut rien, pas même Académicien », n'avait qu'un tout petit buste au musée de Dijon. Tout récemment, cette ville, au cœur si français, a inauguré, par de grandes fêtes, sa statue, sur une place publique, à une centaine de mètres de sa maison natale.

A cette occasion, le Ministre des Beaux-Arts, M. Dujardin-Beaumetz a prononcé le discours suivant :

« Messieurs,

« C'est avec raison que, par des manifestations publiques, le pays perpétue le souvenir de ceux qui ont aidé à sa renommée. Si le gouvernement de la République considère comme un devoir d'être toujours représenté aux cérémonies où on glorifie ceux qui ont brillé dans les lettres et les sciences, il appartient particulièrement au sous-secrétaire d'Etat des beaux-arts de rappeler les titres de ceux qui ont remué les cœurs, incité les cerveaux à penser et aidé au progrès intellectuel de la nation. Les artistes et les écrivains sont les interprètes des idées et des sentiments de leurs contemporains. Ils en notent les modes d'action et en traduisent les sensations avec ce particulier relief que donne l'observation directe de la vie.

« Piron est l'une des plus pittoresques figures du XVIIIe siècle ; ses mérites littéraires et plus encore l'éclat d'un esprit jaillissant naturellement d'un cœur généreux ont fait survivre sa mémoire et son nom dans un temps qui restera comme le merveilleux modèle de la grâce et du goût et où tant d'hommes illustres abordèrent audacieusement, avec les clartés de la raison, tous les problèmes scientifiques, philosophiques, politiques et sociaux.

« Vous avez demandé au talent de l'un de vos artistes de fixer dans la pierre les traits d'un compatriote qui occupe une place si

honorable dans l'histoire des lettres françaises. Au reste, le sentiment qui vous a fait élever ce monument a rencontré une sympathie unanime, car le souvenir et le nom de Piron sont significatifs de franchise et de verve narquoise. Ce peuple qu'il a aimé et qui le comprenait voit toujours en lui un des représentants du vieil esprit gaulois.

« C'est, en effet, à ce sens si aigu de la gaieté française, si véritablement aimable dans sa légèreté, si entraînante dans ses folâtres emportements, si enthousiaste même dans l'expression de ses erreurs et quelquefois si naïvement provocatrice dans ses audaces passagères, que Piron doit cette célébrité particulière qui entoure sa bonne figure d'une sorte d'auréole légendaire. Piron est populaire parce qu'il fut peuple, aussi bien par la simplicité de sa vie et de ses goûts que par son robuste bon sens.

« Messieurs, si les pays de brume et de mystère ont inspiré les rêveurs et les élégiaques, si les contrées plus âpres et plus farouches ont donné a leurs poètes de dramatiques accents, c'est à votre Bourgogne, si gaie et si jeune d'allure, généreuse comme ses crus, toute pleine des rires joyeux et des chansons lestes des vendangeurs; que Piron doit le meilleur de lui-même et l'honneur de rester l'une des expressions littéraires du tempéramentf rançais. »

Notre cher ami, bien que décédé depuis 236 ans, se tient toujours au courant des choses de la terre. Il a appris la touchante et sympathique manifestation de ses bons compatriotes et, reconnaissant, il nous a donné, pour être publié dans « *La Vie Future* », la poésie ci-après, à titre de remerciement. H. V.

A MA VILLE NATALE

Lors, Piron était mort. Enfoui sous la pierre.
Sa verve éteinte ; hélas ! sa carcasse poussière.
Dans la terre son corps tout rongé par les vers,
Tous ces chers... ennemis escomptaient, par avance,
Les tours qu'ils lui feraient sans craindre sa défense.
Tous les brocards, les traits, qu'ils avaient sur le cœur,

Leur seraient retournés, pour servir leur rancœur.
Les Beaunois, qui jadis furent privés de vivres
Par le pauvre Piron, de vengeance étaient ivres.
Ils voulaient que son nom, pour la postérité,
Fut synonyme alors de pallard et d'athé.
Sournoisement on vit la sombre calomnie,
Lui tisser un manteau frisant l'ignominie.
Des contes sans esprit furent faits sous son nom,
Qui, publiés partout, ternirent son renom.
Dans l'au-delà, Piron, ne pouvait que... se taire,
Pendant que ricanait à son côté Voltaire ;
Qui, charitablement lui montrait le chemin,
Parcouru pas à pas par ce mortel venin.

....

Mais tous avaient compté sans sa ville natale
Qui, d'un geste, a vaincu cette horde fatale.

....

Dijon ! mon cher Dijon ! au cœur si généreux,
Tu rends un de tes fils, bien ému... bien heureux.
Toi, tu t'es souvenu que le jus de tes treilles,
Etait, pour tes enfants, de l'esprit en bouteilles ;
Et que, dans notre corps, coulait du sang gaulois
Qui faisait pétiller notre verve parfois.
Ton geste est beau Dijon ! Erigeant mon image,
Tu me rends, mon pays, le plus touchant hommage ;
Quoique immatériel, mon cœur s'en souviendra,
Et son affection toujours te reviendra.

Médium : E. Durand. Alexis Piron (1689-1773)



LOMBROSO D'OUTRE-TOMBE

Londres. (*Par fil spécial*). — On a dit à Rome que le professeur Lombroso, peu avant sa mort, aurait promis d'essayer, aussitôt parti dans l'autre monde, de se mettre en communication avec la Société de recherches psychiques, et aurait choisi, comme médium, la célèbre Eusapia Palladino, à qui il a laissé un legs.

Interviewé à ce sujet, M. Stead a déclaré se féliciter de la décision de Lombroso et en attendre avec impatience les résultats qui ne peuvent manquer d'être intéressants. (*Le Journal*).

Une Servante de Ferme Somnambule

Extrait du Journal LE MATIN

C'est à Lyon, près de Pau, sur les côteaux de Jurançon où se récolte le bon vin cher à Henri IV, que notre héroïne a vu le jour, il y a environ dix-neuf ans.

Le docteur qui l'emploie comme fille de ferme croit tout simplement être en présence d'un cas d'hystérie, mais il faut avouer que cette maladie revêt chez la jeune servante des formes bien inattendues.

A toute heure du jour, la petite s'endort brusquement et, les yeux clos, n'en continue pas moins à marcher, à perler, en un mot, à vaquer à ses occupations.

Il y a environ deux ans, Henriette, — tel est son nom, — qui était occupée à traire les vaches, s'enfuit de l'étable en criant : « Mon père vient d'être tué par un coup de fusil ! » Le fait était exact. Surpris en conversation galante avec une femme mariée, le père de la servante, qui essayait de s'enfuir par les toits, avait été tué par le mari à l'heure précise où sa fille avait eu sa vision télépathique.

Mais arrivons au fait qui est l'objet de cette histoire. Il nous a été conté, par le docteur lui même, en présence de plusieurs témoins, au cours d'un récent séjour dans les Basses-Pyrénées. Vous savez nous disait l'aimable praticien que pendant la saison je me rends à Eaux-Bonnes, où je suis médecin consultant.

« Or, le 31 août dernier, un de mes confrères de Pau, le Docteur Meunier qui réside également à Eaux-Bonnes pendant la saison, fut victime d'un vol important. Rentrant chez lui, il trouva les tiroirs de son bureau fracturés et constata la disparition d'une somme de trois mille francs. La police locale ne put découvrir l'auteur de ce vol, et ces derniers temps, deux agents des brigades

mobiles furent envoyés de Bordeaux pour enquêter. Ayant entendu parler de ma bonne, ils vinrent ici me prier de leur confier Henriette. J'y acquiesçai de bonne grâce et tout en les prévenant que je ne croyais pas beaucoup au succès final, tous nous partîmes à Eaux-Bonnes en automobile. « Une fois endormie, la bonne fut interrogée par les agents. Aux questions qui lui étaient posées elle répondit qu'elle voyait les voleurs et indiqua l'endroit où l'argent était caché. Elle nous conduisit même dans un bois où nous découvrîmes des morceaux de jupon qui avaient appartenu, disait-elle, aux voleurs.

Le lendemain, les agents procédaient à une double arrestation.

Ce qui nous a semblé intéressant, ce n'est pas tant d'être certain que la bonne avait vu juste que de voir, pour la première fois peut-être, la justice officielle recourir à l'hypnotisme pour s'éclairer.



NOTRE FEUILLETON

PÉRÉGRINATIONS DE DEUX AMES SŒURS

(Suite)

Les chasseurs, après avoir fouillé inutilement tous les environs, et pour cause, rentrèrent à la ferme. Le lendemain les recherches recommencèrent sur un rayon plus étendu ; mais le misérable avait eu le temps de se cacher et le résultat fut nul, cette fois encore. Au bout de quelques jours on ne parla plus de cet incident et la vie reprit son cours normal à la ferme.

Le jeune marquis, au milieu de la sympathie qui l'entourait, ne songeait plus à passer la frontière, comme c'était primitivement son intention. D'abord pour donner le change, ensuite par goût, il prenait part aux travaux des champs, et cette vie saine et rustique, si nouvelle pour lui, lui convenait parfaitement. Et puis, il faut le dire, la présence de Rosette était bien pour quelque chose dans son irrésolution pour partir. La jeune fille, de son côté ne pouvait rester insensible auprés de ce jeune homme distingué ; et, depuis la nuit où il était intervenu si à propos pour la sauver, un sentiment très tendre à son égard s'était glissé dans son cœur.

Pourtant les jours passaient et cette situation ne pouvait durer pour Gaëtan. D'un jour à l'autre il pouvait être reconnu et livré aux révolutionnaires. La plus simple prudence commandait qu'il quittât la France. Un jour Juramy le prit à part pour lui communiquer ses craintes à cet égard.

Le marquis convint qu'il était temps de prendre une résolution, et il fut décidé que le surlendemain il partirait. — Un évènement imprévu vint détruire ce plan.

Le soir même, après le repas, les deux jeunes gens étaient venus s'asseoir sur le banc rustique adossé à la façade de la maison. Gaëtan avait pris dans les siennes la main de Rosette. Un peu oppressés par l'idée de la séparation proche, ils ne parlaient pas. La nuit était douce. Des nuages blancs, transparents tamisaient la lumière de la lune. Tout autour d'eux régnait le silence reposant de la campagne endormie, à peine troublé par le cri berceur du grillon. Une larme glissa de la joue de Rosette sur la main du marquis ; ce dernier, prenant l'autre main de sa compagne, osa, pour la première fois, déposer un baiser sur ses cheveux. A ce contact, la jeune fille fut secouée par un grand frisson et toute pâle elle tourna la tête de son côté ; alors lui, pressant davantage ses mains, la regarda avec fixité mettant dans son regard tout l'amour qu'il ressentait pour elle.

Chose étrange, il lui sembla que peu à peu les membres de la fillette se raidissaient, ses yeux devenaient hagards... sa respiration précipitée soulevait sa poitrine... puis dans une secousse brusque elle resta comme en catalepsie. — Gaëtan, effrayé allait appeler du secours, quand Rosette d'une voix toute changée lui dit :

« N'appelez pas, elle ne court aucun danger. Voici en deux mots l'explication de ce qui vient de se produire : Sans vous en douter vous êtes un très bon magnétiseur et votre compagne un excellent médium ; tout cela va vous paraître un peu étrange, et tous ses noms sont peut-être inconnus de vous, mais pour l'instant qu'il vous suffise de constater le fait, et d'en profiter ; plus tard, je vous donnerai toute l'explication désirable. »

Le jeune homme stupéfait ne pouvait en croire ses yeux ; machinalement, il avait conservé dans ses mains celles de Rosette.

(A suivre). Un Collaborateur de l'Au-delà.



BIBLIOGRAPHIE

A L'HUMBLE

Enseignements spirites. — Œuvre posthume d'un auteur contemporain par intermédiaire du médium écrivain mécanique Evariste DURAND.

Prix 1 franc. — Paris, Librairie spirite, 42, St-Jacques — Alger : Librairie Rélin, 11, rue d'Isly, et au siège de la Société d'Etudes psychiques, 6, passage du Caravansérail.

Nous donnons, ci-après, quelques appréciations sur ce livre, publié tout récemment par la Société algérienne d'Etudes psychiques.

A l'Humble, est un charmant opuscule de 140 pages, dicté par les Esprits au médium E. Durand. Il est composé de récits poëtiques ou émouvants, dans lequel le spiritisme est exposé d'une manière à la fois simple et entraînante, dans un cadre tantôt champêtre, tantôt agreste. Il renferme des descriptions pleines de grâce et de fraîcheur, par exemple page 118 et suivantes. Ce petit livre, écrit d'une plume exercée, se lit d'un seul trait, comme un roman.

Léon DENIS.

A l'Humble. — Il deviendrait oiseux de parler de spiritisme, si les dirigeants de cette doctrine ne s'entendaient à merveille pour nous faire part des manifestations de toutes sortes qui se déroulent sous leurs yeux.
Notre excellent ami, M. H. Verdier, directeur d'école et en même temps directeur d'un groupe spirite à Alger, nous en a donné le menu tout dernièrement par la publication d'un opuscule dédié A L'HUMBLE, renfermant des *Enseignements spirites* et une *Œuvre posthume d'un Auteur contemporain* par intermédiaire d'un médium écrivain mécanique.
Les enseignements du spiritisme prennent dans ce livre, merveilleusement écrit et d'une bonne et saine morale, des téintes si poétiques et si vraisemblables, qu'on s'y laisse aller comme aux plus séduisantes créations. L'auteur (X... ou Z...) a adapté avec une rare justesse aux nuances vaporeuses de sentiments que réclamait le mysticisme du sujet un merveilleux talent descriptif, une netteté de dessin, une vivacité de coloris qui donne à ses peintures des teintes de pastel.

(Le Clairon).

A l'Humble. — Qui aura le bonheur de lire le nouvel ouvrage de Z..., y trouvera les brillantes envolées de Zola dans la description de Paraclet. Je souhaite à chaque lecteur l'abondance d'émotion que sa lecture m'a procurée — à ce point même — que je n'ai qu'un regret : manquer du

nécessaire pour offrir à profusion ces magnifiques communications à tous les enfants. Ils y apprendraient à ne pas devenir les révoltés qui sont la honte d'un peuple libre.

(La Vie Nouvelle) O. COURIER.

A l'Humble. — Tel est le titre d'un petit volume que nous venons de recevoir et qui nous a grandement intéressé... Il offre d'ailleurs un double intérêt... par le préambule ou préface qui fait apparaître inopinément devant nous une personnalité littéraire des plus en vue et récemment disparue de ce monde..., ensuite par la lecture attachante du volume.

Nous laisserons au lecteur la satisfaction de découvrir lui-même le nom de la personnalité en question, lequel, d'ailleurs transparaît assez clairement sous la simple initiale Z... Et, nous attachant plus particulièrement au fond même du livre, nous pouvons affirmer que rarement lecture nous a plus fortement ému.

Sous forme de contes, légendes et nouvelles, il y a là des pages délicieuses tant au point de vue du charme du style que de l'intérêt et de la moralité. La plupart de ces pages ne dépareraient certes pas les plus beaux recueils de lectures morales... L'esprit et le cœur y trouvent une lecture réconfortante qui les élève jusqu'à la foi véritable... celle qui n'est pas l'ennemi de la raison, mais son guide.

Nous sommes persuadé que ceux de nos lecteurs qui voudront bien se procurer ce très intéressant ouvrage nous sauront gré de le leur avoir signalé.

(Le Progrès Spirite) J. THÉO.

NOTA. — Dans un but de propagande et de vulgarisation de notre chère doctrine spirite, le Conseil d'administration de la Société Algérienne d'Etudes psychiques a décidé, dans sa réunion du 21 octobre dernier, d'abaisser le prix de cet intéressant ouvrage, afin de le mettre à la portée de toutes les bourses, surtout de celles des humbles.

Pris au siège de la Société, 6, passage du Caravansérail, à l'adresse du Trésorier, le livre à l'Humble ne coûtera que 0 fr. 60, rendu franco par la poste.

Nous prions tous nos frères en croyance, notamment les Directeurs de journaux ou de Groupes spirites de vouloir bien nous aider dans notre œuvre de diffusion.

H. V.

Le Gérant : E. DURAND.

Imprimerie J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha — ALGER

N° 48 — 4e ANNÉE Prix du Numéro : 30 Centimes

Décem. 1909

Rédaction et Administration :
Passage du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

Abonnement :
France, Algérie, Tunisie. 5 fr.
Etranger . . . . . . 6 fr.

DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
11, Rue d'Isly
ALGER



LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

ALGER
Imprimerie Ouvrière, J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha

1909

La Sagesse et la Vertu, Rayons de l'Infini

Le temps s'enfuit avec rapidité ; mais une main céleste trace et écrit en lettres de feu tous les évènements et tous les actes de la vie humaine, destinés à être gravés d'une manière indélibile dans le livre de vie de chacun, qui servira à établir sa situation bonne ou mauvaise, à son retour dans la patrie commune.

Heureux donc ceux dont la vertu s'est accrue graduellement, et dont le temps mesure la marche ascensionnelle du progrès et de la sagesse.

L'homme de bien s'élève par ses bonnes œuvres vers les régions sereines de l'infini, se rapprochant sans cesse de Dieu, centre de tous les biens, de la sagesse et de la vertu.

Armé d'un courage invincible et soutenu par ses esprits protec teurs, il reste ferme à son poste, et, invulnérable au milieu de peines et des ennuis, pour lui, la foi en la sublime croyance e Dieu et en l'immortalité de l'âme reste unie au monde invisible

Tous les phénomènes de la terre et du monde universel l montrent son immortalité et la route qu'il doit suivre pour accoı plir fidèlement sa destinée La raison lui prêche cette grande véri et le cœur la désire ; car cette vérité fondamentale constitue chaîne qui unit le temps à l'éternité et rallie tous les homme l'harmonie universelle.

Mais malheureusement le livre de la vie de chacun est rarem marqué à chaque page par des actes de vertu ; elles restent s vent blanches faute de mérite et d'actes de bienfaisance.

Le vrai sage s'entretient avec sa pensée et cherche toujo l'Infini dans ses aspirations.

La sagesse produisant la vertu, l'homme sensé doit s'efforcer progresser sans cesse en mérite.

La vertu et la sagesse sont seules immortelles, dans les act humaines, puisqu'elles éternisent les joies les plus douces e parfait bonheur.

La science est frivole et l'art est vain, quand ils ne sont pas fondés sur la sagesse et la vertu, car les hommes vertueux et charitables marchent sûrement vers un avenir de vrai bonheur ; ils trouvent, en effet, dans l'au-delà, la situation qu'ils se sont préparée par leurs mérites.

La vie intellectuelle a pour nourriture la pensée, pour air vital le sentiment et pour exercer sa force, la volonté réellement ferme et déterminée. Mais dans l'échelle des facultés humaines, il faut placer au rang le moins élevé l'imagination, au milieu, la volonté et au sommet, la raison.

Quoi qu'il en soit, pendant la vie humaine, les facultés se développent graduellement. En effet, l'enfant rêve, l'adolescent désire et l'homme pense.

L'art de commander soi-même est le commencement de la sagesse.

Dans l'ordre de la nature, le présent est l'œuvre du passé et l'avenir sera l'écho du présent, car, rien ne s'efface, tout se superpose ; rien ne se perd, tout s'accumule. Les choses qui paraissent enfouies sous les cendres de l'oubli reparaîtront plus radieuses de beauté et d'immortalité. La vertu qui semble dormir dans l'ombre se manifestera dans toute sa splendeur.

Les efforts de ceux qui travaillent pour la régénération morale et sociale se réveillant sous la force d'un rêve printanier, dissiperont la tourbe matérialiste et athée qui entrave le progrès de l'âme humaine vers les splendeurs de la vérité divine. Mais l'âme limpide et pure est semblable au rayon lumineux et clair qui se joue dans une goutte de rosée, dont la transparence ressemble à une perle brillante de beauté.

Il y a pour l'homme qui réfléchit sur les beautés translucides des mondes supérieurs une ivresse profonde, un charme inexprimable enveloppant des sensations intimes qui sont un écho du bonheur des mondes éthérés.

Les délices que procurent les suaves pensées sur l'au-delà transportent l'homme vertueux vers l'infini des cieux et lui montrent cette immensité infinie où les beautés des mondes se succèdent,

sans cesse dans les hautes régions révélant un bonheur dont celui de la terre n'a pas le moindre reflet.

Ah! ces réminiscences trop oubliées par les jouisseurs de la vie terrestre forment cependant les plus purs éléments des joies que la terre nous octroie dans les heures de calme et de réflexion. Ces impressions si pleines de beauté et de grâce sont assurément un élément puissant pour l'âme pure qui sait les goûter.

Mais l'homme vaut que ce que vaut son cœur et ses sentiments de bienfaisance.

Ah! ne perdons pas de vue l'étoile scintillante qui nous montre la route infinie que nous devons parcourir et les bonnes œuvres que nous devons accomplir. Ce sont là les éléments vers lesquels l'homme sage et vertueux doit s'orienter.

L'amour de nos semblables porte en lui-même le diadème de toutes les vertus et le principe sublime de la vraie sagesse, puisque la charité n'est que l'amour divinisé; il engendre tous les élans généreux du cœur humain et soutient le courage des héros et la vertu des âmes d'élite qui savent envisager leur destinée et remplir leur mission terrestre.

L'amour de nos semblables est la panacée infaillible contre tous les maux, il est le baume de toutes les souffrances, car il élève l'âme sur les ailes de l'espérance vers les régions infinies.

Cette philosophie pleine de grandeur est la clef du bonheur véritable et le lien sacré de l'union qui doit régner sur la terre.

L'homme souffre parce qu'il ignore ou méconnait les lois universelles et qu'il ne sait pas se conformer à l'harmonie qui aplanit toutes les difficultés.

Quoi qu'il en soit, il ne faut pas perdre de vue que les phases pénibles de la vie sont quelquefois nécessaires pour inciter l'homme à sortir de son insouciance et de sa torpeur; mais dans ces heures pénibles de la vie il doit s'efforcer de s'unir à la vie d'harmonie qui unit l'homme à Dieu.

La douleur est d'ailleurs l'instrument le plus puissant de progrès, car sous son étreinte, l'âme s'éveille aux beaux sentiments qui la ramènent vers l'Infini. Mais généralement les maux qui

affligent l'humanité sont aggravés par les hommes ; car s'ils connaisaient bien leur véritable destinée, leurs yeux s'ouvriraient à la lumière et leur cœur au repentir. L'égoïsme serait alors remplacé par la solidarité fraternelle.

L'homme sage et bienfaisant est celui dont l'âme vertueuse renferme un trésor de sagesse, prêchant par l'exemple la morale qu'il enseigne. Les homme bienfaisants et vertueux sont d'autant plus estimés que leur bienfaisance est réelle, effective et désintéressée.

La pratique de la sagesse et de la vertu constitue l'art de trouver le véritable bonheur ; car il est beau de faire le bien à l'égard de ses semblables sans pensée de retour et de reconnaissance.

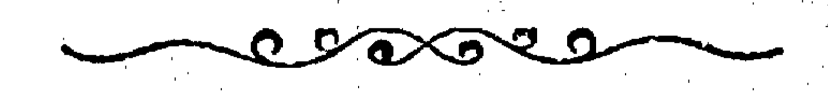
La bienfaisance est une vertu tellement éthérée qu'il faudrait une main divine pour la décrire dans toute sa splendeur.

L'homme véritablement vertueux, dont les jours sont remplis de bonnes œuvres, tombe dans la saison du soir de la vie sans crainte ni appréhension de son passage dans le monde invisible. Il est heureux, au contraire, d'aller rejoindre ses frères qui l'ont devancé dant la tombe. Pour lui le soir de la vie est calme et tranquille ; car l'espérance fondée du bonheur de la vie future bannit de son cœur les horreurs et la terreur du tombeau.

Heureux, à cette heure suprême, celui qui est doué d'une âme bienfaisante ; car c'est dans l'Au-delà que l'âme vertueuse, animée de la véritable sagesse, trouve la récompense de ses bonnes œuvres.

Le spiritisme, reposant sur la sagesse et la vertu, est appelé à propager ces beaux rayonnements de l'Infini, qui forment les principes d'union entre tous les individus, le spirite vivant dans l'espoir fondé du bonheur sans fin, attend avec confiance la vie future.

DÉCHAUD, *Publiciste à Oran.*



LA MAGIE

IV

> Nous nous faisons chacun un petit monde taillé sur le patron de notre cerveau et nous entendons que rien ne vienne déplacer les limites qu'il nous a plu de tracer aux puissances de la nature.
>
> Metzger.

Toutefois l'Eglise dut souvent lutter contre un retour trop prononcé à ces superstitions et si elle les accueillait sous le couvert d'un saint, elle les condamnait aussi, quand elles tendaient à faire dégénérer le culte en cérémonies licencieuses ou ridicules.

Les images licencieuses s'étaient multipliées tant dans les bas-reliefs des porches et dans les chapiteaux des églises que sur les stalles des chœurs.

C'est ainsi que l'Eglise interdit la fête des fous, des innocents et de l'âne. Beleth qui vivait à la fin du XII[e] siècle rapporte qu'il y avait certaines églises où les prélats jouaient aux dés, à la boule, dansaient et sautaient avec leur clergé.

Ce qui se passait dans les temples ou les cérémonies publiques pouvait, grâce au contrôle de l'Eglise, être assujetti à une certaine discipline; mais dans la vie privée, les vieilles superstitions se perpétuaient en toute liberté.

C'est ainsi que se sont conservés jusqu'à nos jours divers usages païens. Nous ne parlons ni des *étrennes* ni du *carnaval* qui vient des *lupercales*, mais d'autres pratiques moins publiques. L'habitude de souhaiter la bénédiction de Dieu à une personne qui éternue est un reste de superstition romaine. Tibère exigeait même qu'en voiture on ne manquât pas de saluer l'éternueur. Le tintement d'oreilles était, pour les anciens comme il le fut longtemps pour nous, un signe que l'on parlait de celui qui l'avait éprouvé. On recourait aussi à certains signes pour écarter les effets du mauvais œil. La consécration de la bûche de Noël se rattache à l'idée consignée dans la mythologie antique, que le bonheur des

individus peut être attaché à un tison. Les feux de la Saint-Jean se rattachent à l'ancienne fête du solstice d'été. Enfin il n'est pas jusqu'à l'usage de clouer sur les portes la dépouille des animaux sauvages et d'attribuer au renversement de la salière un effet funeste qui ne date des temps païens.

Pline raconte qu'on clouait un *rostrum lupi* à la porte des maisons de campagne comme un moyen de conjurer les maléfices.

Qu'on ne croie pas que ces superstitions n'existaient que chez de grossiers paysans ; elles régnaient aussi dans les hautes classes et parfois jusque dans le clergé. L'emploi des sortilèges et de la divination se rattachait d'ailleurs à tout un ensemble de croyances. Les comètes, les éclipses étaient encore au moyen-âge, comme dans l'antiquité, tenues par presque tout le monde pour des présages de calamités ; cette opinion fut aussi celle de plusieurs Pères de l'Eglise. On continuait à tenir les tempêtes pour l'ouvrage des esprits mauvais dont la rage se déchaînait contre la terre. Saint Thomas d'Aquin, le grand théologien du XIIIe siècle, accepte cette opinion, tout comme il admet la réalité des sortilèges.

La croyance aux revenants, c'est-à-dire à la possibilité pour les âmes de sortir de leur séjour invisible et de se montrer autour des tombeaux et dans les lieux inhabités était générale. Evode, dans sa lettre à Saint Augustin, assure qu'on a vu des morts aller et venir dans les maisons et se réunir dans les églises pour y prier. Certains Pères n'avaient pas repoussé cette croyance et Origène notamment paraît l'accepter. On rapporte dans la légende de Saint Germain d'Auxerre que le pieux évêque pénétra un jour dans une masure en ruine où la rumeur publique disait qu'il revenait un spectre. Saint Germain ne s'était point laissé effrayer par ces bruits ; mais à peine fut-il entré que le fantôme se présenta devant lui. « Au nom de Jésus-Christ, qui es-tu ? » lui cria Saint Germain. — « Je suis l'âme d'un mort qui n'a pas reçu de sépulture. » Et sur la demande du préfet qu'il lui en donnât la preuve le spectre le conduisit près d'un amas de décombres sous lesquels gisaient des ossements. Saint Germain se hâta de les faire rendre à la terre et le spectre ne reparut plus.

On peut le dire hardiment, l'Europe était à moitié païenne au moyen-âge ; les vieilles superstitions avaient pris un déguisement nouveau, mais leurs traits n'avaient pos changé. Les religions de la Gaule, de la Germanie, de la Grande-Bretagne, des pays scandinaves, la mythologie de la Grèce et celle de Rome, vivaient dans une foule de légendes populaires que l'érudition recueille aujourd'hui avec curiosité. Ces légendes, quoique pénétrées d'idées chrétiennes sont presque toutes brodées sur un fond païen.

L'Eglise fit de nouveaux efforts pour effacer ces derniers vestiges du paganisme. En 1389, la Sorbonne s'émut de l'attachement que l'on montrait pour ces chimères et renouvela contre elles les défenses et les anathèmes.

Ces menaces ne furent qu'à moitié efficaces et le retour vers l'antiquité ramena des esprits même éclairés à des croyances qu'on aurait pu croire, en Occident, définitivement effacées.

L'Eglise cherchait d'ailleurs la magie partout. Dès que des esprits indépendants se faisaient à eux-mêmes leur foi religieuse, ils se voyaient accusés de pacte avec le démon. C'est ce qui arriva pour les Albigeois, les Vaudois, les Cathares, les Templiers, dont les conciliabules et les assemblées étaient assimilés au Sabbat.

Le fait qui se passait dans le monde chrétien pendant le moyen-âge se reproduisait presque avec les mêmes caractères en Asie et dans les pays musulmans.

Les juifs, une fois qu'ils eurent abandonné la loi mosaïque, tombèrent dans un monde de superstitions qui laissa rentrer librement les pratiques païennes. La doctrine des anges et des démons reçut des rabins de nouveaux développements et ces Esprits inférieurs finirent par constituer un vaste panthéon démonologique qui encombra le culte d'une foule d'observances ridicules et la tradition d'un nombre incroyable de légendes fantastiques. Les juifs distinguaient trois sortes de démons ; les premiers ressemblent aux anges, les seconds aux hommes, les troisièmes aux bêtes. Les démons, disaient les rabbins, sont mâles ou femelles, ils engendrent comme nous. La croyance à un démon incube, *Lilith*,

et aux sorcières n'était pas moins vivace chez les juifs que chez les chrétiens.

Les musulmans, qui doivent tant d'idées aux juifs, leur ont aussi pris les superstitions magiques. Tous les modes de divination pratiqués en Occident sont connus des Orientaux : augures, miroirs, cercles et nombres tracés sur le sable, jets de grains ou de cailloux. Les *djinns* ou génies qui sont mentionnés dans le Coran, prennent la place des démons.

Les sectateurs de Mahomet distinguent deux espèces de magie, la divine et la diabolique. La première opère par la vertu des mots sacrés, à l'aide d'anneaux ou de talismans sur lesquels sont gravés les noms de Dieu, des anges, de Salomon et des prophètes ; la seconde, par des invocations aux djinns et des formules enchantées, Il existe une formule de talismans sur lesquels sont ordinairement écrits des passages du Coran. Les musulmans les tiennent pour une sauvegarde infaillible contre les charmes et les sortilèges. Ils possèdent aussi des coupes et des miroirs magiques.

(*A suivre*). ISIDORE LEBLOND.



AVIS

Les Membres de la Société Algérienne d'Etudes psychiques sont informés que, conformément aux statuts, l'Assemblée générale aura lieu, le mercredi 12 janvier, à 4 heures 1/2 du soir, dans le local du passage du Caravansérail, n° 6.

Le Conseil d'Administration de la Société prie instamment tous les Sociétaires d'assister à cette réunion où des questions très importantes pour la Vitalité de la Société seront discutées.

Le Pésident de la Société
Michel LOVÉRA.

RÉDEMPTION ![1]

Dédié aux Grands, aux Puissants de la Terre

II

O puissants de la terre! vous avez le pouvoir, l'opulence, la joie, la jouissance sans partage, l'immense oubli des autres, soit, mais il y a au-dessous de vous quelque chose que vous affectez d'ignorer, le genre humain.

Le genre humain qui est au cachot et qui vous crie : « Votre bonheur — ô puissants de ce globe — est fait du malheur d'autrui. Parmi ceux que vous damnez, il y a des innocents! Vous êtes joyeux, mais votre ironie fait face à l'agonie, le ricanement outrage le râle. Les impôts que vous votez, qui les paie? ceux qui expirent. Vous auxgmentez la pauvreté du pauvre pour augmenter la richesse du riche. Vous prenez à l'indigent pour donner au prince, au déguenillé pour donner au repu, au travailleur pour donner à l'oisif! C'est le contraire qu'il faudrait faire. L'humanité n'est pas autre chose qu'un cœur entre ceux qui oppriment et ceux qui sont opprimés. Il n'y a de différences que par la faute de la Babel sociale.

« Vous vous croyez des Dieux, vous n'êtes que des hommes comme les autres, ni meilleurs, ni pires. Soyez malades demain et vous verrez fusionner dans la fièvre, votre divinité. Qu'y a-t-il dans un puissant? un homme, un faible et chétif sujet, des besoins et des infirmités.

« Prenez garde, vous êtes dans la balance; ce qu'il y a dans un plateau, c'est votre puissance et dans l'autre votre responsabilité! Qui vous pèse? Dieu !...

« Prenez donc garde aux lois que vous décrétez. Prenez garde surtout à l'oscillation de la balance Divine, c'est-à-dire au tressail-

(1) Voir le n° 47 de *La Vie Future.*

lement des consciences. Baissez les yeux, regardez à vos pieds — ô grands — il y a des petits, des multitudes qui agonisent et le bas, en mourant, fait mourir le haut. Lorsqu'il s'agit d'enrégimenter les peuples pour les faire tuer à la guerre, on ne s'en occupe que trop. S'agit-il de les organiser pour les faire vivre, personne n'y songe. Bah ! la faim, la misère, la souffrance des travailleurs, qu'est-ce que ça fait ? Ce n'est pas de la politique. Vous vous trompez, messieurs, c'est plus que de la politique.

« Rendez-vous donc compte de nos détresses et soyez fraternels. Tout manque, la lumière manque, l'air manque, nous n'espérons plus et ce qui est redoutable, nous attendons !!... »

Qui parle ainsi direz-vous — ô puissants — l'exception ? Nullement. Je suis le peuple, je suis tout le monde. L'exception c'est vous. Vous êtes la chimère, je suis la réalité. Je suis l'immense avocat des peuples. Je plaide devant vous — ô grands, ô puissants de ce globe — la cause des petits et des faibles. Je parle pour tous les désespérés. Je traduis tous les bégaiements, les grondements, les murmures, la rumeur des foules.

J'explique les plaintes mal prononcées, les voies inintelligibles et tous les cris de bêtes, qu'à force d'ignorance et de souffrance, on fait pousser aux hommes. Je suis la grande dénonciation, la bouche sanglante dont le baillon est arraché. Je suis le verbe de l'humanité !! Quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, l'ère de la foi imposée n'existe plus. Partout le dogme s'efface. La foi acquise par le travail et l'étude est seule capable de nous guider sûrement à la reconstitution d'une société meilleure.

Il faut faire entrevoir aux hommes les forces cachées qui sont latentes en chacun d'eux et qui n'attendent, pour se développer, que le choc qui fait naitre la pensée avec toutes ses manifestations...

Au mot de *choc* chacun tressaille. Il semble que l'on entend déjà le craquement des charpentes vermoulues et le fracas de l'écroulemedt des religions travaillées jusque dans leurs fondements. On envisage, avec tristesse, le chaos des luttes futures, conséquence rationnelle du choc dont nous parlions tout à l'heure. « Qui veut reconstruire doit tout d'abord démolir. » Toutefois, je

dois le reconnaître, les bases demeureront, attendu que nulle différence n'existe à la base des religions.

Il ne faudrait pourtant pas que l'on nous prête l'intention de faire ici l'apologie des désastreuses hécatombes que nous nommons batailles, de ces combats fratricides d'où, presque toujours, le cœur s'en revient rouillé par l'orgueil et la haine. Nous sommes les premiers à nous émouvoir, à reculer d'horreur, devant tant de fureurs prêtes à être déchaînées, tant de souffrances en perspective.

Certes, les débuts d'une révolution sont terribles, on ne saurait le nier. Quand il faut résolument abattre le mal, il arrive souvent que les innocents sont victimes de la furie du moment et paient pour les coupables. C'est un immense malheur, une erreur à tout jamais regrettable sans doute ; mais comment empêcher le désordre et les méprises dans cette inévitable confusion ? Peut-il en être autrement dans un monde incohérent comme le nôtre où le bien et le mal sont partout mêlés et confondus ? Et puis enfin, voyons, que l'on nous réponde en toute bonne foi et la main sur la conscience, lequel est le plus coupable de celui qui, de sang-froid et de propos délibéré, pèse sur la victime et l'écrase depuis des siècles, ou de celui qui, si longtemps courbé sous cet écrasement, aperçoit soudain une vive lumière éclairant son ignorance et dissipant sa léthargie et qui lui montre, en traits de feu, l'état d'abjection où il se trouve, lui, véritable image de Dieu bien plus réellement que ses bourreaux ?... Est-il étonnant alors qu'une violente indignation s'empare de la victime qui se reconnaît les mêmes droits à la liberté, à la vérité et au bonheur que ses tyrans ; qu'elle ne néglige aucun effort, aucun moyen à sa portée pour s'affranchir de leur joug ? a-t-elle le temps de réfléchir si ses procédés sont légaux ou illégaux, justes ou non ?

S'il lui faut frapper pour reconquérir sa liberté, elle frappe fort et vite, sans s'occuper des suites. Il y va de sa vie, de sa vie véritable ; elle veut l'arracher, cette vie, des mains des esclaves du mal et de ses oppresseurs.

Périssent, alors, les entraves, les chaînes compressives morales

qui tenaient le géant collectif dans le sommeil de l'abrutissement, dans les liens tenaces de l'ignorance et de la mort morale ! Tel un torrent arrêté par une solide barrière s'enfle, s'élève sans bruit de toute la hauteur de l'obstacle, le brise victorieusement, dévore ses rives mais répand toutefois la vie sur les terres arides d'alentour. « Quelques rochers n'arrêtent pas un fleuve, a dit Victor Hugo, à travers les résistances humaines, les évènements s'écoulent sans se détourner. »

A qui la faute des ravages du torrent ? A ceux qui en entravent le cours. Où remontera la responsabilité de la grande crise sociale et religieuse, du désordre qui en sera la suite, du sang versé, du sacrifice des victimes ? A ceux qui mettent obstacle à l'expansion de la liberté et de la vérité se seront opposés à ce qu'on les accordât aux peuples ayant atteint l'âge majeur.

Encore une fois, tout le premier, nous regrettons que l'humanité soit illustrée de tant de pages sanglantes mais nous n'avons pas le choix des moyens mis en œuvre par la loi d'évolution à laquelle toutes choses sont soumises sur le globe terrestre. Souvenons-nous que la souffrance n'est pas vaine, que, s'il n'avait été jeté bouillant dans le moule des fondeurs, le métal précieux ne s'épanouirait pas en de prestigieux bijoux et que, sans le long tourment que lui inflige le patient lapidaire, la gemme nous célerait pour jamais l'éclat merveilleux de sa clarté. La vie n'est-elle pas excitée à l'action au contact de vibrations extérieures ? Quand de mauvaises plantes parasites, des roches, des pierres stériles, ne produisent rien, ou à peu près rien, elles-mêmes, empêchent les bonnes plantes de pousser et de porter des fruits, n'arrache-t-on pas, sans merçi, les mauvaises herbes, n'écarte-t-on pas les pierres, n'a-t-on pas recours à la mine pour faire sauter les roches ? A quoi servirait, en pareil cas, l'emploi de la modération ? A rien, sinon à perpétuer le mal,

Toutes les crises sociales, les guerres, les bouleversements qui nous troublent et nous apitoient, ne sont donc rien autre chose que le gigantesque travail de Dieu conduisant à la perfection les races juvéniles. « Le glaive est la clef du ciel, disait le prophète

Mohammed, une goutte de sang répandue pour la cause de Dieu a plus de mérite à ses yeux que deux mois de jeûne et de prières. »

Et puis, que faire contre une révolution qui aura raison et qui sera pour tout le monde, qui sera la bataille livrée pour le juste et universellement gagnée par le vrai ?

L'aimer. C'est ce que feront les nations. Du reste on résiste à l'invasion des armées, on ne résiste pas à l'invasion des idées.

Des âmes d'élite surgiront alors. Des âmes charitables et passionnées de commisération pour ce qui souffre, des esprits élevés amoureux de la liberté ; des cœurs éloquents et chaleureux, des caractères résolus ; des femmes réunissant la beauté, l'esprit et la bonté. Toutes ces âmes uniront leurs idées, toutes leurs influences, toutes leurs puissances de leurs corps et se rapprocheront de « *L'homme symbole* », du *Prédestiné* qui contiendra une idée, qui sera l'incarnation d'un fait.

De même que le Nazaréen se dressa lumineux devant la Rome conquérante, pieuvre gigantesque étendant sur l'humanité méditerranéenne ses monstrueuses tentacules et que la force brutale, partout triomphante, fut contrainte d'abandonner sa proie, courbant, honteuse, son front d'orgueil devant *le Messie*, de même celui qui sera le « *Consolateur* » promis par Jésus, nouveau Messie, s'élèvera radieux, comme un lys incomparable, sur l'amoncellement de fumiers et de boues séculaires qui infectent le globe.

Rédempteur Suprême, il apparaîtra dans le monde et l'heure de la miséricorde approchera, le règne de l'amour commencera. Toutes les attractions groupées autour de cet homme, et sagement utilisées par lui, rendront praticables les plus admirables utopies. Ce merveilleux foyer de pensées fécondes, généreuses, rayonnera sur l'humanité toute entière et lui imprimera un définitif élan de charité, d'émancipation et d'amour. A ce moment, la lumière sera opposée aux œuvres de ténèbres, de compression et de despotisme. Le génie du bien et le génie du mal seront en présence. Toutes les puissances que l'âme et le corps pourront déployer seront mises en jeu dans cette lutte suprême entre la *vérité* et l'*erreur*, mais Dieu

protégera les justes qui établiront enfin le règne de la Lumière, de la Justice et de l'Amour.

D'où jaillira le flambeau de la vérité qui illuminera et embrasera le monde ?

De l'Islam !

C'est de l'Islamisme qui est, par excellence, un culte d'union avec la Divinité qu'est réservé cet honneur et je vais le démontrer.

(*à suivre*) JOSEPH D'ALGÉRIE.

LES DEVOIRS DES SPIRITES

C'est au véritable spirite que ces lignes s'adressent; c'est à l'homme qui, en toute conscience, arrivé à la conviction par un moyen quelconque, croit. Pour éviter toute équivoque, j'exclus d'ores et déjà tous les charlatans, tireuses de cartes, soi-disant voyantes, somnambules, et autres qui s'affublent de ce titre pour exploiter la crédulité humaine. Ceci bien entendu, une fois pour toutes, je dis aux vrais spirites : « Comprenez-vous bien notre belle doctrine ! Connaissez-vous les devoirs qui vous incombent ! Quelques-uns peut-être ! Mais tous, j'en doute ; voici pourquoi.

Pour plus de clarté dans mes explications je vais diviser les croyants en trois catégories :

Les expérimentateurs ;

Les lecteurs ;

Les pratiquants.

Les *premiers*, déjà convaincus de l'existence des Esprits, et, partant, d'une vie immatérielle, n'ont qu'un but, ne voient qu'une chose : se mettre en relation, par n'importe quel moyen, avec ces Esprits, constater cette vie. Oh ! pour cela, ils ne reculent devant rien ; aucun obstacle ne leur paraît insurmontable, il n'est pas de sacrifices qu'ils n'acceptent allègrement pour arriver au but ; ils bravent même quelquefois le ridicule, ce qui n'est pas peu dire ; et, quand un résultat probant couronne leurs efforts, ils croient avoir le droit de se dire parfois spirites. Eh ! bien, non !

Certes les expériences, produisant des faits matériels, sont utiles, il en faut. Elles frappent l'imagination, attirent l'attention des profanes, prouvent l'existence des Esprits ; mais est-ce suffisant? Doit-on, pour la propagation d'une doctrine, ne s'adresser qu'au cerveau, n'éveiller que la curiosité et négliger le cœur? Croyez-vous que le Christ aurait atteint son merveilleux résultat s'il s'était contenté de la production de ses miracles ! Non !... Il savait que, pour laisser quelque chose de durable parmi les hommes, il fallait réveiller en lui d'autres sentiments que la vaine curiosité, et que les vibrations de son cœur, aspirant obscurément d'instinct à un idéal, couvriraient rapidement celle de son cerveau. C'est alors qu'il le forgea cet idéal tant attendu, qu'il l'étaya de ses belles et pourtant si simples maximes, faisant lui-même sa divine propagande par des conférences entendues et comprises par tous. Par sa simplicité, il mit la raison au service du cœur ; ceux qui l'entendaient étaient convaincus et même ses plus mortels ennemis, qui le combattaient à outrance pour sauver quelques misérables bien terrestres, étaient obligés, dans leur for intérieur, de s'avouer qu'il avait raison.

Les seconds, *les lecteurs*, croient avoir fait œuvre de bons spirites quand ils délaissent et dédaignent toute littérature qui ne concerne pas la doctrine. Ils sont à l'affût de tout ouvrage spirite nouvellement paru. Ils lisent, ou plutôt dévorent, aussi bien ce qui est à leur portée, comme ce qui la dépasse. Et, parceque leur bibliothèque ne sera composée que de livres spiritualistes, ou qu'ils pourront se flatter d'avoir lu tel ou tel auteur, ils ont la conscience du devoir accompli. Pour ceux-là, le plus clair résultat de tout ce fatras de lectures faites sans discernement, est une idée confuse, mystérieuse, imprécise de l'Au-delà qui leur fera volontiers confondre, par exemple, Cagliostro avec Allan-Kardec.

Pour les *pratiquants*, je les sépare en deux classes : les dévots et les bigots, que j'ai du reste dépeints dans un article précédent.

Eh! bien, à tous, je dis : « Pour accomplir votre devoir dans toute son intégrité, vis-à-vis notre doctrine, il faut tout d'abord un peu plus de *solidarité* qu'il n'en existe entre vous. Cherchez à

mieux vous connaître les uns et les autres. Aulieu de créer *des sortes de sectes* par vos petits groupes fermés, généralisez vos expériences. Aidez-vous par des conseils réciproques, au lieu de vous jalouser mesquinement un médium, une salle, un succès; faites profiter vos frères des avantages obtenus. Surtout, oh ! surtout, faites de *la propagande*, par tous les moyens ; montrez que vous existez. Organisez des conférences.

A ce sujet je préconise un système, qui ferait faire certainement un grand pas à notre chère doctrine. Tous les spirites de la colonie devraient se grouper en une seule *Société*, indépendamment des groupes existant déjà ; ce grand groupement aurait pour unique but : *les conférences*. Le résultat, je vous le prédis, en serait superbe. Les conférenciers n'auraient qu'à arriver dans chaque centre, où les sociétaires auraient déjà tout préparé, et là, l'idée jetée dans le cerveau des auditeurs, venus peut-être par simple curiosité, ne manquerait pas de germer et de porter ses fruits. N'oubliez pas que, pour propager une idée, tous les moyens sont bons ; même la contradiction. Dans le cerveau de tout homme l'âme a son reflet, et quand quelquefois le raisonnement semble avoir le dessus, et fait de lui un matérialiste, il existe toujours dans son esprit un terrible point d'interrogation se résumant en ceci : « si pourtant cela était ? »

A. PIRON
(1689-1773)

Nous verrions, avec plaisir, mettre en pratique les judicieux conseils de notre excellent ami de l'Au-delà. Ce qui fait défaut en effet, aux nombreux spirites algériens, c'est l'union. Divisés, nous ne pouvons rien, unis nous serions puissants et forts. Cette puissance, cette force nous la mettrions au service de notre chère doctrine. Car enfin à quoi nous sert de connaître la vérité si nous devons la tenir sous le boisseau ? Notre mission est toute autre ; après nous être instruits, notre devoir est d'instruire les autres. N'oublions pas que nous devons rendre compte, un jour, des efforts que nous aurons faits pour répandre cette lumière divine que, par faveur, nous avons reçue avant tant d'autres. Notre négligence, notre indifférence seront alors sans excuse.

Depuis le passage à Alger de notre dévoué maître Léon Denis, où il

est venu apporter la bonne parole, il s'est formé, dans notre ville, de nombreux groupes spirites et aussi une Société d'Etudes Psychiques dont le but est de servir de lien, ëntre les divers groupes, de coordonner tous les efforts, et de répandre sur tous le territoire Algérien la vérité spirite.

Bien que n'ayant pas encore atteint tout le développement désirable, cette Société a montré sa vitalité, Elle a créé une revue, *La Vie Future*, qui s'affirme, de plus en plus chaque jour; elle vient de publier un ouvrage spirite *A l'Humble*. Des opuscules Kardécides ont été distribués gratuitement et des conférences publiques ont été faites à différents endroits. Tout cela est déjà quelque chose, mais ce n'est pas assez.

Aussi, nous engageons vivement tous les vrais spirites de faire œuvre de solidarité en faisant partie de cette Société Algérienne d'Etudes Psychiques qui, plus importante alors, pourra étendre davantage son rayon d'action. Qu'ils conservent leurs groupes, qu'ils en créent encore davantage, mais qu'ils ne fassent pas de confusion entre ces derniers et LA SOCIÉTÉ dont l'utilité est incontestable.

L'union fait la force. A l'œuvre donc chers frères et chères sœurs en croyance,

H. V.

Appel a nos Sœurs et Frères en Croyance

du Département d'Oran

Il y a cinq ans que je poursuis le but de fonder à Oran, où le Spiritisme semble être bien peu connu, une Société de propagande, nécessaire pour rattacher à notre belle cause bien des âmes qui souffrent dans leur méconnaissance des justes lois, bien des cœurs qui momentanément oublient le Créateur et ses lois et qu'un éclair pourrait ramener dans la voie de la vérité. Il y a cinq ans que je poursuis ce but: seul d'abord, pendant les trois premières années, sans pouvoir rencontrer une âme qui partageât nos croyances, j'ai rêvé — rêve qui deviendra réalité — j'ai rêvé de faire briller à Oran la lumière qui semblait voilée. Puis, il y a environ deux ans,

j'ai pu rencontrer sur ma route des âmes que je cherchais et, me sentant alors fort par le nombre, j'ai essayé de mettre à exécution les projets que j'avais formés.

Depuis deux ans, je n'ai eu aucune trève, aucun repos. Visitant non seulement ceux que j'avais pu grouper autour de moi, afin de maintenir en eux le dévouement, la foi, le courage dans lesquels je les exhortais sans cesse, je donnai encore tout mon temps disponible aux personnes qu'il m'était permis d'instruire dans nos doctrines. Travaillant de jour à mon bureau, libre seulement à six heures du soir, je consacrai mes soirées à la Propagande de nos idées, prolongeant mes visites jusqu'à onze heures et minuit, sans prendre de nourriture jusqu'à ma rentrée chez moi. De constitution débile, affligé d'une gastrite aigüe qui ne me laissait aucun répit, j'aurai sûrement succombé à la tâche, si ma force de volonté, aidée puissament par les Invisibles, n'avait été là pour me faire surmonter toute faiblesse, toute déperdition de forces. J'ai eu le bonheur de voir mes efforts couronnés de succés, car j'ai pu éclairer et diriger quelques personnes qui aujourd'hui sont remplies de zèle et d'amour pour le Spiritisme et aussi de dévouement dans le but que je poursuis.

Combien de luttes n'ai-je pas eu à entreprendre, de combats à soutenir ! Combien de déceptions ne me sont elles pas survenues pendant ces deux années de travail constant. Rien ne m'a abattu, découragé. Rempli de foi, certain que l'œuvre à laquelle je m'étais voué en entier était conforme aux vues du Créateur, les vicissitudes n'avaient pas de prise sur moi. J'étais certain de reussir. Je suis heureux aujourd'hui de ma persévérance, car enfin, ayant tout préparé, je me sens prêt à entrer dans la lice, à combattre hardiment pour le bon droit, pour la Vérité.

Nous avons été neuf à affronter la lutte, neuf petits, neuf ouvriers, à la situation modeste. Depuis deux ans, joignant nos cotisations mensuelles, les uns donnant un franc, d'autres deux, les mieux salariés trois francs, nous sommes parvenus à réunir la somme de trois cents francs, somme pouvant paraître peu importante, mais en réalité énorme pour des humbles travailleurs qui

espèrent. Ces trois cents francs peuvent assurer à notre œuvre, en nous précautionnant d'une sage prudence, une vitalité d'au moins un an. Ceci dans le cas où les cotisations viendraient à ne plus être aussi régulièrement versées.

Nous essaieront, restreints comme nombre au début, de parer aux frais courants de loyer et d'entretien, par nos propres versements mensuels, espérant que par la suite de nouveaux adeptes, voire aussi des spirites qui pour le moment se tiennent dans l'ombre viendront nous renforcer. Les trois cents francs que nous possédons seront conservés précieusement, comme fonds de caisse, nous réservant de n'y faire appel qu'en cas d'éventualités possibles, mais que notre confiance ne nous permet pas d'appréhender.

Mais nous aurons des frais d'installation, il nous faudra un mobilier, modeste au possible — tables, sièges, bibliothèque pour nos livres et autres imprévus — que nos moyens malgré toute notre bonne volonté, ne nous permettent pas d'acquérir. Nous avons, il y a un an, adressé un appel à nos frères en croyance,. les priant de nous aider à construire notre bibliothèque. Cet appel a été entendu de quelques âmes généreuses qui nous ont envoyé un certain nombre d'ouvrages que nous avons mis aussitôt entre les mains de lecteurs. Aussi avons nous pensé, certains du dévouement de nos frères, à tenter un autre appel dans le but de nous permettre d'acquérir ce mobilier si nécessaire et, s'il se peut, d'augmenter notre fonds de réserve, ce qui nous permettra d'être assurés de pouvoir travailler pendant longtemps avec ardeur à la cause que nous soutenons.

C'est pourquoi j'ai pensé à vous, chers frères et sœurs en croyance et en humanité, et je viens aujourd'hui vous dire : Nous travaillons à la même cause, nos désirs sont les mêmes. Nous voulons, heureux du bonheur que nous avons trouvé dans la doctrine spirite, assurer le même bonheur à ceux qu'aujourd'hui encore aucune foi n'éclaire, aucune consolations vient apaiser les souffrances, aucun amour vient embraser et faire vibrer le cœur. De par la loi de Dieu, nous sommes solidaires les uns des autres ; de par la loi d'amour, nous devons nous entraider ici-bas, donnant aux autres ce que nous avons

reçu pour eux. La lumière n'a pas été nôtre seul partage ; elle doit briller pour tous, à tous nous devons la donner. Marchons ensemble à la conquête des âmes en détresse ballottées par les vents du doute ; démolissons les remparts de l'ignorance, de l'ignominie et du mensonge, et qu'à la place des ténèbres règne la vraie lumière que fera naître en tout être qui cherchera par nos enseignements la Lumière et la Vérité, le Spiritisme.

Et je vous dis : Sœurs et frères, venez-nous en aide. Aidez nous dans notre œuvre qui est aussi la vôtre ; aidez-nous en accomplissant votre devoir avec nous. Frères, ne restez pas insensibles à notre appel : c'est un appel que Dieu fait à votre âme en faveur d'autres âmes à qui il prodigue également son amour. Nous sommes en pleine régénération, notre époque est celle du retour des êtres au Bien, le Spiritisme vient l'affirmer. Que par vôtre concours nos croyance si douces et si chères puissent être diffusées dans notre ville, où cent mille habitants dorment encore, où dominent encore l'oubli, le Scepticisme non affermi, le matérialisme et, surtout, les croyances erronées. Place à la Lumière, telle est notre devise. Portons bien haut le flambeau de la Vérité, l'étendard de la Foi, de l'Espérance et de la Charité.

Nous comptons sur vous, sœurs et frères en croyance ; nous espérons en votre dévouement et en votre amour pour l'humanité. Que l'Algérie ne reste pas en retard dans le progrès général qui s'affirme à grands pas. Aidez à son avancement par l'aide pécuniaire que vous accorderez à ceux qui se sentent prêts à pénétrer hardiment dans la lutte mais qui, faute de ressources matérielles, se trouvent momentanément entravés dans leurs désirs.

Adolphe Werly.
Ravin Raz-el-Aïn (Rond-Point)
Oran (Algérie).

NOTA. — Notre bibliothèque est peu importante. Les ouvrages fondamentaux du Spiritisme nous font presque totalement défaut. Nous serions bien heureux si des personnes généreuses désiraient se défaire en notre faveur de quelques ouvrages usagés.

L'omission d'un vers et des fautes d'impression s'étant produites dans la poésie de notre collaborateur A. Piron, « A ma ville natale », publiée dans la *Vie Future* de novembre, — ce qui en rend le sens obscur, — nous croyons devoir redonner cette poésie.

H. V.

A MA VILLE NATALE

Lors, Piron, était mort. Enfoui sous la pierre,
Sa verve éteinte ; hélas ! sa carcasse poussière
Dans la terre son corps tout rongé par les vers,
Et, sur terre, l'oubli se faisant sur ses vers.
Tous ses chers... ennemis se comptaient, par avance,
Les tours qu'ils lui feraient, sans craindre sa défense.
Tous les brocards, les traits, qu'ils avaient sur le cœur,
Leur seraient retournés, pour servir leur rancœur.
Les Beaunois, qui, jadis, furent privés de vivres
Par le pauvre Piron, de vengeance étaient ivres.
Ils voulaient que son nom, pour la postérité,
Fut synonyme alors, de paillard et d'athé.
Sournoisement, on vit la sombre calomnie,
Lui tisser un manteau frisant l'ignominie.
Des contes sans esprit furent faits sous son nom,
Qui, publiés partout ternirent son renom.
Dans l'audela, Piron, ne pouvait que... se taire,
Pendant que ricanait à son côté Voltaire ;
Qui, charitablement, lui montrait le chemin,
Parcouru pas à pas par ce mortel venin.

....

Mais tous avaient compté sans sa ville natale
Qui, d'un geste, a vaincu cette horde fatale.

....

Dijon ! mon chère Dijon ! au cœur si généreux,
Tu rends un de tes fils, bien ému... bien heureux.
Toi, tu t'es souvenu que le jus de tes treilles,
Etait, pour tes enfants, de l'esprit en bouteilles ;
Et que, dans notre corps, coulait du sang gaulois
Qui faisait pétiller notre verve parfois.
Ton geste est beau Dijon ! Erigeant mon image,
Tu me rends, mon pays, le plus touchant hommage ;
Quoique immatériel, mon cœur s'en souviendra,
Et mon affection toujours te reviendra.

Médium : E. DURAND. Alexis PIRON (1689-1773)

BIBLIOGRAPHIE

JEANNE D'ARC MÉDIUM

Ses Voix, ses Visions, ses Prémonitons
Ses Vues actuelles exprimées en ses propres messages

Un vol. in-12 de 450 pages : Prix 2 fr. 50. — Librairie Leymarie, 42, rue St-Jacques, Paris (1).

Sous ce titre suggestif, M. Léon Denis vient de publier une œuvre dont la lecture exercera une vive impression sur tous ceux qu'intéresse et passionne le souvenir de la grande Lorraine.

La médiumnité de Jeanne d'Arc y est étudiée avec une grande richesse de détails et une précision rigoureuse. Tous les faits psychiques qui se rattachent à cette vie extraordinaire sont passés en revue, analysés, mis en lumière, et les lois qui les régissent, exposées avec clarté Ces faits, dit l'auteur, ne sont pas accidentels, mais constituent une loi fondamentale de la nature et de l'histoire. A l'appui, il cite un certain nombre de phenomènes analogues, anciens et récents.

La question la plus délicate à traiter était la nature et l'identité des Esprits qui assistaient l'héroïne. Etant donné que les Saintes Catherine et Marguerite sont des personnages purement allégoriques et n'ont jamais eu d'existence réelle, ainsi que certains écrivains Catholiques le reconnaissent eux-mêmes, il devenait particulièrement difficile de faire la lumière sur ce point controversé. M. Léon Denis y a réussi en des pages où la critique subtile s'unit à une remarquable élévation de Pensée.

L'auteur a consacré le principal chapitre de son livre à cette question de la médiumité.

Dans un autre chapitre de son livre : *Jeanne d'Arc au XXe siècle,* il réfute les critiques des contempleurs de l'héroïne et les historiens genre Thalamas et Anatole France, qui ont traité le sujet sans posséder les connaissances psychiques nécessaires pour l'élucider. Ni les uns ni les autres n'avaient en main le fil conducteur qui permet de s'orienter au milieu des faits constituant la trame de cette existence.

Pour aborder une telle question, il est indispenssable d'étudier tout d'abord le monde invisible, les forces vitales et les énergies incalculables qu'il renferme. Il faut sonder les profondeurs de cet océan de vie qui nous enveloppe, d'où nous sortons tous à la naissance et où nous replongeons à la mort. Dépourvus de ces notions essentielles, les écrivains et les chercheurs seront toujours impuissants à comprendre l'œuvre de Jeanne d'Arc, et les moyens à l'aide desquels il lui fut possible de la réaliser.

Pour d'écrire ces existences mystérieuses qui tracent à travers l'histoire un sillage lumineux, il faut pouvoir entrer en rapport avec les grandes âmes qui les ont accomplies, C'est ce que l'auteur déclare en ces termes aux historiographes : » Si vou savez les aimer, ces âmes, elles viendront

à vous et vous inspireront. C'est le secret du génie de l'histoire, c'est ce qui a fait les écrivains puissants, comme Michelet, Henri Martin et d'autres. Ils ont compris le génie des races des temps, et le souffle de l'Au-delà court dans leurs pages. Les autres : Anatole France, Lavisse et ses collaborateurs, restent secs et froids, malgré leur talent, parce qu'ils ne savent, ni ne comprennent la communion éternelle qui féconde l'âme. Cette communion reste le secret des grands artistes, des penseurs et des poètes. En dehors d'elle, il n'est pas d'œuvre impérissable ».

Reprenons l'enchaînement méthodique suivi par l'auteur. Son œuvre débute par une introduction d'une belle envolée, suivie d'une histoire résumé de la Vierge lorraine, écrite exclusivement au point de vue spirite. Elle est enrichie d'aperçus, de faits inédits, dont plusieurs ont été révélés par voie médianimique.

La deuxième partie n'est pas moins importante. Elle exprime non seulement la pensée de l'écrivain, en ce style brillant, coloré, qui lui est familier, mais encore celle de la grande inspirée, sous la forme de messages dictés par elle, en des conditions d'absolue authenticité. Dans ces messages, elle se prononce sur le mouvement d'opinion dont sa mémoire est l'objet, ainsi sur sa béatification par l'église romaine. Une phrase d'elle, choisie comme épigraphe, résume ses sentiments : «Je suis dolente, dit-elle, de voir que les Français se disputent mon âme » .

Cet ouvrage se distingue donc par un trait caractéristique des nombreux livres de science et d'érudition qui ont été publiés sur le même sujet. Il est illuminé, en quelque sorte, par la pensée de l'héroïne. Grâce aux messages qu'il contient, il devient comme un écho de sa propre voix et des voix de l'espace. C'est à ce titre surtout qu'il se recommande à l'attention du lecteur.

Signalons encore les chapitres sur l'*Idée de patrie, de religion*, sur l'*Idéal celtique, le spiritualisme moderne et les missions de Jeanne d'Arc*, qui sont tout à fait remarquables. Ecrits dans un style entrainant, ils égalent, s'ils ne surpassent, tout ce que l'auteur a écrit de plus beau.

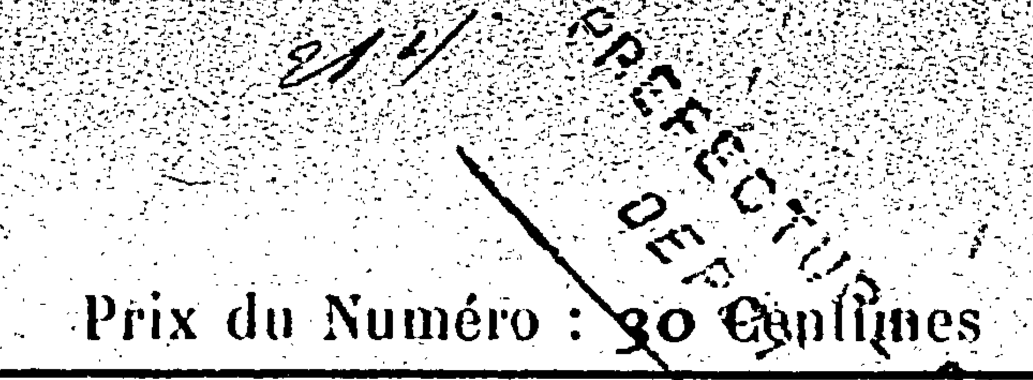
On le voit donc, ce livre présente un caractère d'actualité incontestable, paraissant au moment où les échos de la presse vibrent encore des controverses ardentes, passionnées, qui se sont produites depuis quelque temps autour de cette grande figure de l'histoire. Il vient nous donner la note juste, précise, la note spirite et psychique, dans cet ensemble de voix discordantes, celles des adulateurs intéressés ou des contempteurs aveugles de la Libératrice. Il nous montre la véritable médiumnité dans toute sa beauté et sa grandeur, comme un lien qui relie les mondes célestes aux sphère inférieures, ou encore comme une source inépuisable d'inspiration qui féconde les intelligences en touchant les cœurs, un des moyens que Dieu emploie pour élever et transformer les Sociétés.

(*Note de l'Editeur*)

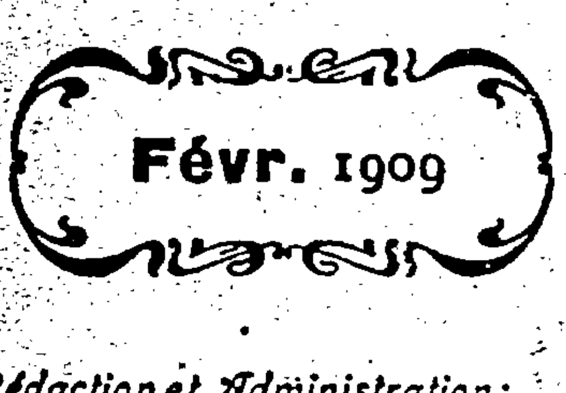
(1) En vente, à Alger, à la librairie Relin, 11, rue d'Isly.

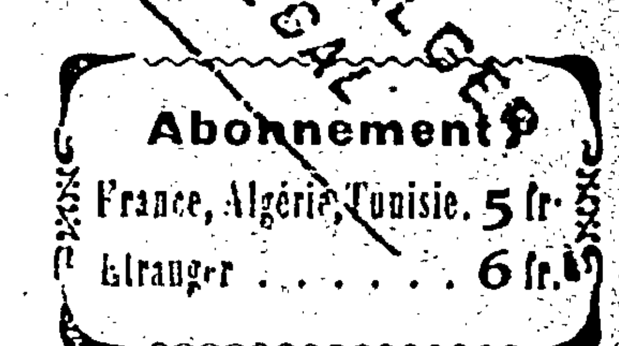
Le Gérant : E. DURAND.

Imprimerie J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha — ALGER



N° 38 — 4e ANNÉE Prix du Numéro : 30 Centimes





Rédaction et Administration :
Passage du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

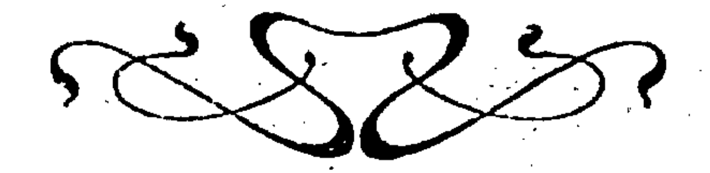
DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
4, Rue Dumont d'Urville
ALGER



LA VIE FUTURE

Revue Psychologique de l'Afrique du Nord

PARAISSANT TOUS LES MOIS



ALGER
Imprimerie Ouvrière, J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha

1909

N° 38 — 4e ANNÉE

Prix du Numéro : 30 Centimes

Févr. 1909

Rédaction et Administration :
Passage du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

Abonnement
France, Algérie, Tunisie. 5 fr.
Étranger . . . . . . 6 fr.

DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
1, Rue Dumont d'Urville
ALGER

PROGRÈS

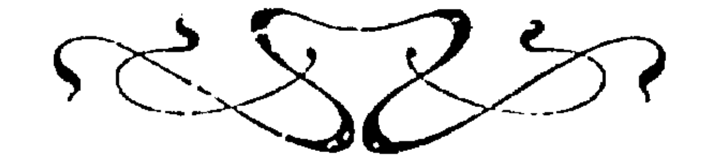
Le véritable progrès ne viendra qu'après la Foi éclairée

FOI — SCIENCE

LA VIE FUTURE

Revue Psychologique de l'Afrique du Nord

PARAISSANT TOUS LES MOIS



ALGER
Imprimerie Ouvrière, J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha

1909

Avis Important

Les Membres de la Société algérienne d'Etudes psychiques reçoivent gratuitement la Revue.

Les abonnements partent du 1er Janvier et se paient d'avance. Les numéros parus seront envoyés aux personnes qui s'abonneront dans le courant de l'année.

Les abonnés à la *Vie Future* sont priés d'adresser au Directeur le montant de leur abonnement ou réabonnement, s'ils veulent éviter les frais de recouvrement par la poste.

Toutes les correspondances ou communications concernant la Revue doivent être envoyées au siège social, passage du Caravansérail, 6, à Alger, à l'adresse du Directeur.

Tout ce qui concerne la Société doit être envoyé à la même adresse, au Président.

Des séances expérimentales ont lieu tous les *Mercredis, à 5 heures du soir*, dans le local de la Société algérienne d'Etudes psychiques, 6, passage du Caravansérail.

Ne peuvent assister à ces expériences que les Membres de la Société. Toutefois des personnes étrangères à la Société peuvent être admises à la séance du *premier mercredi de chaque mois*, sur le vu d'une carte d'invitation délivrée par le Président de la Société ou le Directeur des Expériences.

Pour faire partie de la Société, il suffit d'adresser une demande au Président, laquelle demande est soumise au Conseil d'Administration qui statue.

La cotisation mensuelle est de un franc.

N° 39 — 4e ANNÉE

Prix du Numéro : 30 Centimes

Mars 1909

Rédaction et Administration :
Passage du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

Abonnement :
France, Algérie, Tunisie. 5 fr.
Etranger . . . . . . 6 fr.

DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
1, Rue Dumont d'Urville
ALGER

PROGRÈS

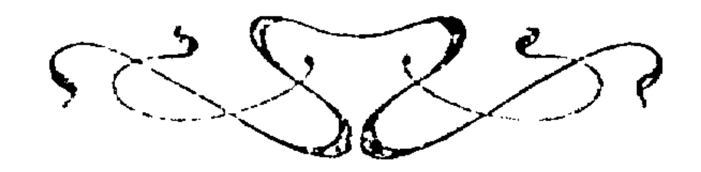
FOI — SCIENCE

Le véritable progrès ne viendra qu'après la Foi éclairée

LA VIE FUTURE

Revue Psychologique de l'Afrique du Nord

PARAISSANT TOUS LES MOIS



ALGER
Imprimerie Ouvrière, J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha

1909

Avis Important

Les Membres de la Société algérienne d'Etudes psychiques reçoivent gratuitement la Revue.

Les abonnements partent du 1er Janvier et se paient d'avance. Les numéros parus seront envoyés aux personnes qui s'abonneront dans le courant de l'année.

Les abonnés à la *Vie Future* sont priés d'adresser au Directeur le montant de leur abonnement ou réabonnement, s'ils veulent éviter les frais de recouvrement par la poste.

Toutes les correspondances ou communications concernant la Revue doivent être envoyées au siège social, passage du Caravansérail, 6, à Alger, à l'adresse du Directeur.

Tout ce qui concerne la Société doit être envoyé à la même adresse, au Président.

Des séances expérimentales ont lieu tous les *Mercredis, à 5 heures du soir*, dans le local de la Société algérienne d'Etudes psychiques, 6, passage du Caravansérail.

Ne peuvent assister à ces expériences que les Membres de la Société. Toutefois des personnes étrangères à la Société peuvent être admises à la séance du *premier mercredi de chaque mois*, sur le vu d'une carte d'invitation délivrée par le Président de la Société ou le Directeur des Expériences.

Pour faire partie de la Société, il suffit d'adresser une demande au Président, laquelle demande est soumise au Conseil d'Administration qui statue.

La cotisation mensuelle est de **un** franc.

N° 40 — 4e ANNÉE

Prix du Numéro : 30 Centimes

Avril 1909

Abonnement :
France, Algérie, Tunisie. 5 fr.
Etranger . . . . . . 6 fr.

Rédaction et Administration :
Passage du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
1, Rue Dumont d'Urville
ALGER



LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

Avis Important

Les Membres de la Société algérienne d'Etudes psychiques reçoivent gratuitement la Revue.

Les abonnements partent du 1er Janvier et se paient d'avance. Les numéros parus seront envoyés aux personnes qui s'abonneront dans le courant de l'année.

Les abonnés à la *Vie Future* sont priés d'adresser au Directeur le montant de leur abonnement ou réabonnement, s'ils veulent éviter les frais de recouvrement par la poste.

Toutes les correspondances ou communications concernant la Revue doivent être envoyées au siège social, passage du Caravansérail, 6, à Alger, à l'adresse du Directeur.

Tout ce qui concerne la Société doit être envoyé à la même adresse, au Président.

Des séances expérimentales ont lieu tous les *Mercredis, à 5 heures du soir*, dans le local de la Société algérienne d'Etudes psychiques, 6, passage du Caravansérail.

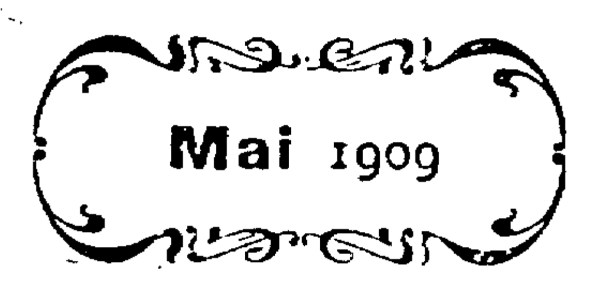
Ne peuvent assister à ces expériences que les Membres de la Société. Toutefois des personnes étrangères à la Société peuvent être admises à la séance du *premier mercredi de chaque mois*, sur le vu d'une carte d'invitation délivrée par le Président de la Société ou le Directeur des Expériences.

Pour faire partie de la Société, il suffit d'adresser une demande au Président, laquelle demande est soumise au Conseil d'Administration qui statue.

La cotisation mensuelle est de **un** franc.

N° 41 — 4e ANNÉE

Prix du Numéro : 30 Centimes



Abonnement :
France, Algérie, Tunisie. 5 fr.
Étranger . . . . . . 6 fr.

Rédaction et Administration :
Passage du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
11, Rue d'Isly
ALGER



LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

ALGER
Imprimerie Ouvrière, J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha

1909

Avis Important

Les Membres de la Société algérienne d'Etudes psychiques reçoivent gratuitement la Revue.

Les abonnements partent du 1er Janvier et se paient d'avance. Les numéros parus seront envoyés aux personnes qui s'abonneront dans le courant de l'année.

Les abonnés à la *Vie Future* sont priés d'adresser au Directeur le montant de leur abonnement ou réabonnement, s'ils veulent éviter les frais de recouvrement par la poste.

Toutes les correspondances ou communications concernant la Revue doivent être envoyées au siège social, passage du Caravansérail, 6, à Alger, à l'adresse du Directeur.

Tout ce qui concerne la Société doit être envoyé à la même adresse, au Président.

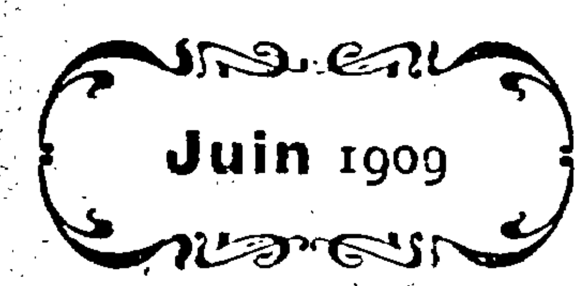
Des séances expérimentales ont lieu tous les *Mercredis, à 5 heures du soir*, dans le local de la Société algérienne d'Etudes psychiques, 6, passage du Caravansérail.

Ne peuvent assister à ces expériences que les Membres de la Société. Toutefois des personnes étrangères à la Société peuvent être admises à la séance du *premier mercredi de chaque mois*, sur le vu d'une carte d'invitation délivrée par le Président de la Société ou le Directeur des Expériences.

Pour faire partie de la Société, il suffit d'adresser une demande au Président, laquelle demande est soumise au Conseil d'Administration qui statue.

La cotisation mensuelle est de **un** franc.

N° 42 — 4e ANNÉE Prix du Numéro : 30 Centimes



Rédaction et Administration :
Passage du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

Abonnement :
France, Algérie, Tunisie. 5 fr.
Etranger . . . . . . 6 fr.

DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
11, Rue d'Isly
ALGER

PROGRÈS

FOI — SCIENCE

Le véritable progrès ne viendra qu'après la Foi éclairée



LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

ALGER
Imprimerie Ouvrière, J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha

1909

Avis Important

Les Membres de la Société algérienne d'Etudes psychiques reçoivent gratuitement la Revue.

Les abonnements partent du 1er Janvier et se paient d'avance. Les numéros parus seront envoyés aux personnes qui s'abonneront dans le courant de l'année.

Les abonnés à la *Vie Future* sont priés d'adresser au Directeur le montant de leur abonnement ou réabonnement, s'ils veulent éviter les frais de recouvrement par la poste.

Toutes les correspondances ou communications concernant la Revue doivent être envoyées au siège social, passage du Caravansérail, 6, à Alger, à l'adresse du Directeur.

Tout ce qui concerne la Société doit être envoyé à la même adresse, au Président.

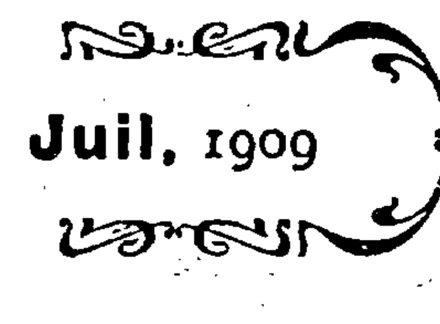
Des séances expérimentales ont lieu tous les *Mercredis, à 5 heures du soir*, dans le local de la Société algérienne d'Etudes psychiques, 6, passage du Caravansérail.

Ne peuvent assister à ces expériences que les Membres de la Société. Toutefois des personnes étrangères à la Société peuvent être admises à la séance du *premier mercredi de chaque mois*, sur le vu d'une carte d'invitation délivrée par le Président de la Société ou le Directeur des Expériences.

Pour faire partie de la Société, il suffit d'adresser une demande au Président, laquelle demande est soumise au Conseil d'Administration qui statue.

La cotisation mensuelle est de un franc.

N° 43 — 4e ANNÉE
Prix du Numéro : 30 Centimes



Abonnement :
France, Algérie, Tunisie. 5 fr.
Étranger . . . . . . 6 fr.

[R]édaction et Administration :
[Pas]sage du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
11, Rue d'Isly
ALGER

PROGRÈS

FOI

Le véritable progrès ne viendra qu'après la Foi éclairée

SCIENCE



LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

ALGER
Imprimerie Ouvrière, J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha

1909

Avis Important

Les Membres de la Société algérienne d'Etudes psychiques reçoivent gratuitement la Revue.

Les abonnements partent du 1er Janvier et se paient d'avance. Les numéros parus seront envoyés aux personnes qui s'abonneront dans le courant de l'année.

Les abonnés à la *Vie Future* sont priés d'adresser au Directeur le montant de leur abonnement ou réabonnement, s'ils veulent éviter les frais de recouvrement par la poste.

Toutes les correspondances ou communications concernant la Revue doivent être envoyées au siège social, passage du Caravansérail, 6, à Alger, à l'adresse du Directeur.

Tout ce qui concerne la Société doit être envoyé à la même adresse, au Président.

Des séances expérimentales ont lieu tous les *Mercredis, à 5 heures du soir*, dans le local de la Société algérienne d'Etudes psychiques, 6, passage du Caravansérail.

Ne peuvent assister à ces expériences que les Membres de la Société. Toutefois des personnes étrangères à la Société peuvent être admises à la séance du *premier mercredi de chaque mois*, sur le vu d'une carte d'invitation délivrée par le Président de la Société ou le Directeur des Expériences.

Pour faire partie de la Société, il suffit d'adresser une demande au Président, laquelle demande est soumise au Conseil d'Administration qui statue.

La cotisation mensuelle est de **un** franc.

N° 44 — 4e ANNÉE Prix du Numéro : 30 Centimes



Août 1909

action et Administration :
ge du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

Abonnement
France, Algérie, Tunisie 5 fr.
Etranger . . . . . . 6 fr.

DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
11, Rue d'Isly
ALGER

LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

ALGER
Imprimerie Ouvrière, J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha

1909

Avis Important

Les Membres de la Société algérienne d'Etudes psychiques reçoivent gratuitement la Revue.

Les abonnements partent du 1er Janvier et se paient d'avance. Les numéros parus seront envoyés aux personnes qui s'abonneront dans le courant de l'année.

Les abonnés à la *Vie Future* sont priés d'adresser au Directeur le montant de leur abonnement ou réabonnement, s'ils veulent éviter les frais de recouvrement par la poste.

Toutes les correspondances ou communications concernant la Revue doivent être envoyées au siège social, passage du Caravansérail, 6, à Alger, à l'adresse du Directeur.

Tout ce qui concerne la Société doit être envoyé à la même adresse, au Président.

Des séances expérimentales ont lieu tous les *Mercredis, à 5 heures du soir*, dans le local de la Société algérienne d'Etudes psychiques, 6, passage du Caravansérail.

Ne peuvent assister à ces expériences que les Membres de la Société. Toutefois des personnes étrangères à la Société peuvent être admises à la séance du *premier mercredi de chaque mois*, sur le vu d'une carte d'invitation délivrée par le Président de la Société ou le Directeur des Expériences.

Pour faire partie de la Société, il suffit d'adresser une demande au Président, laquelle demande est soumise au Conseil d'Administration qui statue.

La cotisation mensuelle est de **un** franc.

N° 45 — 4e ANNÉE

Prix du Numéro : 30 Centimes

Sept. 1909

Abonnement :
France, Algérie, Tunisie. 5 fr.
Étranger . . . . . . 6 fr.

Rédaction et Administration :
Passage du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
11, Rue d'Isly
ALGER



LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

ALGER
Imprimerie Ouvrière, J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha

1909

Avis Important

Les Membres de la Société algérienne d'Etudes psychiques reçoivent gratuitement la Revue.

Les abonnements partent du 1er Janvier et se paient d'avance. Les numéros parus seront envoyés aux personnes qui s'abonneront dans le courant de l'année.

Les abonnés à la *Vie Future* sont priés d'adresser au Directeur le montant de leur abonnement ou réabonnement, s'ils veulent éviter les frais de recouvrement par la poste.

Toutes les correspondances ou communications concernant la Revue doivent être envoyées au siège social, passage du Caravansérail, 6, à Alger, à l'adresse du Directeur.

Tout ce qui concerne la Société doit être envoyé à la même adresse, au Président.

Des séances expérimentales ont lieu tous les *Mercredis, à 5 heures du soir*, dans le local de la Société algérienne d'Etudes psychiques, 6, passage du Caravansérail.

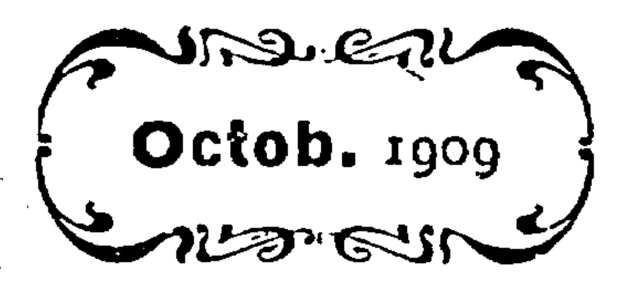
Ne peuvent assister à ces expériences que les Membres de la Société. Toutefois des personnes étrangères à la Société peuvent être admises à la séance du *premier mercredi de chaque mois*, sur le vu d'une carte d'invitation délivrée par le Président de la Société ou le Directeur des Expériences.

Pour faire partie de la Société, il suffit d'adresser une demande au Président, laquelle demande est soumise au Conseil d'Administration qui statue.

La cotisation mensuelle est de **un** franc.

N° 46 — 4e ANNÉE

Prix du Numéro : 30 Centimes



Octob. 1909

Rédaction et Administration :
Passage du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

Abonnement :
France, Algérie, Tunisie. 5 fr.
Étranger . . . . . . 6 fr.

DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
11, Rue d'Isly
ALGER

PROGRÈS

Le véritable progrès ne viendra qu'après la Foi éclairée

FOI — SCIENCE



LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

ALGER
Imprimerie Ouvrière, J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha

1909

Avis Important

Les Membres de la Société algérienne d'Etudes psychiques reçoivent gratuitement la Revue.

Les abonnements partent du 1er Janvier et se paient d'avance. Les numéros parus seront envoyés aux personnes qui s'abonneront dans le courant de l'année.

Les abonnés à la *Vie Future* sont priés d'adresser au Directeur le montant de leur abonnement ou réabonnement, s'ils veulent éviter les frais de recouvrement par la poste.

Toutes les correspondances ou communications concernant la Revue doivent être envoyées au siège social, passage du Caravansérail, 6, à Alger, à l'adresse du Directeur.

Tout ce qui concerne la Société doit être envoyé à la même adresse, au Président.

Des séances expérimentales ont lieu tous les *Mercredis, à 5 heures du soir*, dans le local de la Société algérienne d'Etudes psychiques, 6, passage du Caravansérail.

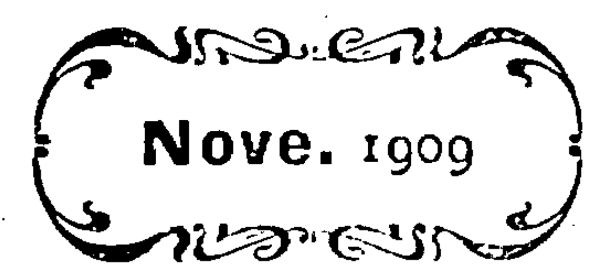
Ne peuvent assister à ces expériences que les Membres de la Société. Toutefois des personnes étrangères à la Société peuvent être admises à la séance du *premier mercredi de chaque mois*, sur le vu d'une carte d'invitation délivrée par le Président de la Société ou le Directeur des Expériences.

Pour faire partie de la Société, il suffit d'adresser une demande au Président, laquelle demande est soumise au Conseil d'Administration qui statue.

La cotisation mensuelle est de **un** franc.

N° 47 — 4e ANNÉE

Prix du Numéro : 30 Centimes



Rédaction et Administration :
Passage du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

Abonnement :
France, Algérie, Tunisie. 5 fr.
Etranger . . . . . . 6 fr.

DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
11, Rue d'Isly
ALGER

PROGRÈS

FOI — SCIENCE

Le véritable progrès ne viendra qu'après la Foi éclairée

LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

ALGER
Imprimerie Ouvrière, J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha
1909

Avis Important

Les Membres de la Société algérienne d'Etudes psychiques reçoivent gratuitement la Revue.

Les abonnements partent du 1er Janvier et se paient d'avance. Les numéros parus seront envoyés aux personnes qui s'abonneront dans le courant de l'année.

Les abonnés à la *Vie Future* sont priés d'adresser au Directeur le montant de leur abonnement ou réabonnement, s'ils veulent éviter les frais de recouvrement par la poste.

Toutes les correspondances ou communications concernant la Revue doivent être envoyées au siège social, passage du Caravansérail, 6, à Alger, à l'adresse du Directeur.

Tout ce qui concerne la Société doit être envoyé à la même adresse, au Président.

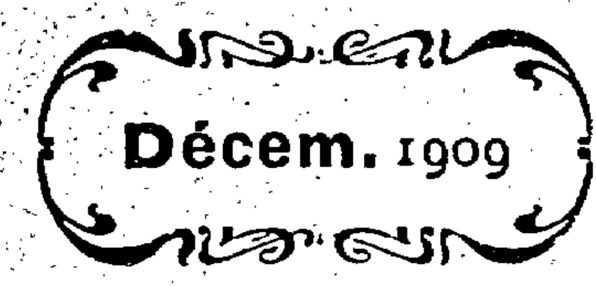
Des séances expérimentales ont lieu tous les *Mercredis, à 5 heures du soir*, dans le local de la Société algérienne d'Etudes psychiques, 6, passage du Caravansérail.

Ne peuvent assister à ces expériences que les Membres de la Société. Toutefois des personnes étrangères à la Société peuvent être admises à la séance du *premier mercredi de chaque mois*, sur le vu d'une carte d'invitation délivrée par le Président de la Société ou le Directeur des Expériences.

Pour faire partie de la Société, il suffit d'adresser une demande au Président, laquelle demande est soumise au Conseil d'Administration qui statue.

La cotisation mensuelle est de **un** franc.

N° 48 — 4e ANNÉE   Prix du Numéro : 30 Centimes



Rédaction et Administration :
Passage du Caravansérail, 6
AGHA-ALGER

Abonnement :
France, Algérie, Tunisie. 5 fr.
Etranger . . . . . . 6 fr.

DÉPOT : chez M. RELIN
Agence de Journaux
11, Rue d'Isly
ALGER



LA VIE FUTURE

SOMMAIRE

ALGER
Imprimerie Ouvrière, J. OLIVER, en face l'ancienne Mairie de Mustapha

1909

Avis Important

Les Membres de la Société algérienne d'Etudes psychiques reçoivent gratuitement la Revue.

Les abonnements partent du 1er Janvier et se paient d'avance. Les numéros parus seront envoyés aux personnes qui s'abonneront dans le courant de l'année.

Les abonnés à la *Vie Future* sont priés d'adresser au Directeur le montant de leur abonnement ou réabonnement, s'ils veulent éviter les frais de recouvrement par la poste.

Toutes les correspondances ou communications concernant la Revue doivent être envoyées au siège social, passage du Caravansérail, 6, à Alger, à l'adresse du Directeur.

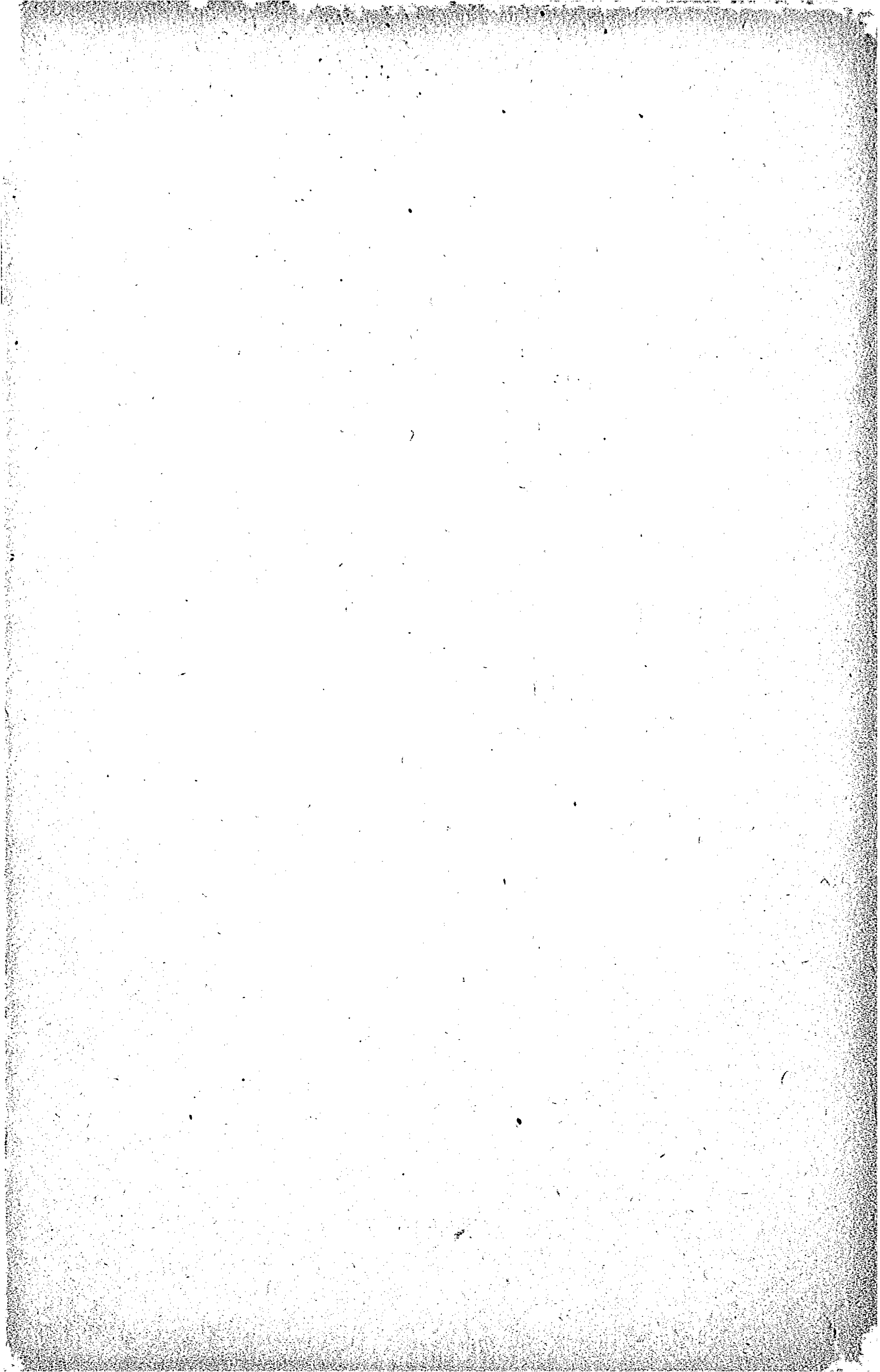
Tout ce qui concerne la Société doit être envoyé à la même adresse, au Président.

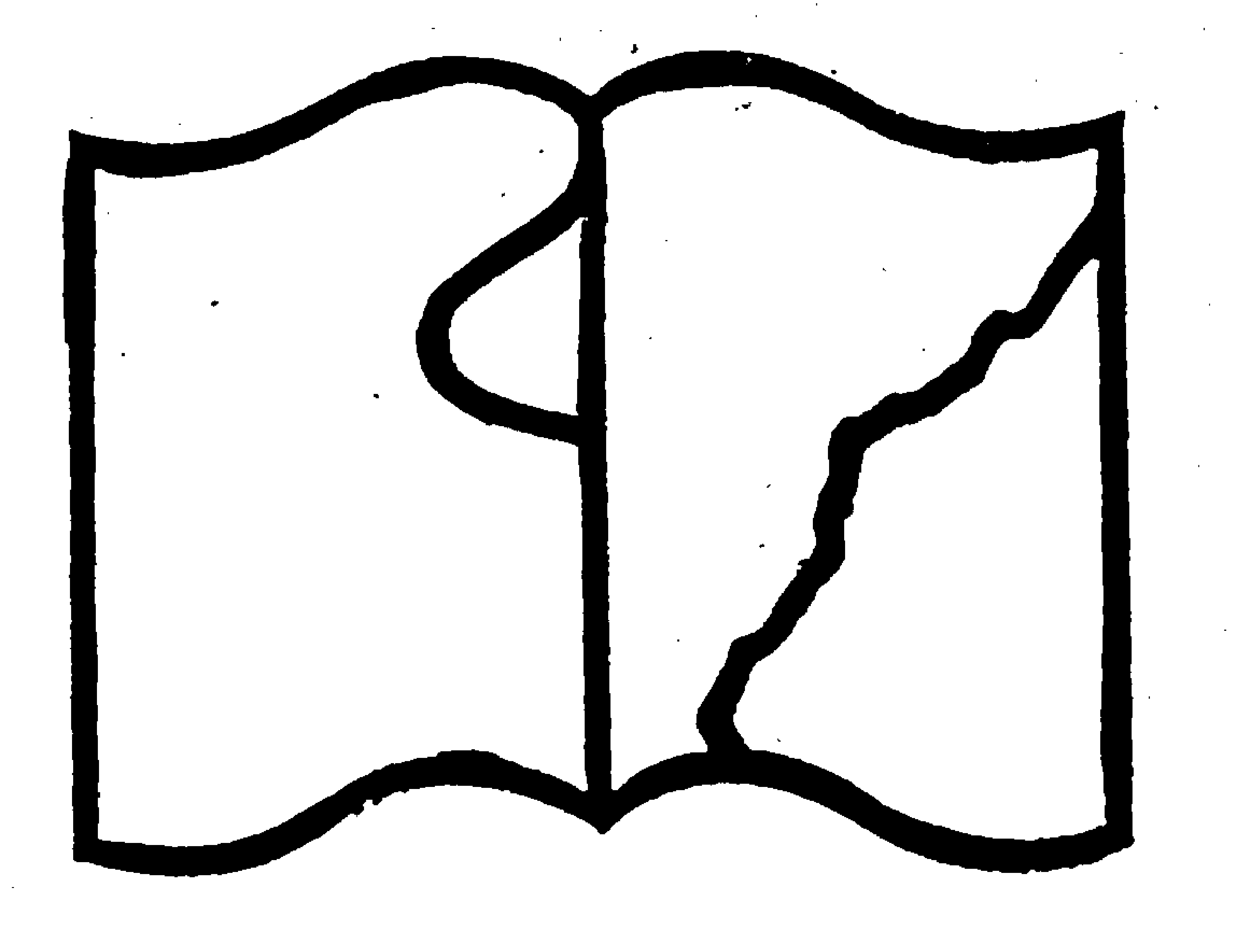
Des séances expérimentales ont lieu tous les *Mercredis, à 5 heures du soir*, dans le local de la Société algérienne d'Etudes psychiques, 6, passage du Caravansérail.

Ne peuvent assister à ces expériences que les Membres de la Société. Toutefois des personnes étrangères à la Société peuvent être admises à la séance du *premier mercredi de chaque mois*, sur le vu d'une carte d'invitation délivrée par le Président de la Société ou le Directeur des Expériences.

Pour faire partie de la Société, il suffit d'adresser une demande au Président, laquelle demande est soumise au Conseil d'Administration qui statue.

La cotisation mensuelle est de **un** franc.





Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11